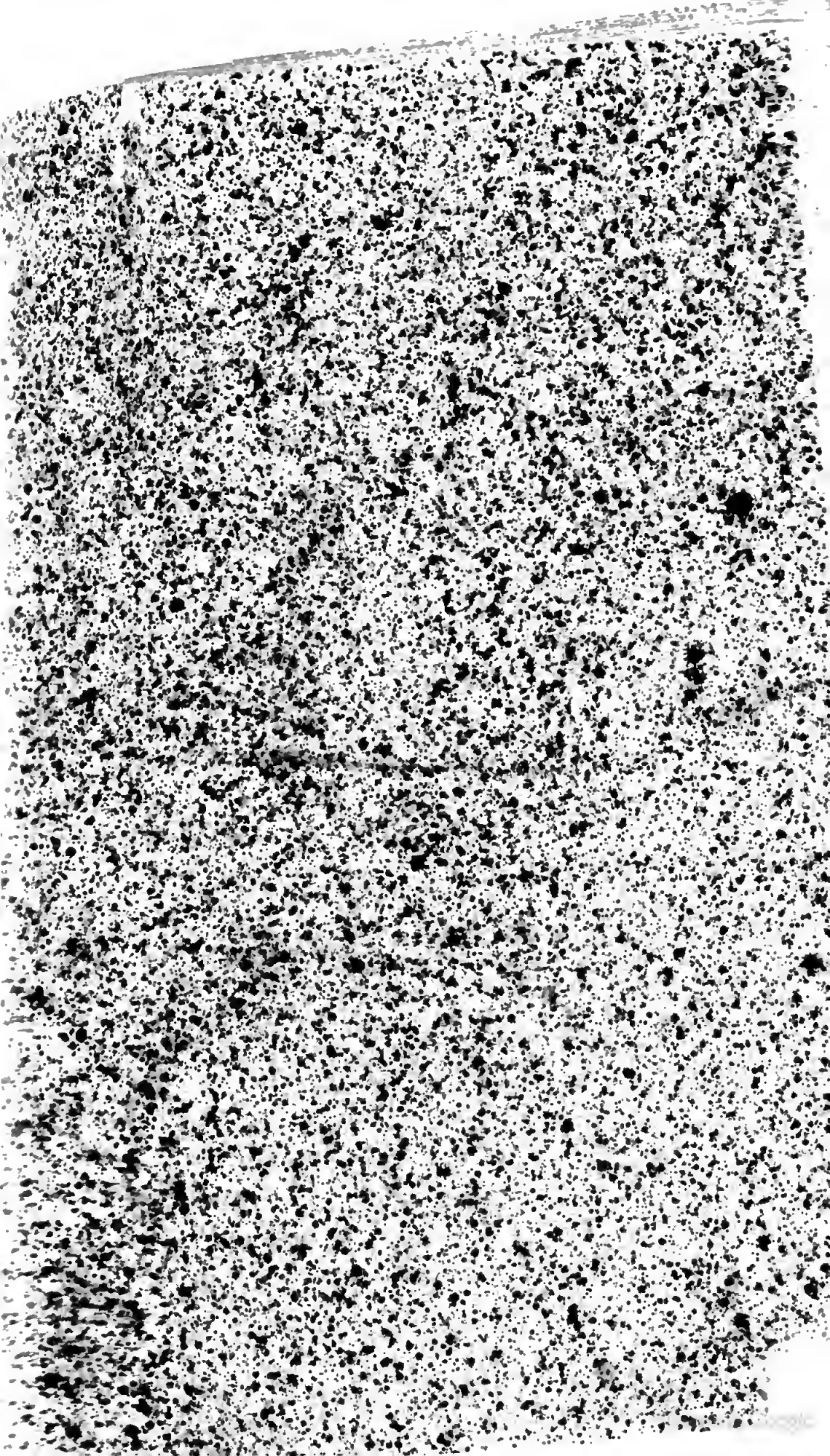
VITTORIO EM III

BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
Racc
De Marinis
A
HOG
NAPOLI



F382
Rare Ms Missing A406
24

# OEUVRES

## *DRAMATIQUES.*

TOME SECOND.

# OEUVRES

# *DRAMATIQUES*

DE

# M. D'ARNAUD.

TOME SECOND.

*AVEC FIGURES.*

A AMSTERDAM,

Chez *D. J. CHANGUION.*

MDCCLXXXII.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

NAPOLI

# EUPHÉMIE,

OU

# LE TRIOMPHE DE LA RELIGION.

*DRAME.*

# PRÉFACE.

UN de nos auteurs de théâtre, dont les ſuccès ſont tombés dans l'oubli, de même qu'on pourra oublier ceux de quelques-uns de nos contemporains, qui comptent avec aſſurance leurs titres d'immortalité par le nombre de repréſentations qu'ils ont eu, Triſtan l'Hermite (1) fit ſuccéder,

(1) C'eſt ce verſificateur ignoré aujourd'hui, qui ayant toute la baſſeſſe attachée à la médiocrité du talent & au triſte métier de *faiſeur de vers*, ſe compoſa lui-même cette épitaphe aviliſſante :

Ebloui de l'éclat de la ſplendeur mondaine
Je me flattai toujours d'une eſpérance vaine,
Faiſant le chien couchant auprès d'un grand Seigneur ;
Je me vis toujours pauvre, & tâchai de paraître ;
Je vécus dans la peine, attendant le bonheur,
Et mourus ſur un coffre, en attendant mon maître.

Digne fin d'un *Valet Poëte* ! Sa Mariamne eut des applaudiſſements ; elle coûta la vie à un malheureux comédien nommé Mondory : au milieu des extravagances & des abſurdités dont ce drame fourmille, on lui trouve le mérite de l'action. Panthée n'eut pas la réuſſite de Mariamne. On croiroit que M. de Voltaire a eu ce Triſtan en vue dans ces vers, que tous les jeunes gens devroient apprendre par cœur pour ſe guérir de la métromanie, cette maladie ſi contagieuſe :

Ci gît aux bords de l'hyppocrène
Un mortel longtems abuſé ;
Pour vivre pauvre & mépriſé
Il ſe donna bien de la peine.

Panthée à Mariamne, en disant qu'*il donnoit une sœur* à cette derniere tragédie. Me seroit-il permis d'employer ces vieilles expressions métaphoriques, lorsque je fais paraître EUPHÉMIE après COMMINGE? Je ne déciderai point comme Tristan, que l'*aînée a plus de beauté que la cadette*: c'est aux connaisseurs à me juger, & à prononcer si ma nouvelle production dans ce genre doit être mise à côté ou au-dessus d'un Essai, que l'indulgence du public & la singularité du sujet semblent avoir tiré de la foule des ouvrages dramatiques. Que l'on regarde EUPHÉMIE comme une suite du sombre tableau que j'ai exposé dans COMMINGE, & alors on sera moins blessé de l'air de ressemblance qui se trouve entre ces deux piéces. Mon dessein a été de présenter un cœur déchiré par les mêmes combats, agité des mêmes orages; je dirai plus, bien loin de chercher à me défendre sur l'esprit d'imitation qu'on ne manquera point de me reprocher, j'avertis mes censeurs que je ne me bornerai pas à ces deux Drames pour prouver par le choix des sujets, si le mérite de l'exécution m'est refusé, jusqu'à quel point la religion aux prises avec l'amour est susceptible de produire un spectacle vraiment pathétique. C'est du jeu de ces deux ressorts si puissants sur la nature humaine, que peuvent jaillir & éclater ces grandes passions dont la fougue est nécessaire à l'action théâtrale. Voilà pour quelle raison Zaïre

ſera toujours revue avec tranſport. Quel homme n'eſt pas frappé de la majeſté de la religion, de la grandeur des devoirs qu'elle nous impoſe, & en même tems n'a point ſenti ſon ame s'ouvrir aux émotions d'un penchant impérieux qui ſouvent a le caractere de la faibleſſe, & même celui du crime ? Ce penchant prend-t-il la violence de la paſſion, la vertu s'efforce-t-elle de le repouſſer, en eſt-elle victorieuſe : cette image excitera la pitié, ſera auſſi *tragique* que celle que nous offre Séneque dans le courage d'un héros luttant contre l'adverſité (*vir fortis cum malâ fortunâ compoſitus.*) Et n'eſt-ce pas le comble de l'infortune que cette ſenſibilité ſi avouée par la nature, & que la religion nous ordonne avec tant de ſévérité d'étouffer, quand elle ne l'a point revêtue de la ſainteté de ſes engagements? On aime à voir ſur la ſcène un perſonnage entraîné à commettre des fautes malgré lui : c'eſt une obſervation qu'Ariſtote a puiſée dans la vérité du ſentiment ; aſſurément l'amour eſt le premier des tyrans qui déchirent le cœur humain ; que le triomphe eſt éclatant, lorſqu'après bien des efforts, des aſſauts répétés, on vient à bout de le ſoumettre! Si Polyeucte eut un peu plus conſervé le caractère annoncé dans ces vers : *Acte I. S. I. Polyeucte à Néarque.*

Mais vous ne ſçavez pas ce que c'eſt qu'une femme ;

Vous ignorez quels droits elle a ſur toute l'ame,
Quand après un long tems qu'elle a ſçu nous charmer,
Les flambeaux de l'hymen viennent de s'allumer.
. . . . . .
Elle oppoſe ſes pleurs au deſſein que je fais.
Et tâche à m'empêcher de ſortir du palais ;
Je mépriſe ſa crainte, & je cède à ſes larmes ;
Elle me fait pitié ſans me donner d'allarmes,
Et mon cœur attendri ſans être intimidé
N'oſe déplaire aux yeux dont il eſt poſſédé.
L'occaſion, Néarque, eſt-elle ſi preſſante
Qu'il faille être inſenſible aux ſoupirs d'une amante ?
. . . . . .
Pour ſe donner à lui (*à Dieu*) faut-il n'aimer perſonne ;
. . . . . .
Sur mes pareils, Néarque, un bel œil eſt bien fort ;
Tel craint de le fâcher, qui ne craint pas la mort.
. . . . . .
Mais Pauline s'afflige & ne peut conſentir,
Tant ce ſonge la trouble, à me laiſſer ſortir.

*Scène II. Polyeucte à part.*

Adieu : vos pleurs ſur moi prennent trop de puiſſance ;
Je ſens déjà mon cœur prêt à ſe révolter,
Et ce n'eſt qu'en fuyant que j'y puis réſiſter.

Si dans ce drame, l'homme eut plus diſputé contre le chrétien, lorſqu'il s'agit de faire couler les larmes d'une épouſe adorée, & de la perdre pour jamais, l'emportement religieux du héros, ſa victoire ſur la nature ſe fuſſent montrés encore avec plus d'avantage, & Corneille en jettant plus d'*ondulations* dans ce perſonnage, ſi parfait à tant d'égards, n'auroit pas eu beſoin du rôle acceſ-

ſoire de Sévere (1), qui peut-être donne plus que Polyeucte de l'ame à la piéce, & devient la ſource principale de l'intérêt. Ce pouvoir ſurnaturel de la religion qui nous ſubjugue, & nous arrache à nous-mêmes: tel eſt le grand tableau que j'avois à repréſenter dans COMMINGE, & dans EUPHÉMIE. Il ne faut accuſer que la médiocrité & l'inſuffiſance de mes talents, s'il n'a pas produit plus d'effet; j'oſe dire que l'idée en eſt heureuſe, & que mis en œuvre par le génie, il l'emporteroit ſur les autres actions dramatiques. C'eſt en quelque ſorte, une nouvelle nature qu'auroit à nous expoſer un poëte ſublime; & quelle richeſſe, quelle vigueur de caractères s'offriroient à ſon pinceau! Les paſſions concentrées dans le ſilence & l'obſcurité de la retraite ont une véhémence, une force, auxquelles ſont incapables d'atteindre la langueur & la délicateſſe d'un monde diſſipé; un cœur iſolé, forcé de ſe replier ſur lui-même, de ſe parler, de ſe répondre, de ſe nourrir, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, de ſa propre ſubſtance, en acquiert plus de reſſort & d'énergie dans ſes mouvements. Il n'eſt

(1) Oſerois-je hazarder une réflexion critique ſur Polyeucte? On doit ſe reprocher d'aimer tant Sévere; cet amant de Pauline eſt ſi tendre, ſi généreux! Ce perſonnage, ſelon moi, fait un peu tort à celui du mari, auquel l'intérêt devroit plus ſe rapporter.

point de faibles oſcillations pour une ame ſolitaire : tout y porte de violentes ſecouſſes ; elle s'attache avec vivacité aux moindres objets qui l'intéreſſent, & elle les embraſſe avec fureur; on peut comparer des ames de cette eſpéce à ces volcans dont l'exploſion eſt d'autant plus terrible, que la flamme a été plus comprimée, & que tout lui a ſervi d'aliment. L'imagination dans une perſonne ſéparée de la ſociété eſt prompte à s'allumer, parce qu'elle eſt plus recueillie, & moins diviſée. Voilà pourquoi, en ſuppoſant deux hommes qui auroient reçu du ciel une égale portion de talent, celui qui auroit le courage de vivre ſeul, de s'enfoncer dans ſes penſées, ce que les Italiens appellent *il gran' penſiero*, s'éleveroit néceſſairement à un degré ſupérieur de génie. Homere, Démoſthenes alloient compoſer leurs ouvrages immortels aux bords de la mer, & c'eſt dans l'horreur des cimétieres qu'Young a médité ſes *Nuits*, le chef-d'œuvre du *genre ſombre.*

J'ai renvoyé à la fin de ma Piéce les Remarques qui y ſont relatives, ainſi que les *Mémoires* d'où j'ai emprunté ma *Fable.* Voulant conſerver à l'intérêt théâtral tout ſon effet, partie de notre littérature trop peu approfondie, je me ſuis apperçu que le lecteur prévenu ſur la marche & l'économie d'un drame, ſur les diverſes impreſ-

ſions

ſions qui en devoient réſulter, n'apportoit plus qu'une froide curioſité à la connaiſſance de l'intrigue. L'eſprit n'étant plus exercé par le piquant de la nouveauté, le cœur ne tarde pas à tomber dans le dégoût & dans le relâchement. Ces prologues inventés par les Grees, adoptés par les Romains, & imités de nos jours par les Anglais, en uſage même chez les Chinois, devoient nuire à la chaleur de l'action; quelqu'un qui n'auroit jamais entendu parler d'Iphigénie, auroit certainement lieu d'être fâché qu'on l'inſtruiſit des faits avant que d'avoir lu l'admirable tragédie de Racine, ou de l'avoir vû repréſenter. Ce ſeroit d'ailleurs au goût à indiquer les occaſions, où les éclairciſſements doivent précéder une production dont le but eſt de plaire & d'émouvoir; ces eſpeces de ſommaires, en nous préparant aux impreſſions touchantes que nous allons reſſentir, nous familiariſent d'avance avec la pièce, & le charme de l'intérêt s'évanouit. On m'objectera qu'il y a de la ſatisfaction à juger du parti que l'auteur a tiré de ſon ſujet: je ne ſuis point ennemi des plaiſirs de l'eſprit, mais ſes amuſements qu'il lui plaît d'appeller des connaiſſances, ſont bien au-deſſous des voluptés de l'ame. On éprouve des tranſports délicieux à la repréſentation de Phédre, de Zaïre, de Mérope,

&c. qu'on eſt malheureux de pouvoir *raiſonner* ſur des drames ſi intéreſſants!

On voudra bien ſe reſſouvenir de l'emploi des points, tel que je l'ai propoſé dans mon ſecond Discours à la tête de Comminge. Les deux points.. indiquent une ſuſpenſion; les trois... en forment une beaucoup plus marquée; ces ſilences employés à propos ſont l'accent, pour ainſi dire, du ſentiment. Ils donnent plus d'intelligence, de variété, & de vie au débit, & font ſortir davantage ces beautés ſimples qui animent le langage de la paſſion. Quelques gens du monde, de ces *agréables cauſeurs*, qui ſe gardent bien de réfléchir, ont cru m'oppoſer des raiſons, en ſe récriant *qu'on ſçavoit lire*: c'eſt juſtement ce qu'on ſçait très-peu. Ces mêmes perſonnes auroient été fort embarraſſées, ſi pour toute réponſe je les euſſe priées de lire à haute voix, ſurtout une tragédie; j'ai vu même des littérateurs que ma propoſition auroit déconcertés. Encore une fois, j'ai prétendu noter le jeu théâtral, & je le répéterai, ſi nos maîtres n'avoient pas dédaigné d'apporter quelque attention à cette bagatelle, leurs chefs-d'œuvres ne ſeroient point ſi *dénaturés*, ſoit à la repréſentation, ſoit à la lecture, & les partiſans de la ſcène françaiſe ſe plaindroient moins de ce qu'on *perd de vue la tradition*.

# EUPHÉMIE,

OU

# LE TRIOMPHE DE LA RELIGION.

*DRAME.*

# *PERSONNAGES.*

EUPHÉMIE, *Religieuſe.*

THÉOTIME, *Religieux.*

LA COMTESSE D'ORCÉ.

MÉLANIE, *Religieuſe.*

CÉCILE, *Religieuſe.*

UNE SOEUR CONVERSE.

*La Scène eſt dans le Couvent de* ***

# EUPHÉMIE,

OU

# LE TRIOMPHE DE LA RELIGION.

## *DRAME.*

## ACTE PREMIER.

*Le rideau ſe leve. La ſcène repréſente une cellule de la plus grande ſimplicité. A gauche, à peu de diſtance du mur, eſt un cercueil, aux pieds duquel ſe voit une lampe allumée. Du même côté, plus ſur le devant de la ſcène, eſt un Prie-Dieu ſurmonté d'un Crucifix que ſoutient une tête de mort: ſur le Prie-Dieu, ſont des livres de dévotion. On obſervera que quelques chaiſes de paille cachent un peu le cercueil aux perſonnes qui entrent dans la cellule. Le jour commence à paraître.*

## SCENE PREMIERE.

EUPHÉMIE *seule, appuyant une main sur son cercueil, dans l'attitude d'une personne qui se leve :*

Quoi! dans ce lit funèbre (1), arrosé de mes larmes,
Où veillent avec moi d'éternelles allarmes,
Où sans cesse ma fin à mes yeux vient s'offrir,
Où mon cœur, chaque jour, doit apprendre à mourir,
Dans ce même cercueil, qui contiendra ma cendre,
J'ose encor m'occuper d'un souvenir trop tendre,
Que dis-je? d'un amour réprouvé par le ciel!

*Elle quitte le cercueil, & va se jetter avec précipitation aux pieds du Prie-Dieu.*

Ne sçaurois-tu dompter ce penchant criminel,
O mon Dieu? Ton épouse à tes pieds gémissante
Implore ton secours, ta grace, si puissante;
A ton ordre, les vents s'irritent, sont soumis;
Tu souleves les mers, & tu les applanis;
Ton souffle allume, éteint la flamme du tonnerre;
Tu changes, quand tu veux, la face de la terre;
Et tu ne peux changer, & rappeller à toi
Une ame qui t'échappe, & qui trahit sa foi!

(1) On se souviendra qu'il y a des Religieuses dont l'usage est de coucher dans leur cercueil.

Tu ne peux appaiſer ces troubles, cet orage
Qui trompent ma faibleſſe, & laſſent mon courage!
Détruis des ſentiments ſi coupables, ſi chers;
Briſe un cœur révolté, qui traîne d'autres fers
Que ceux, dont pour jamais tes mains m'ont
enchaînée..
Qu'eſt-ce que la vertu du ciel abandonnée?
La mienne en vain réclame un impuiſſant devoir.
Dieu, pour vaincre Euphémie, il faut.. tout ton
pouvoir.

*Elle ſe proſterne plus profondément, & en pleurant amèrement.*

Mes priéres, mes pleurs devant toi ſe répandent;
Que dans mon ſein la paix, le pur amour deſcendent!
Fais ceſſer mes combats, mes infidélités;
Triomphe, règne ſeul ſur mes ſens agités.

*Elle embraſſe de ſes deux mains la tête de mort.*

Et toi, qu'avec horreur tout mortel enviſage,
Ton ſilence m'inſtruit.. oui, je vois mon image!
Voilà, voilà les traits, par qui je veux charmer!
C'eſt moi, que je contemple, ô ciel!. & j'oſe aimer!.

*Elle eſt penchée vers la terre, dans l'attitude de la profonde douleur.*

J'expire!

## SCENE II.

EUPHÉMIE, MÉLANIE.

EUPHÉMIE, *ſe relevant avec précipitation, & allant vers Mélanie.*

Eh bien, ma ſœur! ce pieux ſolitaire,
Par qui la vérité nous parle & nous éclaire,
Viendra-t-il ranimer ma mourante vertu,
Aſſujettir un cœur trop long-temps combattu,
Soumettre à mes devoirs ma faibleſſe indocile?

MÉLANIE.

Vous le verrez bientôt ſur les pas de Cécile;
C'eſt ſa voix qui l'appelle en ce ſéjour ſacré.
Mais, à quel trouble affreux votre eſprit eſt livré!
Pouvez-vous ſous le voile, ô ma chere Euphémie,
Nourrir ſans eſpérance une flamme ennemie,
Le poiſon dévorant d'un amour inſenſé?
Malgré votre raiſon, & le ciel offenſé,
Un objet, qui n'eſt plus, vous occupe ſans ceſſe!
La mort..

EUPHÉMIE, *avec vivacité.*

La mort n'a pu lui ravir ma tendreſſe.
Il vit, il vit toujours dans ce cœur déchiré,
Et ſouvent à Dieu même il s'y voit préféré.
Je ne veux point cacher tout l'excès de mon crime:

Plus que jamais, l'amour s'attache à ſa victime;
Il s'arme contre moi des ombres de la nuit;
Juſques dans ce cercueil ſa fureur me pourſuit;
J'y voulois dépoſer le poids de mes allarmes;
Mon œil appéſanti ſe fermoit dans les larmes;
Mon ame, qui cédoit aux horreurs de ſon ſort,
S'eſſayoit à dormir du ſommeil de la mort:
Quel ſonge! quel ſpectacle a frappé ma paupiere!
Un lugubre flambeau me prêtoit ſa lumiére;
J'égarois mes ennuis, mes tourments, mes remords,
A travers les tombeaux, les ſpectres & les morts:
Un éclair brille & meurt dans ces vaſtes ténèbres;
Un cri m'eſt apporté par des échos funèbres.
La terre gronde, & laiſſe échapper de ſes flancs
Un fantôme, entouré de ſombres vêtemens;
Un glaive étinceloit dans ſa main menaçante;
Il s'avance à grands pas, me glace d'épouvante,
S'approche, offre à mes yeux.. je reconnais Sinval,
Sinval, de l'Eternel audacieux rival,
Sinval, que je devrois repouſſer de mon ame,
Qui toujours y revient avec des traits de flamme..
„ Viens, ſuis-moi, m'a-t-il dit, ſuis ton premier
„ époux;
„ Ceſſe de m'oppoſer l'autel d'un Dieu jaloux.
„ L'autel, pour m'arrêter, n'a point de privilége."
Soudain ſous les efforts de ſon bras ſacrilége,
Mon voile ſe déchire.. inſenſible à mes cris,
Parmi le ſang, la mort, & ſes affreux débris,

De cercueils en cercueils, ſur les bords d'une tombe,
Il me traîne expirante; il m'y jette.. je tombe;
Sinval plonge le fer dans mon ſein malheureux,
Et la foudre en éclats nous a frappés tous deux.

MÉLANIE.

Dans ces jeux du ſommeil, je ne vois qu'un vain ſonge,
Dont la nuit avec elle emporte le menſonge.
Vous-même préparez le poiſon ſéducteur,
Vous aiguiſez le trait qui vous perce le cœur.
Ah! ce n'eſt point ainſi qu'on obtient la victoire;
D'un objet dangereux rejettez la mémoire..

EUPHÉMIE.

Eh! le puis-je, ma ſœur? vous ne connaiſſez pas
Le feu des paſſions, leurs horribles combats,
Le charme de l'amour, ſon pouvoir invincible..

MÉLANIE.

Ma ſœur, vous avez cru Mélanie inſenſible:
Non, je ne le ſuis point. Mais, j'ai tourné mes vœux
Vers un objet, qui ſeul doit allumer nos feux.
Ma ſœur, vous méritez toute ma confiance:
Du ciel en ma faveur admirez la puiſſance;
L'exemple quelquefois ſuffit pour éclairer;
Mon âme à vos regards brûle de ſe montrer.
Dans mon premier ſoupir j'exhalai la tendreſſe;
D'un ſentiment ſi cher je nourriſſois l'ivreſſe;
Tout ce qui m'entouroit, intéreſſoit mon cœur,
M'attachoit par un nœud toujours plus enchanteur;

Je touchois à cet âge, où l'ame inquiétée
S'étonne des tranſports dont elle eſt agitée;
L'amour déterminoit ſon aſcendant ſur moi;
Il m'alloit captiver. Mes yeux s'ouvrent; je voi
Mes deux ſœurs, que devoit flatter l'erreur du monde,
Dans les ſombres ennuis, dans la douleur profonde,
L'une pleurant ſans ceſſe un époux adoré,
Aux premiers jours d'hymen dans ſes bras expiré;
L'autre prête à mourir, amante infortunée,
Par un vil ſéducteur trahie, abandonnée;
Mon pere, auprès de nous ramené par la paix,
Tout à coup dans la tombe emportant nos regrets;
Son ami malheureux, & que les fers attendent.
Mes regards conſternés ſur l'univers s'étendent;
Je contemple ces grands, les maîtres des humains:
Je les vois aſſiégés de ſemblables chagrins;
Je vois le trône même environné d'allarmes,
Et le bandeau des rois, tout trempé de leurs larmes.
Cette image auroit dû vaincre, & détruire en moi
Le tendre ſentiment, qui m'impoſoit la loi.
Mais en vain ma raiſon oppoſoit ſon murmure
A ce beſoin d'aimer, le cri de la nature:
Mon cœur me trahiſſoit; je ne combattis plus;
Je cédai; je fixai mes vœux irréſolus.
Il falloit que l'amour remplit toute mon ame,
Et je choiſis un Dieu pour l'objet de ma flamme.
Dès ce moment, le monde à mes yeux ſe perdit

Comme une ombre qui paſſe, & qui s'anéantit;
Je rejettai bientôt ſes trompeuſes promeſſes;
Malgré l'eſpoir flatteur du rang & des richeſſes,
Malgré tous mes parents, je courus aux autels
M'enchaîner : Dieu reçut mes ſerments ſolennels;
J'ai trouvé tout en lui; pour lui ſeul je reſpire.
Ma ſœur, à mes tranſports Dieu ſeul pouvoit ſuffire;
Maître des ſentiments, il les ſatisfait tous;
Je n'eus point d'autre amant, je n'ai point d'autre
époux.
Ma flamme tous les jours, & s'épure & s'augmente;
Cette céleſte ardeur, du ſort indépendante,
Ne craint pas le deſtin de ces engagements
Que détruit le caprice, ou la mort, ou le tems.
Non, je ne brûle point pour un amant vulgaire,
Qui change, qui périt, ou qui ceſſe de plaire :
Je brûle pour un Dieu; mon eſprit immortel
S'embraſera des feux d'un amour éternel..
Ah! ma ſœur, partagez le bonheur d'une amie;
Dieu lui ſeul doit regner dans le cœur d'Euphémie.

EUPHÉMIE.

Je demande en pleurant qu'il m'ôte un ſouvenir
Que le devoir, l'honneur m'ordonnent de bannir.
Ce miracle, ô mon Dieu! ſeroit-il impoſſible?
Tout rappelle à mon ame une mere inflexible
Que mes gémiſſements ne ſçauroient attendrir,
Dont le ſein à mes pleurs refuſe de s'ouvrir,
Qui pour ſon fils, hélas! mere aveugle, idolâtre,

M'accable des rigueurs d'une dure marâtre,
Qui, dans l'ombre du cloître enfermant mes douleurs,
Goûte l'affreux plaiſir de ſéparer deux cœurs,
Tandis que ma tendreſſe.. elle m'eſt toujours chere,
Et dans ſes cruautés je ne vois que ma mere..
Sans doute, elle a cauſé le trépas d'un amant..
Cette image m'accable, irrite mon tourment!
Moi-même ai conſommé le fatal ſacrifice;
Je me ſuis impoſé.. le plus affreux ſupplice.
J'avois perdu Sinval; que m'étoit l'univers?
Et je repouſſe un Dieu! je pleure ſur mes fers!
Sous un fardeau d'ennuis ma faibleſſe ſuccombe!
Sinval.. rentre, cruel, dans la nuit de la tombe;
Tu m'arraches mes vœux.. je te ſuis chez les morts,
Ah! du moins, laiſſe à Dieu mes pleurs, & mes remords.

MÉLANIE, *la ſerrant dans ſes bras.*

Ma ſœur, ma tendre amie, il faut cacher ce trouble..

EUPHÉMIE.

Puis-je, hélas, le cacher? chaque inſtant le redouble.

## SCENE III.

EUPHÉMIE, MÉLANIE, CÉCILE.

MÉLANIE, *à Euphémie.*

Cécile vient.. craignez..

EUPHÉMIE.

Qu'à ſes regards, ma ſœur,
Qu'à ceux du monde entier éclatent ma douleur,
Mes maux, mon déſeſpoir, mon repentir, mon crime..
Que tout ſçache, ô Sinval, que je meurs ta victime.

CÉCILE *d'un ton ſévère à Euphémie.*

Enfin vous allez voir ce miniſtre ſacré
D'un Dieu, qui ſçait punir, interprête éclairé;
Ma ſœur, ce Dieu laſſé d'employer les menaces,
S'apprête à vous fermer le tréſor de ſes graces;
Epouſe ſans pudeur, infidelle à l'époux,
Il va vous accabler du céleſte courroux.
Votre rébellion, à nos ſœurs trop fatale,
A levé dans ces murs la pierre de ſcandale.
Expiez envers Dieu cet oubli criminel;
Si vous ne réclamez ſon amour paternel,
Si, livrée aux regrets, à des remords ſincères,
Vous n'arroſez l'autel de vos larmes amères,
Frémiſſez, n'attendez qu'un juge impatient

De prononcer l'arrêt que ſa bonté ſuſpend;
Son équité le preſſe: il ne peut vous abſoudre;
Je vois le bras vengeur, qui s'arme de la foudre,
Le tonnerre allumé, la flamme des enfers,
Sous vos pas égarés les abîmes ouverts:
Vous tombez dans ces lieux de déſeſpoir.. de rage..

*Euphémie à ces derniers mots paraît troublée.*

MÉLANIE *avec tranſport à Cécile.*

Que dites-vous, barbare? arrêtez.. cette image..
N'eſt point celle de Dieu: vous le peignez cruel;
Depuis quand le pardon n'eſt-il plus ſur l'autel?

*A Euphémie avec un ton touchant, la ſerrant contre ſon ſein.*

Vas, ma chere Euphémie, humble dans tes prieres,
Vas te jetter aux pieds du plus tendre des peres,
Lui porter dans ſon temple un cœur qui ſçait aimer,
Qui ſçaura pour lui ſeul ſouffrir & s'enflammer;
D'un penchant qui l'offenſe, étouffe la mémoire;
A tes ſens ennemis diſpute la victoire;
Dompte l'humanité, qui voudroit te ravir
Le prix de tes combats, l'honneur de t'aſſervir;
Repouſſe la nature indignée & jalouſe;
Vole à Dieu qui t'appelle, & rends-lui ſon épouſe;
Vois-le du haut des cieux qui s'applaudit en toi,
Qui prête à tes efforts les aîles de la foi;
Pénétre-toi des feux de ſa grace invincible.
Ma ſœur, il a formé ton ame trop ſenſible,
Pour ne t'inſpirer pas cet amour immortel
Qui rejette le monde, & nous éleve au ciel;

Il frappe quelquefois : mais toujours il nous aime ;
Ne crains pas. Ce miniſtre, envoyé par Dieu même,
Ne ſe montrera point l'ange exterminateur :
Il ſera ton ami, l'ange conſolateur ;
Il eſſuyera tes pleurs d'une main bienfaiſante.
La piété ſincere eſt toujours indulgente.

*Euphémie ſe retire dans la plus profonde douleur.*

D'un autre ſentiment peut-on être animé,
Et reconnaître un Dieu ſi digne d'être aimé ?

## SCENE IV.

### MÉLANIE, CÉCILE.

MÉLANIE.

Excusez des tranſports qui ne ſçauroient ſe taire,
Ma ſœur ; votre vertu, ſans doute trop auſtere,
Dans le ſein d'Euphémie a porté la terreur.
Le ton de la menace appartient à l'erreur.
La douceur eſt l'eſprit d'une morale ſainte ;
L'amour doit l'inſpirer ; n'y mêlons point la crainte.

CÉCILE.

Ma colère eſt égale à mon étonnement !
Quoi ! loin de partager un juſte emportement,
Quand l'intérêt du ciel devroit ſeul vous conduire,
Des folles paſſions vous flattez le délire !

Vous

Vous voulez qu'une ſœur, indigne de ce nom,
De Dieu, qu'elle trahit, attende ſon pardon!

MÉLANIE.

Et toujours ces rigueurs, & cette ame inflexible,
Qui met tout ſon orgueil à ſe rendre inſenſible!
Cécile, ouvrez les yeux; faut-il vous répéter
Ce que le ſentiment s'empreſſe à nous dicter?
Non, ma ſœur, Dieu n'eſt point un tyran ſanguinaire,
Inacceſſible aux pleurs du repentir ſincere;
Qu'eſt-ce que la grandeur qui ne pardonne pas?
N'a-t-il point répandu ſon ſang pour des ingrats?
Euphémie à ſes pieds ſe reconnaît coupable:
Il daignera lui tendre une main ſecourable;
La grace deſcendra dans ce ſein agité.
Soutenons l'arbriſſeau dans ſa fragilité;
Conſolons notre ſœur, & plaignons ſa faibleſſe.

CÉCILE.

Sa faibleſſe! Grand Dieu, qu'elle outrage ſans ceſſe,
Sur quels crimes ta foudre aura-t-elle à tomber,
Si de pareils forfaits peuvent s'y dérober?
Depuis qu'à nos autels Euphémie eſt liée,
L'idole de ſon cœur ne peut être oubliée;
De la nuit du tombeau cet objet renaiſſant,
Sur ſon ame égarée eſt toujours plus puiſſant;
Comment! après dix ans de ſoupirs & de plaintes,
Se conſumer d'amour pour des cendres éteintes!
Nous laiſſer voir un cœur toujours plus enflammé,

Plus criminel!

MÉLANIE.

*Après une longue pauſe.*

Ma ſœur... vous n'avez pas aimé.

CÉCILE.

Qu'en ces liens honteux j'euſſe été retenue!
Que Cécile eut aimé! Dieu ſeul..

## SCENE V.

MÉLANIE, CÉCILE, UNE SOEUR CONVERSE.

LA SOEUR CONVERSE *à Mélanie, & Cécile.*

UNE inconnue
Vous demande en ces lieux un ſecret entretien.

CÉCILE *avec vivacité.*

Quel rang annonce-t-elle?

MÉLANIE *à Cécile.*

Eh! le rang n'y fait rien,
Ma ſœur; il faut la voir.

LA SOEUR CONVERSE.

Tout pour elle intéreſſe;
Un air noble & touchant ſe mêle à ſa triſteſſe;
Je crois qu'elle eſt à plaindre, & que l'adverſité..

MÉLANIE *vivement.*

Qu'elle entre.

CÉCILE *à Mélanie.*

Hé quoi! ma ſœur! cette importunité..
Toujours des indigents!

MÉLANIE *à la ſœur Converſe.*

Qu'elle vienne, vous dis-je.

*La ſœur Converſe ſort.*

## SCENE VI.

MÉLANIE, CÉCILE.

MÉLANIE *d'un ton pénétré.*

Un ſentiment ſi dur me ſurprend & m'afflige.
Rempliſſez-vous les loix de la religion,
Quand votre ame ſe ferme à la compaſſion;
Quand votre piété farouche, atrabilaire,
Prête à Dieu ces levains de haine & de colere;
Quand vous ne goûtez point l'ineffable plaiſir
D'aimer le malheureux, & de le ſecourir,
Dans les larmes d'autrui d'eſſuyer vos pleurs mêmes?
Eſt-ce-là ton eſprit, & tes douceurs ſuprêmes,
Religion ſi pure, & ſi chere à mon cœur?
Vous n'avez point aimé: je vous l'ai dit, ma ſœur;
Votre dévotion s'irrite ſous la haire.
Si vous euſſiez aimé, votre zele ſévere

D'une grace plus douce eut ſenti les attraits.
Le Dieu que nous ſervons eſt le Dieu des bienfaits;
C'eſt ſa tendreſſe, hélas! & non pas ſa juſtice,
C'eſt l'amour, qui pour nous l'a conduit au ſupplice.

CÉCILE.

Penſez-vous que le ciel emprunte votre voix,
Ma ſœur, pour m'éclairer & me dicter ſes loix?
Je ſçais les pratiquer: mais je vois l'infortune
Aſſiéger cet aſyle, & ſe rendre importune,
Aſſocier ſa plainte aux cantiques ſacrés.
L'autel a des devoirs de tout tems révérés.
Ne doit-on pas prier? A votre tour inſtruite..

MÉLANIE.

Faiſons du bien, ma ſœur, & nous prierons enſuite.

## SCENE VII.

LA COMTESSE D'ORCÉ, MÉLANIE, CÉCILE, UNE SOEUR CONVERSE.

*La Comteſſe annonce l'indigence par un habillement noir, des plus ſimples, où cependant ſe remarque cette propreté décente, qui n'abandonne jamais les infortunés qui ont quelque naiſſance, ou quelque éducation. Cécile la regarde avec une indifférence froide & dédaigneuſe, & Mélanie avec tout l'intérêt de la ſenſibilité.*

LA COMTESSE D'ORCÉ *à Mélanie & Cécile.*

UNE inconnue, hélas! mourante dans les pleurs,
Oſe dans votre ſein apporter ſes douleurs..

MÉLANIE *vivement à la ſœur Converſe.*

Sortez.

## SCENE VIII.

LA COMTESSE D'ORCÉ, MÉLANIE, CÉCILE.

LA COMTESSE D'ORCÉ *continue.*

DE l'univers, de tout abandonnée,
Laſſe de ſupporter ma vie infortunée,
D'attacher des regards dédaigneux ou cruels,
J'ai cru que mes malheurs trouveroient aux autels
Le ſentiment d'une ame aux vertus conſacrée,
Cette pitié touchante, & du monde ignorée.

MÉLANIE *à la Comteſſe avec attendriſſement.*

Aſſeyez-vous, Madame. *Elle s'aſſied.*

CÉCILE *froidement.*

Aſſurement, nos vœux
Sont adreſſés au ciel pour tous les malheureux.
Mais, d'une dette immenſe à peine ſoulagée,

Cette maiſon, ſans bien, eſt d'aumônes chargée..
La charité..

LA COMTESSE D'ORCÉ *à ce mot fondant en pleurs.*

*A Cécile.*

Voilà le comble du malheur,
Madame.. & vous auſſi, vous me percez le cœur!
Non, je n'implore point la charité, Madame;
Je demande.. la mort. *Ses larmes redoublent.*
Dieu! quel coup pour mon ame!

MÉLANIE *avec tranſport à Cécile.*

Qu'avez-vous fait, cruelle? allez.. retirez-vous;
Vous avez déchiré ſon cœur.. *Cécile reſte encore.*
Eh! laiſſez-nous.

*Cécile ſort avec dépit.*

## SCENE IX.

LA COMTESSE D'ORCÉ, MÉLANIE.

MÉLANIE *s'aſſeyant aux côtés de la Comteſſe & ſerrant ſes mains.*

MADAME..

LA COMTESSE D'ORCÉ *toujours dans les ſanglots, & n'écoutant point Mélanie.*

Quoi! c'eſt-là cette loi bienfaiſante,
Cette religion douce & compatiſſante!

Où chercher la pitié? de qui l'attendre? ô ciel!

MÉLANIE.

De mon cœur. Croyez-moi, c'eſt aux pieds de l'autel
Que l'humanité pleure & gémit ſans contrainte;
Dans l'ame de Cécile elle n'eſt point éteinte;

*La Comteſſe leve la tête, s'apperçoit que Cécile eſt retirée, & regarde Mélanie avec attendriſſement.*

Daignez lui pardonner. Sa ſombre piété
Paraît s'enorgueillir de ſa ſévérité:
Mais elle vous plaindra.. non, il n'eſt pas poſſible..
Qui pourroit vous entendre, & n'être pas ſenſible?

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Je ne viens point, Madame, implorer des ſecours,
Ni d'opprobres ſouiller le dernier de mes jours:
Car je ſens qu'au tombeau je ſuis prête à deſcendre.
Puiſſe, ô Dieu, ta rigueur s'arrêter à ma cendre
Je connais les moyens de hâter ce moment,
De finir, en un mot, ma honte & mon tourment:
Mais Dieu ſeul, qui me frappe, a des droits ſur ma vie;
Par ſes coups ſeuls, il faut qu'elle me ſoit ravie.
Je dois donc m'abaiſſer ſous le fléau vengeur;
Je dois boire à longs traits la coupe du malheur,
Pour obéir au ciel, ſupporter l'exiſtence,
Faire plus, étouffer l'orgueil de ma naiſſance.
J'eus autrefois un rang, des biens & des honneurs:
L'infortune a détruit tous ces ſonges flatteurs.
Et, qui m'a pu réduire à ce ſort déplorable?..

*Elle pleure.*

Excuſez ce déſordre.. un trouble affreux m'accable;
Le malheur juſques-là peut-il humilier?
Je venois.. quel aveu! je venois vous prier
De ſoutenir mes pas au bout de ma carriere..
De me placer enfin, pour traîner ma miſere,
Au rang.. *avec des ſanglots*, de domeſtique.

MÉLANIE *avec des larmes.*

Arrêtez.. vous, ſervir!
Non, Madame.. à vos maux tout ſçaura compatir;
C'eſt vous, qu'on ſervira. Je donnerois ma vie,
Pour dérober vos jours à cette ignominie.
L'amitié.. la tendreſſe.. on eſſuyera vos pleurs.
Qui ne s'attendriroit, hélas! ſur vos malheurs?

LA COMTESSE D'ORCÉ *en l'embraſſant.*

Ah! je vous dois déjà de la reconnaiſſance:
Mais, mon honneur s'oppoſe à votre bienfaiſance;
Je ſçaurai m'abaiſſer, ſervir enfin.. mourir,
Sans que mon infortune ait jamais à rougir.
Les dons, de quelque main qu'ils ſoient offerts, Madame,
Offenſent la nobleſſe & la fierté de l'ame.
J'expire.. & ce qui rend le trait plus aſſaſſin,
Madame.. *avec des pleurs.* c'eſt un fils.. qui me perce le ſein.

MÉLANIE *avec un cri.*

Un fils! le monſtre affreux! & quelle ame aſſez dure
Peut trahir à ce point le ſang & la nature?

LA

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Oui.. c'eſt un fils, un fils par ce ſein allaité,
Madame; il fut à peine en mes bras apporté,
Qu'il réunit mes ſoins, mes craintes, mes careſſes,
Le tendre amour de mere, & toutes ſes faibleſſes;
Je lui ſacrifiai les plaiſirs & les rangs,
Mon pere, mon mari, tous mes autres enfants;
Pour un ſeul de ſes jours je me fuſſe immolée,
Et mourant à ſes yeux, j'euſſe été conſolée;
Je ne voyois, n'aimois, n'adorois que ce fils..
Ses freres, au tombeau, de mon époux ſuivis,
Lui laiſſerent des droits qu'appuya ma tendreſſe:
De ſon ſeul intérêt je m'occupois ſans ceſſe;
Que dis je? avec ces droits je cédai tous les miens,
Et maître de mon cœur, il le fut de mes biens.
Mes moindres revenus, tout devint ſon partage,
Tout; je ne demandois que l'unique avantage
De vivre près de lui, près de lui de mourir,
Et que ce fils ſi cher eut mon dernier ſoupir.
Les penchants trop marqués d'une ame corrompue
Sous des traits embellis ſe montroient à ma vue;
Envain tout m'éclairoit: j'aimois à m'abuſer;
Tant l'amour maternel ſçait nous en impoſer!
Je n'appercevois pas dans ma folle tendreſſe,
Que ce fils égaroit ſa coupable jeuneſſe,
Qu'aux plus honteux excès de la perverſité
Il joignoit l'avarice & l'inhumanité..
Qu'il étoit un ingrat. Enfin il ſe marie:

Une femme ſouvent, dans une ame endurcie,
Porte cette douceur, cet attendriſſement,
Principe des vertus, ſource du ſentiment:
Son épouſe, au contraire, encor plus inhumaine,
Echauffa contre moi les poiſons de ſa haine;
Ce fils, ſur qui j'avois épuiſé mes bontés,
M'accabla de mépris, d'horribles duretés,
Unit l'inſulte amere au plus cruel outrage,
Des pleurs qu'il fit couler, détourna ſon viſage..
*En pleurant.*
Il me chaſſe (1), quel mot! de ce même château,
Séjour de mes ayeux, notre commun berceau:
J'embraſſe ſes genoux; éplorée & mourante,

---

(1) Si quelques perſonnes, qui, ſans doute, auroient peu vécu, pouvoient penſer aſſez bien de la nature humaine, pour ſoupçonner d'invraiſemblance ce caractère odieux, on leur répondroit par un trait emprunté non d'un roman, mais des *petites affiches* de Paris, du 8 Février de l'année 1767. „ La nommée *Anne de Laloy* „ femme de *Jean d'Uron*, eſt morte le 14 Janvier au „ village de Vaux-ſur-Seine, près Melun, âgée de 99 „ ans 3 mois & 2 jours; elle n'a ceſſé de travailler à „ la culture des terres qu'environ trois mois avant ſon „ décès, & *elle a fini ſes jours dans une étable à vaches,* „ *où on lui permettoit par charité de ſe retirer. Elle a* „ *eu* 58 *enfants ou petits-enfants, & elle en laiſſe* 53 „ *vivants.*" Les peres & meres ont-ils jamais offert des exemples d'une pareille inhumanité?

Je m'écrie: „ O mon fils ! une mere expirante,
„ Une mere à vos pieds n'implore qu'un bienfait,
„ Seul prix de cet amour, qui pour vous a tout fait:
„ Le trépas va bientôt terminer mes miseres:
„ Que je meure du moins dans le lit de mes peres!
Il ne m'écoute pas: „ Vous, qu'a nourri mon sein,
„ Vous voulez donc, mon fils.. que j'expire de faim!
„ Je vous ai donné tout; en proye à l'amertume,
„ Je n'ai gardé.. qu'un cœur que le chagrin con-
„ sume.
„ Vous aurez des enfants: je devrois souhaiter..
„ Ah! puissent-ils, cruel, ne vous pas imiter!"
Sa femme, en ce moment, plus barbare peut-être,
Me force de quitter les lieux qui m'ont vu naître,
Où s'attachoient encor mes regards expirants..
Ciel! & j'ai pu survivre à ces coups accablants!
Que vous dirai-je, enfin? tout s'éclipse à ma vue;
Je cours chez une amie, & je suis méconnue;
Traînant envain partout les horreurs de mon sort,
J'arrive en ce séjour.. pour y trouver la mort!

MÉLANIE.

Non, vous ne mourrez point; vous aurez deux amies,
Que pour vous consoler le ciel a réunies;

*La Comtesse pleure avec plus d'amertume.*

Vous gémissez! vos pleurs, en repoussant ma main,
Avec plus d'amertume inondent votre sein!

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Ah! Madame, la source en doit être éternelle.

Vous connaiſſez mes maux & ma douleur mortelle:
Apprenez donc mon crime, & jugez ſi je puis
Mettre fin à mes pleurs, à mes cruels ennuis;
Ce fils.. ce même enfant, qui m'arrache la vie..
Eut une ſœur..

MÉLANIE *avec un nouvel intérêt.*

Parlez.

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Elle étoit embellie
De tous ces agrémens, dont l'aſſemblage heureux
Touche encor plus le cœur, qu'il ne ſéduit les yeux;
Pour me plaire, grand Dieu, tes mains l'avoient formée;
Je lui fermois mon ſein, & j'en étois aimée;
Ma fille, à mes rigueurs oppoſant ſon amour,
Plus ſoumiſe à mes loix, plus tendre chaque jour,
Sembloit me pardonner, ignorer que ſon frere
Emportoit tous les ſoins de ſon injuſte mere;
Un jeune homme modeſte, aimable, vertueux,
D'un rang égal au ſien, fit éclatter ſes feux,
Demanda que l'hymen l'unit à ma famille;
Ils s'aimoient: inſenſible aux larmes de ma fille,
Je l'immole à ſon frere, éloigne ſon amant,
Dans le cloître l'entraîne, y preſſe ſon tourment,
L'affreux lien qui doit la tenir enchaînée,
Bien différent des nœuds d'un flatteur hymenée!

MÉLANIE *troublée, à part.*

De ſemblables revers..

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Pour décider ſon ſort,
J'allai de ſon amant lui confirmer la mort;
Sa douleur à ces coups ſuccombe; une parente
Accourt, de ſon couvent la retire expirante;
Cette parente meurt, & je ne puis ſçavoir
Où ma fille a porté ſes pas, ſon déſeſpoir;
Ma fille eſt dans la tombe.. & c'eſt moi, malheureuſe!.
J'ai rendu pour un fils, ſa deſtinée affreuſe.

MÉLANIE *encore plus troublée.*

J'ai peine à réſiſter.. &.. plus je vous entends..
Madame, en ce ſéjour.. depuis près de dix ans..

LA COMTESSE D'ORCÉ *vivement.*

Depuis dix ans.. eh bien!

MÉLANIE.

J'ai la plus tendre amie;
D'une mere qu'elle aime elle fut peu chérie.

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Pourſuivez.. une mere..

MÉLANIE *rapidement.*

A cauſé ſon malheur;
Un ſort auſſi funeſte entretient ſa douleur;
Elle ſçait reſpecter l'infortune timide:
Souvent dans cet aſyle elle lui ſert de guide;
Son ſein compatiſſant à vos pleurs s'ouvrira;
Elle plaindra vos maux.. elle vous chérira.

*Elle ſe leve avec empreſſement.*

Madame.. il faut la voir; vous l'aimerez, Madame.

LA COMTESSE D'ORCÉ *se levant avec la même vivacité.*

O ciel!. il se pourroit.. que vous troublez mon ame!
Guidez mes pas vers elle; au comble du malheur,
Grand Dieu, tu permettrois..

---

## SCENE X.

EUPHÉMIE, LA COMTESSE D'ORCÉ, MÉLANIE.

MÉLANIE *donnant le bras à la Comtesse & appercevant Euphémie.*

VENEZ, venez, ma sœur,
A la noble infortune ouvrir vos bras..

LA COMTESSE D'ORCÉ *tombant évanouïe sur sa chaise, & avec un cri.*

Constance!

EUPHÉMIE *aux pieds de sa mere.*

Ma mere!

MÉLANIE.

Est-il bien vrai? sa mere! ô Providence!

LA COMTESSE D'ORCÉ *revenant à elle, avec un signe d'effroi & de douleur.*

Ciel! qu'ai-je vu? ma fille attachée aux autels!.

Pour jamais!. j'ai formé ces liens éternels!
Ce voile, ce bandeau m'accuſeront ſans ceſſe..
Par quel évenement.. inſtruis-moi.. ta tendreſſe..
A de ſi doux tranſports tu peux t'abandonner!

*Avec des larmes, & embraſſant ſa fille.*

Va, le ſuprême effort eſt de me pardonner.

EUPHÉMIE.

Ma mere.. que j'embraſſe!

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Oui, tu revois ta mere,
Ta mere infortunée.

EUPHÉMIE.

Elle m'en eſt plus chere.

*Elle ſe releve.*

Qui peut avoir cauſé ce changement affreux?

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Ton frere.

EUPHÉMIE.

Mon frere!

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Oui, cet objet de mes vœux,
Qui m'a fait méconnaître, & haïr ma famille,
Ce fils.. *prenant la main à Euphémie, & en pleurant.*
A qui j'ai pu ſacrifier ma fille..

EUPHÉMIE *vivement.*

Je ne ſens que vos maux.

LA COMTESSE D'ORCÉ.

De mes biens poſſeſſeur,
Sourd à la voix du ſang, au cri de la douleur..
Ma fille.. (j'eus pour toi la même barbarie)
Il a chaſſé ſa mere avec ignominie.
Le ciel étoit, hélas! contre moi courroucé.
Juge de mes malheurs! La Comteſſe d'Orcé,
Qu'aveugla ſi long-tems le rang & l'opulence,
En proye à ces horreurs, qui ſuivent l'indigence,
Sans amis, ſans eſpoir, ſans nul ſoulagement,
Victime du beſoin.. du beſoin conſumant,
Venoit en cet aſyle, ouvert à la diſgrace,
Attendant le tombeau, mendier une place..
L'emploi.. de domeſtique..

EUPHÉMIE *tombant dans les bras de ſa mere, & après une longue pauſe.*

A peine je reviens..

*Avec tranſport & en pleurant.*

Vous ne deſcendrez point à ces honteux moyens,
Pour ſoulager le poids d'une horrible infortune;
Je ſouffrirai pour vous une vie importune;

*Vivement.*

Je ne vais m'occuper, m'arrachant à la mort,
Que de l'unique ſoin d'adoucir votre ſort,
De vous venger d'un fils.. je peux.. cette parente,
Qui du cloître en ſes bras me tranſporta mourante,
Qui ſeule dans ces murs me vit rendre à des fers,
Que je voulois cacher à vous à l'univers,

Ce cœur ſi généreux m'a laiſſé l'héritage
D'un léger revenu.. *rapidement*, qu'il ſoit votre
partage;
J'ajouterai, ma mere, à ce faible ſecours,
Le travail de mes mains.. j'immolerai mes jours,
Tout.. je mourrois cent fois, ô mere que j'adore,
Pour vous prouver l'amour.

LA COMTESSE D'ORCÉ *l'embraſſant.*

Tu peux m'aimer encore,
O ma fille! oublier..

EUPHÉMIE.

Je ne ſonge qu'à vous.

*En montrant Mélanie.*

Voici votre autre fille; elle eſt digne de nous;
Senſible à l'amitié, le malheur l'intéreſſe;
Elle réunira ſes ſoins & ſa tendreſſe.

LA COMTESSE D'ORCÉ *d'un ton pénétré.*

En ma faveur déjà ſon cœur s'eſt déclaré,
Et d'un juſte retour le mien eſt pénétré..

*En lui tendant la main.*

MÉLANIE *à la Comteſſe.*

Je ne vous ai donné qu'un ſentiment ſtérile.
Si ma tendre amitié pouvoit vous être utile,
Je rendrois grace au ciel, qui vous doit ſon appui.
Le calme, le bonheur ne viennent que de lui;
Lui ſeul peut conſoler, relever l'infortune.
Mais ma préſence ici pourroit être importune..

*Elle fait quelques pas pour ſe retirer.*

LA COMTESSE D'ORCÉ *se levant.*

Non, demeurez. Pour vous aurions-nous des ſecrets,
Madame? *montrant ſa fille.* Publiez ſes vertus, mes regrets,
Mon repentir, les pleurs que le remords me coûte,
Tous ſes bienfaits..

EUPHÉMIE *embraſſant ſa mere.*

C'eſt vous qui m'obligez ſans doute,
Nous pourrons vivre enſemble & pleurer toutes deux..
Ma mere.. hélas! bientôt vous fermerez mes yeux.

LA COMTESSE D'ORCÉ.

C'eſt toi, qui fermeras ma mourante paupiere.

EUPHÉMIE.

Ne ſongeons qu'au plaiſir de ſoulager ma mere.
Allons.. *Elle donne la main à ſa mere.*

LA COMTESSE D'ORCÉ *appercevant le cercueil, & reculant d'effroi.*

Dieu! qu'ai je vû?

MÉLANIE *à la Comteſſe.*

Notre loi, chaque nuit,
Nous ramene au cercueil, où la terreur nous ſuit;
Nous préſente la fin qui nous eſt deſtinée.

EUPHÉMIE *à ſa mere avec un gémiſſement.*

Oui... voilà mon aſyle, & mon lit d'hymenée!

*La Comteſſe à ce dernier mot pleure, regarde tendrement ſa fille, & tombe dans ſes bras. Euphémie, après une longue pauſe, dit à ſa mere :*

Vous ſçaurez tous mes maux.

*à Mélanie.*

Ne m'abandonnez pas ;
Que ce jour voie enfin terminer mes combats !
Hâtez l'heureux inſtant, où mon ame accablée
Par cet ange de paix doit être conſolée.

*Le rideau ſe baiſſe.*

*Fin du premier Acte.*

# ACTE II.

*La toile ſe lève. On voit une chapelle, un autel ſur le côté, un périſtile dans l'enfoncement.*

## SCENE PREMIERE.

EUPHÉMIE, MÉLANIE, *toutes deux proſternées, l'une en face de l'autel, & l'autre à un des côtés.*

MÉLANIE.

O toi dont les bienfaits annoncent la grandeur,
Qui de la grace en nous conduis le trait vainqueur,
O mon Dieu, prends pitié des erreurs d'une amie,
Entends mes vœux, deſcends dans le ſein d'Euphémie;
Subſtitue aux tranſports d'un aveugle penchant,
Le feu pur de ta foi, ton amour ſi touchant;
Seigneur, contre les ſens viens lui donner des armes?
Pourrois-tu rejetter nos prieres, nos larmes?
Hélas! ſon cœur eſt fait pour connaître ta loi,
Pour t'aimer, t'adorer, pour ſe remplir de toi.
Tu vois ſon déſeſpoir, ô Dieu puiſſant, acheve,
Acheve, & qu'elle céde au remords qui s'élève..

EUPHÉMIE.

De la triſte infortune aſyle protecteur,
Autel d'un Dieu clément, d'un Dieu conſolateur,
Seul appui dans mes maux.. *Elle embraſſe avec tranſport le coin de l'autel.*
Que ma faibleſſe embraſſe,
D'un fardeau de douleurs impatiente & laſſe,
Mon ame, en gémiſſant, vient répandre à vos piés
Ses ennuis.. ſes remords dans les larmes noyés;
*Elle ſe tourne vers Mélanie.*
J'ai voulu les cacher aux regards de ma mere,
Et ces pleurs.. dont, grand Dieu, la ſource encor m'eſt chere,
Retenus trop longtems demandent à couler..
Mes ſoupirs étouffés brûlent de s'exhaler;
Cette coupable ardeur malgré moi me dévore;
C'eſt un fantôme vain que j'aime, que j'adore,
Qui ſans eſpoir excite un ſacrilège feu,
Qui dans mon cœur domine à la place d'un Dieu;
Sinval, toujours vainqueur, s'éleve de la terre,
Pour combattre le ciel, & me livrer la guerre;
L'amour.. a dans mon ſein enfoncé tous ſes traits;
Une affreuſe tempête y gronde pour jamais!
Je ne puis décider quels ſentiments m'inſpirent:
Deux ames tour à tour m'emportent, me déchirent,
O ma religion.. la plus faible eſt pour toi!
Il faut pourtant, il faut que tu règnes ſur moi;

Tout m'en fait un devoir, le ciel, l'honneur lui-même,
Tout, Sinval, me condamne & défend que je t'aime;
L'épouſe d'un mortel lui doit ſa foi, ſon cœur;
Et l'épouſe d'un Dieu.. ciel! je me fais horreur..
*Elle regarde du côté du périſtile.*
Son miniſtre à mes yeux ne s'offre point encore!
*Elle ſe proſterne plus profondément.*
O mon Dieu que j'offenſe, ô mon Dieu que j'implore,
Tu m'as rendu ma mere; ah! comble tes bienfaits,
Ou.. que dans mon cercueil je trouve enfin la paix!
Ce repos, où mes vœux n'oſeroient plus prétendre,
Le refuſeras-tu, Dieu vengeur, à ma cendre?
*Elle apperçoit ſa mere; à part & avec ſurpriſe.*
Ma mere!

## SCENE II.

EUPHÉMIE, LA COMTESSE D'ORCÉ.

EUPHÉMIE *troublée & ſe levant.*

Où venez-vous? *Mélanie ſe retire.*

LA COMTESSE D'ORCÉ *ſerrant ſa fille dans ſes bras.*

Dans tes bras, partager

Tes maux, que je voudrois, ma fille, ſoulager..
Ah! ce feroit à moi d'éviter ta préſence.
On craint ſes bienfaiteurs : mais j'aime aſſez
Conſtance,
Pour voler au-devant de ſes ſoins généreux.
Et.. tu gémis? ton ſort..

EUPHÉMIE.

Mon ſort! il eſt heureux:
A mes embraſſements le ciel vous a rendue;
N'accuſez point mon cœur, ſi je fuis votre vue.

*Elle eſt agitée.*

Non.. je ne vous fuis pas.. je venois en ce lieu.
Ma mere.. je venois..j'étois aux pieds d'un Dieu..
Hélas! je l'implorois..

*Elle prononce ces derniers mots d'une voix tombante.*

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Tes accents s'affaibliſſent..
Tu détournes les yeux.. des larmes les rempliſſent!

EUPHÉMIE *comme emportée par la douleur, tombant dans les bras de ſa mere, en fondant en larmes.*

*Après une longue pauſe.*

Ah! ma mere.. ne puis-je en ce torrent de pleurs
Exhaler mes ennuis, mes regrets, mes douleurs,
Dans ces larmes mourir? Ma raiſon impuiſſante,
Envain, les repouſſoit dans mon ame expirante;
Je me ſuis efforcée, envain, de vous cacher
Un cœur.. que tout trahit : contraint de s'épancher,

Il va vous découvrir ſes allarmes cruelles,
Ses agitations, ſes bleſſures mortelles,
Que loin de les calmer aigrit encor le tems;
Vous connaîtrez mes maux, l'excès de mes tourments..
Rappelleż-m'en la cauſe, &.. vous devez m'entendre..

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Sur ton ſort quel retour que je ne puis comprendre?
Qui? moi, j'irois, ma fille, à tes yeux retracer
Un tableau, qu'aujourd'hui je voudrois effacer
De mes pleurs, de mon ſang.. Ma chere bienfaitrice,
Ecartons cette image: elle fait mon ſupplice,
Et tu m'as pardonné..

EUPHÉMIE *baiſant la main de ſa mere.*

Ma mere, c'eſt à vous
D'accorder un pardon, que j'implore à genoux;
Criminelle à regret, c'eſt moi qui vous offenſe.
Gardons ſur mes malheurs un éternel ſilence.
Un Dieu, ſans doute, un Dieu qui règle nos deſtins,
M'appelloit dans ces murs, m'en ouvroit les chemins.
Parlons de ma tendreſſe attachée à vous plaire,
Du bonheur que j'aurois de conſoler ma mere;
*Sa voix s'attendrit davantage.*
Parlons.. non, je ne puis ſurmonter le deſir,
L'impatiente ardeur de m'en entretenir;

Par-

Parlons.. de cet objet..

LA COMTESSE D'ORCÉ.

De qui?

EUPHÉMIE.

Mes pleurs, mon trouble
Vous le nomment assez.. mon supplice redouble..

*Après une longue pause.*

De Sinval..

LA COMTESSE D'ORCÉ.

De Sinval!..

EUPHÉMIE.

Oui, du maître adoré
D'un cœur.. toujours épris, toujours plus déchiré.

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Qu'ai-je fait? ciel! l'amour possede encor ton ame!
Quoi! ma fille, ce feu..

EUPHÉMIE *avec transport.*

Plus que jamais m'enflamme;
Mon repos, mes devoirs lui sont sacrifiés.
Je le dis en pleurant, en mourant à vos piés,

*Elle montre l'autel.*

En attestant ce Dieu, qui me laisse à moi-même,
Qui me voit, chaque jour, dans ce désordre extrême,
Me traîner aux autels.. qui ne m'écoute pas..
Dix ans de désespoir, de larmes, de combats,
Une haire sanglante à mon cœur attachée,
La terreur avec moi dans mon cercueil couchée,
Le tems, la mort, la mort par qui tout se détruit,

Rien n'a pu m'arracher au trait qui me pourſuit.
Une ombre, ſur mes pas ſans ceſſe ramenée,
Emporte tous mes vœux, & me tient enchaînée,
L'ombre, hélas! de Sinval: voilà.. quels attentats..
O ciel! tu peux m'entendre, & tu ne tonnes pas!
Dans l'horreur de la nuit, au lever de l'aurore,
Voilà l'unique Dieu que je ſers, que j'adore,
A qui je cours offrir mon encens ſur l'autel!
Pour des cendres, enfin, je trahis l'Eternel..
Qu'ai-je dit, malheureuſe? ah! Dieu vengeur, pardonne,
Pardonne.. ma raiſon.. ta grace m'abandonne.

*Avec tranſport.*

Ma mere! il n'eſt donc plus? & quel funeſte ſort..
Notre amour.. mon deſtin.. j'aurai cauſé ſa mort.

LA COMTESSE D'ORCÉ *ſerrant ſa fille dans ſes bras, & en pleurant.*

O ma fille! à mes yeux combien je ſuis coupable!
Ta mere.. c'eſt ma main, Conſtance, qui t'accable!
J'ai creuſé ſous tes pas cet abîme de maux!
J'ai porté dans ton ſein ces éternels bourreaux,
Cette ardeur ſacrilege, & de remords ſuivie,
Cet indomptable amour, qui conſume ta vie!

*Elle la tient toujours dans ſon ſein.*

A mes crimes, ma fille, oppoſe ta vertu.
Si Sinval au tombeau n'étoit point deſcendu..

EUPHÉMIE *avec rapidité.*

S'il reſpiroit! Sinval!. heureuſe en ma miſere,

Que ma chaîne à ce prix me paraîtroit légère!

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Ma fille.. je pourrois adoucir ton tourment!
Apprends.. tous mes forfaits.

EUPHÉMIE *avec tranſport.*

Sinval ſeroit vivant!

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Je voulois avancer la fatale journée,
Qui devoit aux autels fixer ta deſtinée,
Pour jamais t'éloigner & du monde, & de moi;
Un bruit inattendu vint te frapper d'effroi:
Je ſuppoſai la mort..

EUPHÉMIE.

Sinval voit la lumiere!

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Tout m'engage du moins à le croire..

EUPHÉMIE.

O ma mere;
Mon cœur ne ſuffit pas.. mes tranſports.. mon bonheur..
Il vit.. ciel, ſur mes jours épuiſe ta rigueur..
*Serrant les mains de ſa mere.*
Que ne vous dois-je point? Sinval.. Sinval reſpire..
O Dieu, qu'il ſoit heureux!&.. que cent fois j'expire!
*Après une pauſe.*
Mais.. il m'aimoit: comment a-t-il pu me laiſſer?

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Tu ne ſçais pas encor.. que vais-je t'annoncer?

EUPHÉMIE *rapidement.*

Il ceſſa de m'aimer? gardez-vous de m'inſtruire.

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Sinval.. il t'adoroit. Faut-il donc te redire
Ce que mon cœur voudroit, ma fille, ſe cacher,
Ce que ſans ceſſe, hélas! je dois me reprocher?

EUPHÉMIE.

Parlez..

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Quels nouveaux coups une mere te porte!
Sinval.. que tu crus mort, à ſon tour te crut morte.

EUPHÉMIE.

En eſt-ce aſſez, grand Dieu?

LA COMTESSE D'ORCÉ.

De douleur égaré,
Il fuit loin de mes yeux.. ſon ſort eſt ignoré..

EUPHÉMIE.

Sinval ne ſera plus. J'éprouve trop moi-même
Combien il eſt affreux de perdre ce qu'on aime.
Je n'en ſçaurois douter: il eſt dans le tombeau..
Mais, pourquoi m'arrêter à ce ſombre tableau?
Sinval, à mon trépas peut-être moins ſenſible,
Aura pu ſoutenir cette diſgrace horrible,
Se conſoler.. quel cœur aima comme le mien?
Qu'ai-je dit? captivé par un nouveau lien,
Peut-être dans les bras.. dans le ſein d'une épouſe..
Il manquoit à ma flamme, ô ciel, d'être jalouſe!
Et d'un ſemblable feu je puis encor brûler!

Où m'emporte un amour, qui veut tout s'immoler?
En ce moment, c'eſt moi, moi ſeule que je pleure.
Ne voyons que Sinval, qu'il vive, &.. que je meure!
Et n'eſt-il pas heureux, s'il a pu m'oublier?
Voudrois-je à mes tourments, Sinval, t'aſſocier?
Incertaine en mes vœux, de raiſon incapable,
Toujours plus malheureuſe, & toujours plus coupable,
Mon cœur.. mon cœur ne ſçait, aveugle en ſes tranſports,
S'il n'aimeroit pas mieux Sinval parmi les morts,
Que Sinval, loin de moi, jouiſſant de la vie;
Non, je ne puis dompter l'affreuſe jalouſie.
Vous avez cru, *à ſa mère.* jugez de mon égarement,
Vous avez cru m'offrir quelque ſoulagement,
Et vous venez encor d'irriter mes tortures;
Tous les poiſons, les feux enflamment mes bleſſures;
Je ne me connais plus.. je repouſſe en fureur
L'autel, où j'ai formé mon éternel malheur;
J'ouvre mon ſein brûlant au trait qui le déchire;
L'amour au déſeſpoir eſt tout ce qui m'inſpire..
Je rejette mon voile.. en outrageant l'époux,
En outrageant le Dieu.. dont je crains trop les coups.

## SCENE III.

EUPHÉMIE, LA COMTESSE D'ORCÉ, CÉCILE.

CÉCILE *à Euphémie.*

Ce miniſtre inſpiré par un zèle ſublime,
Cet organe du ciel, le ſage Théotime..

EUPHÉMIE *avec vivacité.*

Eſt ici?

CÉCILE.

Dans ce lieu, bientôt, vous le verrés.

EUPHÉMIE *vivement.*

Ah! s'il rendoit le calme à mes ſens égarés!
Je brûle de le voir, je brûle de l'entendre,
D'épancher mes ennuis, dans ſon ſein de répandre
Mon ame, mes erreurs..

CÉCILE.

Dites des attentats
Que Dieu tarde à punir, mais ne pardonne pas.

EUPHÉMIE.

Hé quoi! toujours armer ſa main compatiſſante!

CÉCILE.

Avant que Théotime à vos yeux ſe préſente,
Je voudrois un moment lui parler: laiſſez-nous,
Et ſongez que le ciel s'appéſantit ſur vous,

Qu'il n'eſt pour vous ſauver qu'un ſeul inſtant peut-être.
On vous avertira, quand vous devrez paraître.

EUPHÉMIE *d'un ton touchant.*

Ah! ma ſœur!

CÉCILE *avec hauteur & indignation.*

Un tel nom doit vous être interdit;
Ma ſœur ſuit mon exemple, & le ciel la bénit;
Allez.

*Euphémie accablée de douleur eſt emmenée par ſa mere, qui la tient dans ſes bras.*

## SCENE IV.

CÉCILE *ſeule.*

O Dieu vengeur, punis, frappe le crime,
Et que le feu du ciel conſume la victime!
Ta gloire, ta juſtice, exigent que ton bras
L'arrache à ta clémence, & la livre au trépas;
Pour éclater, répands ſur la terre embraſée
Les flammes de la foudre, & non pas la roſée;
L'indulgence aux mortels te manifeſte peu:
C'eſt à des châtiments que l'on connaît un Dieu!
Sur ſa tête Euphémie appelle l'anathême;
Il faut un pur hommage à ta grandeur ſuprême;
Proſternée aux autels, & ſoumiſe à tes loix,
Je te ſers, & te crains..

## SCENE V.

THÉOTIME, CÉCILE. *Théotime annonce dans toute ſa perſonne un grand recueillement ; il a la tête enſevelie dans ſes habits de religieux.*

CÉCILE *allant au-devant de Théotime, & faiſant une inclination.*

PARDONNEZ, ſi ma voix,
Mon pere, interrompant votre ſaint miniſtere,
Oſe attirer vos pas en ce lieu ſolitaire,
Quand l'autel..

THÉOTIME.

Etre utile eſt le premier devoir,
La main, qui peut ſervir, doit quitter l'encenſoir ;
Que voulez-vous ?

CÉCILE.

J'ai cru ſur votre renommée..

THÉOTIME.

Mon oreille à ces mots n'eſt point accoutumée.
Laiſſons, laiſſons au monde, à ſon orgueil trompé
Tous ces hommages vains, dont il eſt occupé ;
Ici, la vérité doit tous deux nous conduire,
Et ce n'eſt point à nous de chercher à ſéduire.
Je vous l'ai dit : je n'ai qu'un ſtérile deſir
D'obliger les humains & de les ſecourir.

Quel

Quel ſujet en ces murs auprès de vous m'appelle?

CÉCILE.

Ce n'eſt point pour mon ame à ſes devoirs fidelle,
Et qui craignant ſon Dieu, s'abaiſſe devant lui,
Que mon zèle importun réclame votre appui:
C'eſt pour une compagne à la terre attachée,
Dont la honteuſe ardeur ne peut être cachée,
Qui porte à nos autels des éclats ſcandaleux,
Les révoltes d'un cœur indocile à ſes vœux;
Qui s'enflamme d'un feu qu'elle devroit éteindre,
Qui meurt d'un fol amour..

THÉOTIME *avec un ſoupir.*

Elle eſt, ſans doute, à plaindre!

CÉCILE.

Je venois vous preſſer d'employer la terreur,
De menacer au nom d'un Dieu juſte & vengeur,
D'oppoſer ſon tonnerre au feu qui la conſume,
De lui montrer la foudre & l'enfer qui s'allume..

THÉOTIME.

Je lui préſenterai, plus ſûr de la gagner,
Un Dieu qu'on doit chérir, & qui ſçait pardonner.

CÉCILE.

Mon pere, vous croiriez ce moyen infaillible..

THÉOTIME.

Repoſez-vous ſur moi.. *une pauſe.* ſur une ame
ſenſible,
Du ſoin de ramener à ſon joug oublié
Votre ſœur malheureuſe, & digne de pitié;
Je l'attends.

## SCENE VI.

THÉOTIME *seul.*

QUEL orgueil! ſa piété farouche
Se forme un Dieu cruel, qui tonne par ſa bouche!
Ne verrons-nous jamais une ſage union
Rapprocher la nature & la religion?
Haïra-t-on ſans ceſſe au nom du Dieu ſuprême?
O malheureux humains!

## SCENE VII.

THÉOTIME, MÉLANIE.

THÉOTIME.

MA ſœur, le ciel lui-même
S'apprête à vous entendre, à calmer vos ennuis.

MÉLANIE *avec modeſtie.*

Je connais ma faibleſſe, & le peu que je ſuis;
J'ai beſoin du ſecours de la faveur céleſte;
L'homme toujours éprouve une guerre funeſte,
Mon pere! je ſçais trop qu'à nos ſens attachés,
Nous ſommes ſur l'abîme inceſſamment penchés:

Mais le ſort d'une ſœur dont je reſſens la peine,
Eſt aujourd'hui l'objet, qui devant vous m'amene;
C'eſt elle dont la voix vous demande en ces lieux;
Hélas! qu'elle vous doive un deſtin plus heureux!
Une ſombre langueur ſe répand ſur ſa vie;
Je viens vous implorer pour cette ſœur chérie,
Digne d'aimer un Dieu, qui voit couler ſes pleurs:
Son cœur, né trop ſenſible, a fait tous ſes malheurs.
C'eſt à vous d'éclairer, de conſoler ſon ame,
D'élever ſes tranſports ſur des ailes de flamme,
Vers ce Dieu qui mérite & qui remplit nos vœux;
Daignez lui préſenter la clémence des cieux;
Mon pere, pardonnez, ſi ma main téméraire
Touche au flambeau ſacré, qui par vous nous éclaire:
Mais.. je connais ma ſœur; facile à s'allarmer..

THÉOTIME.

Qu'elle eſpere en ce Dieu, que vous faites aimer.
De la religion voilà bien le langage!
Malheur au zele impie, au cœur dur & ſauvage,
Qui ne pouvant chérir un Dieu plein de bonté,
Arme toujours le ciel contre l'humanité!

## SCENE VIII.

EUPHÉMIE, THÉOTIME, MÉLANIE.

*Euphémie a le voile baiſſé & s'avance avec timidité.*

MÉLANIE *à Théotime.*

MON pere, la voici.. *Elle va au-devant d'Euphémie, lui donne la main, & fait avec elle quelques pas ſur la ſcène.*

Venez, ma tendre amie;
Ne craignez point: le ciel vous rappelle à la vie;
Sa grace vous attend, ouvrez-lui votre cœur.
Nous poſſédons enfin ce ſaint conſolateur;
*Elle l'amène au-devant de Théotime.*
Je vous laiſſe avec lui.. *en ſe retirant.* Remporte la victoire,
O mon Dieu; ce triomphe intéreſſe ta gloire.

## SCENE IX.

THÉOTIME, EUPHÉMIE.

*Euphémie paraît troublée; elle eſt encore éloignée, & a toujours ſon voile baiſſé.*

THÉOTIME.

Approchez-vous, ma ſœur; qui pourroit vous troubler?
Mon devoir, mon penchant eſt de vous conſoler,
De guérir vos erreurs, en partageant vos peines.
Hélas! qui n'a connu les paſſions humaines?
Qui n'a ſenti leurs maux, tous les chagrins cruels,
Suite des faux plaiſirs, qui trompent les mortels?

EUPHÉMIE *faiſant quelques pas, & portant ſon mouchoir à ſes yeux.*

Ah! mon pere!

THÉOTIME.

Ma ſœur, que ces troubles s'appaiſent.
Confiez à mon cœur les ennuis qui vous peſent.
Plus d'une épouſe ſainte a comme vous gémi:
Epanchez vos douleurs dans le ſein d'un ami.
Aſſeyez-vous.

*EUPHÉMIE reſte un moment, & s'aſſeoit enſuite, ainſi que Théotime; leurs ſièges ſont à une certaine diſtance l'un de l'autre. Euphémie jette un profond ſoupir, & demeure quelques inſtants ſans parler.*

Hélas! par où commencerai-je?
Vous me voyez, d'un Dieu l'épouſe ſacrilège,
Tour à tour embraſſant, repouſſant ſon autel,
Oppoſant à ſa chaîne un lien criminel,
Echauffant mes tranſports, contre moi révoltée,
Du crime au répentir tour à tour emportée,
Ne pouvant étouffer un ſentiment vainqueur,
Le voile ſur le front, &.. l'amour dans le cœur..

*Elle dit ces derniers mots d'une voix baſſe.*

THÉOTIME *troublé.*

L'amour.. *il ſe raſſure.* il faut le vaincre..

EUPHÉMIE.

Eh! donnez-m'en la force.

THÉOTIME *continuant.*

Avec ſoi s'impoſer un éternel divorce:
Il faut que vers Dieu ſeul le cœur ſoit emporté.
Eloignons, un moment, la ſainte vérité,
Et n'empruntons ici que la faible lumiere
Qu'à nos regards préſente une raiſon groſſiere:
De cette paſſion, ſi féconde en malheurs,
Qui mène au précipice, en le couvrant de fleurs,
De l'amour.. ſi trompeur, examinons la ſuite:
Quel avenir attend l'ame qu'il a ſéduite?
L'intérêt, le parjure, un caprice odieux

Nous enlevent l'objet, qui fixoit tous nos vœux;
*Sa voix ici eſt troublée.*
Ou.. brûle-t-il pour nous d'une ardeur mutuelle?
Quel revers accablant! la mort.. la mort cruelle
Nous ravit cet objet, que nous pleurons envain;
A nos gémiſſements ſourd.. inſenſible enfin...
*Après une longue pauſe & avec précipitation.*
C'eſt Dieu qu'il faut aimer, croyez-en Théotime.

EUPHÉMIE.

La ſageſſe du ciel, mon pere, vous anime:
Mais vous ne pouvez pas ſçavoir ce que l'amour..

THÉOTIME *vivement.*

Je ſçais..
*Il ſe remet de ſon trouble, & changeant de ton.*
Parlez, ma ſœur: depuis quand ce ſéjour,
D'un trait ſi dangereux voit-il votre ame atteinte?
L'amitié vous écoute: expliquez-vous ſans crainte.

EUPHÉMIE *d'une voix traînante.*

Mon triſte cœur.. nourrit ce feu depuis dix ans.

THÉOTIME *avec un ſoupir.*

Depuis dix ans!

EUPHÉMIE.

Ma flamme augmente avec le tems.
Envain pour me dompter j'unis toutes les armes;
Envain je crie à Dieu, je mouille de mes larmes
Son temple, ſes autels, cet affreux lit de mort,
D'où ſe leve avec moi le crime, le remord:
Je porte cet amour juſques au ſanctuaire!

En ce moment encore, à vos genoux, mon pere,
Plus que jamais, ſon trouble égare ma raiſon;
Tous mes ſens ſont remplis de ce fatal poiſon.
Quatre luſtres à peine avoient marqué mon âge:
J'aimois, j'étois aimée; & qui m'offroit l'hommage
De ſon cœur, de ſa main, du ſort le plus flatteur,
De l'amour le plus tendre & le plus enchanteur?
Un mortel.. des humains le plus parfait peut-être;
Avec tous ſes préſents, le ciel l'avoit fait naître;
Aimable, vertueux, digne d'être adoré..

THÉOTIME *vivement.*

Que dites-vous, ma ſœur? par l'amour égaré,
Votre cœur..

EUPHÉMIE.

Eſt toujours rempli de cette image;
Je voudrois.. ô mon Dieu, malgré moi je t'outrage..
De l'hymenée enfin les flambeaux s'allumoient;
Déjà ſes chaſtes nœuds aux autels ſe formoient;
Ils alloient nous unir: une main.. qui m'eſt chere,
Rompt ces nœuds, nous ſépare & comble ma miſere,
Me traîne dans le cloître, y cache mon deſtin;
De ce tombeau je fors, & j'y rentre ſoudain;
J'y rentre, pour jamais n'être au monde rendue,
Pour nourrir les douleurs d'une amante éperdue,
Pour expirer en proie à de ſombres fureurs.
On m'avoit dit, hélas! que l'objet de mes pleurs,
Que tout ce que j'aimois n'étoit plus.. il reſpire,
Voit ce jour, qui bientôt va ceſſer de me luire,

Mon pere, & je devrois.. je devrois moins ſouffrir..
Mes tourments.. c'en eſt fait.. je ne puis.. que mourir.
Non, je ne puis me vaincre, effacer de mon ame
Cette image gravée avec des traits de flamme;
Non, je ne puis haïr, déteſter mes forfaits;
O mon pere .. *en pleurant.* je l'aime encor plus que jamais.

*Euphémie a la tête baiſſée ſur ſes deux mains jointes.*

THÉOTIME.

Que je reſſens vos maux, ô chere infortunée!
Ah! je dois compatir à votre deſtinée;
Si vous ſçaviez.. moi-même ainſi que vous troublé..
Dans mon cœur.. dans mon cœur vos larmes ont coulé.
Oui, je pleure avec vous; j'appris trop à vous plaindre.
Triſte reſſouvenir, c'eſt à moi de vous craindre!
Je m'égare; ma ſœur.. il nous faut ſurmonter
Cette compaſſion, qui pourroit vous flatter;
La voix de mon devoir à regret vous découvre
Le précipice affreux, qui ſous vos pas s'entr'ouvre:
Rejettez cet amour, ſource de tant d'erreurs,
Dont les plus doux tranſports ſont même des fureurs;
Il eſt crime ſouvent, preſque toujours faibleſſe:
Il eſt pour vous l'excès d'une coupable ivreſſe.
Ma ſœur, je vous l'ai dit: Dieu ſeul doit entraîner

Nos penchants, nos esprits, lui seul nous dompter,
Nous détromper enfin des mensonges du monde;
Sur Dieu seul, le bonheur, le pur amour se fonde,
Et vous, vous son épouse, au pied de ces autels,
Vous traînez le parjure & des liens mortels!

*Il lui montre l'autel.*

Ce tabernacle saint, où Dieu même repose,
Ce voile, ce bandeau, tout contre vous dépose;
Ces murs, ces murs témoins du trouble où je vous vois,
Tout, pour vous accuser, semble élever la voix;
Tout va porter aux cieux, vos larmes, votre honte;
Ce Dieu, ce Dieu jaloux, il vous demande compte:
Il lève sa balance, y pèse ses bontés,
Vos chûtes, vos refus, vos infidélités;
Que lui répondrez-vous?

EUPHÉMIE *troublée.*

Arrêtez, ô mon pere;
Pour appaiser le ciel, dites, que faut-il faire?
Je me soumets à tout.

THÉOTIME *avec attendrissement.*

Oublier cet objet..

EUPHÉMIE.

L'oublier!

THÉOTIME.

Effacer jusques au moindre trait
D'une image trop chere à votre ame attendrie,
Eloigner, en un mot, à Dieu seul affervie,

Tout ce qui peut flatter un penchant dangereux,
Et trahir vos efforts dans ce combat douteux.

EUPHÉMIE.

Quoi! du monde & des sens pour jamais séparée,
Sur les bords du tombeau, de mes pleurs enivrée,
Je ne pourrois garder, sans offenser les cieux,
De faibles monuments d'un amour malheureux!.

THÉOTIME *d'un ton touchant.*

Le moindre souvenir est un crime, sans doute.

EUPHÉMIE *avec noblesse & chaleur.*

Je ne veux point tromper ce Dieu qui nous écoute.
Eh bien! cruel.. Mon pere, arrachez-moi le cœur.

*Elle met la main dans son sein.*

Voici ces monuments.. de la plus vive ardeur,
Des lettres chaque jour de mes pleurs arrosées,
Dans mon sein.. dans mon ame en secret déposées,

*Elle tire de son sein un paquet de lettres qu'elle tient à la main.*

D'un trop fatal amour cher & seul aliment..
Il faut donc tout m'ôter, tout, combler mon tourment.

*Donnant les lettres.*

Les voici: c'est envain que je les sacrifie:
Ecrites dans mon cœur.. ah! j'en perdrai la vie.
N'importe. Mon trépas, ciel, va te désarmer!
Lisez, voyez, jugez si je devois aimer..

*Pendant ces derniers vers, Théotime jette la vue sur les lettres & tombe sans connaissance.*

Vous ne répondez point.. parlez.. mon ame émue..

*Elle lève son voile.*

Mon pere . Dieu! la mort sur son front répandue..
Dieu, le puniriez-vous de sentir mes malheurs?
*Elle court à lui.*
Secourons-le.. *Dans ce moment, Théotime a la tête entierement hors de son habillement.*
Sinval! je ne puis.. je me meurs.
*Elle va tomber à son tour évanouie sur sa chaise.*

THÉOTIME *revenant à lui par degrés, ouvre enfin les yeux, les tourne sur Euphémie & court se jetter avec précipitation à ses pieds, en lui prenant la main qu'il arrose de ses larmes.*

Constance m'est rendue! ô ma chere Constance!
Je suis à tes genoux! *avec fureur.* Que le ciel s'en offense:
Tous mes serments, mes vœux, mes liens sont rompus.
O ma religion.. je ne la connais plus..

EUPHÉMIE *reprenant ses sens.*

Sinval! c'est vous, Sinval!.. *elle retombe dans son accablement.*

THÉOTIME *toujours à ses genoux.*

Oui, c'est moi qui t'adore,
Que l'amour, la douleur, depuis dix ans dévore;
C'est moi, qui n'ai cessé d'aimer, de te pleurer;
C'est moi.. qui veux du moins à tes pieds expirer.

EUPHÉMIE.

*En jettant les yeux de tous côtés.*

Ah Sinval!.dans quels lieux le destin nous rassemble!

Ne pouvant être à nous.. ah! . nous mourrons
ensemble.

THÉOTIME.

Non, tu ne mourras point.. tu vivras.. tu vivras
Pour me voir adorer tes vertus, tes appas..

EUPHÉMIE.

Que dis-tu, malheureux? quelle erreur nous égare?
Regarde, tremble, & vois tout ce qui nous sépare.

THÉOTIME *se relevant avec précipitation.*

Nous serons réunis.. *rapidement.* Sans pouvoir
t'oublier,
Au ministère saint j'ai couru me lier.
Sur la foi d'un récit infidèle & funeste,
J'ai pu former des vœux.. des vœux que je déteste:
Mais mon premier serment, mon vœu le plus sacré
Ont été de t'aimer.. & je les remplirai.

EUPHÉMIE *se levant.*

Nous! aimer! nous! brûler d'un feu si condamnable!
Eh! quel est ton dessein?

THÉOTIME *avec toute la fureur de la passion.*

D'être encor plus coupable,
De rompre tous ces fers, dont je suis enchaîné,
De rapporter un cœur vers toi seule entraîné,
D'exciter ton courage à briser tes entraves,
A laisser dans ces murs gémir tes sœurs esclaves,
De t'arracher d'ici, de traverser les mers,
De voler, s'il le faut, au bout de l'univers,
De chercher, de trouver quelque lointain rivage,

Un rocher escarpé, l'antre le plus sauvage,
Où loin de ces humains, dégradés par leurs loix,
De l'homme naturel reprenant tous les droits,
Content de t'adorer, de consacrer ma vie
A ce pur sentiment dont mon ame est remplie;
Je puisse, maître enfin de mon sort, de mes goûts,
A la face du ciel m'avouer ton époux.

*Vivement.*

Oui, nous serons unis par la vérité même:
L'hymen, n'en doute point, est une loi suprême.
Eh! pourroit-il déplaire aux yeux de l'Eternel?
C'est un traité sacré; c'est l'ouvrage du ciel,
Le seul qui soit vainqueur de l'humaine imposture,
Et c'est le premier vœu qu'ait formé la nature.
Elle nous prêtera ses bienfaisants secours.
Nous n'aurons pas besoin, pour soutenir nos jours,
D'aller solliciter la pitié languissante;
Laissons à ces cœurs durs leur richesse insultante:
Nous vivrons sans rougir; nous vivrons sans remords;
J'aime: de mon courage attends tous les efforts.
Il n'est point d'état vil pour le mortel qui pense;
C'est dans le crime seul qu'est l'abjecte existence.
Sous mes mains.. sous mes pleurs la terre s'ouvrira;
En ta faveur la terre à mes soins répondra.
Dieu, qui verra nos ans couler sous ses auspices,
De nos simples travaux recevra les prémices.
Plus tendres, plus heureux, plus zélés chaque jour,

Nous bénirons ce Dieu dans notre chaſte amour;
Nos enfants rediront notre hommage ſincère;
Ils apprendront de nous à l'aimer comme un pere;
Nous ne l'offenſons point ce maître de nos cœurs,
Qui ſans doute a nourri d'innocentes ardeurs.
Avant que l'hymenée eut fait briller ſa flamme,
Un penchant mutuel t'avoit ſoumis mon ame.

*Après un inſtant de ſilence.*

Dieu, j'oſe à cet autel atteſter ta grandeur:
Voilà, j'en fais ſerment, *il met une de ſes mains ſur l'autel, & de l'autre prend celle d'Euphémie.*
l'épouſe de mon cœur,
Celle à qui pour jamais, l'honneur, le ciel m'engage.

*A Euphémie.*

Suis-moi.

EUPHÉMIE *s'arrêtant.*

De Théotime eſt-ce là le langage?

THÉOTIME.

C'eſt celui de Sinval.. d'un amour furieux.

EUPHÉMIE.

Que me propoſes-tu?

THÉOTIME.

Le bonheur de tous deux.

EUPHÉMIE.

Notre honte. Eſt-ce à moi, qui meurs de ma tendreſſe,
De ſauver ta vertu d'une indigne faibleſſe,
De rappeller tes pas dans le crime engagés,
D'offrir à tes regards nos devoirs outragés?
Sors de ces lieux. *Elle fait quelques pas pour ſe retirer.*

THÉOTIME *la ſuivant.*

Ecoute..

EUPHÉMIE.

Ah! fuis loin de ma vue.

THÉOTIME *la ſuivant.*

Tu m'entendras..

EUPHÉMIE.

Va, pars, fuis.. mon ame éperdue.
Pourrois-tu m'exciter à briſer mes liens?
Non, que tes yeux jamais ne s'ouvrent ſur les miens;
Que de tes pas ici diſparaiſſe la trace!
Que de mon ſouvenir ton nom même s'efface!
Cher amant.. qu'ai-je dit? il faut nous ſéparer;
Fuis, laiſſe-moi mourir, &.. vis pour me pleurer.

*Elle fait quelques pas & s'arrête.*

Laiſſe-moi.. ſois d'un Dieu le miniſtre ſuprême.

THÉOTIME.

Duſſé-je être frappé du céleſte anathême!

*Euphémie s'avance vers le fond du théâtre.*

Je ne te quitte point. *Il va à elle avec fureur.*

EUPHÉMIE.

Quel aveugle tranſport!
Que veux-tu, malheureux?

THÉOTIME *la ſuivant toujours.*

Ou Conſtance, ou la mort.

*La toile tombe.*

*Fin du ſecond Acte.*

ACTE

# ACTE III.

*Le rideau ſe lève. Le théâtre repréſente un caveau funéraire, tel qu'il en exiſte encore dans nos anciennes égliſes. On voit pluſieurs tombeaux de forme différente, quelques-uns ruinés par le tems; des ſépulcres entr'ouverts, dont les pierres ſont à moitié briſées; les murs chargés d'épitaphes: d'un des côtés du théâtre, un eſcalier autour duquel règne une baluſtrade de pierre; vis-à-vis de l'eſcalier, une voûte ſouterraine à perte de vue; à l'extrémité du caveau, on apperçoit encore d'autres tombeaux, des colonnes ſurmontées d'urnes qui ſont l'emblême de l'éternité: il y a une de ces colonnes ſur le devant du théâtre. On obſervera que les tombeaux ſont dans les côtés, qu'ils ne dérobent rien de l'action au ſpectateur, & qu'elle ſe paſſe au milieu de la nuit.*

## SCENE PREMIERE.

EUPHÉMIE *ſeule.*

*Elle paraît ſur le perron de l'eſcalier, une lampe à la main, dans une extrême agitation, regarde de tous côtés, lève les yeux au ciel, s'avance en tremblant,*

*descend quelques degrés, lève encore les yeux au ciel, s'appuie, comme accablée de douleur la main, & ensuite la tête sur la balustrade, déchirée par de grands mouvements, fait des efforts pour remonter, tombe avec un gémissement à la seconde marche, demeure quelques moments dans cette situation douloureuse, se relève, continue de descendre avec le même trouble, & fait quelques pas sur la scène.*

De lugubres horreurs.. de tombeaux entourée,
A chaque pas tremblante.. incertaine.. égarée..
Emportant avec moi les enfers, le remord,
Je marche.. à la lueur.. du flambeau de la mort..

*Elle fait quelques pas.*

Que sa barbare main ne m'a-t-elle frappée!

*Elle pose sa lampe sur un tombeau de forme carrée; Euphémie y appuye pendant quelques moments les deux mains & la tête, ensuite la relève, laissant une de ses mains sur le tombeau, & tournant ses regards vers le ciel.*

O Dieu! quelle promesse à ma bouche échappée,
Qu'ai-je dit? à mon cœur! mon cœur l'a pu former,
Et je respire encor! Dieu! j'ai promis.. d'aimer,
De trahir.. tous mes vœux! Aujourd'hui, dans une heure,
Je comble mes forfaits! je fuis cette demeure!
Sinval, *elle tourne les yeux vers le souterrain.*
Par ce détour, découvert à mes yeux,
Et qui secretement conduit hors de ces lieux,
Au milieu de la nuit, à la faveur des ombres,

Près de moi, doit ſe rendre en ces retraites ſombres,
Au cloître, à mon état, à Dieu trop méconnu,
M'enlever.. pour jamais.. & l'inſtant eſt venu!
A ce terme fatal, mon ame s'épouvante;
Transfuge des autels, je ne ſuis plus qu'amante;
Ma main, trop lente au gré d'une coupable ardeur,
Eſt prête à rejetter de mon front ſans pudeur
Ce voile, ce bandeau, garants d'une foi pure,
Pour y ſubſtituer l'appareil du parjure,
Tous les ſignes du monde, & d'un art ſuborneur,
Monuments de mon crime, & de mon deshonneur!
De climats en climats étrangere, avilie,
Je m'expoſe au malheur, qui ſuit l'ignominie,
Au ſort de l'apoſtat, à la néceſſité
D'abjurer mon pays, mon nom, la probité,
Que ſçais-je? Dieu lui-même.. A mes fureurs livrée,
J'abandonne en ces murs, fille dénaturée,
Ma mere, dont mes ſoins, dont mes faibles ſecours
Conſoloient l'infortune, & ſoutenoient les jours;
Je la laiſſe expirer de douleur.. de miſere..

*Elle quitte le tombeau avec vivacité, & vient au milieu du théâtre.*

Qui peut trahir ſon Dieu, peut bien trahir ſa mere.
Non, je n'oublierai point mes ſerments, mon devoir:
Sur Euphémie, ô Dieu, reprens tout ton pouvoir;
Triomphe de Sinval, triomphe de moi-même;
O ciel! acheverai-je? &.. ſois le ſeul que j'aime;
Ceſſe de m'éprouver par des combats nouveaux;

Eſt-ce à toi, Dieu puiſſant, de craindre des rivaux ?
Détruis, anéantis l'amante criminelle,
Et ranime la foi de l'épouſe fidelle;
Que le profane amour cède à l'amour ſacré,
Ou qu'enfin ſous ton bras je meure..

*Avec force.*

Je mourrai.
Il m'eſt aiſé de perdre un vain reſte de vie:
Mais perdre mon amour, Sinval! que je t'oublie!
Que mon cœur ſe refuſe au deſtin ſi flatteur
De vivre pour toi ſeul, de faire ton bonheur,
De t'aimer, toujours plus!. non, il n'eſt pas poſſible.
Sois encor plus ſévere, ô Dieu, plus inflexible;
Redouble mon ſupplice; arrache-moi le jour:
Tu ne ſçaurois détruire un malheureux amour.

*Elle va au milieu de la ſcène en joignant les mains, & les levant enſuite vers le ciel.*

Ah! femme trop coupable, où t'emporte l'ivreſſe
De cet amour, qu'attend la foudre vengereſſe?
Dieu, dis-tu, ne ſauroit vaincre ces mouvements,
Ces tranſports criminels, qui ſoulèvent tes ſens:
Las d'un ſervice ingrat, Dieu t'a congédiée;
Pour ſon épouſe enfin, Dieu t'a répudiée;
Il n'eſt plus que ton maître, un juge courroucé,
Et ton arrêt de mort eſt déjà prononcé.
Arrête, Dieu terrible.. *avec attendriſſement.*
Hé quoi! ſans qu'il t'offenſe,
Le cœur ne peut jouir de ſa faible exiſtence,

S'ouvrir au doux plaiſir d'aimer, & d'être aimé!
L'amour y fut, hélas! de ton ſouffle allumé;
Oui, tu créas l'amour, pour eſſuyer nos larmes,
Pour conſoler la vie, & lui prêter des charmes;
Tout annonce l'éclat de la Divinité,
Sa grandeur . . & l'amour fait ſentir ſa bonté.
Soumiſe à ton pouvoir, j'adore ici mon maître;
L'épouſe de Sinval t'eut mieux aimé peut-être. .

*Elle fait quelques pas.*

Malheureuſe! pourſuis, oſe inſulter aux cieux..
Triſte jouet d'un cœur, égaré dans ſes vœux,
Je n'ai plus de raiſon; je me cherche & m'ignore..

*Elle va vers le ſouterrain.*

Sinval dans ces tombeaux ne paraît point encore!

*Elle revient vers le tombeau.*

Ah! qu'il ne vienne point.. qu'il me fuye.. à jamais!..
Qu'il me fuye.. eſt-il vrai? ſont-ce-là mes ſouhaits?
Ne plus revoir Sinval! ô devoir! ô tendreſſe!
O Sinval! ô mon Dieu! je retombe ſans ceſſe;
Dans ces affreux combats je ne me ſoutiens plus,
Et ma faibleſſe cede à mes ſens éperdus.

*Elle tombe accablée ſur une des marches du tombeau, les deux bras étendus ſur elle.*

## SCENE II.

EUPHÉMIE, THÉOTIME. *On le voit venir de très-loin dans le détour, & approcher avec tous les ſignes de l'inquiétude; il avance, & jette ſes regards de tous côtés: la ſcène eſt toujours faiblement éclairée.*

THÉOTIME.

Mes regards inquiets cherchent envain Conſtance!
Qui peut la dérober à mon impatience?
*Il l'apperçoit ſur les marches du tombeau, & court à elle.*
Que vois-je? en quel état!

EUPHÉMIE *comme revenant d'un profond accablement.*

Ah! Sinval, eſt-ce vous?

THÉOTIME *vivement.*

C'eſt moi, c'eſt ton amant, c'eſt ton fidèle époux,
Qui ferme pour jamais la ſource de tes larmes;
Pourquoi ce trouble affreux, dans ces moments de charmes?

EUPHÉMIE *regardant Sinval avec attendriſſement.*

Pourquoi, Sinval?

THÉOTIME *lui tendant la main.*

Quittons un séjour détesté :
Tout est prêt.

EUPHÉMIE *avec trouble.*

Tout est prêt !

THÉOTIME *vivement.*

Reprends ta liberté ;
Lève-toi. *Il la relève.*
Suis mes pas ; des amis nous attendent ;
*Lui prenant la main.*
Songe que mon bonheur, que mes jours en dépendent :
Ne tardons point.

EUPHÉMIE *appuyée sur le tombeau, & regardant Sinval avec des larmes.*

Sinval . .

THÉOTIME.

Tu pleures ! tu gémis !
Tu repousses ma main ? ne m'as-tu point promis ?

EUPHÉMIE.

J'ai promis. . de mourir.

THÉOTIME.

Maîtresse de mon ame,
Tu ne brûlerois plus de ce feu qui m'enflamme !
Tu ne m'aimerois plus !

EUPHÉMIE.

Ah ! cruel ! ah ! Sinval !
Cher amant.. *le regardant avec un attendrissement marqué.*

Un Dieu ſeul peut être ton rival.

THÉOTIME.

Que veux-tu dire ? hé quoi ! n'es-tu pas mon épouſe ?

EUPHÉMIE *a quitté le tombeau.*

Je ſuis celle d'un Dieu, dont la grandeur jalouſe
Me défend pour jamais d'être à d'autre qu'à lui.

THÉOTIME *au déſeſpoir.*

Par quelle main ce Dieu me foudroye aujourd'hui !
De quoi me parles-tu ? de nœuds que l'artifice,
Que la trahiſon même, unie à l'injuſtice,
Que l'erreur t'a contrainte à ſerrer malgré toi.
Avant que d'être à Dieu, tu m'as donné ta foi;
Oſe me démentir.

EUPHÉMIE.

Il eſt vrai, l'hymenée
A ton ſort promettoit d'unir ma deſtinée :
Mais, réponds : ſi Conſtance, entraînée aux autels
D'un autre avoit reçu les ſerments ſolemnels;
Si l'on m'avoit forcée à devenir ſa femme,
A lui porter ma main, que ton amour réclame;
Si le devoir enfin m'eût ſoumiſe à ſes loix,
Pour rompre cet hymen, parle: aurois-tu des droits?

THÉOTIME *avec fureur.*

Les mieux fondés, les droits d'une prompte vengeance.
Tout devient légitime à l'amour qu'on offenſe;
De cent coups de poignard, & juſques dans ton cœur,

Ma

Ma rage auroit percé celui du raviſſeur . .
Mais ce Dieu que j'adore, & que pour mon
ſupplice,
De ſes crimes la terre a rendu le complice,
Ce Dieu que le menſonge & la crédulité
Font ſervir de prétexte à leur férocité,
Au gré de leur caprice indulgent ou ſévère,
Il voit du haut des cieux, il voit avec colère,
Tous ces humains groſſiers lui prêter leurs erreurs,
Conſacrer de ſon nom leurs ſtupides fureurs ;
Non, jamais l'Eternel n'a forgé ces entraves,
Ce joug ſous qui s'abaiſſe un vil peuple d'eſclaves ;
De ces fers odieux ſes regards ſont bleſſés ;
Un volontaire hommage, & non des vœux forcés,
Voilà le ſeul tribut que la raiſon lui donne ;
Voilà le pur encens, qui s'élève à ſon trône.

*Rapidement.*

Ingrate, c'étoit lui, ce Dieu ſi bienfaiſant,
Qui m'amenoit vers toi dans cet heureux inſtant,
Qui briſoit tes liens, qui terminant nos peines,
En des nœuds enchanteurs changeoit d'horribles
chaînes,
Me nommoit ton époux, m'appelloit dans tes bras,
Ordonnoit notre hymen .. tu ne m'écoutes pas ;
Tes yeux couverts de pleurs .. *avec tendreſſe.*
O maîtreſſe adorée,

*Il lui prend la main.*

Chère épouſe, ſuis-moi.. mon ame eſt déchirée;
Ne me réſiſte plus; n'attendons point le jour;
Jette-toi dans mon ſein; fuyons de ce ſéjour;
Fuyons.. *Euphémie le quitte, va s'appuyer à la colonne funéraire qui eſt ſur le devant du théâtre; Théotime l'y ſuit.*

Hé quoi! toujours à mes deſirs rebelle..
*Il revient au milieu de la ſcène.*

Tu ne m'aimas jamais! il falloit donc, cruelle,
Il falloit me montrer, ſans nul déguiſement,
Ce cœur, qui peut jouir de mon affreux tourment;
Il falloit t'oppoſer au penchant qui m'entraîne,
Combattre mon projet, ſatisfaire ta haine,
T'applaudir de ces nœuds, que l'enfer a tiſſus,
Oſer me dire enfin.. que tu ne m'aimois plus,
Que tu me laiſſerois une vie odieuſe,
Que tu voulois ma mort.. la mort la plus affreuſe.

*Avec attendriſſement.*

Ah! Conſtance, & ces coups.. *en pleurant.*
Ils partent tous de toi!

EUPHÉMIE *revenant à Sinval avec précipitation.*

Ecoute, cher amant.. Sinval, écoutez-moi;
N'attends pas que jamais Conſtance diſſimule.
Cédant à ma tendreſſe, à ce feu qui me brûle,
Oui, j'avois tout promis; je ne le cache pas;

Oui, je t'immolois tout; je volois ſur tes pas;
Inſenſible aux dangers, aux menaces de l'onde,
Je te ſuivois par-tout, juſqu'aux bornes du monde;
Je portois mon amour aux plus ſombres déſerts:
Avec toi partagés, ils me devenoient chers;
Je te ſacrifiois mon repos, ma patrie,
Mes ſerments, mon devoir, ma déplorable vie,
Mon honneur, mille fois préférable à mes jours,
Tout, en un mot, ce Dieu que j'offenſe toujours;
Pour combler mon ſupplice, en ce moment encore
Plus que jamais, Sinval, je t'aime, je t'adore:
Je le dis à ces lieux par la mort habités,
A ce ciel dont j'entens les foudres irrités...,
Prête à tomber enfin ſur les bords de l'abîme,
Mes yeux ſe ſont ouverts, & j'ai vu.. tout mon crime.
Tu t'élèves envain contre ces nœuds ſacrés,
Par la religion, par la loi conſacrés:

*Avec nobleſſe.*

Sois mon juge, Sinval; j'en appelle à toi-même;
Prononce; oſe oublier que mon arbitre m'aime;
Oſe écarter l'amour de tes ſens prévenus;
Conſulte ta raiſon, & dix ans de vertus,
Dix ans, qu'un jour peut-être, un inſtant va détruire;
L'équité te conduit; la probité t'inſpire;
Parle: j'ai contracté, Sinval, avec un Dieu;

Un Dieu même a reçu ma parole, & mon vœu,
Sinval; & tu voudrois que malgré ma promeſſe,
Malgré tous mes ſerments, que je déments ſans ceſſe,
Ma lâche trahiſon m'arrachant à l'autel,
Rompît ouvertement ce contrat ſolemnel!

*Elle fait quelques pas, en regardant le ciel.*

Le crime eſt digne aſſez, grand Dieu, de ta colere,
D'apporter dans ton temple un hommage adultere,
De nourrir dans mon ſein des parjures ſecrets,
Sans ajouter encor l'audace à mes forfaits;
Non, ne t'en flatte pas, Sinval; ma perfidie
Reſpectera du moins la chaîne qui me lie;
Je ſçaurai m'y ſoumettre, attendant que le ciel
Etouffe dans mon cœur un feu trop criminel,
Y dompte ton image; ou que la mort plus prompte
Vienne dans mon cercueil enſevelir ma honte.
Si Conſtance t'eſt chere, oſe donc l'imiter;
Renferme ton ardeur; cherche à te ſurmonter;
A nos propres regards méritons notre eſtime;
Rappelle ta vertu; montre-moi Théotime;
Ce nom t'inſtruit, Sinval, de ton devoir, du mien:
Tous deux ils t'ont parlé. Je n'écoute plus rien;
Je dois, ſans doute, à Dieu cette force ſuprême;
Je pourrois retomber.. ſauve-moi.. de moi-même.

*Pendant tout ce couplet, Théotime donne divers ſignes d'agitation.*

Ah! Sinval, qu'ai-je dit?. je connais mon amour.

*Elle s'avance vers le ſouterrain.*

Va.. ſéparons-nous, fuis par ce même détour
Qui t'a vu.. pour ma honte en ces lieux t'introduire.
Laiſſe-moi ſur mon cœur conſerver cet empire..
Adieu..

THÉOTIME *montrant ce ſouterrain, & parcourant le théâtre avec une ſombre fureur.*

Ce n'eſt pas là, barbare, mon chemin.

*Il revient ſur ſes pas.*

EUPHÉMIE.

Que dis-tu? réponds-moi.. quel ſeroit ton deſſein?

*Il parcourt le devant de la ſcène, & Euphémie le ſuit.*

Tes regards enflammés!. eh! que prétends-tu faire?

*Il va du côté de l'eſcalier; elle court à lui.*

Ah! Sinval! où vas-tu?.

THÉOTIME *ſe retournant.*

Je vais.. te ſatisfaire.

EUPHÉMIE.

Quoi?.

THÉOTIME *avec impétuoſité.*

C'eſt peu que Sinval expire de tes coups;
Le trépas te paraît un ſupplice trop doux;
Ta cruauté demande un plus grand ſacrifice:
Tu veux que, ſans mourir, ſur moi je réuniſſe,
Les maux les plus affreux, tous les fléaux divers,
Une éternelle mort, les tourments des enfers;
Tu connais les tranſports de ces ames ſacrées,

Et d'encens & de fiel à la fois enivrées..
Je vais m'abandonner à toutes leurs fureurs,
Sécher dans des cachots inondés de mes pleurs,
Chaque jour y maudire une horrible exiſtence..
De ces antres profonds, creuſés par la vengeance,
Puiſſent mes cris perçants juſqu'à toi retentir,
Te troubler, t'arracher un trop vain repentir!
Oui, pour les épuiſer ces châtiments terribles,
Je vais porter mon cœur, à ces cœurs inflexibles,
Par un aveu ſincère allumer leur courroux,
Contre moi les armer au nom d'un Dieu jaloux;
Le cloître, dont le zèle exige des victimes,
Le cloître va ſçavoir mes erreurs, tous mes crimes;
Il ſçaura que j'ai pris pour la religion,
Pour de ſaints mouvements, mes feux, ma paſſion,
Que, lorſqu'à Dieu j'ai cru rendre un fidele hommage,
C'étoit toi, c'étoit toi dont j'adorois l'image;
Que Sinval de tes fers a voulu t'affranchir;
Qu'à tes pieds gémiſſant, il n'a pu te fléchir;
Qu'une ame ſans pitié, barbare, eſt ton partage;
Que.. je meurs de douleur, de déſeſpoir, de rage;
Et j'y cours.. *Il va du côté de l'eſcalier.*

EUPHÉMIE *voulant le retenir.*

Ah! Sinval, arrête..

THÉOTIME *marchant toujours.*

C'eſt en vain.

EUPHÉMIE *le ſuivant.*

Arrête..

THÉOTIME.

Laiſſe-moi..

EUPHÉMIE.

Tu me perces le ſein!
Eh! cruel, eſt-ce à toi d'augmenter mes allarmes?
*Elle ſe jette avec précipitation à ſes pieds.*
Vois Conſtance à tes pieds, les baigner de ſes larmes;
Demeure..

THÉOTIME *la relevant.*

De tes pleurs tu ſçais trop le pouvoir.
*Il la regarde avec tendreſſe.*
Conſtance.. j'obéis.. *Il fait quelques pas en revenant ſur la ſcène.*
Mais remplis mon eſpoir..
*Il ſe jette à ſes pieds.*
C'eſt moi dont la douleur; c'eſt moi dont la tendreſſe
Embraſſe tes genoux, te conjure, te preſſe..
Epouſe de mon cœur, ne me refuſe pas;
*Il ſe releve avec vivacité, la ſerre dans ſes bras.*
Viens, ſortons de ces lieux, précipitons nos pas.

EUPHÉMIE *en pleurant.*

Que veux-tu?

THÉOTIME.

Mon bonheur.

EUPHÉMIE.

Ma mort.

THÉOTIME.

Ah! dis la mienne,
Si tu tardes encor.. *Il entraîne Euphémie vers le détour.*

EUPHÉMIE.

Je me ſoutiens à peine.
Pour mes ſens déſolés, quels combats! quel tourment!

*A Théotime.*

O ma religion.. je me meurs.. un moment;
Sinval, écoute-moi: *elle s'arrête.*
Sçais-tu que la miſere,
Le chagrin dans ces murs ont amené ma mere?

THÉOTIME *avec ſurpriſe & indignation.*

Ta mere! ici! quel nom!. l'auteur de tous nos maux!

EUPHÉMIE *avec attendriſſement.*

Sinval! elle a repris des ſentiments nouveaux;
Sinval! elle eſt ma mere.. hélas! par notre fuite,
Au malheur, au beſoin elle ſe voit réduite.

THÉOTIME *s'eſt arrêté avec Euphémie.*

Tu parles de parents à ton amant.. à moi,
Qui n'adorai jamais, n'idolâtrai que toi!
Ah! tu n'as pas mon cœur: la mere de Conſtance
Ne doit point éprouver l'horreur de l'indigence.
Malgré les bords lointains qui nous ſépareront,

Sur ſon adverſité nos ſecours s'étendront,
Et.. *Il entraîne une ſeconde fois Euphémie.*
Partons. L'heure fuit; ſous ces voûtes funebres,
J'apperçois s'éclaircir, & tomber les ténebres.

EUPHÉMIE.

Trahir .. non .. je ne puis .. *Elle tombe ſur ſes genoux, les mains levées vers Théotime, comme pour le prier.*

THÉOTIME.

Ne crois plus me toucher;
De ces lieux, malgré toi, je ſçaurai t'arracher..
*Il la ſoulève avec violence & marche vers le ſouterrain.*

EUPHÉMIE *éplorée.*

Que fais-tu, malheureux?. Sinval.. mon Dieu!. j'expire!..
*Son voile eſt en deſordre.*
Sous tes coupables mains, mon voile ſe déchire!.
Arrête.. ciel! ô ciel!. la terre m'engloutit!
*Une des tombes qui ſont ſur la ſcène, s'ouvre ſous les pas d'Euphémie; la pierre ſe briſe, & roule avec bruit. Euphémie eſt entraînée dans la chûte, & ſe trouve à moitié engloutie dans ce ſépulcre. La Comteſſe d'Orcé paraît ſur l'eſcalier, un flambeau à la main, & conduite par Mélanie.*

## SCENE III.

EUPHÉMIE, THÉOTIME, MÉLANIE, LA COMTESSE D'ORCÉ, CÉCILE.

MÉLANIE *appercevant Sinval.*

THÉOTIME!

LA COMTESSE D'ORCÉ *laissant échapper le flambeau de ses mains, & tombant dans les bras de Mélanie.*

Sinval!

CÉCILE *ouvrant une porte qui donne dans le caveau, recule d'étonnement. Euphémie & Théotime sont frappés de terreur, & cet état les empêche d'appercevoir les autres personnages.*

EUPHÉMIE *à peine revenue de son accablement.*

Enfin, Dieu me punit;
Je tombe sous son bras; c'est ici qu'il m'appelle;
C'est ici qu'il détruit ma substance mortelle,
Qu'il a marqué le terme à mes égarements,
Que vont rouler pour moi des siècles de tourments,
L'éternité.. terrible à mes regards offerte;
Ici, j'attends la mort.. & ma tombe est ouverte.

*Théotime veut la relever : elle le repouſſe avec indignation.*

Homme trop criminel, va, fuis loin de ces lieux,
Et puiſſe mon trépas te deſſiller les yeux!
N'as-tu point dans cette ame, à mon repos fatale,
Entendu retentir la pierre ſépulcrale?
N'as-tu point vu ce Dieu la briſer ſous mes pas?
Lui-même eſt accouru m'arracher de tes bras;
Dans ce tombeau, lui-même il m'a précipitée;
Aux pieds de ſa juſtice, il m'a déja citée;
Il t'y traîne avec moi; ne crois pas échapper
A ſon glaive.. il menace, il s'apprête à frapper;
Son flambeau te pourſuit à travers ces ténèbres;
Lis ton arrêt écrit ſur ces marbres funèbres..
La foudre approche, éclate.. elle fond ſur nous deux;
L'enfer s'ouvre.. ô Sinval, quels fantômes hideux!
Des ſpectres agités errent dans ces lieux ſombres;
Sous le même linceul, je vois un peuple d'ombres;
Tous les morts, réunis dans ces murs pleins d'effroi,
Du fond de leurs tombeaux s'élevent contre moi;
Ils m'entraînent!.je vais auprès de vous m'étendre,
A vos triſtes débris mêler ma froide cendre;
Par vos accents plaintifs ceſſez de m'accuſer.
La colère du ciel ne ſçauroit s'appaiſer!
O maître des humains, qu'ont laſſé mes offenſes,
Sur moi ſeule répands la coupe des vengeances;

*Avec attendriſſement.*

De Sinval, ô mon Dieu, détourne ton courroux,
Et qu'un remords heureux le dérobe à tes coups!

*En ſe retournant, elle apperçoit la Comteſſe.*

Ah! ma mere, c'eſt vous que ma faibleſſe implore,
Oui, vous voyez Sinval, pour qui je brûle encore,
Ma mere, en ce moment, j'allois.. j'allois vous fuir,
Infidele à mes vœux, les rompre, les trahir..
De cet aſyle ſaint je marchois vers l'abîme,
Et j'engageois Sinval à partager mon crime;
Je l'entraînois.. un Dieu, trop lent à ſe venger,
Dans cette tombe enfin eſt venu me plonger..
J'y veux mourir. *Elle ſe jette ſur la tombe & l'embraſſe avec emportement.*

LA COMTESSE D'ORCÉ.

O ciel!

THÉOTIME *à la Comteſſe.*

Vous voyez votre ouvrage!

*Tous les perſonnages reſtent pendant quelque temps dans un ſilence profond.*

EUPHÉMIE *ſe relevant avec fureur, & jettant les yeux ſur Théotime.*

Je te revois encor! que veux-tu davantage?
Le ciel frappera-t-il ſans ébranler ton cœur?
Cruel, n'eſt-il pas tems que ce ciel ſoit vainqueur?
Criminels dévoués au terrible anathême,
Combattrons-nous toujours contre ce Dieu ſuprême?
Attendrons-nous l'inſtant où raſſemblant ſes coups,

Son tonnerre, qui gronde, ait éclaté ſur nous,
Qu'il nous ait engloutis, pour venger ſes injures,
Dans une éternité de feux, & de tortures?
Du ſort qu'il nous prépare, il vient de m'avertir:
Sinval, cede à ma voix, au cri du repentir,
A la religion, à Conſtance, à toi-même;
Pour la derniere fois je te dis que je t'aime,
Que je dois, que je veux dompter ces mouvements.
Que je veux étouffer les moindres ſentiments.
Si l'amour.. qu'ai-je dit? ſi la pitié t'inſpire,
Si mes larmes encore ont ſur toi quelque empire,

*Théotime s'attendrit par degrés.*

Laiſſe-moi retourner aux pieds de nos autels,
Y porter mes remords, mes tourments éternels;
Laiſſe-moi m'immoler à ce Dieu que j'offenſe..
Je vois couler tes pleurs: ils prennent ma défenſe,
Te parlent pour ce Dieu, qui te r'ouvre les bras,
Qui rentre dans ton ſein.. ne le repouſſe pas,
Sinval, cours à ſes pieds dépoſer nos allarmes;
Sinval.. le repentir pour Dieu même a des charmes;
Nos maux l'attendriront; il ſe déſarmera;
Un pas vers lui de plus, il nous pardonnera.

THÉOTIME *en pleurant amerement, & après une longue pauſe.*

Il l'emporte, ce Dieu; ſa grace eſt dans ta bouche;
Je cede à ſon pouvoir: c'eſt par toi qu'il me touche;
Tu me rends aux autels, à mes devoirs, à moi,
A dix ans de vertus que je perdois ſans toi;

Mon cœur envain s'éleve & t'oppoſe un obſtacle :
Tes larmes.. ſur ce cœur vont produire un miracle.
Eh bien! ce mot affreux, le puis-je prononcer ?
Je vais.. à mon amour.. Conſtance... renoncer,
Oui.. te quitter.. te fuir.. fuir.. tout ce que j'adore,
Finir loin de ta vue un deſtin que j'abhorre,
T'arracher, te bannir de mes ſens éperdus..
O ciel ! en eſt-ce aſſez ?. que te faut-il de plus ?

EUPHÉMIE.

Euphémie, ô mon Dieu, retrouve Théotime?

THÉOTIME.

Ah! jamais la vertu ne fut plus près du crime.
Mon cœur l'éprouve trop ; c'eſt peu que de mourir:
Connais, ſens tous les maux que l'homme peut ſouffrir :
Vois l'abîme effroyable où je me précipite :
Je m'éloigne.. je pars.. Conſtance, je te quitte..
Je pars.. je t'obéis, bien plus encor qu'à Dieu;
Conſtance.. tu reçois mon éternel adieu;
Mon ame, de regrets, de douleurs conſumée,
Pour toujours! . quand jamais tu ne fus plus aimée.

*Il ſe fait violence & ſort précipitamment.*

EUPHÉMIE *le ſuivant des yeux juſqu'à ce qu'elle ne l'apperçoive plus.*

Je n'ai plus qu'à mourir.

*Elle tombe les bras étendus ſur une des pierres ſépulcrales.*

## SCENE IV & *derniere.*

EUPHÉMIE, LA COMTESSE D'ORCÉ, MÉLANIE, CÉCILE.

MÉLANIE *embraſſant Euphémie avec tranſport.*

Tu triomphes enfin!
Les tranſports de la grace ont paſſé dans ton ſein!
O mon Dieu, ma priere eſt enfin exaucée;
Au rang de tes élus Euphémie eſt placée.

*A Euphémie.*

Nous accourions vers toi pour calmer ta douleur:
Dieu lui-même eſt venu, de ſon bras protecteur,
T'applanir le chemin qui mene à la victoire;
Goûte bien ton bonheur, & jouis de ta gloire.
Ce choc, où ſe détruit l'humaine paſſion,
Affermit le pouvoir de la religion.

CÉCILE.

A ce ſublime effort.. je demeure interdite!

*A Mélanie.*

J'obſervois tous ſes pas; je révélois ſa fuite:
Contrainte à l'admirer, je vois que la vertu
Plaît davantage au ciel, quand elle a combattu.

MÉLANIE *occupé à ſecourir Euphémie.*

D'où vient que dans mes bras tremblante..
inanimée..

Sur ſon front pâliſſant la mort même imprimée!

*A la Comteſſe avec vivacité.*

Secourons votre fille.. empreſſons-nous.. ô cieux!
Qu'il en coûte à nos cœurs pour être vertueux!

*A Euphémie avec tendreſſe.*

Ma ſœur..

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Voilà le fruit des rigueurs d'une mere!
O vous, qui trahiſſez ce ſacré caractere,
Que n'êtes-vous témoins du châtiment cruel
Qui punit les erreurs de l'amour maternel!

*La Comteſſe, Mélanie & Cécile ſe réuniſſent pour arracher à cette ſituation Euphémie mourante.*

*La toile ſe baiſſe.*

# MÉMOIRES

# *D'EUPHÉMIE.*

# MÉMOIRES

# D'EUPHÉMIE.

OUI, ma chere fille, car ma tendre amitié me permet de vous donner ce nom & de prendre avec vous celui de mere, oui, vous aurez ce fidele tableau de mes malheurs, que vous me demandez avec tant d'inſtance; hélas! vous le trouverez inondé de mes larmes; la ſource en eſt intariſſable. La ſeule choſe qui me fait ſupporter la douleur de revenir ſur le cours de la vie la plus infortunée, c'eſt que cette image de mes peines pourra vous être de quelque utilité; mes revers vous inſtruiront; ils vous feront deſcendre en vous-même, examiner avec une attention réfléchie, ſi le deſir de vous conſacrer à Dieu dans les mortifications du cloître, eſt une vocation bien déterminée, ſi l'impulſion du bras céleſte ſe fait ſentir dans le pieux tranſport qui vous anime. Sans contredit, notre état eſt le plus heureux que l'on puiſſe embraſſer, lorſqu'on ſe ſent appellé par cette voix intérieure & irréſiſtible qui nous force, nous entraîne & nous arrache à tous les ſonges & à toutes les illuſions de la terre. Mais ſommes-nous retenus encore par ces liens

funeſtes; portons-nous aux autels une ame offuſquée de ces ténébres que la grace ſeule peut diſſiper: quelle guerre inteſtine, quels pénibles combats nous nous préparons à ſoutenir! Qu'une pareille ſituation eſt un tourment affreux, & que nous offenſons ce maître ſuprême, à qui nous devons un compte exact de nos moindres ſentiments!

Vous me croirez, ma chere enfant; je n'ai nul intérêt à vous déguiſer la vérité: je touche au moment terrible où cette vérité ſe laiſſe voir ſans nuages; c'eſt en quelque ſorte des bords de la tombe que je vous écris. Tous les cœurs ſenſibles ſe reſſemblent à peu près, & par malheur pour le mien, il eſt en droit de donner des conſeils aux autres: il n'y en a jamais eu de plus tendre & de plus douloureuſement affecté. Je mourrai contente, ſi vous profitez de ma triſte expérience. Les infortunés doivent goûter une eſpece de conſolation, quand ils peuvent empêcher qu'on ne s'expoſe aux épreuves qu'ils ont eſſuyées. Il me ſemble que je recommence avec vous la carriere de la vie, & l'idée que mon exemple pourra vous préſerver des cruels évenements dont j'ai été la victime, répand de l'adouciſſement ſur mes derniers jours.

La Bretagne m'a vu naître. J'apportai au monde quelques-uns de ces avantages humains

qui n'ont que peu de valeur à des yeux éclairés par la religion ou même par la seule raison ; de la noblesse, un extérieur agréable, cette vivacité qu'on appelle de l'esprit, voilà les premieres chimères qui purent m'en impôser ; elles me furent cependant encore moins préjudiciables qu'une sensibilité extrême qui se fortifia & s'accrut avec l'âge. Il n'y a point de faibles mouvements pour les cœurs de cette trempe ; tout y prend le caractere énergique des passions ; ils s'enflamment avec d'autant plus de facilité, qu'ils attachent de la vertu à persévérer dans leurs penchants. J'avois beaucoup de tendresse pour ma famille ; je sentis qu'il pouvoit être encore des affections plus vives, & qui rempliſſent davantage ces desirs insatiables qui nous tourmentent. Il ne faut point se le dissimuler : il n'est que l'amour qui porte avec soi cette plénitude de sentiments, & qui fixe l'inquiétude de ces desirs rarement satisfaits. Quel bonheur pour une ame susceptible de toute l'étendue de cette passion, quand un Dieu même en est l'objet! qu'alors elle est suivie de plaisirs purs & inaltérables. Mais ma destinée étoit d'errer longtems dans les routes trompeuses du monde, & je devois servir d'instruction aux esclaves insensés des attachemens terrestres.

Un des amis de mon pere nous présenta le

Chevalier de Saint Albon comme un parti qui pouvoit me convenir, pour la fortune & pour la naiſſance; ce fut à mes yeux ſes moindres qualités. Une phyſionomie noble & intéreſſante, des graces ſans affectation, une taille élégante & majeſtueuſe, le ſentiment même qui parloit par ſa bouche, un air d'honnêteté & de vertu répandu ſur toute ſa perſonne, ce charme enfin qui nous attire, nous ſubjugue, & qu'on ne peut définir; voilà ce qui me frappa tout à coup, & ce qui décida de mon cœur pour la vie. Il ſembloit que la nature eût choiſi de tout tems Saint Albon pour être mon époux; nous avions les mêmes inclinations, la même ſenſibilité; nos ames furent bientôt enchaînées l'une à l'autre par des liens dont peut-être je traîne encore les reſtes juſque ſur le tombeau qui va m'engloutir. Faibles créatures que nous ſommes, pouvons-nous bien nous connaître, & diſtinguer la véritable cauſe de nos ſentiments? Hélas! Je frémis de m'interroger, de porter la lumiere dans ce cœur expirant, & déchiré par mille bleſſures! Malheureuſe! Eſt-il bien vrai que ce ſoit Dieu ſeul qui fait couler tes larmes?

Les parents du Chevalier & les miens étoient d'accord; mon pere ſurtout ne deſiroit rien tant que ce mariage; il m'aimoit tendrement, c'étoit dans ſon ſein que j'allois me conſoler des duretés

de ma mere: mon frere étoit tout ce qu'elle voyoit, tout ce qui l'occupoit; elle lui eut sacrifié mon pere même: avec de telles dispositions, il est aisé de juger qu'elle m'étoit peu favorable. Mon mariage cependant, malgré tous les obstacles qu'y apportoit ma mere, n'avoit pu se différer; je touchois au moment qui devoit sceller mon bonheur. Jamais Saint Albon ne m'avoit paru plus digne d'être aimé; il réunissoit tous les agréments, toutes les vertus. Le jour est fixé où ces nœuds si chers doivent se former. La veille de ce jour heureux, je sens une mélancolie subite s'emparer de moi; quand j'aurois dû me livrer à la joie, je m'abandonnois à la plus profonde tristesse; je m'enfonçois dans un morne accablement; mes regards se partageoient entre mon pere & le Chevalier, & par un mouvement involontaire, des pleurs couloient dans mon sein; une voix secrete y gémissoit sourdement. Le soir, avant que de me retirer, j'embrasse mon pere, je lui demande plusieurs fois sa bénédiction; je revenois sans cesse dans ses bras; il sembloit éprouver le même trouble: nous pleurions ensemble. Enfin nous nous quittons, comme si cette séparation devoit être éternelle, & je me traîne à mon lit avec une épouvante que je ne pouvois repousser. Envain je me disois que mon sort alloit être lié à celui d'un homme adoré, qui

n'avoit d'autre desir que de me rendre la plus heureuse des épouses, qui seroit le plus tendre ami de mon pere; cette perspective si flatteuse que j'envisageois, faisoit place, malgré moi, à des images lugubres, à des pressentiments funèbres. Fatiguée de ce tumulte d'idées sombres & sinistres, je céde au sommeil.

Je n'ignore point qu'ajouter foi aux songes est une de ces faiblesses de l'esprit humain, que rejette absolument la raison: mais le mien a tant de rapport avec les tristes évenements de ma vie, qu'il m'est indispensable de vous en parler; je le mets à la tête de mes infortunes; c'est par ce songe effrayant que j'entre en quelque sorte dans cette longue carriere de disgraces, où la mort est prête à terminer mes pas.

Je me promenois dans un jardin spacieux, j'en admirois la beauté. Ce spectacle change. Je ne vois plus qu'un désert, qu'un lieu de désolation; je suis retirée de la tristesse que m'inspiroit ce séjour, par de longs gémissements qui redoublent ma terreur. Je me trouve dans une église d'une hauteur immense, & toute tendue de noir; on y récitoit l'office des morts. Un autel de marbre blanc s'élevoit au fond de l'édifice; il étoit éclairé d'une lampe d'où dégouttoit du sang, & au-dessous de laquelle se lisoit une inscription que je n'ai jamais pû me rappeller; tout ce dont je me ressou-

ſouviens, c'eſt que cette inſcription m'épouvanta. Saint Albon me donnoit la main, il étoit pâle & en habits de deuil. Un inconnu nous annonce qu'on nous attend à l'autel pour nous marier; à peine y ſommes-nous arrivés, qu'on déploye ſur nous un linceul funéraire qui enveloppoit auſſi le prêtre; l'anneau qu'il met à mon doigt ſe briſe en pluſieurs morceaux. La foudre tombe; je demeure ſans connoiſſance. Je r'ouvre les yeux: je roulois dans une foſſe profonde, & un monceau de terre s'ébouloit avec bruit ſur ma tête; j'appellois Saint Albon: une porte s'ouvre; un ſpectre hideux s'avance & me crie d'une voix ſépulcrale: ſuis-moi; il me conduit par un long ſouterrain; il diſparaît. Je parviens à un caveau: j'y apperçois un homme enchaîné, qui pleuroit, les deux mains étendues ſur une tête de mort. J'étois enſévelie dans une piece de drap noir, & cependant je marchois vers un cimetiere au milieu d'un lugubre convoi; le mort qu'on portoit ſe leve du cercueil, me preſſe dans ſes bras; le froid qu'il répand dans mon ſein, produit une impreſſion ſi forte que je m'éveille en ſurſaut.

Mes ſens diſputoient encore contre les traces de ce ſonge horrible: j'entends ouvrir ma porte; la peur me ſaiſit; je demande qui peut entrer à cette heure dans mon appartement? On me répond: „ venez promtement, Mademoiſelle

„ il n'y a point de tems à perdre ; Monſieur „ votre pere veut vous voir. —— Mon pere me „ voir ! —— Oui, Mademoiſelle, ne différez „ point, il ſe meurt."

Je veux interroger le domeſtique : il étoit déjà loin. Je vole chez mon pere. Quel ſpectacle me frappe ! mon malheureux pere ſuccombant ſous une attaque d'apoplexie, & expirant entre les bras d'un prêtre & d'un médecin ; ma mere pleurant à ſes côtés, & mon frere aux pieds du lit, regardant ces objets de terreur d'un œil aſſez indifférent, & comme préparé au déſaſtre qui nous menaçoit. „ Ah ! c'eſt vous, ma fille," me dit mon pere d'une voix embarraſſée & preſque éteinte ; „ venez, ma chere Conſtance, appro- „ chez ; je n'ai plus que quelques moments à „ vivre ; je veux que ce ſoit vous qui me fermiez „ les yeux. Madame," ajoute-t-il, en ſe tournant vers ma mere, „ ſi je puis me flatter d'avoir „ encore après ma mort quelques droits ſur „ votre amitié, daignez-vous intéreſſer au bon- „ heur de notre chere fille : hâtez ſon mariage. „ Mon fils ne me déſavouera point ; il ne doit „ pas être jaloux des marques de bonté que „ vous accorderez à ſa ſœur ; je vous en conjure : „ faites-lui oublier ma perte ; qu'elle me retrouve „ en vous." A ces mots je tombe, en fondant en larmes, dans le ſein de mon pere, qui faiſoit

des efforts pour ſe lever & pour m'embraſſer; j'étois mourante avec lui. Je ſors de cet abîme de douleurs pour entendre s'écrier: il n'eſt plus! Je retombe dans mon anéantiſſement, & j'en reviens pour ſentir davantage toute l'horreur du coup qui venoit de m'accabler.

En effet, je perdois tout dans ce pere ſi chéri. C'eſt alors que je commençai à entrevoir le funeſte avenir qui m'attendoit. Je ne pouvois me cacher que mon mariage déplaiſoit à ma mere; elle étoit maîtreſſe de tous les biens, & mon frere avoit toute ſa tendreſſe. La préſence du Chevalier adouciſſoit ma triſteſſe, ſans la diſſiper; mon eſtime égaloit mon amour; je trouvois l'ami le plus zélé, le plus reſpectable dans le plus tendre des amants; il n'avoit point employé la ſéduction pour me plaire: c'étoit ſon cœur ſenſible & généreux, qui m'avoit charmée; j'oſe dire qu'il étoit un aſſemblage des perfections humaines, & je me défiois enfin de l'eſpérance flatteuſe, qui m'avoit trop abuſée, de poſſéder un époux ſi accompli: j'avois éprouvé que le ciel ſe plaît à trahir nos vœux à l'inſtant même qu'il paraît nous favoriſer le plus. Ma mere ne tarda point à réaliſer mes craintes. „ Mademoiſelle," me dit-elle peu de jours après ce triſte événement, „ ſongez à m'obéir; préparez-vous à un voyage „ qu'exige la décence; ce ſoir vous ne ſerez

„ plus ici." Je veux repliquer : on m'impoſe ſilence, & je retourne à mon appartement, incertaine ſi j'exiſtois encore.

Eh bien! m'écriai-je, mes preſſentiments étoient-ils fondés? avois-je tort de regarder la mort de mon pere comme la ſource de toutes mes afflictions? O mon pere, vous n'êtes plus! vous n'êtes plus! le ciel ne m'a laiſſé la vie que pour vous pleurer éternellement; & pourquoi ne m'a-t-il pas précipitée avec vous au tombeau? mon cercueil du moins ſeroit près du vôtre.... Voilà donc le ſort qui m'étoit réſervé?... Où eſt Saint Albon? où eſt-il? que vais-je devenir? je ne le verrois point? je m'éloignerois de ces lieux, ſans être aſſurée qu'il m'aimera toujours, que notre amour triomphera des obſtacles! il y faut renoncer.. Non, Saint Albon ne ſera point mon époux.. il ne ſera point mon époux!..

Je m'arrache à l'excès de mon déſeſpoir, pour eſſayer ſi j'aurai la force d'écrire au Chevalier. Déja ma main tremblante avoit tracé quelques lignes; ma mere entre avec fureur, & me demande ce que je fais? Mon embarras me trahit; elle ſurprend ce billet commencé & le déchire en m'ordonnant de la ſuivre; je me jette à ſes pieds. — „ Ma mere, où voulez-vous me con„ duire? Du moins, avant mon départ, que je „ voye un inſtant, un ſeul inſtant, l'époux que

„ vous me deſtiniez. N'eſt-ce pas vous & mon
„ pere qui m'avez permis de lui donner ce nom?
„ N'aviez-vous point flatté mon pere expirant?....
„ Ma mere, vous ne m'entendez point; vous ne
„ voyez point ma douleur; j'embraſſe vos ge-
„ noux, je les arroſe de mes larmes; plongez-
„ moi dans un cachot; donnez-moi la mort, la
„ mort la plus cruelle; mais que je voye encore
„ Saint Albon, que je lui diſe encore.... Ne
„ ſuis-je plus votre fille? Déchirez donc mon
„ cœur; reprenez la malheureuſe vie que je vous
„ dois.... Quel eſt mon crime? Vous m'avez
„ été toujours chere; oui, ma mere, je vous ai
„ toujours aimée, malgré vos rigueurs.... Eſt-ce
„ vous qui me percez le ſein?"

J'étois mourante à ſes pieds que je ne vouloit point quitter. „ C'eſt donc là, Mademoiſelle,
„ répond ma mere, le fruit de la ſage éducation
„ que vous avez reçue? Vous avez abuſé de
„ l'aveugle tendreſſe de votre pere? & depuis
„ quand une fille de votre âge a-t-elle le droit
„ de céder à ſes caprices, aux égarements de
„ ſon cœur? Qui vous a dit que j'approuvois
„ votre mariage avec Saint Albon? Les tems
„ ſont changés, Mademoiſelle; je ſuis maîtreſſe
„ de votre ſort, & ma volonté doit déterminer
„ tous vos ſentiments. Je n'ai point d'éclairciſ-
„ ſements à vous donner ſur ce que je déciderai,

„ à votre égard: il vous ſuffit d'apprendre, en „ ce moment, que mon deſſein eſt que vous „ m'obéiſſiez ſans réplique." Auſſitôt des domeſtiques me portent expirante dans un carroſſe; où ma mere étoit déja montée avec mon frere; tous deux pendant près de cinq jours m'accablent de leur inhumanité. Nous arrivons aux portes d'un couvent; „ c'eſt-là, Mademoiſelle," me dit ma mere du ton le plus dur, „ le nou- „ veau ſéjour que je vous ai choiſi. Souvenez- „ vous que je réglerai ma conduite ſur la vôtre, „ & que votre deſtinée eſt entre vos mains." Ce furent ſes dernieres paroles; elle ne me laiſſa pas le tems de lui répondre; nous étions entrées dans le couvent; j'étois tranſportée dans un monde inconnu, enfermée dans une eſpece de priſon, loin de la maiſon paternelle, loin de tout ce qui pouvoit m'attacher à la vie, loin du Chevalier; & tous ces coups de foudre m'avoient écraſée à la fois.

Quelle image effrayante, lorſque revenue de ce tumulte de chagrins imprévus, je pus me rendre compte de mon horrible ſituation! Je ne voyois autour de moi qu'un abîme immenſe de maux; il ne me reſtoit pas même la derniere reſſource des infortunés, cet eſpoir conſolant, le ſeul ami qui nous ſuive juſqu'au tombeau. J'étois partie ſans avoir vu Saint Albon! je me

croyois certaine, oui, certaine que je ne le verrois plus, qu'il ceſſeroit de m'aimer.. je repouſſois toute idée moins affligeante. Ah Dieu! & l'ame ne ſuccombe point à de pareils aſſauts!

Mon premier mouvement fut d'aller me précipiter aux pieds d'un crucifix que je trouvai dans ma chambre; je l'embraſſai en verſant un torrent de larmes; je lui adreſſai une priere étouffée dans les ſanglots.

Ah! ma chere fille, c'eſt bien dans le malheur qu'on ſent l'exiſtence d'un Dieu! l'infortune ſe jette avec tranſport au-devant de ce ſuprême conſolateur; elle le voit, lui parle, lui offre ſes peines; elle éprouve qu'elle n'a point d'autre refuge, d'autre ami ſur la terre; non, il n'y en a point d'autre. Mon Dieu, mon Dieu, lui criois-je du fond de mon cœur, je n'ai d'appui de parents que vous, que vous ſeul, ô mon Dieu; prenez pitié d'une malheureuſe qui ne vous demande que la mort.

Deux ſœurs converſes entrent & fouillent dans mes poches, en rejettant ce procédé ſur des ordres précis de ma mere. On m'ôta un crayon, des lettres du Chevalier, qui étoient l'unique adouciſſement à mes maux; on ne me laiſſa de livres que l'Imitation de Jeſus-Chriſt. Que la religion, ma chere amie, a d'onction & de douceur dans ce livre admirable! il n'y a point de

traité de morale, point de philoſophe ancien ou moderne, qui approche de cet excellent ouvrage; on diroit qu'un Dieu de bienfaiſance l'a dicté. Qu'il m'a été utile dans le cours de ma vie, & combien de fois a-t-il reçu comme un fidèle ami, le dépôt de mes larmes!

Cependant un ſouvenir trop cher, loin de s'affaiblir, prenoit chaque jour un nouveau dégré d'intérêt. Saint Albon n'avoit jamais eu plus d'empire ſur mon ame; je lui confiois mes peines, comme s'il eût été préſent; je lui répétois les ſermens d'un amour éternel; je lui demandois ſi le ſien ne s'étoit pas rallenti, & je finiſſois tous ces entretiens par ne point douter que le Chevalier ne m'eût oubliée. Il ſemble que la ſenſibilité s'attache plus aux images funeſtes qu'aux promeſſes d'un ſort flatteur; on diroit que le malheur eſt l'état naturel de l'homme; c'eſt toujours ſur cette triſte perſpective que retombent ſes regards, & les miens ne ceſſoient de s'y fixer.

Je paſſai pluſieurs années dans un accablement qui différoit peu de la mort. Je ne recevois aucune nouvelle de ma mere. Ma douleur, mes vives ſollicitations, rien n'avoit pu fléchir la ſévérité du cloître. Tout m'étoit étranger; tout ſe retiroit de moi; c'étoit dans moi-même qu'il me falloit chercher des conſolations que je n'y trouvois point. Enfin, ne pouvant plus ſuppor-

ter cet horrible fardeau de mes chagrins, je conçois le deſſein de m'affranchir de l'eſclavage. Cette réſolution d'abord m'effraya ; je ne me diſſimulai pas les ſuites qui en réſulteroient, la difficulté d'employer des moyens honnêtes de ſubſiſter, la néceſſité de me ſoumettre à toutes les épreuves humiliantes qu'entraîne l'infortune, plus que tout cela, les ſoupçons inévitables auxquels je m'expoſerois. Je m'écrie : non, je n'exécuterai point ce projet qui me couvre de honte à mes propres regards. Quelle eſt mon eſpérance ? De recouvrer ma liberté ? Et pourrai-je vivre un inſtant, ſi je ſuis déshonorée ? Que dira-t-on de moi ? On me croira coupable ; je ſerai condamnée à un aviliſſement éternel ; je mourrai dans le déſeſpoir, & mon opprobre me ſurvivra ; peut-être que Saint Albon lui-même... s'il alloit me ſoupçonner....

Un moment après, j'embraſſois des idées contraires. — Mais je ſuis une miſérable priſonniere qui briſe ſes fers ; il n'y a que la fuite qui puiſſe m'arracher de cette eſpece de tombeau, où, ſelon les apparences, je dois être enſevelie pour toujours : je ne vois pas enfin Saint Albon ; du moins je ſçaurai s'il vit encore, duſſé-je apprendre qu'il ne m'aime plus... Je m'arrêtai à cette derniere idée, qui bientôt eut détruit toutes celles qui s'oppoſoient à un parti auſſi violent. Que

m'importe, me diſois-je, ce qu'on penſera de moi? la vertu dépend-elle du bruit public? Ne me ſuffira-t-il point d'avoir mérité le témoignage de ma conſcience? Que me fait le jugement, le cri de l'univers entier, ſi la voix de mon cœur n'a rien à me reprocher? J'aurai l'eſtime, j'aurai la tendreſſe de Saint Albon; il ſçaura que lui ſeul m'a pu déterminer à cette démarche.

Voilà, ma chere fille, où nous conduiſent les paſſions; l'excès de leur déreglement, eſt de s'efforcer de couvrir nos fautes d'un voile ſpécieux.

L'amour l'a donc emporté ſur la bienſéance, le devoir, l'honnêteté, la religion! Je fais des cordes de mes draps, & je descends par ma fenêtre dans le jardin; j'y avois déja fait quelques pas: un chien s'élance; je tombe en pouſſant des cris affreux, & je perds l'uſage de mes ſens. En revenant à moi, je me trouvai dans les mains de pluſieurs religieuſes, qui étoient accourues au bruit: elles me traînent chez la ſupérieure, qui ordonne que je ſois enfermée plus étroitement & condamnée au pain & à l'eau, juſqu'à ce qu'on écrivît à ma mere & que ſa réponſe décidât de mon ſort.

Rendue à ma priſon, je m'endormis, ſi l'on peut le dire, dans l'accablement de mes maux. Cet anéantiſſement attaché aux grandes dou-

leurs, ſeroit-il un bienfait de la nature, ou plutôt de l'Etre ſuprême, qui veille ſans ceſſe à notre conſervation? Il vouloit; ſans doute, me punir; il permit que je fuſſe réveillée de cette léthargie par de nouveaux coups de tonnerre. Une des ſœurs converſes qui me ſervoient, me fait ſigne qu'elle avoit quelque choſe à me communiquer; j'ai l'adreſſe d'écarter pour un moment ſa compagne: auſſitôt toute mon ame vole au-devant d'un billet que cette fille tire de ſon ſein: à peine m'en ſuis-je ſaiſie, que j'ai déjà lu ces mots qui me renverſent à terre comme frappée de la foudre. „ Il vous eſt reſté, Mademoiſelle, des „ amis qui ne ceſſent de s'intéreſſer à votre ſort. „ On ne ſçait comment vous préparer à l'événe„ ment dont il faut, de toute néceſſité, que vous „ ſoyez informée; vous êtes dans l'aſyle de la „ religion: c'eſt elle qui vous ſoutiendra contre „ ce revers inattendu.... Le Chevalier de Saint „ Albon n'eſt plus digne de votre tendreſſe... ſon „ cœur a changé; en un mot, Mademoiſelle, il „ s'eſt élevé entre vous & lui une barriere inſur„ montable... le Chevalier vient de ſe marier...” On continuoit dans cette lettre de me plaindre, & de me donner des conſeils; on m'exhortoit encore à la fermeté & à la religion; il ne m'échappa qu'un cri: le Chevalier eſt marié! Enſuite je ne parlai plus, je n'entendis plus; il n'y avoit

que mon cœur, qui existât pour sentir tout l'excès du désespoir. Je restai plusieurs semaines dans ce déplorable état. Si je formois encore quelques vœux, c'étoit pour être délivrée promptement d'une existence qui m'étoit odieuse. J'allois expirer: je touchois à ce moment où l'on goûte une sorte de satisfaction à quitter la vie, comme un malheureux, qui, gémissant sous un fardeau, se trouveroit soulagé, s'il venoit à en être débarrassé. Une voix, qui ne m'étoit pas étrangere, se fit entendre à mon oreille; je leve les yeux: je reconnois ma mere, ma mere! l'auteur de tous mes maux; la nature avoit encore des droits sur mon cœur presque éteint: je l'embrasse avec transport. „ Il m'a donc trahie! il „ en a épousé une autre!..." Ces mots me sont à peine échappés, que je retombe sans force sur mon lit. „ Que voulez-vous dire, ma fille," me répond ma mere? „ Saint Albon n'a point été „ marié..." Je me releve. — „ Saint Albon „ m'aimeroit encore?... Hélas! poursuit ma „ mere, puisses-tu l'oublier! il faut se résigner „ à Dieu; il tient nos destinées dans ses mains. „ Non, le Chevalier n'est point marié," ajouta-t-elle avec un profond soupir, „ mais... — „ Achevez, ma mere, qu'allez-vous m'appren- „ dre? — Saint Albon... — Eh bien! Saint „ Albon... — Est-ce que tu ne m'entends point?

„ Mon embarras t'en dit aſſez. Saint Albon...
„ Ma fille... Il n'eſt plus. — Il n'eſt plus! — Il
„ eſt mort, il y a déja quelque tems;" & auſſitôt elle me preſſe contre ſon ſein.

Ma mere paſſa une quinzaine de jours avec moi; je n'avois à la bouche que le nom du Chevalier; chaque inſtant que je me trouvois ſeule, je voulois me percer le cœur; l'inſtrument homicide étoit ſur ma poitrine: la religion venoit m'arrêter la main. Hélas! ſi ce n'étoit à l'Etre ſuprême qu'eſt réſervé le droit de prononcer ſur nos jours, pourquoi ſupporterions-nous une exiſtence importune? Quelle reſſource pour les malheureux, que de pouvoir ſe jetter dans les bras de la mort!

Ma mere écrivit à une de mes tantes paternelles. Cette reſpectable parente ne tarda pas à ſe rendre auprès de moi; elle fut touchée de mes maux: elle m'emmena avec elle dans une petite terre, où elle s'étoit retirée loin du monde; ſon revenu médiocre lui ſuffiſoit pour ſoutenir l'état borné qu'elle avoit embraſſé. Ma mere m'avoit fait entendre que mon frere étoit ſur le point de ſe marier, & que j'avois peu de bien à eſpérer; je n'eus pas de peine à concevoir qu'il falloit que je renonçaſſe à rentrer dans la maiſon qui m'avoit vû naître.

Ma tante employoit tous les moyens de me

conſoler; je pleurois librement devant elle; j'avois perdu St. Albon; tout m'étoit devenu inſupportable; je voyois partout l'ombre du Chevalier; je l'entendois gémir & me reprocher ſa mort. Je me rediſois ſouvent: c'eſt moi, c'eſt moi qui l'ai précipité dans cette tombe, où je brûle de le rejoindre; notre ſéparation lui aura coûté la vie, & ne ſçais-je pas combien il eſt affreux d'être privé de ce qu'on aime? St. Albon, quoi! tu n'es plus!, & je n'ai point recueilli tes derniers ſoupirs! tu n'as pas reçu les miens! je ne ſuis point expirée à tes yeux! je mourrai, je mourrai, après toi! j'oſe vivre encore, & tu n'exiſtes plus!

Il n'y avoit que Dieu ſeul qui pût guérir de ſi profondes bleſſures: je réſolus de recourir à lui. Je priai ma tante de ſouffrir que je m'enſeveliſſe dans un couvent, & que j'y fuſſe attachée par un lien éternel: cette digne parente perſiſta longtems dans ſes refus; j'obtins enfin ſon conſentement; ce fut elle-même qui me conduiſit à l'abbaye de **; je l'engageai à garder le ſilence ſur ma démarche, & ſurtout à ne point en inſtruire ma famille qui paraiſſoit s'intéreſſer ſi peu à mon ſort. Ma tante céda à cette nouvelle demande. Que vous dirai-je, ma chere fille? Mon noviciat expiré, je pris le voile; j'avois meſuré toute l'étendue de mon tombeau: je m'y plongeai

vivante; mes vœux, mes vœux furent prononcés; quel mot! quelle image! je promis enfin à Dieu de n'aimer plus que lui. Concevez tout ce que m'impoſoit ce ſerment terrible; eh! combien de fois s'eſt-il élevé contre moi!

Ma tante fidelle à l'obſervation de ſa promeſſe, n'étoit point accompagnée de domeſtiques, lorsqu'elle venoit me voir; ſa préſence & ſon entretien étoient un ſoulagement au chagrin dévorant qui me conſumoit. Une maladie ſubite m'enleve cette chere bienfaitrice, & elle emporte avec elle dans le cercueil, le ſecret de ma nouvelle ſituation & de ma retraite.

Cette perte me cauſa une affliction qui me fit ſentir que la douleur eſt ſans bornes. Je ne tenois plus à la ſociété que par ce lien, & il venoit d'être rompu. Mon état étoit préciſément celui d'un être malheureux qui juſqu'alors auroit eu la tête élevée hors du précipice, & qui, à cette affreuſe nouvelle, y ſeroit retombé pour jamais.

Me voilà donc ſeule livrée à tous les ennemis qui étoient au dedans de moi-même! Que je m'étois trompée, quand j'avois cru trouver la paix aux pieds des autels! hélas! en changeant d'habit, avois-je changé de cœur? avois-je pu faire des ſerments qu'il n'étoit pas en mon pouvoir de remplir? comment donner à Dieu une ame où dominoit le ſouvenir d'un homme? Saint

Albon n'étoit plus : mais il vivoit encore pour un amour qui ſe nourriſſoit de ſes larmes. Il m'échappoit des regrets ſur le ſacrifice de ma liberté, ſans pouvoir me dire pourquoi je les formois ; quand j'avois perdu tout ce qui auroit pu en être l'objet, quel autre bien, quelle autre ſituation convenoient plus à mes malheurs, que l'obſcurité du cloître & une eſpece de mort perpétuelle ? dans quel ſein m'étoit-il permis de répandre des pleurs, ſi ce n'étoit dans celui de Dieu, & cependant mes jours n'étoient qu'un tiſſu de parjures & d'infidélités envers lui ; Saint Albon en quelque ſorte lui déroboit l'hommage que tout ce qui reſpire doit à ce ſuprême bienfaiteur. Que le cœur humain eſt enveloppé d'épaiſſes ténebres ! & ſi l'on avoit le ſecret d'y lire, qu'on trouveroit peu d'hommes qui ne fuſſent point coupables ! je l'étois, ſans doute, quand ſous un maintien religieux, je conſervois en moi des ſentiments ſi oppoſés à la véritable piété.

Les gens du monde n'imaginent pas qu'une paſſion dont l'objet eſt détruit, puiſſe ſubſiſter & même s'augmenter ; ma fille, ce n'eſt que dans la retraite que l'on aime ainſi ; le cœur n'y connaît point cette diſſipation qui le fait errer dans ſes goûts, qui lui ôte de ſes forces en multipliant ſes deſirs ; une ame iſolée, ſolitaire, ſe concentre dans une affection, en fait ſon unique penſée, ſon

ſon ſeul aliment, s'y attache toute entiere; c'eſt pour elle qu'il n'y a ni tems, ni eſpace, que l'objet abſent prend tous les charmes de l'objet préſent, que les morts revivent, que les images ſe réaliſent; c'eſt dans l'ombre & l'effroi du ſilence que la ſenſibilité vient à bout de ſurmonter tous les obſtacles, & qu'elle déploye toute l'étendue de ſes facultés. Hélas! cette ſenſibilité faiſoit mon éternel ſupplice; c'étoit un vautour qui dévoroit mon cœur, ſans ceſſe renaiſſant pour lui ſervir de pâture. Rien n'avoit pu affaiblir la violence de mes maux; toujours criminelle envers Dieu, toujours conſumée pour St. Albon d'un amour auſſi inſenſé que coupable, me jettant en pleurant aux pieds des autels, les embraſſant avec fureur, y portant toute la ſincérité, toute l'ardeur du vrai repentir, & rentrant dans mon ame pour me retrouver encore plus tendre & plus condamnable; tel étoit l'excès des tourments que j'avois à ſouffrir, & qui ne devoient avoir de fin que celle de ma vie.

Une religieuſe, qu'on nommoit Sophie, voulut bien partager ce fardeau de mes peines ſecretes; elle pleuroit avec moi, & eſſayoit de me conſoler; ſon ame pure & exempte de faibleſſe, jouiſſoit de ſa premiere innocence; c'étoit une glace que le moindre ſouffle n'avoit jamais ternie; ſon premier ſoupir s'étoit élancé vers Dieu; elle lui

avoit consacré toutes ses pensées, tous ses sentiments; elle joignoit à son goût pour la religion une profondeur de raisonnement qui prêtoit de nouvelles forces à sa piété: arrivée à cet âge où l'on voit tout avec les yeux prévenus de l'illusion, elle avoit eu le bonheur d'envisager le monde tel qu'il est en effet; il lui paraissoit une carriere immense de faux plaisirs, d'apparences trompeuses, de miseres réelles, de vicissitudes contraires qui emportent à la mort, sans qu'on ait eu le tems de vivre un moment, & elle avoit jugé que les attachements humains, quelques flatteurs qu'ils nous semblent, n'ont jamais la douceur & la vérité de cette ardeur, de cette flamme si épurée qui nous éleve vers le Souverain des êtres, nous concentre dans un amour sans trouble, sans remords, toujours désirant, toujours satisfait, & toujours vertueux. Cette noblesse de sentiments & cette délicatesse de morale n'empêchoient point Sophie de regarder autour d'elle, & de plaindre les infortunés que les passions égarent sur la terre; elle voiloit les défauts d'autrui avec soin: sévere jusqu'à la dureté pour elle-même, & indulgente à l'excès pour ses compagnes, elle avoit sçu concilier la sainteté de la religion & la sensibilité de la nature. J'osai verser les larmes de l'amour profane dans ce sein brûlant de l'amour divin. O ma chere

Sophie, daigne me tendre les bras du haut des cieux, où, ſans doute, tu as reçu la récompenſe que tu méritois, daigne encore me protéger, m'aimer, prendre pitié d'une ſœur malheureuſe qui a tout à craindre de l'éternelle juſtice; applanis-moi le chemin du tombeau, ce chemin qui m'effraye. Hélas! il faut avoir vêcu comme toi pour ne pas redouter la néceſſité de mourir.

Cette amie reſpectable, en me condamnant, me plaignoit avec bonté; le charme de ſes exhortations ſuſpendoit mes chagrins, & ſembloit me faire goûter pour quelques inſtants les douceurs de la paix intérieure; c'étoit un rayon conſolant qui luttoit contre l'obſcurité d'une nuit profonde; elle m'eut rendue maîtreſſe de cette funeſte paſſion qui m'attachoit encore au ſouvenir du Chevalier, ſi ce miracle n'eut pas appartenu à Dieu ſeul.

Sophie un jour entre dans ma cellule avec précipitation; elle s'aſſied en verſant des larmes. „ Qu'avez-vous, lui dis-je, ma chere bienfaitrice? pourquoi cette douleur imprévue? Ah! „ ma fille, me répond-elle, je viens d'avoir „ ſous les yeux l'exemple le plus touchant des „ calamités dont la terre abonde. Laiſſez-moi un „ moment reprendre mes eſprits; je ſuis péné„ trée de ce ſpectacle. O malheureux humains! „ n'eſt-ce pas aſſez d'être faibles? pouvez-vous „ être barbares & dénaturés à ce point?"

Ma curioſité augmente ; je preſſe Sophie de la ſatisfaire. „ Je ne ſçais trop, pourſuivit-elle, ſi „ j'aurai la force de vous apprendre ce prodige „ d'inhumanité." Elle garde quelque tems le ſilence & continue ainſi : „ votre ſenſibilité, ma „ chere Euphémie, va être miſe à une cruelle „ épreuve : mais il eſt ſi doux de pleurer ſur le „ ſort des malheureux & de les plaindre, que je „ me reprocherois de ne vous point faire partager tout ce que j'ai reſſenti !

„ J'étois au parloir. Une de nos ſœurs converſes eſt venue de la part d'une inconnue me „ demander un entretien ſecret. Quelques moments après a paru une Dame d'un certain „ âge ; tout annonçoit en elle l'adverſité ; il étoit „ cependant aiſé de s'appercevoir qu'elle s'efforçoit de conſerver la dignité du malheur ; l'intérêt qu'elle excitoit, n'avoit rien de cette „ compaſſion qui ſouvent humilie l'objet qui l'a „ fait naître. Je me ſuis empreſſée de faire aſſeoir „ cette Dame & de l'interroger ſur les moyens de „ conſolation qu'il étoit en mon pouvoir de lui „ donner ; elle m'a répondu par un torrent de „ pleurs : j'en ai été attendrie juſqu'à pleurer moi „ même. Madame, lui ai-je dit, verſez vos „ larmes dans un ſein qui vous eſt ouvert ; ne me „ cachez rien ; parlez ; c'eſt un avant-goût du „ bonheur ſuprême de pouvoir ſoulager les infor-

„ tunés ; j'ai peu de facultés, mais mon cœur
„ même ſera à vous. Madame, a-t-elle inter-
„ rompu au milieu des ſanglots & en me ſerrant
„ ſes mains, je n'implore point des ſecours hon-
„ teux ; je ne réclame que des ſentiments de pitié
„ dont je n'aye point à rougir. Je me ſuis infor-
„ mée, Madame, des perſonnes obligeantes
„ qui habitent ce couvent ; on vous a nommée,
„ & je n'ai point appréhendé de m'offrir à vos
„ yeux pour vous prier, s'il étoit poſſible" . . .
(& là elle a baiſſé la tête avec une eſpece de con-
fuſion & en balbutiant) „ pour vous prier de me
„ placer auprès de quelque Dame en qualité de
„ domeſtique. A ce mot, elle a penſé ſuffoquer
„ dans l'abondance de ſes pleurs.

„ O ma chere Sophie", m'écriai-je au milieu de ce récit, „ il faut lui épargner un tel abaiſſe-
„ ment ; il eſt des ſecours plus cruels que le mal-
„ heur même...

„ Ecoutez-moi, pourſuivit Sophie, penſez-
„ vous que votre amie n'ait pas votre délicateſſe ?
„ Madame, ai-je répondu, en lui tendant les
„ bras, vous ne ſerez point réduite à cette extré-
„ mité ; on tâchera de vous obliger d'une façon
„ plus convenable. . Elle ne m'a point donné le
„ tems d'achever, & a repris vivement : je n'ac-
„ cepterai pas d'autres bienfaits ; je ſçaurai deſ-
„ cendre aux emplois les plus bas, me cacher

„ dans la pouſſiere; j'ai ſi peu de jours à vivre!
„ Il faut dévorer ma douleur, me courber ſous
„ la main de Dieu.. Madame, il me châtie juſte-
„ ment; j'ai mérité ſes coups.. A peine a-t-elle
„ prononcé ces dernieres paroles, qu'elle change
„ de couleur, & perd connaiſſance; mes ſecours
„ la font revenir. Elle reprend: ah! Madame,
„ pourquoi le ciel nous a-t-il défendu d'attenter
„ à notre vie? que je me débaraſſerois avec joie
„ de la mienne! Mais je reſpecte la ſuprême
„ Providence qui m'a frappée; oui, je le répé-
„ te, c'eſt ſa juſtice même qui me punit, & elle
„ eſt aſſez vengée. —— Eh! Madame, quelles
„ ſont donc vos diſgraces? n'y auroit-il pas
„ moyen d'y remédier, ſans intéreſſer la délica-
„ teſſe d'une vanité permiſe aux yeux du mon-
„ de? —— Oui, Madame, repart-elle avec un
„ profond ſoupir, j'ai pu avoir quelque vanité,
„ & c'eſt ce qui me rend mes revers plus difficiles
„ les à ſupporter. Je ſuis née, Madame, bien
„ éloignée de l'état déplorable où vous me voyez.
„ Je ſuis femme de condition, j'ai eu un rang,
„ des richeſſes, de l'éclat, & je ſerois trop heu-
„ reuſe aujourd'hui de trouver une place de fem-
„ me de chambre. (Ce mot lui perçoit toujours
„ le cœur.) Encore une fois, lui ai-je dit, vous
„ ne ſervirez point, Madame.. Il eſt inutile,
„ repliqua-t-elle, de me parler d'autres bienfaits;

„ je ſçaurai.. je ſçaurai mourir.. —— Mais vos
„ adverſités ſont-elles d'une nature à ne pouvoir
„ être adoucies ? —— J'ai perdu mon bien,
„ Madame, toute conſolation, toute eſpérance;
„ j'ai tout perdu, & ce qui augmente mes maux,
„ c'eſt qu'ils partent d'une main.. d'une main qui
„ me fut bien chere.... Croiriez-vous, Madame,
„ que le cruel, que le barbare, qui m'a plongé
„ dans cet abîme de miſere .. c'eſt mon fils ..
„ c'eſt mon fils! .. — Votre fils! — Oui, Ma-
„ dame, mon fils .. mon fils que j'ai nourri de
„ mon propre ſein, mon fils que j'ai préféré à
„ toute ma famille, mon fils pour qui j'ai oublié
„ mes devoirs, la nature, Dieu même. Je ne vous
„ entretiendrai point de mes faibleſſes & de mon
„ idolâtrie pour cet ingrat: reſtée veuve, je lui
„ ai ſacrifié tous mes droits, tous mes biens; il
„ s'eſt marié: ſa femme a achevé d'endurcir ce
„ caractere monſtrueux. J'ai eſſuyé, Madame,
„ des outrages, des opprobres; rien n'a pu
„ émouvoir ces deux cœurs dénaturés. Ne me
„ refuſez point, leur diſois-je, la grace, l'uni-
„ que grace que je vous demande à genoux, lais-
„ ſez-moi expirer dans un coin de ce château:
„ mais que du moins ma cendre ſoit réunie à
„ celle de mes peres! J'ai ſi peu de tems, mon
„ fils, à vous importuner de mes gémiſſements!
„ mon cher fils, ſouvenez-vous que je vous ai

„ allaité. . . ſouffrez que mes derniers regards
„ ſe fixent ſur un lieu qui a été mon berceau,
„ qui a été le vôtre, où je vous ai élevé dans
„ mes bras. . Ah ! mon fils, étoit-ce à vous
„ d'être mon bourreau?

„ Mes ſollicitations, mes prieres, mon déſeſ-
„ poir, tout fut inutile. Enfin, Madame, le
„ mari & la femme m'ont forcée de quitter ce
„ ſéjour, qui m'étoit ſi cher, où je voulois
„ mourir; ils m'ont abandonnée à l'adverſité, au
„ beſoin . . quel mot, Madame! & mes amis ont
„ tous ſuivi leur exemple."

Je ne pus m'empêcher de m'écrier une ſeconde fois: „ ma tendre amie, il faut ſecourir promp-
„ tement cette mere affligée. Hélas! j'eus une
„ mere! quel monſtre que ce fils! où eſt cette
„ infortunée ? que je la voye, que j'eſſuie ſes
„ larmes! Vous n'avez entendu, continue So-
„ phie, qu'une partie de ſes peines : elle eſt
„ d'autant plus malheureuſe, qu'elle eſt déchi-
„ rée de remords. Non, m'a-t-elle dit, ce n'eſt
„ pas aſſez d'être la plus infortunée des femmes,
„ j'en ſuis encore la plus criminelle. La plus cri-
„ minelle, ai-je répliqué avec étonnement! eh
„ bien, Madame, jettez-vous dans le ſein de la
„ Bonté Divine. Elle m'en a repouſſé pour ja-
„ mais, répond l'inconnue; eh! comment appai-
„ ſer le cri de ma conſcience, ce cri éternel qui
m'ac-

„ m'accuſe, qui me condamne? C'eſt dans mon „ cœur qu'eſt la ſource intariſſable de mes lar- „ mes, c'eſt-là qu'eſt mon ſupplice. J'ai offenſé „ la nature, le ciel. Comment tout ne ſeroit-il „ pas déclaré contre moi? Je ne puis me récon- „ cilier avec moi-même; rien, Madame, ne peut „ réparer l'énormité de mes fautes.

„ A ce dernier mot, ſa douleur augmente; je „ lui parle avec plus de tendreſſe; je lui remets „ devant les yeux le ciel toujours prêt à pardon- „ ner, Dieu comme un bon pere qui ne ſe laſſe „ point d'ouvrir ſes bras à ſes malheureux en- „ fants; je lui repréſente que le remords a des „ droits ſur ſa juſtice, que ſon amour & ſa miſé- „ ricorde ſont infiniment au-deſſus de ſa ſévéri- „ té, que s'il eſt le plus puiſſant, le Souverain „ des êtres, il en eſt auſſi le meilleur. Je ſçais, „ Madame, interrompt-elle, que Dieu met ſa „ grandeur à faire éclater ſa bienfaiſance: mais „ quelques inépuiſables que ſoient ſa clémence & „ ſa bonté, il eſt des forfaits. . Je repars avec „ vivacité: il n'en eſt point, Madame, que le „ repentir n'efface à ſes yeux. Quoi! Madame, „ repliqua-t-elle, vous croyez que Dieu peut „ pardonner à la plus barbare des meres? J'eus „ une fille, Madame". .

J'interromps Sophie: elle eut une fille? . . Sophie reprend: „ Et j'ai cauſé tous ſes maux,

„ pourſuit cette mere digne de pitié; elle m'ai-
„ moit malgré ma barbarie, & comme la plus
„ cruelle des marâtres je lui ai toujours fermé
„ mon ſein". .

„ Je n'en puis entendre davantage, dis-je à
„ Sophie; il faut abſolument que je lui parle. . ..
„ Ma chere amie! ſi ma mere éprouvoit un ſort
„ auſſi affreux, quel plaiſir je goûterois à lui
„ pardonner! Généreuſe Sophie, hâtez-vous"...

A peine prononçois-je ces derniers mots, qu'on vient avertir ma compagne que l'abbeſſe la demande, & que cette étrangere, qu'elle avoit déjà vue, deſiroit encore l'entretenir. Sophie rentre avec précipitation: „ ma chere Euphémie, voici
„ cette Dame. . . Cette Dame, m'écriai-je . .
„ Madame," dit mon amie à l'inconnue en ſe tournant de ſon côté, „ je vous laiſſe avec une
„ autre moi-même; n'héſitez point à lui confier
„ vos peines; elle y ſera ſenſible . . je reviens,
„ je reviens."

Elle nous quitte. Je continue vivement: „ Ap-
„ prochez, Madame, approchez; ne craignez
„ point; oui, je brûle de vous connaître, d'ou-
„ vrir mon cœur à vos larmes, d'adoucir" . . .
„ Que vois-je? ma mere!" & je tombe évanouïe. En effet, c'étoit ma mere... c'étoit ma mere qui arroſoit mes mains de ſes pleurs. Je reprends l'uſage des ſens. „ Quoi! c'eſt ma fille, me dit-
„ elle! je retrouve ma fille liée par des nœuds

„ éternels! Ah! voilà mon ouvrage! — C'eſt „ vous, ma mere! c'eſt vous! à ce point malheu„ reuſe!.. Mon amie m'a fait part de toutes vos in„ fortunes, &... Ma mere, dans quel état!.. je „ vous en aimerai davantage .. ô frere barbare!"

Elle entre avec moi dans les détails de ſon affreuſe ſituation; ſa voix étoit étouffée par les ſanglots. Je ne ceſſois de dire: „ oui, ma mere; „ oui, ma tendre mere, je mettrai tous mes „ efforts à vous conſoler, à vous ſoulager; ne „ parlons plus de ce frere dénaturé. — Eh! quoi, „ ma chere fille," reprenoit-elle à chaque inſtant, „ tu peux m'aimer! j'ai fait tous tes „ maux! — Ah! ma mere, je mourrai dans „ votre ſein .. — Toi, mourir, ma fille! tu „ es malheureuſe! — Ma mere".... Je n'achevai point; le déſordre étoit dans mon ame; il ne m'eſt pas poſſible d'exprimer le bouleverſement que j'éprouvois. Je voulois .. je voulois parler à ma mere de Saint Albon: je n'en eus pas la force; je devois reſpecter ſa miſere: c'étoit par ſes coups que je ſouffrois; & quand j'étois aſſez heureuſe pour lui être de quelque ſecours, étoit-ce à moi de lui rappeller un événement qui l'humilioit à mes yeux? ç'auroit été r'ouvrir ſes bleſſures. Si elle eût joui de ſa fortune, ſans doute je n'aurois pas eu cette diſcrétion. Que le malheur a d'empire ſur les ames ſenſibles, & qu'on

lui doit d'égards! Je pouſſai le ſacrifice juſqu'à détourner ma mere d'un entretien qui eut amené néceſſairement le récit de mes peines; je me contentai de lui apprendre que ma tante m'avoit laiſſé, en mourant, une petite rente qui me procureroit les moyens de la ſoulager; j'ajoutai que je joindrois à ce faible revenu le travail de mes mains.

Je l'inſtruiſois des arrangements que je prendrois pour la retenir dans l'abbaye, où j'étois alors : tout à coup elle pâlit, ne parle plus qu'à peine; je la vois expirante. Qu'avez-vous, ma mere, lui dis-je toute effrayée ? „ Ma fille," répond-elle d'une voix éteinte, „ ſeroit-ce à „ vous que je cacherois tout l'excès de ma mi„ ſere ? Vous voyez ma nourriture depuis plus „ de huit jours;" (elle me montre un morceau de pain noir) „ il eſt arroſé de mes larmes; je „ ſuis déja tombée en faibleſſe en préſence de „ votre amie; ma fille.. je ſuccombe de faim."

Quels traits me percerent, me déchirerent! Je ne pus que lui dire, ſuffoquée par les ſanglots: „ ma mere!" & je courus à ma cellule; j'en rapportai de quoi ſoulager ſa faim. Ce fut à mon retour que mon ame ſe fixa toute entiere ſur l'horreur de cette ſituation. Une femme de ce rang, ma mere, mourant de faim ! Comment n'aurois-je pas oublié ſes torts à mon égard, quand je la

voyois réduite à cette affreuſe extrêmité ? Elle vouloit tenir ſon nom caché, & qu'il n'y eût que moi ſeule dans le ſecret, parce que l'orgueil, diſoit-elle, s'inſinue quelquefois juſques dans ces retraites qui doivent être l'aſyle de l'humilité, & qu'il y regne avec plus de hauteur que dans le monde; elle imaginoit que cette attention de ſa part me flatteroit, comme ſi j'avois pu rougir d'une mere infortunée!

„ Non, ma mere, lui dis-je avec tranſport, „ je ne déguiſerai pas la vérité; je m'honorerai „ de porter le nom de votre fille; vous êtes „ malheureuſe; vous en êtes plus reſpectable, „ plus chere à mon cœur: la honte eſt pour ces „ lâches, pour ces inhumains qui n'oſent aimer „ des parents que le malheur pourſuit; l'infor- „ tune ajoute encore à vos droits ſacrés."

Sophie rentre dans ce moment. Je m'élance vers elle. — „ C'eſt ma mere, ma tendre amie... „ J'ai retrouvé ma mere!.. Ah! que vous avez „ augmenté mon amitié, ma reconnaiſſance! que „ je vous ai d'obligation d'avoir montré tant de „ ſenſibilité pour cette mere, dont le ſort eſt ſi „ à plaindre!"

Sophie étoit demeurée immobile de ſurpriſe: elle ſe livre enſuite à tout l'excès du ſentiment; elle m'embraſſe, & baiſe les mains de ma mere, que nous faiſons entrer dans l'intérieur du cou-

vent; j'obtins de l'abbeſſe qu'elle reſteroit avec moi. Je paſſois les nuits à des travaux à l'éguille, dont j'ajoutois le produit à cette petite rente dont je vous ai parlé, & que j'employois à l'entretien de la Comteſſe. Qu'il eſt doux de conſerver la vie de ceux dont on l'a reçue! Il ſemble que notre amour pour eux augmente, lorſque nous pouvons leur être utiles; & qu'alors on ſent tout le charme & tout l'attendriſſement attachés aux noms de fille & de fils!

Je ne ceſſois de regarder ma mere; je laiſſois couler des larmes. Elle m'avoit interrogée pluſieurs fois ſur la cauſe de cette ſombre triſteſſe que je m'efforçois de lui cacher: mais qu'il en coûtoit à mon cœur, qu'il ſe dédommageoit de cette cruelle contrainte, par les tourments ſecrets qu'il me faiſoit ſouffrir! que le nom de Saint-Albon fut ſouvent prêt de m'échapper! Il y avoit des moments où j'aurois deſiré que ma mere eût pénétré le ſujet de mon chagrin. „ Non, mon „ adorable bienfaitrice," diſois-je à ma chere Sophie, „ non, je ne puis étouffer un amour „ inſenſé; la préſence de ma mere n'a fait que „ prêter de nouveaux aliments à ce feu qui me „ conſume; ſa ſociété auroit dû adoucir mes „ ennuis; le plaiſir de l'avoir obligée, l'extrême „ envie que j'aurois de la conſoler, ces ſenti-„ments, ſans doute, me touchent & m'occu-

„ pent : mais je n'entends point parler de Saint
„ Albon ; comment peut-il avoir perdu la vie ?
„ m'aura-t-il nommée en expirant ? Il m'aimoit,
„ il n'aura pu survivre au regret de notre sépa-
„ ration : l'amour est une passion qui a tant de
„ violence ! — Euphémie," me répondoit cette amie si respectable, „ vous devez croire que mon
„ attachement saisit toutes les occasions de se
„ montrer : mais seroit-ce vous obliger que de
„ flatter & d'entretenir votre foiblesse ? c'est à
„ moi de vous armer contre vous-même, voilà
„ les devoirs de la véritable amitié. Je vous
„ aime, Euphémie, vous n'en doutez pas : mais
„ votre honneur m'est encore plus cher que vos
„ jours, & vous devez regarder cet effort com-
„ me l'excès même de la sensibilité ; j'aurois pu
„ dans les entretiens que j'ai avec votre mere,
„ m'éclaircir sur ce qui concerne le Chevalier ;
„ j'ai banni de mon esprit jusqu'à l'idée d'en
„ parler : je veux que tout vous estime, que
„ votre mere même vous croie plus forte, plus
„ courageuse que vous n'êtes. Eh ! ma chere
„ Euphémie, songez-vous à quel point vous
„ offensez le ciel ? songez-vous que votre cœur
„ ne doit être rempli que de l'amour divin ? —
„ Je sçais tous mes devoirs, m'écriai-je ; je
„ connais, je vois tous mes crimes, oui, tous
„ mes crimes ; mes remords ne me font point

„ grace ; ils ſont moins indulgents que vous ,
„ Sophie, & je ne puis m'empêcher d'être cou-
„ pable!"

Que vous dirai-je? malgré Sophie, malgré le ciel, malgré moi, cette paſſion auſſi chimérique que criminelle étoit au moment d'éclater; je laiſſois voir à ma mere cette ame fatiguée de combattre ; je lui révélois tout ; j'allois parler de Saint Albon.

Ma mere avoit eſſuyé trop de chagrins pour que ſa ſanté ne fût pas altérée ; mes ſoins, ſon entiere réſignation à Dieu, rien ne pouvoit diſſiper la mélancolie répandue ſur ſes jours ; elle tombe malade; ſa maladie augmente; jamais elle ne m'avoit paru plus digne de ma tendreſſe; j'allois répandre mes craintes & mes inquiétudes dans le ſein de Sophie, & je revenois auprès de ma mere pour eſſayer de la conſoler, moi qui avois tant beſoin de conſolation. Elle demande un jour à reſter ſeule avec moi. „ Ma fille, me „ dit-elle, j'ai un ſecret à vous confier ; c'eſt un „ fardeau pour mon cœur que je ne veux point „ emporter dans la tombe." Ces premiers mots exciterent ma curioſité. „ Je ſens, ma fille, „ continua-t-elle, que je touche à cet inſtant „ terrible qui va nous ſéparer pour jamais . . . „ Ce n'eſt pas à toi de répandre des larmes : c'eſt „ moi qui dois expirer dans les regrets, dans les

„ ſanglots. Ma fille, quel compte j'aurai à rendre „ au Juge ſuprême! puiſſe ma mort ſatisfaire ſa „ juſtice! Que je l'ai offenſé, ma chere Con- „ ſtance! Je ne puis me diſſimuler que j'ai été la „ plus barbare des meres, que c'eſt moi qui as „ cauſé tous tes malheurs. — Ah! ma mere, ne „ parlons point de mes malheurs; parlons de „ vous, de votre ſanté: voilà tout ce qui m'oc- „ cupe; le comble de mes maux ſeroit de vous „ perdre. — Conſtance," répond-elle en s'ap- puyant ſur un bras, „ tu ne ſçais pas tous mes „ crimes. J'ai ſurpris le ſujet de cette profonde „ douleur qui te détruit; l'amour, ma fille, eſt „ encore dans ton cœur!" Alors je tombe dans ſon ſein en pleurant amérement. Elle pourſuit: „ tu donnes des pleurs au ſouvenir du Chevalier! „ pourrois-je, avant que d'expirer, goûter la „ conſolation d'apporter quelque adouciſſement „ à tes peines? ſeront-elles moins violentes, ſi „ je t'apprends que Saint Albon n'eſt point „ mort? — Il n'eſt point mort!" Un cri m'é- chappe avec ce mot: toute mon ame vole au- devant de ce que je vais entendre, „ Non, il n'eſt „ point mort," continue ma mere. Elle veut achever: il lui prend une faibleſſe; elle eſſaye vainement de me parler; elle me fait quelques ſignes, que je ne puis comprendre; enfin, ma chere amie, le ciel, qui ne ſe laſſoit point

d'éprouver ma ſenſibilité, m'enleve ma mere ; elle expire peu d'inſtants après dans mes bras. Sophie entre & me trouve mourante & ſans connaiſſance ; je reviens de cet accablement. — „ Ma mere n'eſt plus ! le Chevalier n'eſt point „ mort !" c'eſt tout ce que mon horrible ſituation me permet de dire.

Je reſtai pluſieurs jours dans un état qu'il eſt impoſſible de repréſenter. On imagineroit qu'en ce moment tous les coups m'avoient frappée ; moi-même, je croyois avoir épuiſé ma malheureuſe deſtinée : j'étois cependant réſervée à des diſgraces encore plus accablantes.

L'image de Saint Albon vivant venoit ſe joindre à celle de ma mere, & je l'avouerai à ma honte, le premier de ces objets abſorboit mon ame. Ma mere n'avoit mes larmes qu'après le Chevalier ; une foule de ſentiments oppoſés m'agitoit. Je me diſois : „ quoi ! Saint Albon n'eſt point dans le „ tombeau ! il reſpire ! je n'ai point à pleurer ſa „ mort ! Ah ! tous mes maux ſont finis ; il voit „ la lumiere : il m'importe peu d'en être bientôt „ privée pour jamais ... Si du moins il ſçavoit „ combien je l'aime, que c'eſt pour lui que je „ meurs !" Enſuite j'ajoutois : „ il vit, & il ne „ s'informe pas ſi j'exiſte ; quelle eſt ma ſituation, „ ſi je brûle encore !.. il m'aura oubliée !.." Je finiſſois par me livrer à toutes les fureurs de la

jalouſie : je m'écriois : „ oh ! il en aime une „ autre ; une autre eſt ſon épouſe, ſon amante.." Mon ame étoit ramenée ſans ceſſe ſur ce dernier tableau, & qu'il me déchiroit le cœur ! Le dirai-je ? il y avoit des inſtants où je doutois ſi je n'aurois pas mieux aimé Saint Albon parmi les morts, que Saint Albon jouiſſant de la vie : des larmes données à ſa mémoire avoient une certaine douceur que ne pouvoient avoir des pleurs, que peut-être faiſoit couler le ſoupçon de ſon infidélité ; car je cherchois en vain à m'en impoſer : ſi mon cœur héſitoit encore, mon eſprit ne balançoit plus à croire que le Chevalier m'avoit trahie ; l'idée la plus favorable qu'il m'étoit permis d'embraſſer comme une illuſion qui trompoit ma douleur, c'étoit qu'il ignoroit mon ſort. Bientôt je repouſſois toutes ces affreuſes images. — Eh bien, qu'il vive ! qu'il ſoit heureux ! ſon bonheur me ſuffit ; eſt-ce à moi de connaître un ſemblable ſupplice ? ô mon Dieu, mon Dieu, une ame qui t'aime uniquement, eſt-elle expoſée à de pareilles agitations ?

Ce n'étoit donc pas aſſez de tous mes tourments : la jalouſie étoit venue me conſumer de ſes feux ; cette furie impitoyable me pourſuivoit partout ; je la portois dans mon ſein, juſqu'au ſanctuaire ; j'implorois vainement un remede contre ce fatal poiſon. Sophie, malgré ſon extrême

piété, ne ſe laſſoit point de me plaindre & de me repréſenter mes devoirs; elle employoit la voix de l'amitié, celle de la religion; elle me montroit un Dieu infini dans ſa clémence, mais cependant fatigué d'offrir au coupable un pardon qu'il s'obſtine à ne point mériter.

On parloit beaucoup à notre abbaye d'un religieux célebre par le nombre de converſions qu'il avoit opérées: je conçus le deſſein de le voir & de réclamer ſes ſecours contre une malheureuſe paſſion que le tems ne pouvoit détruire. Sophie approuva mon projet; elle écrivit à ce religieux: il répondit qu'il ſe rendroit inceſſamment auprès de nous. „ Ah! ma chere amie," dis-je à ma bienfaitrice, „ je brûle de voir cet homme reſ„ pectable; Dieu peut-être l'a deſtiné pour mar„ quer un terme à mes peines; je lui avouerai „ tout, ma chere Sophie, je lui avouerai tout; „ il lira dans mon cœur; il connaîtra toutes mes „ bleſſures: eh! me refuſeroit-il ſa compaſſion? „ Qui la mérite plus que moi? s'il alloit me rap„ peller à la tranquillité, la religion! ſi je pou„ vois enfin étouffer ce ſentiment, la ſource de „ toutes mes afflictions & de toutes mes fai„ bleſſes!"

Ce religieux arrive; on l'appelloit Théodoſe. Sophie me conduit dans une chapelle peu éclairée; j'avois mon voile baiſſé, & je marchois en

tremblant. „ Mon pere, dit mon amie, voici „ ma ſœur pour laquelle j'ai ſollicité votre appui ; „ elle en a beſoin, & elle eſt digne de recevoir „ vos conſeils. Mes conſeils, répond Théodoſe, „ ſeront ſinceres : je deſire qu'ils produiſent un „ heureux effet ; j'oſe avancer que la vérité même „ les dictera, & j'y ajouterai la conviction de „ l'expérience." Le ton de voix de ce religieux jetta dans mon ame un trouble dont je ne pouvois démêler la cauſe. Sophie nous laiſſe ſeuls ; il me fait aſſeoir à quelque diſtance de lui. Je reſte un peu de tems ſans ouvrir la bouche ; enfin je prends la parole au milieu des larmes. — „ Ces pleurs, „ mon pere, ſont moins le fruit du repentir que „ d'un ſentiment peu fait pour mon état ; je m'en „ accuſe ſans ceſſe devant Dieu, & je ne lui offre „ que d'impuiſſants remords. Mon deſſein eſt de „ vous déclarer toute l'étendue de mes fautes, „ de vous en montrer le principe, les progès, „ la violence : vous daignerez me prêter des „ armes pour me vaincre. Oui, mon pere, vous „ voyez une femme malheureuſe, une femme „ coupable, indigne de porter ce bandeau ſacré, „ révoltée contre la raiſon, l'honneur, contre „ Dieu, Dieu lui-même ; l'amour le plus profane „ & le plus criminel me dévore. — Vous aimez," interrompt Théodoſe avec vivacité & en gardant le ſilence quelques minutes ! „ ma ſœur, je vous

„ condamne ; & je vous plains. L'amour eſt la
„ plus dangereuſe des paſſions ; hélas ! c'eſt peut-
„ être celle qui nous égare davantage ; mon de-
„ voir me défend de vous le diſſimuler : l'amour
„ eſt pour vous un crime qui vous attîrera toute
„ la colere du ciel ; Dieu ſeul doit être l'objet
„ de vos penſées, voilà votre unique époux. Ne
„ vous aveuglez point : on ne peut lui être infi-
„ dele impunément ; & ſi nous écartions la reli-
„ gion, & que nous ne vouluſſions nous en rap-
„ porter qu'aux lumieres de cette raiſon humaine
„ ſi bornée dans ſes connaiſſances, je vous de-
„ manderois quel eſt votre eſpoir ? — Mon
„ eſpoir, mon pere, mon eſpoir eſt ... de mou-
„ rir, déchirée de regrets, de douleur, de re-
„ mords, odieuſe à moi-même, redoutant de
„ lever les yeux vers le ciel que j'offenſe ...
„ Ah ! mon pere, ramenez-moi à Dieu ; je brûle
„ d'y retourner, & je n'en ai pas la force ; aidez-
„ moi, aidez-moi ; que mes regards ne s'abais-
„ ſent plus ſur le monde, ſur ce monde où j'ai
„ trouvé mes maux, ma ruine... — Puiſſé-je, ma
„ ſœur, combattre un penchant ſi funeſte, deſſil-
„ ler vos veux, vous faire enviſager la vérité, le
„ ſort terrible qui vous attend ! Que l'homme eſt
„ malheureux, quand il ne ſçait point s'armer
„ contre ſon propre cœur ! Ma ſœur... je l'ai
„ éprouvé."

Théodoſe accompagne ces mots d'un profond ſoupir; il pourſuit:

„ Je ne puis vous épargner le récit des circon-
„ ſtances de cette paſſion malheureuſe. — Cette
„ paſſion, mon pere, eſt née en quelque ſorte
„ avec moi; j'aimois un jeune homme qui avoit
„ pour moi la même tendreſſe; il aſpiroit à ma
„ main; nos familles étoient d'accord; ma mere
„ enſuite s'oppoſa à notre mariage, elle m'apprit
„ la mort de mon amant: j'avois tout perdu, je
„ l'aimois plus que jamais; je renonçai à la
„ ſociété; je m'enchaînai à Dieu par des nœuds,
„ qui me coûtent bien des larmes, & depuis j'ai
„ appris que cet objet de mon amour éternel, de
„ mes fautes, étoit vivant."

Je compris par le ton de Théodoſe, que ces dernieres paroles l'avoient troublé. „ Ma ſœur," repliqua-t il avec un embarras qui le trahiſſoit . . .
„ ma ſœur... de ſemblables revers... je connais
„ une perſonne qui en a eſſuyés d'auſſi cruels,
„ oui, d'auſſi cruels... Voici de quelle façon elle
„ s'eſt conduite: privée de tout ce qui pouvoit
„ l'attacher ſur la terre, elle a couru dans les
„ bras du ſuprême conſolateur; elle lui a offert
„ ſes larmes; elle repouſſe une image qui vient
„ toujours la déſoler: mais elle ne ceſſe de pleurer
„ devant Dieu, & Dieu en aura pitié.. Croyez-
„ moi, ma ſœur, tout change, tout varie, tout

„ meurt autour de nous, tout meurt! & en élevant
„ nos penſées à Dieu, nous nous uniſſons à lui,
„ nous jouiſſons d'avance des douceurs de l'im-
„ mortalité. Ah! ma ſœur. —— Vous pleurez,
„ mon pere! eh pourquoi ces pleurs? — Pour-
„ quoi ces pleurs? vous me rappellez.. ma ſœur,
„ armons-nous tous deux de fermeté; c'eſt à moi
„ d'avoir plus de courage que vous, de vous
„ tracer le chemin où déſormais vous devez
„ marcher. Il faut donc vous ſubjuguer, briſer
„ votre cœur, ne plus détourner les yeux ſur ce
„ monde qui paſſe, qui ſe détruit; n'ayez vos
„ regards fixés que ſur ce grand tableau devant
„ lequel s'évanouiſſent tous les autres objets.
„ L'éternité, ma ſœur, l'éternité, voilà tout ce
„ que vous devez enviſager; ſongez qu'il eſt un
„ terme à la vie, & que nous renaiſſons pour
„ une félicité durable, ou pour des tourments
„ ſans fin; contemplez-vous ſans ceſſe étendue
„ ſur le lit de mort, relevant votre paupiere ap-
„ péſantie pour voir fumer le flambeau funéraire,
„ pour voir votre linceul ſe déployer ... C'eſt
„ alors, ma ſœur, que nous voudrions n'avoir
„ jamais aimé que Dieu. Eh bien! mon pere,
„ que faut-il faire? parlez, parlez; ordon-
„ nez. —— Ce qu'il faut faire, ma ſœur? chaſſer
„ loin de vous tout ce qui vous retraceroit la
„ plus faible idée de cet amour criminel; oublier

„ tout;

„ tout; vous consacrer toute entiere à l'unique „ soin de plaire à Dieu, ne vivre que pour lui, „ que pour lui seul."

J'écoutois ce religieux avec attention; ses discours passoient dans mon ame, s'y imprimoient en caracteres de feu; je m'écrie: „ mon pere, je „ vous obéirai; oui, je vous obéirai; je vais „ m'arracher le cœur, remettre dans vos mains „ un monument de tendresse, l'ouvrage de mon „ amour, que j'ai composé d'après une image „ trop profondément gravée dans ma mémoire: „ le voici ce fatal portrait, que j'avois caché „ jusqu'ici à tous les yeux, que j'ai tant de fois „ arrosé de mes larmes, à qui j'ai tant de fois „ adressé mes soupirs, mes gémissements: mon „ pere, il faisoit toute ma consolation: mais il „ faut tout vous sacrifier, s'immoler entiérement „ à Dieu... qu'il prenne donc ma vie."

Aussitôt je donne à ce religieux le portrait de Saint Albon, que j'avois retiré de mon sein. Théodose ne l'a pas plutôt reçu, que j'entends un cri, & presque en même tems le bruit d'une chûte; je leve mon voile: j'apperçois ce religieux étendu sans connaissance sur la terre: je vole à lui pour le secourir; je reconnais... Saint Albon... Saint Albon lui-même: il tenoit encore mon portrait d'une main tremblante.

Laissez-moi, ma fille, m'arrêter quelques

inſtants ſur cette ſituation ſi frappante pour la triſte Euphémie: elle remplit encore mon ame.

Je n'eus pas la force de prononcer une parole ; je tombai évanouie ; revenue à moi, je vis le Chevalier à mes pieds. „ C'eſt vous, s'écrie-t-il! „ c'eſt vous, ma chere Conſtance! quoi! vous „ vivez! vous vivez! levez donc les yeux ſur „ l'amant le plus tendre, le plus fidele & le plus „ infortuné... Non, je n'ai jamais ceſſé de t'ado- „ rer, je te retrouve! tu vis! & tu es liée aux „ autels!.. Je romprai tous ces nœuds. — Que „ dites-vous, Saint Albon? quel eſt votre „ égarement? oui, je reſpire, mais pour mourir „ mille fois à chaque inſtant, mais pour n'être „ jamais à vous; Saint Albon.... j'appartiens à „ Dieu; nous l'offenſons: ah! étoit-ce-là le „ ſecours que j'attendois?"

Le Chevalier, tranſporté de fureur, éclatoit en ſanglots, en menaces; toute l'impétuoſité des paſſions l'agitoit; je partageois la violence de ſes mouvements; je parlois de mon amour, de mes devoirs; j'accuſois la terre, le ciel; mon ame étoit emportée par des orages ſucceſſifs, de la religion à la tendreſſe, du repentir à de nouveaux parjures; j'appris à Saint Albon tout ce que j'avois ſouffert depuis notre ſéparation; que j'avois reçu une lettre d'un caractere inconnu, où l'on m'annonçoit qu'il étoit marié; que ma mere enſuite étoit

venue me dire qu'il avoit perdu la vie; qu'enfin quelques moments avant que d'expirer, elle m'avoit déclaré que la nouvelle étoit fauſſe. Saint Albon, à ſon tour, me dit qu'on avoit employé le même artifice pour le tromper; ma mere m'avoit fait paſſer pour morte: frappé de cet événement imprévu, plongé dans la douleur la plus ſombre, il s'étoit déterminé tout à coup à quitter le monde & à embraſſer l'état monaſtique, perſuadé qu'il n'y avoit que Dieu ſeul qui pût occuper dans ſon cœur la place que ma mémoire y avoit toujours conſervée. Il m'avoua qu'il s'étoit abuſé, quand il avoit pris pour de purs ſentiments de religion, cette ſenſibilité qui n'avoit ceſſé de l'animer; il éprouvoit, continua-t-il, que jamais l'amour n'étoit ſorti de ſon cœur; ſon ame en me retrouvant, avoit repris toute la fureur des paſſions: il ſe rejettoit ſur l'abominable trahiſon qu'on nous avoit faite; il prétendoit que nous pouvions nous affranchir de nos fers. Jugez, ma chere fille, de l'excès de notre aveuglement: il me propoſoit de m'emmener en Hollande, au bout de la terre, s'il le falloit: „ tous les lieux, ajoutoit-il, me „ ſont égaux, pourvu qu'il me ſoit permis de „ vivre avec tout ce que j'aime; tu embelliras „ les climats les plus ſauvages; je n'ai vu que „ toi dans l'univers; toi ſeule ſuffiras à mon „ bonheur; que dis-je? je te devrai d'éternels

„ plaiſirs ; la vertu ne ſera point ſéparée de „ notre amour. Dieu nous avoit faits l'un pour „ l'autre : je l'adorerai dans toi, dans toi que je „ nommerai ma tendre amie, mon épouſe ; non, „ je ne crois point que notre union ſoit un crime „ aux yeux de ce bienfaiteur ſuprême ; il la béni- „ ra, il acceptera nos vœux & nos hommages ; „ n'appréhende pas que la miſere empoiſonne „ nos jours ; Conſtance, aime-moi, & je me „ ſoumettrai à tout avec joie ; ſi tu vis, ſi je te „ ſuis toujours cher, il n'eſt point d'état vil à „ mes yeux ; je déchirerai le ſein de la terre, je „ l'arroſerai de mes ſueurs, de mes larmes ; je „ n'en rougirai point ; on ſçaura que je ſuis prêt „ à tout faire, à tout ſouffrir pour l'amour, pour „ Conſtance. . . "

Je voulus ſurmonter ma faibleſſe, oppoſer au Chevalier l'honneur, mon devoir, le ciel, lui montrer plus de courage que je n'en avois en effet. „ Refuſes-tu de me ſuivre, pourſuit-il ? „ as-tu ceſſé de m'aimer ? je me jette à tes ge- „ noux ; vois mon déſeſpoir : il égale mon amour ; „ c'eſt te dire à quel point la fureur me tranſpor- „ tera, ſi je ne puis te toucher ; parle, quel „ eſt ton deſſein ? "

Je lui marque encore la plus forte répugnance au ſacrifice qu'il exige de moi ; cependant je lui demande quelques jours pour me décider. „ Quel-

„ques jours, me répond-il? ce ſoir, à minuit,
„je t'arrache de ces lieux, ou je me perce le
„cœur de cent coups de poignard; toi-même
„tu l'auras conduit dans ce cœur qui n'adore que
„toi; ſi tu évites ma vue, j'ordonnerai qu'on
„apporte mon cadavre à tes pieds; ton inhuma-
„nité, du moins, ne te défendra point de lui
„accorder des larmes. — Saint Albón, que
„dites-vous? —— Ce que j'ai réſolu de faire,
„continue-t-il, telle eſt ma deſtinée, ſi tu hé-
„ſites un ſeul inſtant."

Hélas! livrée à vingt combats différents, partagée entre Dieu & un homme, cédant enfin à cet éternel tyran de ma vie, à mon amour, je donnai ma parole, je promis tout; & Saint Albon, le ſoir même, devoit, par une iſſue ſecrette qui aboutiſſoit à une chapelle ſouterraine, ſe rendre auprès de moi: j'abandonnois pour jamais le cloître, l'honneur, la religion; tous mes liens étoient rompus: voilà où m'avoit entraînée ma paſſion!

Quelle journée pour moi! quel bouleverſement dans mon ame! Sophie n'avoit pas eu de peine à s'appercevoir de mon trouble: tout me trahiſſoit & déceloit mon agitation: cette reſpectable amie me demanda la cauſe de cette émotion ſurnaturelle? J'eus la force de me taire; elle étoit bien éloignée d'imaginer que l'auteur de ce déſordre

affreux étoit ce Théodoſe, dont elle m'avoit vanté le zele & les lumieres : je comptois les heures, les minutes; j'attendois avec impatience le fatal inſtant, & je le redoutois comme celui de la mort même; je voulois tout dévoiler à Sophie, & je rejettois enſuite cette réſolution; je ne ſçavois à quelle idée, à quel ſentiment m'arrêter. D'un côté, j'entendois la religion me rappeller dans ſon ſein, comme une mere tendre qui gémiroit après ſon fils unique qui voudroit l'abandonner; je voyois Dieu ſe lever, prendre la foudre, m'en écraſer : de l'autre côté c'étoit le corps tout ſanglant de Saint Albon qui frappoit mes regards; il me montroit ſon cœur déchiré, ſon cœur palpitant; il me diſoit : „ contemple „ ton ouvrage; voilà ce cœur qui t'a aimé; c'eſt „ ſous tes coups qu'il a perdu la vie."

Il étoit décidé que l'amour feroit à jamais mes crimes & mes malheurs : il l'emporte. Dix heures venoient de ſonner; toute la communauté repoſoit. Je paſſe devant la cellule de Sophie; je ne pus m'empêcher de m'arrêter quelques moments à ſa porte, de me dire à moi-même : „ je trahis „ donc auſſi mon amie! elle, dont la tendreſſe „ étoit ſi pure, qui ne m'entretenoit que de la „ vertu, de cette vertu à laquelle je renonce „ pour toujours. Tu dors, Sophie! ah! le crime „ ne connoît point le repos."

Je me rends donc à cette chapelle que j'avois indiquée à Saint Albon. Dans toute autre circonſtance, la terreur eut glacé mes ſens. Cette chapelle étoit conſacrée à la ſépulture de l'ancienne maiſon de * * *; c'étoit un amas de vieux tombeaux mutilés par le tems, & ſur leſquels mon imagination allarmée me repréſentoit la mort aſſiſe. A peine eus-je fait quelques pas dans ce réduit ſombre, que la peur combattit encore davantage un amour trop audacieux. Je ſentois la terre trembler & mugir ſous mes pas; je voyois s'entr'ouvrir ces mauſolées, les pierres de ces ſépulcres s'agiter, ſe lever, les morts qu'ils renfermoient en ſortir dépouillés de leurs linceuls, croître, s'aggrandir, toucher de leurs fronts pâles & livides la voûte de la chapelle; je les voyois venir à moi, m'arrêter; ils me reprochoient d'un ton lugubre ma démarche ſacrilege; ils m'entraînoient avec eux dans la tombe; j'entendois de tous côtés retentir une voix ſombre & menaçante: malheureuſe! tu vas donc perdre le fruit de dix ans de vertus qui t'avoient tant coûté! tu vas te livrer au deshonneur, à l'opprobre! tu trahis tout! tu mourras de miſere & de honte; tu réclameras ce Dieu que tu outrages: mais il ne t'écoutera plus, il ne ſera plus tems de l'implorer; il te frappera, & ſes châtiments ne finiſſent jamais. Je répondois dans le fond de

mon cœur : mais on a ſurpris notre crédulité ; c'eſt la trahiſon qui nous a liés par ces nœuds ſacrés ; nos ames ne ſont-elles pas l'ouvrage de la divinité ? elle nous avoit unis, avant qu'on eût abuſé du miniſtere de la religion ; je retrouve mon premier époux... Ton premier époux, me diſoit cette voix funebre qui me pourſuivoit : eh ! n'as-tu pas engagé ta foi à celui qui briſe tous les nœuds, & dont les liens ſont indiſſolubles ? qu'eſt-ce qu'un homme, l'univers, tout ce qui exiſte, devant Dieu ? Mon ame n'oppoſoit à cette conviction qu'un ſeul ſentiment qui revenoit toujours m'épouvanter : ſi je ne cede point à Saint Albon, ſi je ne le ſuis pas, il ſe donnera la mort ; je le perdrai !

J'errois dans ce caveau, accablée de ma ſituation ; j'appuyois ma tête ſur ces tombeaux ; je m'en relevois pour regagner l'eſcalier qui conduiſoit à notre couvent ; je revenois, j'allois vers le ſouterrain par où Saint Albon devoit s'introduire dans cette retraite ; je retournois à ces tombeaux ; je demeurois immobile, anéantie ; je tombois ſur mes genoux ; j'implorois le ciel. Minuit approchoit ; je me ſens toucher la main : „ Eſt-ce vous, Saint Albon ? — Que voulez-„ vous dire," me répond une voix que je reconnais ? Je me trouve expirante dans les bras de Sophie. — „ Eh ! ma ſœur, quel eſt votre

„ des-

„ deſſein? à cette heure? dans ce lieu écarté? — „ Mon deſſein . . Sophie . . mon deſſein . . . je „ vous ai trompée; j'allois vous fuir; m'arra- „ cher à mon état . . . pour toujours, ſuivre „ Saint Albon qui m'eſt rendu; que ſçais-je, „ mourir, mourir loin de vos yeux."

Mon ame étoit ſurchargée de douleurs & de remords : je l'épanche toute entiere dans le ſein de mon amie; je lui apprends, au milieu des ſanglots qui me ſuffoquent, mon projet, mes combats, mes réſolutions, mon déſeſpoir. „ Oui, „ lui diſois-je, j'ai revu le Chevalier; je ſuis „ coupable de tous les crimes; Dieu ne peut „ plus me pardonner; fuyez-moi, généreuſe „ Sophie, fuyez-moi; fuyez une malheureuſe „ femme qui veut courir à ſa perte, ſe deshono- „ rer. — Vous ne vous deshonorerez point," reprit Sophie avec cette fermeté & cet aſcendant que donne la vertu: „ je vous connais: vous „ pouvez vous égarer: mais l'honneur & la re- „ ligion vous parleront toujours; vous revien- „ drez à votre devoir, à la probité; vous me „ ſuivrez. — Que je vous ſuive! & ſçavez-vous „ que je plonge un poignard dans le cœur de „ Saint Albon, ſi, dans ce moment même, il ne „ m'emmene point? & . . . je l'aime plus que „ jamais! — Vous n'irez point, Euphémie, „ vous n'irez point vous couvrir d'un opprobre

„ éternel. — Mais, Saint Albon .. — Je le „ verrai, je lui parlerai, je vous réponds de ſes „ jours. Allons, venez avec moi; craignez qu'on „ ne s'apperçoive de votre fuite; votre trouble „ m'avoit allarmée; en vain vous me le cachiez. „ J'ai couru à votre cellule; l'amitié m'a donné „ des ſoupçons; je vous ai cherchée partout; je „ ſuis venu juſqu'ici : n'y demeurons pas plus „ longtemps. Appuyez-vous ſur mon bras."

Je faiſois quelques pas, & je m'arrêtois. — „ Ah! malheureuſe amie, qu'allons-nous faire? „ permettez du moins que je le voie, que je lui „ diſe un mot, un ſeul mot. — Vous ne le „ verrez point .. ceſſez de réſiſter à l'amitié, à „ Dieu qui vous parle par ma voix, qui vous „ ramene en ſon ſein; je vous l'ai dit, c'eſt moi „ qui le verrai, qui le rappellerai à ſon état, à „ la vérité, au ciel qu'il veut trahir... C'eſt ici, „ ma tendre amie, qu'il faut s'immoler, qu'il „ faut que votre amour s'épure; aimez Saint „ Albon, mais aimez ſa vertu, ſon honneur, „ l'éternité de biens qui l'attend, s'il ſçait domp- „ ter une paſſion qui l'entraîne vers la terre; un „ triomphe ſi éclatant vous élevera tous deux „ vers le ciel, que l'homme doit ravir à force „ de combats & de victoires ſur lui-même. „ Marchons."

Il ſembloit, en effet, que Dieu m'impoſoit ſes

loix par la bouche de Sophie ; elle m'entraîne désolée, mourante, noyée dans un torrent de larmes ; je m'écriois : „ cruelle amie! je ne le „ verrai plus ! je ne le verrai plus ! . . vous nous „ percez le cœur à tous deux. —— Je vous aime „ peut-être plus que moi-même, repliquoit „ Sophie, mais votre réputation & votre hon„ neur me sont encore plus précieux que vos „ jours ; je préférerois votre mort à une existen„ ce criminelle, n'en doutez point. — Et m'in„ terdirez-vous encore la consolation de lui „ écrire ? qu'il reçoive de moi une lettre, une „ lettre où soit toute mon ame. C'est à vous," continue la courageuse Sophie, „ de lui prescri„ re ce qu'il vous doit, ce qu'il se doit à lui„ même : servez-vous de l'empire que vous avez „ sur son cœur, pour le rendre à Dieu, le „ maître & le juge de l'un & de l'autre ; ordon„ nez-lui une absence éternelle, bannissez-le „ pour jamais de vos yeux, de votre ame. L'ef„ fort est grand, sans doute, & je l'attends de „ mon amie, .." (Elle m'embrasse) . . . „ Crois„ tu, ma chere sœur, que je ne sois pas sensible „ à tes peines? elles me font mourir comme toi : „ mais considere toute l'horreur de la démarche „ où t'emportoit une aveugle passion ! Je vais „ voir Saint Albon ; je lui parlerai ; je lui por„ terai ta lettre, je lui porterai tes pleurs ; il m'é-

„ coutera; il aura pitié de ta ſituation; il t'aime;
„ voudroit-il ton deshonneur? —— Eh bien!
„ céleſte amie, divine bienfaitrice, diſpoſez de
„ mon cœur, déchirez-le, regnez-y, faites y
„ regner Dieu, la religion: je vais écrire à
„ Saint Albon, dites-lui bien . . . que je l'aime,
„ que je l'adore . . non, dites-lui que je meurs
„ de mon repentir; qu'il m'imite, qu'il n'offenſe
„ plus ce Dieu. . . Sophie, dictez-moi . . com-
„ ment lui annoncer? Sophie, aurai-je la force
„ de lui apprendre que je ne dois point l'aimer?"

Voici quelle fut ma lettre.

„ Que direz-vous de moi, Saint Albon? Au
„ lieu de vous voir, de tenir ma promeſſe, de
„ céder à un malheureux penchant, je vous
„ annonce que l'honneur, que la religion l'em-
„ porte & cette lettre eſt la derniere que vous
„ recevrez de moi. J'étois ſur les bords du pré-
„ cipice, j'en ai enviſagé toute l'horreur, & je
„ vous entraînois dans ma chûte. Qu'allions-
„ nous faire? Nous expoſer à tous les revers, à
„ toutes les humiliations, ſuites néceſſaires de
„ notre démarche criminelle; mourir dans la
„ honte & dans la douleur, ou traîner loin de
„ notre patrie, mépriſés de tous les honnêtes
„ gens, une vieilleſſe languiſſante & conſumée
„ de remords inutiles; ceſſer enfin de nous
„ aimer, parce que l'amour ne ſçauroit ſubſiſter

„ où l'eſtime ne peut être, & il nous ſeroit im-
„ poſſible de nous eſtimer, après avoir trahi des
„ engagements auſſi ſaints que les nôtres. Ou-
„ blions que nous nous ſommes vus; mourons,
„ s'il le faut, aux pieds des autels: mais appre-
„ nons à nous dompter, & que Dieu ſeul regne
„ dans notre ame: Saint Albon, on ne doit
„ point réſiſter à ce rival; qu'il triomphe entié-
„ rement de nous! que votre image . . . ô ciel,
„ oui, Saint Albon, votre ſouvenir même eſt
„ un crime.. n'ai-je pas été aſſez longtems coupa-
„ ble? Imitez-moi, quand c'étoit à vous à me
„ donner l'exemple; imitez-moi, ne ſongez
„ qu'aux maux que je vous ai cauſés, ou plutôt
„ ne vous rempliſſez que de vos devoirs; ne
„ voyez dans Conſtance qu'une infortunée . .
„ dont vous ne devez point être le complice . .
„ Ah! j'éteindrai dans des torrents de lar-
„ mes ces feux . . . je les éteindrai.. Que dis-je?
„ Saint Albon, n'appercevez point le trouble
„ de mon ame; ne voyez point les pleurs qui
„ arroſent ce billet . . ſi je vous ſuis chere . .
„ quel mot m'eſt échappé! Souvenez-vous que
„ vos jours ſont les miens, que ſi vous y atten-
„ tiez, ce ſeroit mon cœur que vous perceriez;
„ vivez pour me plaindre, pour me pleurer . .
„ Non, Chevalier, vivez pour m'oublier, pour
„ vous repentir. Nous ne nous reverrons donc

„ plus ! Adieu . . adieu pour toujours . . Ah ! „ cruel devoir ! Malheureuſe ! ne te laſſeras-tu „ point d'offenſer le ciel ? Saint Albon . . . ſur- „ tout conſervez vos jours."

J'expirois dans les ſanglots ; je voulois en écrire davantage ; eh ! comment aurois-je pu confier au papier tous les ſentiments qui m'agitoient ? Sophie s'empara de cette lettre. „ Arrêtez, lui dis-je, je n'ai point aſſez épanché mon ame, mes pleurs . . Ah ! que je lui parle, que je lui parle, Sophie ; vous ſerez préſente à notre entretien ; penſez-vous que c'eſt pour la derniere fois . . . Non, répond mon amie, vous ne le verrez point ; cette lettre ſuffira pour le toucher ; repoſez-vous ſur moi du ſoin d'exprimer vos regrets, vos remords : Euphémie, c'eſt la ſeule vertu qui vous reſte à tous deux ; ne repouſſez point le repentir ; c'eſt un effet de la grace, & Dieu ne s'eſt point encore éloigné de vous ; je vais. . . . Je vous ſuivrai, m'écriai-je. . . Sophie ne me dit que ce mot : Euphémie !" mais elle le prononça d'un ton ſi impoſant, qu'elle m'enchaîna en quelque ſorte à la place où j'étois ; tant la vertu a d'empire ſur l'humaine faibleſſe ! Je m'abandonnois au déſeſpoir. —— „ Eh bien ! cruelle, je vous obéirai ; vous ſerez ſatisfaite ; je ne verrai point Saint Albon ; vous me retrouverez expirante ; je n'exiſterai plus.

Allez plutôt lui annoncer ma mort; allez, barbare, vous applaudir à ſes yeux de votre inhumanité. . . Ah! reſpectable amie, pardonnez, pardonnez à mon égarement: Sophie, je ſens tout le prix de vos bienfaits : mais l'amour. . . Je ne connais rien ; je ne vois rien que Saint Albon. Je ne ſçais ce que je réſoudrai . . ce que je dois. . Vous ne voulez point que je vous accompagne ! Attendez-moi ici, répond Sophie. Enfermez-moi donc dans cette cellule, répliquai-je avec fureur ; puiſſiez-vouz me cacher, m'enſevelir dans le centre de la terre! Si vous ne me retenez, je ne vous promets point . . . j'irai, je volerai ſur vos pas. . Je n'ai plus de raiſon; l'honneur, le ciel, tout ſe tait dans mon ame, hors ce malheureux amour."

Sophie m'embraſſe, tire ſur elle la porte qu'elle avoit eu la précaution de fermer à la clef. —— Elle eſt partie ! elle va voir Saint Albon! hélas! que va-t-elle lui dire? En ce moment il m'attend, il m'attend! j'étois à lui pour jamais, & pour jamais je m'en ſépare ! ah ! Dieu, Dieu ! quel plus grand ſacrifice exigerois-tu?

J'étois étendue ſur la terre, que j'inondois de mes larmes : qu'eſt-ce que la mort auprès de ſemblables ſituations? tous les tourments, tous les déchirements de cœur, je les éprouvois en cet horible inſtant ; je formois des cris inarticu-

lés. Sophie rentre; je me releve avec transport: — „ Qu'a-t-il dit? . . vivra-t-il? . . m'aimera-t-il? . . a-t-il bien promis de ne me plus aimer, de m'oublier? Sophie, eſt-il bien vrai qu'il épargnera ſes jours?" Elle me rend un compte exact de ſon entretien avec Saint Albon; il s'étoit trouvé dans la chapelle à l'heure indiquée; ſon étonnement à la vue de Sophie qu'il avoit priſe d'abord pour moi, ſa douleur, ſon déſeſpoir, la promeſſe qu'il avoit faite, puiſque c'étoit moi qui lui impoſois cette loi, de reſter attaché à ſon état, de retourner au ſein de Dieu, de vivre enfin, tout me fut rapporté fidelement. Sophie ne prononçoit pas un mot qui ne me perçât le cœur de mille traits. „ Jouiſſez de votre triomphe, lui dis-je; vous devez être contente: il ne me reſte plus qu'à mourir."

Sophie avoit une piété trop véritable, une amitié trop vive & trop pure, pour ne me point pardonner tous ces tranſports que m'arrachoit l'excès de mon égarement; elle ne me répondoit que par un redoublement de zele, que par des ſoins de la plus tendre amitié; elle pleuroit avec moi; ma vie n'étoit plus qu'une langueur continuelle; le tombeau étoit tout ce que je voyois, tout ce que j'eſpérois. Je reçois une lettre de Hollande, j'y lis ces mots:

„ Je vous avois promis de reſpecter une exi-

„ ſtence qui eſt bien plus la vôtre que la mienne ;
„ j'ai tenu ma parole ; je vis, mais pour être le
„ plus malheureux des hommes, vous adorant
„ plus que jamais, & convaincu que je n'étois
„ point aimé, puiſque vous avez pu refuſer de
„ faire mon bonheur. J'ai le chagrin d'avoir
„ tenté une démarche inutile, de m'être desho-
„ noré aux yeux du monde entier, à mes propres
„ regards ; j'ai été forcé de quitter mon état ;
„ j'ignore par quelle fatalité mes ſupérieurs ont
„ été inſtruits de mon projet : ils ont ſçu tout :
„ ils ont ſçu auſſi que vous avez eu aſſez de vertu
„ pour triompher d'un amour, qui ne finira
„ qu'avec ma vie. Jouiſſez de cette fermeté que
„ j'admire, & qui m'eſt ſi funeſte : pour moi, je
„ fuis bien loin de vous imiter ; mon unique
„ occupation eſt de penſer à vous, de me rem-
„ plir de votre image. N'allez pas croire que
„ la crainte du châtiment m'ait fait prendre le
„ parti de m'affranchir d'un joug que vous m'avez
„ rendu odieux ; j'ai appréhendé avec raiſon,
„ lorſque je ſerois privé de la liberté & ſoumis
„ aux punitions impoſées par nos ſtatuts, de ne
„ pouvoir être informé ſi vous viviez, ſi vous
„ daigniez me plaindre. Eh ! me refuſeriez-vous
„ la pitié ? votre devoir, le ciel vous interdi-
„ roient-ils un faible témoignage de compas-
„ ſion ? Je ne vous parlerai plus d'un ſentiment

„ né avec nous, qui ne devoit nous quitter qu'au
„ dernier ſoupir ; non, je ne vous en parlerai
„ plus. Sans doute, il y a des douceurs atta-
„ chées à la pratique de la religion, à l'obſerva-
„ tion de ſes loix ; je ne puis goûter ce bonheur.
„ Ah ! c'en eſt fait ; mon deſtin eſt de ſentir
„ toute l'énormité de ma faute, & de ne pouvoir
„ y remédier. Faſſe le ciel que vous retrouviez
„ ce repos, auquel il ne m'eſt plus permis d'aſpi-
„ rer ! Oubliez-moi. . Eh ! qu'eſt-il beſoin que
„ je vous invite à me bannir de votre cœur ?
„ dois-je douter de votre indifférence ? Ma ten-
„ dreſſe cependant étoit ſi pure, ſi vive, ſi dé-
„ ſintéreſſée ! Ah ! Conſtance, offenſe-t-on le
„ ciel lorſqu'on aime ainſi ? Du moins écrivez-
„ moi ; ſoutenez-moi ; parlez-moi de mes
„ devoirs, de la vertu, de nos malheurs ; écri-
„ vez-moi ; ſongez que mon ame vole déjà
„ toute entiere au-devant de ces lettres ſi de-
„ ſirées. Vous aurez moins horreur de mon
„ infidélité, lorſque vous vous reſſouviendrez
„ que l'artifice a tiſſu les liens qui nous enchaî-
„ nerent l'un & l'autre ; que c'étoit la douleur
„ de vous avoir perdue qui m'a pu conduire
„ dans le cloître. Vous vivez, je vous ai revue
„ & je ne puis vous poſſéder ! Y auroit-il encore
„ pour moi de nouveaux malheurs à craindre ?
„ Conſtance, duſſiez-vous me haïr, me déte-

„ ter . . . que je n'aye point votre mort à „ pleurer."

Il y avoit encore quelques lignes qu'on ne pouvoit lire, & qui étoient effacées par des larmes. De quels nouveaux coups je fus frappée! Liſez, dis-je à Sophie, en lui remettant cette lettre; y a-t-il pour moi une ſource inépuiſable de douleurs? O mon Dieu! ſi j'ai pu t'offenſer, ne m'as-tu point aſſez punie? Voilà donc Saint Albon condamné à traîner des jours ſouillés d'opprobres, le partage d'un apoſtat! & c'eſt moi qui l'ai pouſſé dans ce précipice effroyable!

Je voulois me donner la mort; j'avois perdu toute idée de religion; j'étois tombée dans un ſombre déſeſpoir: mon ange tutélaire, Sophie me rappelloit par dégrés à la vie, à cette piété ſi conſolante; elle me preſſoit d'envoyer à Saint Albon une lettre, où tout mon pouvoir fût employé pour l'engager à rentrer dans le cloître. „ Mais," diſois-je à mon amie, „ ſi Saint Albon alloit ſubir une punition! ſi j'étois la cauſe qu'il ſouffrît un ſeul jour, un ſeul inſtant! Ne craignez point, me répondoit Sophie; on recevra Saint Albon avec douceur: la religion n'inſpire point d'autres ſentiments; ramené par le repentir, il ſera aſſuré de l'indulgence de ſes ſupérieurs; ils borneront ſa peine à quelques remontrances dictées par le zele. Envi-

ſagez tout ce que le Chevalier vous devra, l'honneur, l'eſtime de ſes compatriotes, bien plus, le retour à la vertu, à la religion, le bonheur de rentrer en grace avec ce maître ſuprême, infini dans ſes vengeances, comme dans ſes bontés. Ouvrez les yeux, ma chere Euphémie: frémiſſez du châtiment terrible qui menace ce malheureux, s'il meurt affranchi du joug que Dieu même nous impoſe. C'eſt alors qu'il faudroit le pleurer, & toutes vos larmes, ma ſœur, ne l'arracheroient point à un ſupplice éternel."

Vaincue par les diſcours de Sophie, j'écris donc à Saint Albon; elle me conduiſit la plume, & ne m'accorda pas la moindre expreſſion qui eût pu réveiller un amour trop malheureux: je ne parlois au Chevalier que de ſes devoirs, que de l'obligation où il étoit de ſe rendre à ſes liens ſacrés. Cette lettre me paraiſſoit dure: qu'elle étoit loin d'exprimer les tranſports qui m'agitoient! Sophie y joignit une des ſiennes. Je comptois les jours, les heures juſqu'au moment où je devois recevoir la réponſe. Ah! me diſois-je, j'étois bien perſuadée que cette lettre affligeroit Saint Albon; je lui aurai cauſé la mort! Si j'avois pu lui tracer un mot, un ſeul mot... s'il ſçavoit que je l'aime encore... cruelle Sophie! vous n'avez pas mon cœur!

Je paſſai pluſieurs années dans un tourment qui ne peut ſe concevoir. Souvent j'accablois de reproches mon amie ; c'étoit elle qui m'avoit dicté cette lettre fatale ; enſuite je la priois de m'excuſer. Je connaiſſois trop l'acharnement de mon malheur pour être incertaine ſur le ſort du Chevalier ; je ne doutois point qu'il n'eût perdu la vie, & que ce ne fût moi qui lui euſſe porté le coup mortel.

Sophie & moi, par un événement étranger au récit de mes infortunes, nous fûmes transférées dans ce couvent ; je rends graces au ciel de m'y avoir conduite : je vous y ai connue ; j'ai pu vous adreſſer mes derniers ſoupirs : car je regarde, ma fille, l'écrit que je vous envoie, comme les reſtes d'une ame qui eſt prête à me quitter.

Le changement de demeure n'en avoit point apporté à mes ſentiments ; & dans quels lieux aurois-je pu me ſouſtraire à cette funeſte paſſion ? Je me promenois ſeule, un ſoir, dans notre jardin ; la rêverie m'avoit entraînée au bout d'une allée obſcure : la mélancolie cherche toujours les endroits les plus ſombres ; le chagrin auroit-il ſes plaiſirs, & l'ame trouveroit-elle de la douceur à ſe pénétrer du ſujet de ſes peines, & à pleurer ſur elle-même ? Vous ſçavez que nos murs touchent à ceux du couvent des religieux de * * *. Je ſuis tout à coup épouvantée par des

gémiſſements, que je ne pouvois diſtinguer; je croyois me tromper: j'avance: le bruit augmentoit à meſure que j'approchois; bientôt des ſons plus articulés frappent mon oreille; j'entends diſtinctement ces paroles: „ Je ne demande „ point qu'on me délivre de ma priſon; tout ce „ que j'implore de l'humanité, c'eſt de faire „ parvenir une lettre à ſon adreſſe..." J'apperçois de la lueur à travers les pierres qui ſe mouvoient: la frayeur me ſaiſit; je veux fuir; un mouvement plus fort que moi, & que je n'aurois pu définir, me ramene: je prête mon ſecours pour écarter ces pierres; pluſieurs ſe briſent & roulent à la fois. Quelle image me frappe! un homme enchaîné au milieu du corps, un cachot éclairé d'une lampe; près de la muraille étoit une table, ſur laquelle il y avoit quelques livres & une tête de mort. „ Je n'ai point réclamé votre ſecours, me dit ce malheureux, pour me ſauver de ce tombeau; j'y veux mourir: daignez ſeulement vous charger de cette lettre . . ." Je ne le laiſſe pas achever; je pouſſe un cri affreux, & je tombe à ſes pieds. Je r'ouvre les yeux. — „ Saint Albon, c'eſt-vous!" Il leve la tête. — „ Conſtance!" Saint Albon (en effet c'étoit lui-même) ne put prononcer que mon nom; ſa bouche étoit demeurée entr'ouverte, ſes yeux étoient égarés; il me tendoit les bras.

Ah! ma chere fille, quel ſpectacle! „ Quoi! m'écriai-je, c'eſt vous, cher infortuné! Que vois-je? — Votre ouvrage," me répond-il; „ il n'importe, je bénis dans vos coups, ceux de la Providence. Conſtance, c'eſt Théodoſe que vous retrouvez; Saint Albon n'exiſte plus; Dieu triomphe enfin. Je vous avois tracé avec mon ſang même cette lettre, où je vous reprochois votre inhumanité, où je vous repréſentois que la religion ne défendoit point que vous fuſſiez ſenſible à ma cruelle ſituation."

Je prends cette lettre, que j'arroſe de mes larmes. „ Jugez, pourſuit Saint Albon, de votre pouvoir ſur moi. Vous m'écrivez en Hollande: plus docile encore à votre voix qu'à celle de mon devoir, je revole vers la France; je cours me jetter aux pieds d'un de nos ſupérieurs, lui montrer mon repentir; je ne lui cache point que c'étoit vous qui me rameniez à mon état; je m'applaudiſſois de votre victoire, & je me promettois de vous en inſtruire: on n'a point égard à ma franchiſe & à mes remords; pour toute réponſe, on m'entraîne dans ce ſouterrain, où Dieu, depuis cinq années, ſans doute pour me donner le tems de pleurer mes fautes, entretient un ſouffle expirant. Conſtance! je ſuis nourri du pain de la douleur, & je m'abreuve de mes larmes; ce Dieu ſuprême m'a éclairé du flambeau

de l'infortune; c'eſt ce que je vous apprenois par cet écrit que je vous prie de conſerver; vous y verrez combien je gémis de mes égarements, que mon ame... non, Conſtance, non, mon amour ne doit plus vous offenſer, ni irriter le ciel: c'eſt l'attachement le plus pur, c'eſt la tendreſſe innocente d'un frere pour une ſœur qui, après Dieu, eſt ce qu'il aime le plus; je ne vous demande que vos pleurs, que vos prieres; adreſſez-les à cet Etre ſi bienfaiſant, obtenez-en mon pardon. Je vous l'ai dit: je ne cherchois point à ſortir de ce cachot; je voulois ſeulement que vous fuſſiez informée que je reſpire encore, que mon cœur eſt changé... Me tromperois-je, Conſtance? Votre vue... Dieu, Dieu permettra que vous receviez mes derniers ſoupirs."

Eſt-il poſſible, ma chere fille, d'exprimer tout ce que je ſouffrois? Mes yeux étoient fixés ſur Saint Albon; je ne pouvois former que des cris; j'étouffois dans les ſanglots. — „ Quoi! Saint Albon, c'eſt vous, c'eſt vous que j'ai plongé dans ce gouffre de malheurs! Je vous ai chargé de ces chaînes! — Je les ſupporte avec plaiſir, puiſque je vous ai obéi; vous m'avez rendu à Dieu; je veux vivre & mourir pour lui; j'ai eu la conſolation de vous voir... Ah! Conſtance, fuyez-moi, fuyez... je ſens... je ſens que pour ceſſer de vous aimer, il faut que je ceſſe d'exiſter." Et

Et auſſitôt il prend dans ſes mains cette tête de mort qui étoit devant lui : „ voilà, continue-t-il d'une voix lugubre, ce que je vais bientôt devenir! que cette image ſoit entre vous & moi ! voilà à quoi je vais reſſembler! & lorſqu'on eſt ſur le point de ſubir un changement ſi affreux, doit-on oſer aimer?"

Saint Albon & moi nous nous exhortions mutuellement à repouſſer un ſentiment qui venoit toujours nous ſurprendre. Peut-être, hélas ! dans ce moment où nous nous promettions d'abjurer une tendreſſe criminelle, dans ce même moment brûlions-nous plus que jamais. L'humanité a tant de peine à ſe vaincre, & les paſſions ont des reſſorts ſi cachés ! il eſt ſi difficile de ſurmonter un penchant que nous avons reçu preſque avec l'exiſtence ! Cependant je m'efforçois de faire croire au Chevalier que nous étions devenus les maîtres de notre cœur, & que c'étoit la piété ſeule qui m'animoit ; je voulois m'en impoſer à moi-même; je lui appris quelle raiſon m'avoit amenée dans cette nouvelle retraite. Après une longue converſation, nous nous ſéparâmes ; il me fit donner ma parole que je le reverrois ; nous rétablîmes les pierres, de façon qu'on ne pouvoit ſoupçonner qu'elles euſſent été dérangées.

De retour chez moi, je me remplis d'une avanture ſi extraordinaire; c'étoit un ſonge que le réveil me rendoit encore plus effrayant: je ne ſçavois à quel parti m'arrêter. Je cachai à Sophie, & j'aurois voulu cacher à moi-même que j'avois retrouvé Saint Albon; j'allois ſouvent le voir; je lui portois à manger; je pleurois ſur ſes fers; c'étoit lui qui me conſoloit; il m'avouoit qu'il n'avoit jamais paſſé de jours plus heureux, que ma compaſſion le retenoit à la vie, que j'avois changé ſa priſon en un lieu de délices, & il demandoit au ciel d'expirer en ma préſence.

Mon amie un jour me ſurprit au moment que j'étois prête à m'ouvrir la priſon du Chevalier. „ Où allez-vous, me dit-elle?" Je lui réponds avec emportement: „ réparer ce qu'a fait votre barbarie; tenez, voyez." Je fais tomber les pierres: elle reconnaît Théodoſe; elle apprend ſes nouveaux revers, & elle verſe des larmes avec nous.

Sophie cependant ne put s'empêcher de me faire des repréſentations. „ Eh quoi! ma chere amie, me dit-elle, vous vous expoſez l'un & l'autre à de pareilles épreuves! Vous êtes-vous bien interrogée? eſt-ce bien la pitié qui vous conduit? ne cédez-vous qu'au deſir de ſoulager un malheureux qui a beſoin du ſecours de com-

paſſion ? Euphémie, vous vous trompez tous deux; jamais vous n'avez été plus proche de l'abîme. Mais la religion, lui répondis-je, ordonne-t-elle qu'on laiſſe mourir de miſere & de faim un infortuné? .. Sophie, c'eſt moi qui ai fait tous ſes malheurs, & vous voulez que je l'abandonne! —— Non, je ne veux point que vous l'abandonniez: je veux que vous vous repoſiez ſur moi du ſoin d'adoucir ſa malheureuſe ſituation; je tenterai tout pour lui être de quelque utilité: mais vous, ſi vous m'en croyez, ſi la religion vous parle encore, vous ne le verrez jamais. Et quand vous ſeriez aſſurée que cette démarche n'offenſeroit pas le ciel, penſez-vous que vos entrevues avec Théodoſe puiſſent reſter longtems cachées? Enviſagez-vous la rigueur des châtiments qui l'attendent, ſi l'on vient à découvrir que ſa priſon vous eſt ouverte?"

Ces dernieres paroles de Sophie me troublerent plus que ſes reproches & ſes craintes ſur ma piété chancelante; je connus aiſément que Saint Albon étoit menacé d'un danger inévitable; je ne m'arrêtai pas aux promeſſes de Sophie; j'étois bien perſuadée qu'elle feroit tous ſes efforts pour obliger Saint Albon; mais le ſentiment qui m'enflammoit encore, ne me permettoit pas dans une telle circonſtance, de m'en

rapporter à d'autre qu'à moi-même ; c'étoit à moi de m'occuper du ſoin de ſecourir le Chevalier.

J'imagine un projet ; j'écris au ſupérieur de *** , que je le priois avec inſtance de paſſer à notre couvent, & de m'accorder une demi-heure d'entretien : il ſe rend à mon invitation. Après m'être excuſée ſur la témérité de ma démarche: „ mon pere, lui dis-je, permettez que je vous parle à genoux." Il m'interrompt: „ ma ſœur, je ne le ſouffrirai point. — Je pourſuis : oui, mon pere , je me jette à vos pieds comme à ceux de Dieu même ; vous le repréſentez ſur la terre, ce Dieu de bonté, de clémence : c'eſt donc à vous que j'oſe avoir recours." Ce religieux, pénétré déjà de compaſſion, veut abſolument que je me releve : je lui obéis, je m'aſſieds, & je lui fais un détail du triſte enchaînement de mes diſgraces ; je n'omets aucune circonſtance ; j'appuie ſur l'horrible trahiſon qui nous avoit enſevelis l'un & l'autre dans le cloître. Cet homme reſpectable me paraît attendri. „ Mon pere, m'écriai-je, c'eſt donc au nom de l'humanité, au nom de la religion que je vous implore ; j'attends de votre pitié qu'on retire de cet affreux ſéjour l'infortuné Théodoſe, & qu'il ſoit remis au nombre de vos religieux. Je n'ignore point qu'il

s'eſt accuſé à vos yeux d'avoir tenté de me ſéduire, & de m'enlever à mon état : connaiſſez la vérité : c'étoit moi qui lui avois ſuggéré ce deſſein ſacrilege ; c'eſt moi qui lui ai fait oublier ſon devoir, l'honneur, Dieu même : un remords heureux m'a empêchée de le ſuivre dans les pays étrangers, quoique ce complot fût mon ouvrage ; c'eſt donc moi qui ſuis la ſeule coupable, & qui mérite d'être punie. Mais que Théodoſe voye briſer ſes fers, & je me ſoumets à tous les châtiments... Mon pere, (je retombe à ſes genoux) me refuſerez-vous cette grace ? Je vous donne ma parole que jamais je ne reverrai Théodoſe ; non, jamais je ne le reverrai ; je ne lui écrirai même point ; il ne ſçaura pas ſi, après l'avoir retrouvé, cette ſéparation me coûte la vie... Un repentir véritable l'a ramené aux autels ; qu'il y trouve cette indulgence dont Dieu nous a donné l'exemple. Vous ne me répondez point... Si vous rejettez ma priere, je ne connais plus rien ; j'irai, j'irai aux pieds du trône y porter mes larmes, mon déſeſpoir ; toute la terre ſera inſtruite de mes faibleſſes, de mes égarements.. tout apprendra que je ſuis criminelle ; on me condamnera ; je ne m'aveugle point, je ſerai deshonorée ; mais je ſouffrirai tous les opprobres, toutes les punitions, le deshonneur ; je

mourrai contente, ſi j'ai pu ſauver ce que j'ai tant aimé (j'ajoute avec des ſanglots) ce que peut-être j'aime encore . . Mon pere, me l'accorderez-vous, cette grace? — Vous ſerez ſatisfaite," me répond ce religieux touché de ma douleur. „ Il y a peu de tems que je ſuis dans la maiſon; je hais ces rigueurs tyranniques, ſi contraires à la pureté de notre morale; oui, Théodoſe ſera libre. Mais vous m'aſſurez qu'il ſent l'énormité de ſes fautes, que vous ne vous verrez plus, que vous ne vous écrirez plus? — Je promets tout, tout, mon pere: qu'il vive, qu'il ſoit heureux, qu'il m'oublie, & que je meure!"

Je cours à Sophie. — „ Partagez ma joie; j'arrache Théodoſe à ſa priſon; j'ai parlé: on m'accorde ſa liberté . . Sophie, je ne le verrai plus: mais il me devra ſon bonheur. Pour moi, je ne veux plus m'occuper que de Dieu."

Je m'applaudiſſois de ma démarche; je goûtois un plaiſir ſecret à m'être accuſée pour juſtifier Saint Albon. Et en effet, me diſois-je, ne ſuis-je pas la premiere coupable? Si le Chevalier ne m'eût point connue, qu'il ne m'eût point aimée, auroit-il trahi ſes vœux? Malheureuſe Euphémie! ne t'entretiens que du bonheur d'avoir rompu la chaîne de l'infortuné Théodoſe; oublie-toi, immole-toi; eſt-ce aſſez du

ſacrifice-de ton cœur, de tes jours, pour acquitter tout ce que tu devois à ce funeſte amour?

Je m'efforçois de recueillir le fruit de ce triomphe apparent. Une main inconnue me remet ce billet: „ Je n'ai pas joui longtems de vos bien-„ faits, ſi l'on peut donner ce nom au ſervice cruel „ que vous m'avez rendu; j'étois dans un cachot, „ courbé ſous le poids des fers: mais je vous „ voyois, je pouvois vous confier mes peines; „ vous eſſuyiez mes pleurs, vous me diſiez que „ je vous étois encore cher; je me ſuis vu enle-„ ver ce plaiſir, le ſeul qui me retenoit à la vie; „ je n'ai pu ſupporter le jour, privé de votre „ préſence; au moment où je vous écris, je ſuis „ étendu ſur le lit de mort. Conſtance . . dans „ ce moment terrible, mentirois-je à Dieu? il faut „ vous l'avouer: je n'ai jamais ceſſé de vous „ aimer; il eſt vrai que cet amour s'étoit épuré „ dans l'adverſité & dans les ſouffrances. Sou-„ venez-vous que le ciel m'avoit formé pour „ être votre époux; ſi je l'offenſe ce ciel, c'eſt „ malgré moi; je lui en demande un ſincere par-„ don: mais il faut que mon cœur ait perdu tout „ ſentiment pour n'être point rempli de votre „ image. Puiſſe ma mort déſarmer un Dieu ir-„ rité! Conſtance, joignez vos larmes & vos „ prieres aux miennes; c'eſt le dernier témoi-

„ gnage de généroſité que j'attends de votre ame
„ ſi compatiſſante. Adieu, adieu pour jamais.
„ J'ai fait vos malheurs, me le pardonnez-vous?
„ Je vois l'éternité s'approcher . . ô mon Dieu.
„ je me jette dans le ſein de ta bonté!"

La mort de Saint Albon fut en quelque ſorte la mienne; je n'avois point été préparée à ce dernier coup: il m'accabla. Je n'exiſtois plus que par l'amitié de Sophie; elle ſeule retenoit le ſouffle de vie qui me faiſoit reſpirer. Cette amie infatigable redoubloit ſes ſoins; elle recevoit dans ſon ſein le peu de larmes qui étoit reſté dans mes yeux preſque éteints à force de pleurer. Tous ces ſacrifices ne ſuffirent point à la juſtice de Dieu; il voulut appéſantir ſon bras vengeur, & ne me laiſſer aucune conſolation ſur la terre, pour me faire éprouver qu'il eſt le ſeul que nous devons aimer; oui, ſans doute, il eſt le ſeul qui mérite notre hommage, notre attachement, tout notre cœur. Il m'avoit fait deſcendre ſur les premieres marches du tombeau: il acheva de m'y plonger. Sophie tombe malade; mon ame ſe réveille de ſon anéantiſſement de douleur, pour être ſaiſie de nouvelles craintes; je ſens encore que j'ai un cœur capable d'aimer, ſuſceptible de recevoir de nouvelles bleſſures. La maladie de ma bienfaitrice devient dangereuſe, enfin

enfin tout ce qui m'intéreſſoit dans le monde, mon amie, mon unique amie, mon ſeul ſoutien, Sophie va mourir: elle fait écarter nos compagnes, & me tient ce diſcours, qui ſera toujours gravé dans ma mémoire: „ Ne pleurez point, ma chere Euphémie, réjouiſſez-vous plutôt avec moi d'une fin qui nous eſt deſtinée à tous; je brûle d'être réunie à l'auteur de mon être; il a été le digne objet de mes affections; je n'ai vécu que pour l'aimer, que pour l'adorer; je lui offre encore mon dernier ſoupir: puiſſe-t-il l'agréer & me pardonner mes fautes, en faveur de cette confiance ſans bornes que j'ai en ſa miſéricorde! Tout ce qui m'afflige, c'eſt que vous allez être privée d'une amie qui pouvoit vous être néceſſaire; j'oſe dire plus, vous n'en trouverez point de plus tendre. Euphémie, je vous en conjure, par les derniers tranſports de cette amitié qui vous fut chere, revenez entiérement à Dieu que vous avez ſi longtems abandonné; que votre amour pour lui, votre réſignation à ſes volontés, ſoient le prix de ma mort! N'enviſagez que ce ciel où doivent tendre tous nos vœux. Euphémie, voilà la ſource du bonheur; il n'y en a point d'autre... Me promettez-vous bien de retourner à ce Dieu qui vous appelle?"

Sophie me tendit la main; je ne pus que la

ſerrer & la baigner de mes larmes. Enfin j'ai tout perdu, tout. . . Sophie n'eſt plus. Je la couvre encore de mes baiſers, de mes pleurs; je lui adreſſe encore mes gémiſſements & mes ſanglots; ſes yeux où paraiſſoit briller une ſainte confiance, étoient tournés vers le ciel; tout ſon viſage reſpiroit ce doux éclat, cette ſplendeur de l'heureuſe immortalité, cette ſérénité inexprimable, le partage des ames pures qui s'envolent dans le ſein du Dieu qui les a créées.

Ma généreuſe amie ne m'a point abandonnée; ſans doute je dois à ſes prieres l'adouciſſement que j'éprouve dans mes peines; mes dernieres larmes ont moins d'amertume; la religion eſt venue auprès de moi prendre ſa place; elle me tient lieu aujourd'hui de tout; je ſens avec plaiſir que je vais bientôt rejoindre mon amie. . . Parlerai-je de Théodoſe? ah! Seigneur, vous offenſerois-je, ſi je deſirois de le revoir dans l'aſyle du pur amour? ne lui auriez-vous point pardonné? mes pleurs, grand Dieu, ne vous auroient-ils pas déſarmé?

Ma fille, vous voyez ce qu'il en coûte, lorſqu'on eſt livré aux paſſions; le cloître eſt un lieu de tourments pour les ames infectées du levain terreſtre: pour celles qui ont les vertus, la pu-

reté, la ferveur de Sophie, c'eſt un ſéjour de félicité & de délices. Pénétrez-vous bien de la religion, ma chere enfant; ſoyez perſuadée que fortifiée par ſes principes, on n'a rien à déſirer ni à craindre ici-bas. Que ſont les affections humaines près de l'amour divin! Déjà je ne vois plus la terre que comme un point dans l'infini, & je m'éleve à l'éternité.

*L'authenticité de ces* MÉMOIRES *recevra une nouvelle force des deux morceaux que j'ajoute ici. On y verra cependant que l'hiſtoire n'eſt pas rendue auſſi fidelement que je la publie d'après les originaux.*

*Le premier extrait eſt emprunté du* Spectateur Anglais, *Tome II, Diſcours* 40.

*Le ſecond eſt pris de la ſeconde partie du Tome I, des* Variétés curieuſes & amuſantes, &c.

EXTRAIT DU SPECTATEUR ANGLAIS.

CONSTANCE (1) étoit une jeune Demoiſelle d'un eſprit & d'une beauté fort extraordinaires, mais aſſez malheureuſe pour avoir un pere qui avoit acquis de grands biens par ſon induſtrie,

(1) On a ſuivi la traduction qui eſt connue.

& qui faiſoit conſiſter ſon bonheur à les poſſéder, ou plutôt à en être lui-même l'eſclave. Théodoſe étoit le fils puîné d'un gentilhomme tombé en décadence, qui avoit de l'eſprit, de l'éducation, du ſavoir & de la vertu. A l'âge de vingt ans, il eut le plaiſir de ſe trouver pour la premiere fois avec Conſtance, qui étoit alors dans la quinzieme année. Leurs maiſons paternelles n'étoient qu'à peu de lieues l'une de l'autre; de ſorte qu'il eut ſouvent occaſion de la revoir enſuite; & que par les avantages de ſa bonne mine & d'une converſation agréable, il fit une ſi profonde impreſſion ſur le cœur de la Demoiſelle, que le tems ne pût jamais l'effacer. D'ailleurs, il n'étoit pas moins ſenſible lui-même aux charmes de Conſtance. Une longue habitude ne ſervit qu'à leur découvrir de nouveaux attraits, & à les animer d'une paſſion mutuelle qui influa ſur tout le reſte de leur vie. Mais au milieu des plaiſirs innocens qu'ils goûtoient enſemble, il arriva par malheur que les deux peres devinrent ennemis irréconciliables, ſur ce que l'un s'eſtimoit trop par ſa naiſſance & l'autre par ſes richeſſes. Le pere même de Conſtance porta ſon animoſité ſi loin, qu'il eut de l'averſion pour Théodoſe, lui défendit l'entrée de ſon logis & ordonna à ſa fille de ne le plus voir, ſous

peine d'encourir ſon indignation. Il n'en demeura pas à cette démarche, & afin d'ôter à ces amants l'eſpérance dont ils ſe flattoient, qu'il pourroit arriver quelque conjoncture favorable qui aideroit à les réunir, il jetta les yeux ſur un gentilhomme bien fait & riche, qu'il deſtina pour le mari de ſa fille. Il n'eut pas plutôt pris ſes meſures à cet égard, qu'il dit à Conſtance qu'il avoit deſſein de la donner à un tel gentilhomme, & que les nôces ſeroient célébrées un tel jour. Conſtance intimidée par l'autorité de ſon pere, & qui ne pouvoit rien alléguer contre un mariage ſi avantageux, en reçut la propoſition avec un ſilence plein de reſpect, que ſon pere ne manqua pas de louer, puiſqu'il ſied toujours bien à une jeune fille en pareil cas. Le bruit de ce mariage pénétra bientôt juſqu'aux oreilles de Théodoſe, qui après un long tumulte de différentes paſſions qui s'éleverent alors dans ſon cœur, écrivit à ſa maîtreſſe le billet ſuivant:

„ Il y a quelques années que je faiſois tout „ mon bonheur de penſer à ma chere Conſtan- „ ce: mais cela même fait aujourd'hui mon plus „ grand ſupplice. Faut-il donc que j'aye le „ chagrin de vous voir poſſédée par un autre? „ Les ruiſſeaux, les prairies & les champs où „ nous avons eu de ſi longs & de ſi doux entre-

„ tiens, me ſont devenus inſupportables; la vie
„ même eſt un fardeau que je ne puis ſoutenir.
„ Puiſſiez-vous vivre longtems heureuſe dans
„ ce monde! mais oubliez qu'il y ait jamais eu
„ un tel homme que

THÉODOSE.

Ce billet fut rendu dès le ſoir même à Conſtance, qui s'évanouit en le liſant: mais elle eut bien de plus grandes allarmes le lendemain matin, lorſque deux ou trois meſſagers vinrent coup ſur coup à ſon logis pour s'informer de Théodoſe, qui étoit ſorti de ſa chambre environ minuit, & qu'on ne retrouvoit plus. La profonde mélancolie qui l'avoit ſaiſi depuis quelque temps, faiſoit tout craindre à ſon égard. Conſtance perſuadée qu'il n'y avoit que le ſeul bruit de ſon mariage qui pût le réduire à quelque extrêmité fâcheuſe, étoit inconſolable: elle ſe reprochoit la trop grande facilité qu'elle avoit eue à y donner les mains, & regardoit ſon nouvel amant comme le meurtrier de Théodoſe. Elle réſolut de s'expoſer à toute l'indignation de ſon pere, plutôt que de conſentir à un mariage qui lui paraiſſoit ſi criminel & ſi plein d'horreur. Le pere ſatisfait d'être délivré de Théodoſe, & de pouvoir garder ſon argent, ne ſe mit pas fort en peine du refus obſtiné de ſa fille, & trouva les

moyens de s'excuſer auprès de ſon prétendu beau-fils, qui n'avoit accepté ſes offres que par des vues d'intérêt, ſans que l'amour y eût aucune part. Conſtance ne chercha plus de remede à ſon mal, que dans la dévotion & les exercices de piété ; elle s'y adonna d'une telle maniere, qu'au bout de quelques années elle obtint une certaine tranquillité d'eſprit, & qu'elle réſolut de paſſer le reſte de ſes jours dans un cloître. Son pere fut ſi peu choqué de ce deſſein, qui alloit à épargner ſa bourſe, qu'il y conſentit de bon cœur, & qu'il la mena lui-même à une ville voiſine, pour en voir l'exécution. Elle étoit alors dans la vingt-cinquieme année de ſon âge & dans toute la fleur de ſa beauté. D'ailleurs, il y avoit ici un religieux qui étoit en grande réputation par ſa vertu & ſa vie exemplaire; & comme les Catholiques-romains, qui ſe trouvent accablés ſous le poids de quelque épreuve, s'adreſſent à leurs plus célebres confeſſeurs pour en obtenir des avis charitables, notre affligée voulut ſe confeſſer à ce bon religieux.

Mais revenons à Théodoſe, qui le même jour de ſon départ ſe rendit à un couvent de la ville où Conſtance alla demeurer enſuite, & qui après avoir exigé le ſecret de tous les peres (ce qu'on ne refuſe pas en certaines occaſions importan-

tes) ſe fit de leur ordre, avec une ferme réſolution de ne plus penſer à ſa maîtreſſe, qu'il croyoit mariée à ſon rival depuis le jour fixé pour les nôces. Plein d'ardeur pour ſe dévouer à la religion, il avoit ſi bien étudié, qu'il ne tarda pas à recevoir les ordres ſacrés, & qu'en peu d'années il devint célebre par la ſainteté de ſes mœurs, & les pieux ſentiments qu'il inſpiroit à tous ceux qui converſoient avec lui. C'étoit le ſaint homme que Conſtance avoit choiſi pour être le dépoſitaire de ſes plus ſecrettes penſées, quoiqu'elle ignorât ſon véritable nom, & qu'il n'y eût perſonne qui connût ſa famille, que le ſeul prieur du couvent. Le gai, l'aimable Théodoſe portoit le nom du pere François, & il étoit ſi déguiſé par ſa longue barbe, ſa tête raſe & l'habit de l'ordre, qu'on n'auroit jamais trouvé l'homme du monde dans le vénérable religieux.

Un matin qu'il étoit enfermé dans ſon confeſſional, notre belle affligée vint ſe proſterner à ſon côté, & lui offrir l'état de ſon ame. Après lui avoir fait l'hiſtoire d'une vie pleine d'innocence, elle ne put retenir ſes larmes, quand elle vint à toucher ces endroits où il avoit eu lui-même tant de part. „ Je crains, lui dit-elle, que ma conduite n'ait cauſé la mort d'un homme, qui n'avoit d'autre défaut que celui de me trop aimer.

Il n'y a que Dieu ſeul qui ſache juſqu'à quel point je l'aimois, lorſqu'il étoit en vie, & quelle a été ma douleur depuis ſa mort." Elle fit ici une pauſe, & leva ſes yeux baignés de larmes vers le bon pere confeſſeur, qui étoit ſi ému de ſon triſte récit, qu'à peine eut-il la force de lui dire d'une voix entrecoupée de ſanglots & de ſoupirs, de vouloir continuer ſon hiſtoire. Elle obéit à ſes ordres, &, au milieu d'un torrent de larmes, elle acheva de lui expoſer tout ce qu'elle avoit ſur le cœur. Le bon religieux ſentit une ſi vive émotion de l'état où il voyoit ſa pénitente, qu'il ne put arrêter le cours de ſes larmes, & que dans les tranſports de ſon ame, la planche ſur laquelle il étoit aſſis, s'agitoit ſous lui. Conſtance qui le crut touché de compaſſion envers elle, & pénétré d'horreur pour ſon crime, lui parla du vœu où elle étoit réſolue de s'engager, comme d'une démarche capable d'expier ſes fautes, & du ſeul ſacrifice qu'elle pouvoit offrir à la mémoire de Théodoſe. A l'ouïe de ce nom qu'il n'avoit pas encore entendu prononcer depuis ſi longtemps, & à la vue d'une fidélité ſans exemple, de la part d'une Demoiſelle qu'il croyoit depuis bien des années entre les mains d'un autre, le bon pere, qui s'étoit déjà un peu affermi, éclata de nouveau & fondit en larmes.

Au milieu des intervalles de ſa douleur, à peine avoit-il la force d'exhorter ſa pénitente accablée ſous le poids de ſon affliction, à prendre courage & à ſe conſoler, de lui dire que ſes péchés lui étoient pardonnés, que ſon crime n'étoit pas ſi grand qu'elle ſe l'imaginoit, qu'elle ne devoit pas s'affliger outre meſure. A la faveur de ces courtes périodes, il ſe remit aſſez bien pour lui donner l'abſolution dans les formes, & la prier de revenir le lendemain, afin qu'il l'encourageât à exécuter ſes pieuſes intentions, & qu'il lui départît de ſalutaires avis à cet égard. Conſtance ſe retira pleine d'un nouveau zèle, & ne manqua pas de ſe rendre le jour ſuivant auprès de ſon directeur. Théodoſe qui s'étoit muni de bonnes & ſaintes penſées, propres à cette occaſion, anima ſa pénitente le mieux qu'il lui fut poſſible, à remplir tous les devoirs de la vie religieuſe qu'elle vouloit embraſſer, & à bannir de ſon eſprit ces craintes mal fondées qui le tyranniſoient, avec promeſſe de lui donner de tems en tems ſes avis charitables, d'abord qu'elle auroit pris le voile. „ Les regles, ajouta-t-il, de nos différents ordres, ne permettent pas que je vous aille voir: mais comptez que je me ſouviendrai toujours de vous dans mes prieres, & que je vous inſtruirai ſouvent par mes lettres. Marchez avec

ſoie dans la glorieuſe carriere qui vous eſt ouverte, & vous trouverez bientôt cette paix & cette ſatisfaction de l'ame, que le monde ne ſauroit donner."

Conſtance fut ſi animée par le diſcours du pere François, qu'elle fit ſon vœu dès le lendemain. D'abord qu'on eut achevé toutes les cérémonies de ſa réception, pour ſuivre la coutume, elle ſe retira dans ſon appartement avec l'abbeſſe.

Celle-ci informée dès la nuit précédente de tout ce qui s'étoit paſſé entre le pere François & ſa novice, remit à la derniere un billet de l'autre, qui lui écrivoit en ces termes: „ Pour „ vous faire goûter les prémices de ces joies „ & de ces conſolations que vous devez attendre „ de la vie que vous venez d'embraſſer, je dois „ vous avertir que ce Théodoſe dont vous „ déplorez la mort, eſt encore en vie, & que „ le pere à qui vous vous êtes confeſſée, étoit „ autrefois ce Théodoſe que vous plaignez tant. „ Le mauvais ſuccès de nos amours nous attirera „ plus de bonheur que nous n'en aurions pu „ eſpérer de leur réuſſite. La Providence a „ diſpoſé de nous pour notre avantage, quoi- „ que ce n'ait pas été ſelon nos deſirs. Oubliez „ que Théodoſe fût au monde: mais ſouvenez- „ vous qu'il y a un homme qui ne ceſſera de

„ prier Dieu pour vous en qualité du PERE „ FRANÇOIS."

Conſtance, qui à la vue de ce billet réfléchit ſur le ton de voix, les manieres & l'émotion de ſon confeſſeur, ne manqua pas d'y trouver d'abord Théodoſe. Après avoir pleuré de joie: „ c'eſt aſſez, dit-elle, Théodoſe eſt en vie; je paſſerai le reſte de mes jours en paix & ſans aucun chagrin."

Toutes les lettres que le pere lui écrivit enſuite, ſont gardées dans le monaſtere où elle réſidoit, & l'on en fait ſouvent la lecture aux jeunes religieuſes, pour leur inſpirer la vertu & de bonnes réſolutions. Il y avoit dix années ou environ que Conſtance étoit ici, lorſqu'une fievre maligne y ſurvint, qui emporta une infinité de gens, au nombre deſquels ſe trouva Théodoſe. Sur le point de mourir, ce bon pere lui envoya ſa bénédiction, conçue en des termes fort tendres: mais attaquée alors du même mal, elle étoit déjà en délire & hors d'état de la recevoir. Peu de jours après, Conſtance eut un de ces bons intervalles qui précedent d'ordinaire la mort dans les maladies de cette nature: deſorte que l'abbeſſe avertie par les médecins qu'elle n'en pouvoit pas revenir, lui dit que Théodoſe venoit de la dévancer, & que, dans ſes derniers

moments, il lui avoit envoyé ſa bénédiction. Conſtance la reçut avec un plaiſir extrême, & ſupplia l'abbeſſe de permettre qu'elle fût enterrée auprès de Théodoſe. „ Mon vœu, ajouta-t-elle, ne s'étend pas au-delà du tombeau, & je me flatte que ma demande ne ſçauroit le violer." Elle mourut bientôt après, & on lui accorda ſa requête.

On voit encore aujourd'hui leurs tombes, avec une courte inſcription latine gravée au-deſſus, où il eſt dit mot pour mot : „ Ici repoſent les „ corps du pere François & de la ſœur Con- „ ſtance. Ils s'aimoient durant leur vie, & la „ mort ne les a point ſéparés."

## EXTRAIT DES VARIÉTÉS CURIEUSES ET AMUSANTES.

UNE Demoiſelle G **, Bretonne, fut aimée par un gentilhomme de ſon pays qui n'étoit pas riche. La mere, pour détourner cette inclination naiſſante, prétexta un procès qui l'obligeoit d'aller à Paris, & emmena ſa fille avec elle : mais comme elle s'apperçut que l'abſence n'avoit point éteint les amours de nos deux jeunes gens, elle mit ſa fille à l'abbaye Saint Antoine, & la recommanda à une tante de la Demoiſelle qui y

étoit religieuſe. On commença par intercepter les lettres que nos amans s'écrivoient ; enſuite on fit accroire que le jeune homme étoit tombé malade; quelque tems après on annonça ſa mort: mais ce fut avec mille apparences de myſtere, & en ſe ſervant d'une tierce perſonne; de ſorte que la jeune Demoiſelle ne put douter de la perte qu'elle avoit faite. Les mêmes intrigues furent employées auprès du jeune homme, qui croyant ſa maîtreſſe morte, ſe fit capucin.

Cependant la tante inſinua à Mlle. G** que Dieu l'appelloit à lui; le chagrin, plutôt que la raiſon, la détermina: elle prit l'habit, elle pouvoit avoir alors vingt-deux ou vingt-trois ans.

Dix ans s'étoient déjà écoulés, lorſqu'on demanda un confeſſeur extraordinaire pour le couvent; notre Capucin fut nommé. Mlle. G** vint à ſon tour au confeſſionnal ; elle lui confia ſes chagrins ; il trouva quelque conformité entre ſes aventures & celles de ſa pénitente : il lui demanda s'il pouvoit la voir au parloir? elle y conſentit. Dès la premiere entrevue, comme il parloit plus haut qu'au confeſſionnal, ſa voix la ſurprit ; elle l'examina, & lui avoua qu'elle lui trouvoit beaucoup de reſſemblance avec un gentilhomme qu'elle avoit connu en Bretagne; il lui dit que non-ſeulement il lui reſſembloit,

mais qu'il étoit ce même gentilhomme qui, ſur un faux rapport de ſa mort, s'étoit fait Capucin. La fille s'évanouit, & étant revenue à elle, ils ſe plaignirent de la ſupercherie & de la cruauté de leurs parents, en termes remplis de tendreſſe l'un pour l'autre. Le Capucin ſentit réveiller toute ſa paſſion. Dans ſon déſeſpoir, il voulut lui faire entendre que leur habit ne devoit pas les empêcher de s'aimer; qu'on pouvoit ſe ſauver en toute ſorte de religion; que ſi elle vouloit, ils paſſeroient en Hollande, où ils ſe marieroient; qu'il ſavoit où trouver l'argent pour faire le voyage, & que comme il étoit ſavant, il n'en manqueroit pas dans ce pays. Sa malheureuſe maîtreſſe, auſſi touchée, mais plus ferme que lui, détourna cette illuſion; elle lui repréſenta qu'il ne falloit pas ſe ſervir, pour ſe damner, des moyens que Dieu leur avoit ménagés pour les attirer à lui. Le Capucin inſiſta pluſieurs fois, & enfin au déſeſpoir de ne pouvoir réuſſir, il ſe défroqua un beau jour & paſſa en Hollande. On n'a point eu depuis de ſes nouvelles.

Cependant Mlle. G** tomba en langueur; la jauniſſe lui prit: mais comme elle avoit la voix fort belle, & quelques intervalles de gaieté, pendant leſquels elle étoit fort amuſante, Madame

l'Abbeſſe de * * la demanda ; elle y fut quelque tems : mais les manieres un peu libres de cette Abbeſſe lui déplurent ; elle lui fit quelques remontrances ſur ce qu'elle la faiſoit travailler à des ouvrages qui n'avoient aucun rapport à la ſainteté de ſa retraite, & ſur ce qu'elle étoit ſouvent à la grille avec de jeunes gens ; enfin elle s'en retourna à Saint Antoine, où, accablée de chagrins & de maladies, elle mourut vers l'an 1715, âgée de 45 ans.

# LETTRE DE L'AUTEUR

## A L'OCCASION DU DRAME

# *D'EUPHÉMIE.*

# LETTRE DE L'AUTEUR

## A L'OCCASION DU DRAME

# *D'EUPHÉMIE.*

Je vous envoie, mon ami, un Drame compoſé encore dans ce *genre* que j'ai eu le faible avantage d'entrevoir. Incertain du mérite de l'exécution, je voudrois ménager du moins quelques reſſources à ma vanité, en vous expoſant le plan de ma piece tel que je l'ai conçu; c'eſt au génie à favoriſer & à cultiver un genre ſi intéreſſant: je ne doute pas même qu'il ne produiſe dans la ſuite une infinité de beautés dramatiques, & qu'il ne recule les bornes trop reſſerrées de notre ſcene; je vois déjà avec ſatisfaction qu'il eſt accueilli comme une nouvelle ſource de plaiſir pour les ames ſenſibles, & en effet il me paraît un des plus heureux réſultats des arts d'imitation. On pencheroit à croire que la douleur eſt l'état de la nature humaine, & que la joie n'en eſt qu'une ſenſation momentanée. L'art de la poéſie & celui de la peinture, ſuivant un de nos plus judicieux écrivains, (1) ne réuniſſent jamais les

(1) L'Abbé Du Bos, &c.

ſuffrages, que lorſqu'ils ont réuſſi à nous affliger. Interrogez la perſonne la moins éclairée: rarement retournera-t-elle admirer une galerie compoſée de Teniers, & elle ne ſe laſſera point de revoir les tableaux ſombres & vigoureux de Rembrant. Les images de batailles, de morts, s'emparent de notre ame; deux peintres anciens, Nicomachus & Théon, avoient peint Medée ſe ſouillant du meurtre de ſes enfants, & Oreſte enfonçant le poignard dans le ſein de Clytemneſtre. Le ſpectacle d'un torrent qui ſe précipite à grand bruit du haut d'un rocher eſcarpé & qui roule avec lui des arbres déracinés, des débris, nous affectera beaucoup plus que la vue d'un ruiſſeau qui coule mollement dans une prairie émaillée de fleurs; la profondeur d'une nuit qui n'eſt éclairée que par les étoiles, excitera en nous un recueillement que n'y feront point naître un beau jour, un ciel ſerein; nous quitterons ſouvent des promenades agréables, pour aller nous enfoncer dans la ſolitude d'un parc ſauvage. Demandez aux libraires s'ils ne vendent pas vingt tragédies contre un exemplaire d'une comédie; aſſurément Racine a plus de lecteurs que Moliere, & peut-être a-t-il fallu plus de talent à ce dernier pour créer & perfectionner ſes chefs-d'œuvres. Tranſportons-nous dans nos places publiques: quel eſt le ſecret des

charlatans adroits pour attrouper & retenir la populace autour de leurs tréteaux ? ils détonnent des eſpèces de romances lamentables, plutôt que de chanter des vaudevilles divertiſſants. Il n'y a pas juſqu'aux enfants qui ne préferent le récit d'aventures tragiques à des contes qui les faſſent rire. Shakeſpeare eſt redevable, ſans doute, à l'emploi de ce genre ténébreux, de la haute réputation qu'il a chez nos voiſins: voilà ce qui les rend indulgents pour ces irrégularités monſtrueuſes que nous lui reprochons avec tant de ſévérité. On remarque à Londres que, lorſqu'on joue des pieces de ce pere du théâtre Anglais, il régne dans la ſalle un ſilence impoſant: tant cet homme de génie a connu l'art de ſe rendre maître des ames profondes & mélancoliques de ſes compatriotes! On a publié depuis Shakeſpeare des drames plus corrects, plus élégants, où les regles ſont moins bleſſées: pourquoi n'ont-ils pas eu le même ſuccès ? c'eſt qu'il leur manque cette *couleur noire*, dont le ſentiment emprunte une force & une vie que l'eſprit ſeul & l'entente des regles ne ſçauroient lui donner. Le Dante a mis bien plus de talent dans ſes chants de l'Enfer, que dans ceux du Purgatoire & du Paradis. Ne ſeroit-on point fondé à penſer que les hommes, en général,

peuvent s'appliquer ce que Pétrarque diſoit de lui :

*Lagrimar ſempre è'l mio ſommo diletto ?*

Le plaiſir de répandre des larmes auroit-il une douceur ; que n'ont point les autres voluptés ? Je l'ai obſervé : cette triſteſſe ſi chere, ſurtout à la jeuneſſe, dont l'ame neuve reçoit avidement les premieres impreſſions, ne peut que nous porter à la vertu ; tout ce qui nous fait ſentir notre cœur, nous oblige en quelque ſorte à devenir plus humains, à nous approprier davantage les plaiſirs ou les peines d'autrui, & cette eſpece d'élan hors de nous-mêmes, nous y ramene toujours plus attendris, & nous diſpoſe conſéquemment à devenir meilleurs.

Le genre *ſombre* a auſſi une qualité diſtinctive que l'on doit mettre au rang des plus puiſſants reſſorts de l'art dramatique : il emporte avec ſoi la néceſſité abſolue d'approfondir les traits, de bannir les acceſſoires, qui tuent preſque toujours le ſujet ; l'ombre qu'il y répand, rend la lumiere plus vive, & fait ſortir les caractères avec plus de vigueur ; il prête au pathétique de l'énergie & décide les grands mouvements. Si Corneille, dont le génie étoit ſi vaſte, eut fortifié, de cette teinte, le genre admiratif, la clémence d'Auguſte

auroit encore eu plus d'éclat, & Louis XIV eut été déterminé à pardonner à M. de Lauſun. Il eſt étonnant que Racine rempli de la lecture des Grecs, ait négligé ce moyen dans ſa tragédie des Frères ennemis. Ce drame ainſi traité, eut certainement excité plus d'intérêt, & il auroit produit un effet terrible.

J'ai eſſayé, dans EUPHÉMIE, de rendre cette partie théâtrale plus touchante & moins lugubre que dans COMMINGE, plus analogue à la tendreſſe d'une femme qui conſerve juſque dans l'égarement de ſa paſſion, cet eſprit de douceur dont l'amour tire un nouveau charme.

Je ne me laſſe point de préſenter le tableau impoſant des combats de l'humanité & de la religion; je ſuis perſuadé plus que jamais, que ce choc de mouvements contraires, eſt une ſource inépuiſable de ces ſituations qui nous tranſportent & fixent notre étonnement. Deſcendons dans notre cœur : nous y ſurprendrons un deſir impatient d'étendre la ſphere trop étroite des objets qui frappent nos ſens, & qui repaiſſent notre curioſité. Nous ſommes dominés par une ſecrette impulſion dont la cauſe nous eſt inconnue, & qui nous porte ſans ceſſe à nous faire plus grands que nous ne ſommes; voilà l'origine des fées, des génies, des enchanteurs, de ces géants attaqués par des hommes d'une

taille ordinaire. Nos livres ſacrés nous fourniſſent des exemples de l'attrait qu'ont pour nous ces peintures ſurnaturelles. Jacob luttant contre une Intelligence céleſte, nous imprime une idée qui enorgueillit notre être, & nous fait jouir en quelque ſorte d'une ſupériorité interdite à l'humanité. On ſe plaît à voir les héros d'Homère ſe meſurant avec les dieux; l'audace ſacrilege d'Ajax nous cauſe de l'admiration; c'eſt cette hardieſſe au-deſſus de l'humain, qui rend Turnus plus intéreſſant qu'Enée; Promethée enchaîné ſur le Caucaſe, inſultant à Mercure au milieu de ſes tourments, & enſuite écraſé de la foudre qu'il voit éclater, ſans baiſſer les yeux, laiſſe dans notre âme une image ſublime. Il eſt vrai que la raiſon *géométrique* réprouve ces fictions qu'a créées un heureux enthouſiaſme, & qu'elles lui paraiſſent giganteſques: mais qu'eſt-ce que le compas d'une philoſophie mal entendue ne reſſerre & ne détruit point? Oſons le dire: notre nation en acquérant des lumieres *métaphyſiques*, a perdu à l'extinction de cet eſprit de chevalerie qui enfloit le courage & ſe figuroit ſans ceſſe des paladins à combattre. Jamais peuple n'a pouſſé plus loin que les Egyptiens (1), le

(1) Il eſt fâcheux que les ouvrages de littérature de

le goût de ces monuments de grandeur qui ennobliſſent & exhauſſent l'imagination; l'aſpect ſeul de leurs tombeaux, de leurs pyramides, devoit leur inſpirer une élévation de ſentiments que ne ſçauroient avoir des hommes entourés d'images petites & meſquines, & qui s'empriſonnent dans des habitations conformes à la faibleſſe, & pour ainſi dire à *l'épargne* de leur exiſtence. Nous promenons-nous dans une vaſte forêt, nos idées ſemblent s'aggrandir & dominer ces chênes ma-

---

ces légiſlateurs du monde n'aient point eu le ſort de leurs pyramides, & qu'ils ne ſe ſoient pas tranſmis juſqu'à nous. Leurs poéſies ſurtout devoient être admirables & pleines d'images: ils reſpiroient encore le charme des premiers beaux jours de la nature; ils avoient plus de tableaux ſous les yeux, & étoient emportés par plus d'enthouſiaſme; leurs mœurs étoient plus douces, plus ſimples que les nôtres; l'hoſpitalité, la candeur, la vie paſtorale: quelles ſources de beautés poétiques! Le luxe, l'abus de la ſociété & la fauſſe philoſophie ont détruit parmi nous tout ce qui eſt du reſſort du ſentiment. Geſſner n'auroit pas compoſé ſes charmantes Idylles, s'il eut vécu dans le fracas de Paris. Ce choc continuel de tant d'eſprits différents étend, j'en conviens, les progrès de ce qu'on appelle goût, fournit plus de matiere au *raiſonnement*; mais il entraîne avec ſoi la mort du génie, — & les couleurs primitives ſe partagent dans une infinité de nuances qui n'ont plus de caractere.

jeſtueux, dont le ſommet va ſe cacher dans les nues. Parcourons-nous des boſquets, des jardins ſymmétriſés : nous nous rapétiſſons avec ces arbuſtes mutilés par le ciſeau de l'art, & nos penſées prennent, ſans que nous nous en appercevions, la contrainte de ces graces concertées, ſi inférieures aux beautés fortes & libres de la nature. Les anciens adorateurs du feu bâtiſſoient leurs temples ſur des montagnes, & les bois ſacrés où nos Druides avoient établi le ſiege de leur religion, étoient d'une hauteur immenſe. C'eſt une expérience démontrée que nous dépendons de ce qui nous environne, & que le phyſique a de l'empire ſur l'intellectuel. J'imagine donc qu'on ne ſçauroit préſenter une attitude plus fiere que celle d'un perſonnage en proie aux paſſions humaines, & qui ſe débat, ſi l'on peut parler ainſi, ſous l'aſcendant impérieux de la religion. EUPHÉMIE, contrainte par ſon devoir & par le ciel d'étouffer ſon amour, doit émouvoir en ſa faveur, & attacher nos regards bien plus qu'une femme dont la condition libre ſemble lui permettre de diſputer moins avec ſes penchants.

Je me ſuis efforcé de donner à ce rôle une *plénitude*, dont on trouve, en général, peu d'exemples dans notre théâtre moderne. C'eſt cependant avec cette profuſion que doit s'exprimer

le déſordre fécond d'une ame paſſionnée; on aime à voir s'ouvrir un cœur fatigué de retenir une abondance de ſentiments qui le ſurchargent; on le ſuit dans ſes développements; on ſe pénetre de ſes tranſports. C'eſt ainſi que l'inimitable Richardſon ſçait nous rendre propre tout ce qu'il fait reſſentir à Clariſſe; nous ne perdons pas un ſeul de ſes mouvements, nous ſommes étonnés d'appercevoir à la fin de l'ouvrage que tous ces détails, qui d'abord ont pu nous paraître ſuperflus & minutieux, étoient autant de fils néceſſaires qui correſpondent à l'enſemble du roman. Je ne ceſſerai de m'en plaindre: l'eſprit eſt venu nous appauvrir, & il traîne preſque toujours à ſa ſuite la froideur & la médiocrité. Si Corneille revenoit parmi nous, nous le verrions forcé d'élaguer & d'*amaigrir* la plupart de ces ſcenes *pleines*, où le génie a répandu toutes ſes richeſſes.

A l'égard des caracteres, j'ai cherché, autant que je l'ai pu, à leur donner de la vérité. C'eſt cet avantage que l'on remarque ſurtout dans les perſonnages de Corneille, & voilà d'où naît cette ſupériorité de dialogue qui diſtingue à un degré ſi éminent ce grand homme des autres écrivains de ſon genre; il prête à chacun de ſes héros la façon de penſer & l'expreſſion qui lui ſont propres. Rodrigue enflammé d'amour, &

qui joint aux tranſports de ſa paſſion cette exaltation de bravoure attachée à la nation Eſpagnole, s'écrie:

Paraiſſez, Navarrois, Maures & Caſtillans,
Et tout ce que l'Eſpagne a nourri de vaillans. (1)

---

(1) J'ai entendu de ces *diſcoureurs ingénieux* qui prétendoient que Corneille avoit fait de Rodrigue une eſpece de rodomont qui n'eſt point dans la nature. Voilà ce que c'eſt que d'ignorer les caracteres & de vouloir toujours demeurer *Français!* Il y a lieu de préſumer que la délicateſſe de ces critiques avoit engagé nos comédiens à ſupprimer ces deux vers, qui peignent ſi bien un héros Eſpagnol: nous ſommes redevables à M. de Voltaire de leur rétabliſſement. Selon les apparences, ce ſont les mêmes cenſeurs qui ſe plaignoient de ce que Luſignan avoit un ton de *radoteur dévot*, comme ſi un vieillard renfermé en priſon depuis vingt ans & martyr de la religion de ſes peres, ne devoit pas avoir cette effuſion de ſentiment; c'eſt peut-être le plus beau caractere que M. de Voltaire ait créé. Il faut renvoyer à la lecture d'Homere ces gens d'un goût ſi difficile; ils y verront comment parlent Neſtor, Laerte, &c. Ils peuvent auſſi conſulter Horace dans ſon art poétique:

„ *Intererit multum, Davus ne loquatur, an heros,*
„ *Maturus ne ſenex, an adhuc florente juventâ*
„ *Fervidus, an matrona potens, an ſedulâ nutrix*
„ *Mercator ne vagus, cultor ne virentis agelli, &c.*

Horace déploye toute la férocité de ſon caractere dans ce vers :

Albe vous a nommé : je ne vous connais plus. (1)

Et Curiace, à ſon tour, fait éclater le ſien dans cette répartie ſi touchante :

Je vous connais encore, & c'eſt ce qui me tue.

Sertorius dit de lui avec une hauteur qui ſied ſi bien au vrai courage :

Rome n'eſt plus dans Rome ; elle eſt toute où je ſuis.

Céſar qui, aux yeux des Romains, feignoit de ne

---

(1) La Motte qui met de l'eſprit partout, s'eſt aviſé d'en donner à Corneille dans une circonſtance où il paraît n'avoir cédé qu'au tranſport du génie. Baron prononçoit avec un reſte d'attendriſſement :

Albe vous a nommé, je ne vous connais plus.

Et La Motte en applaudiſſant à la fineſſe du comédien, ajoute que Corneille lui-même en fut ſurpris, & en félicita Baron. J'ai peine à croire l'anecdote ; ce n'étoit pas certainement là le ſens dans lequel Corneille avoit fait ce vers ; ſon génie le ſervoit trop bien pour deſcendre à cette petite délicateſſe : un homme furieux, ſi l'on peut le dire, de l'amour de la patrie, qui dans la fuite tue ſa ſœur de ſang-froid, doit prononcer ce vers avec toute la férocité d'un Romain enthouſiaſte.

pas affecter la ſouveraine puiſſance, répond à Ptolomée qui l'invite à monter au trône:

Connaiſſez-vous Céſar pour lui parler ainſi?

M. de Voltaire met dans la bouche de Mahomet ce vers qui décele toute la fierté de ſon caractere:

C'eſt le faible qui trompe, & le puiſſant commande.

J'aurois deſiré profiter mieux de ces grands modeles. Tout ce que j'ai pu faire, c'eſt de ne point perdre la nature de vue. EUPHÉMIE eſt déchirée par un amour qu'elle a peine à vaincre; ſes remords ſont auſſi ſinceres que ſa tendreſſe; elle eſt préciſément dans cette ſituation ſi bien exprimée par Horace:

*Video meliora, proboque:*
*Deteriora ſequor.*

Elle a de la bonne foi juſque dans ſes fautes. Je me ſuis toujours reſſouvenu que j'avois à peindre une femme, c'eſt-à-dire une ame plus ſuſceptible d'impreſſions que celle d'un homme. *Euphémie* eſt frappée de terreur à l'aſpect de cette tombe qui s'ouvre ſous ſes pas; elle ne doute point que ce ne ſoit un miracle, tandis que THÉOTIME, moins effrayé, s'impoſe, ſans autre raiſon que le devoir de l'honnête homme, la loi de ſe ſéparer pour jamais de ſon amante. Ce ſont ces nuances imperceptibles pour bien des yeux,

qui différencient à l'infini les caracteres, & qui y jettent cette variété dont la nature nous préſente partout le magnifique tableau. Quelques gens du monde, de ces ames émouſſées par l'abus de la ſociété & des faux plaiſirs, ou que leur impuiſſance & leur ſéchéreſſe empêchent de ſe livrer à la vivacité du ſentiment, pourront trouver trop d'agitation & de violence dans le rôle d'*Euphémie*. Mais j'ai déjà prévenu leurs objections, en remarquant juſqu'à quel point la retraite enflamme la ſenſibilité. Qui a jamais aimé comme Héloïſe? C'eſt bien des perſonnes iſolées qu'on peut dire que la moindre étincelle ſuffit pour produire un grand embraſement;

*Chiuſa fiamma è più ardente.*

Une ſombre imagination les tourmente ſans ceſſe, leur montre la privation beaucoup plus cruelle qu'elle n'eſt en effet, & leur préſente une nature factice, qui, pour ainſi dire, ſe réaliſe en leur faveur; leur exiſtence eſt une guerre perpétuelle; & que ces ſecouſſes ſont vives, que ces combats ſont terribles, lorſque l'honneur & la piété ſe réuniſſent pour réprimer ces penchants qui les maîtriſent! Le triomphe d'*Euphémie* eſt d'autant plus éclatant, qu'il lui a coûté plus d'efforts; il honore à la fois la nature & la religion, & ce perſonnage ſeroit moins tou-

chant & peut-être moins vertueux, s'il avoit moins combattu.

MÉLANIE a une dévotion éclairée & onctueuſe. Ce ſentiment prend la teinte des caracteres : aſſurément la dévotion de Boſſuet n'avoit point la douceur, &, ſi on peut l'ajouter, la tendreſſe de celle de Fenelon. Le déſeſpoir ou l'aveuglement n'ont point conduit *Mélanie* dans le cloître; ſon attachement pour l'état qu'elle a embraſſé, eſt motivé & réfléchi ; elle a ſenti de bonne heure le peu de vérité de tout ce qui excite & flatte nos deſirs. Les paſſions, ce beſoin du cœur humain, ſont venues l'agiter ; elle s'eſt livrée à ce doux attrait; mais qu'elle a épuré & ennobli en concentrant tous ſes vœux, toute ſon ame, dans ce tranſport ſublime qui l'éleve à l'amour de l'Etre ſuprême! Ecartons toute idée de piété, & ne conſultons que la ſaine philoſophie: n'eſt-il pas aiſé de s'appercevoir du peu de ſolidité des affections terreſtres ? où ſont les amitiés déſintéreſſées, les plaiſirs véritables, les fortunes qui ne ſoient pas ſoumiſes à des revers ? où eſt le bonheur réel ? envain le demanderions-nous à tout ce qui nous entoure; & dans nos malheurs, qui accourt nous conſoler, quand tout nous abandonne & nous laiſſe au vuide affreux de nous-mêmes ? quelle main eſt empreſſée à eſſuyer nos larmes ? qui nous ſoutient dans les

horreurs de la pauvreté, ſpectacle ſi effrayant pour le monde? quel eſt enfin l'ami (1) que nous trouvons toujours prêt à nous recevoir, à nous entendre, à verſer des ſoulagemens dans notre ame affligée? Ai-je beſoin de le dire? il n'y a que l'idée de Dieu qui puiſſe nous faire ſupporter la vie; c'eſt devant cette grande image que s'évanouiſſent tous les autres objets, aux yeux même du *raiſonneur* qui apprécie tout ſans le ſecours de la religion. Le caractere d'Euphémie pourra donc plaire également aux perſonnes pieuſes & à celles, qui ſe bornant à réfléchir d'après la ſageſſe humaine, n'ont pas le bonheur de joindre la dévotion à leurs autres vertus; l'amie d'Euphé-

(1) Il n'eſt point de langue où ne ſe trouve cette exclamation: *ô mon Dieu!* point de peuple chez qui un homme que la calomnie opprime, ou un pere & une mere qui ſont privés de leurs enfants, ne levent les yeux au ciel & ne forment dans leur douleur une aſpiration ſecrette vers l'Etre ſuprême. Eſt-ce, en un mot, la ſageſſe humaine qui a le courage d'exercer la commiſération envers un malheureux criminel, de mêler ſes pleurs aux ſiens, de le conduire au ſupplice, d'en partager en quelque ſorte les horreurs? C'eſt au lit de mort que nous ſentons véritablement qu'il eſt néceſſaire de ſe remplir de la grande penſée d'un Dieu, & que toutes les autres ne ſont que de frivoles illuſions.

MIE, malgré ce noble détachement qui la porte ſans ceſſe vers le ciel, n'en remplit pas moins les devoirs de l'humanité; je la repréſente ouvrant toujours ſon ſein aux pleurs d'une infortunée que ſa paſſion tyranniſe, plus prompte encore à lui donner des ſecours, que des conſeils, indulgente pour autrui, quand elle s'arme de ſévérité contre elle-même, plaignant dans ſon amie des faibleſſes qu'elle ne ſe pardonneroit point. Je penſe avoir ſaiſi le véritable eſprit de la dévotion, & je ne diſſimulerai pas que ce perſonnage eſt celui que j'ai pris le plus de plaiſir à créer après le rôle du Pere Abbé dans COMMINGE.

Il falloit qu'à côté du tableau où ſont expoſées toutes les vertus qui forment la vraie piété, il y en eût un autre qui montrât les abus de la dévotion; j'ai donc négligé (1) cette eſpece de regle,

---

(1) Je n'ai pas prétendu donner un contraſte bien décidé; *Cécile* eſt plutôt une dévote ſévere, qu'une fauſſe dévote, & je crois avoir établi ce caractere ſur les principes que nous a tracés un homme de génie: „ Ce qui donne, dit-il, le plus d'éloignement pour „ les dévots de profeſſion, c'eſt cette âpreté de mœurs „ qui les rend inſenſibles à l'humanité; c'eſt cet or„ gueil exceſſif qui leur fait regarder en pitié le reſte „ du monde: dans leur élévation, s'ils daignent s'a-

prescrite par le goût, & que je me fuis imposée à moi-même, qui consiste à ne pas offrir sur la scene des oppositions trop marquées; l'art paraît à découvert dans ces contrastes; mais j'ai imaginé qu'on me jugeroit avec indulgence, en faveur des traits heureux qui pourroient résulter de ces deux portraits rapprochés; les sentiments que j'ai prêtés à *Cécile* ne sont point outrés; le seul reproche que j'aye peut-être à me faire, est de n'avoir point appuyé encore assez le pinceau. Je suis fâché de le dire; j'ai connu une infinité de faux dévots plus durs que n'est *Cécile*, & par malheur pour l'humanité, j'en ai rencontré bien peu qui ressemblassent à *Mélanie*. Les premiers éléments des arts sont l'expérience. On m'ob-

---

„ baisser à quelque acte de bonté, c'est d'une maniere „ si humiliante! ils plaignent les autres d'un ton si „ cruel! leur justice est si rigoureuse! leur charité est „ si dure! leur zele si amer! leur mépris ressemble si „ fort à la haine, que l'insensibilité même des gens du „ monde est moins barbare que leur commisération; „ l'amour de Dieu leur sert d'excuse pour n'aimer „ personne: plus ils se détachent des hommes, plus „ ils en exigent; on diroit qu'ils ne s'élevent à Dieu „ que pour exercer son autorité sur la terre." Qu'on dise, après ce portrait, que le caractere de CÉCILE est trop dur.

ſectera que ces faux dévots ne parlent pas ainſi; ils peuvent être plus meſurés, plus ſages dans leurs expreſſions. Mais, qu'eſt-ce que l'art dramatique? La repréſentation exacte des divers mouvements qui nous agitent. Un auteur de théâtre arrache le maſque, fouille dans l'ame, en ſaiſit les plus ſombres replis; c'eſt un ſavant anatomiſte qui apporte ſous nos yeux les fibres les plus déliées du cœur humain; c'eſt un machiniſte ingénieux, qui trahit en quelque ſorte ſon ſecret & découvre le jeu des reſſorts qu'il fait agir; le poëte met dans la bouche de ſes perſonnages ce qu'ils ſe contentent de penſer dans la ſociété; c'eſt par cette fidélité à décompoſer l'homme & à montrer le méchaniſme des paſſions, que la ſcene peut contribuer à la réformation des mœurs. Où trouve-t-on des ſcélérats qui laiſſent éclater la manœuvre de leur méchanceté, comme on nous les repréſente dans nos meilleures tragédies? Mathan a-t-il jamais pu dire:

J'approchai par dégré de l'oreille des rois.
. . . . . .
J'étudiai leur cœur; je flattai leurs caprices;
Je leur ſemai de fleurs le bord des précipices.
Près de leurs paſſions, rien ne me fut ſacré;
De meſure & de poids je changeois à leur gré.
Autant que de Joad l'inflexible rudeſſe,
De leur ſuperbe oreille offenſoit la molleſſe:

Autant je les charmois par ma dextérité,
Dérobant à leurs yeux la triſte vérité,
Prêtant à leurs fureurs des couleurs favorables,
Et prodigue ſurtout du ſang des miſérables!

A-t-il pu ajouter en parlant de Dieu, dont il a quitté le culte:

Heureux! ſi ſur ſon temple achevant ma vengeance;
Je puis convaincre enfin la haine d'impuiſſance,
Et parmi les débris, le ravage & les morts,
A force d'attentats, perdre tous mes remords!

Phocas dans Héraclius expoſe lui même tous les chagrins qui dévorent un uſurpateur ſur le trône:

Mille & mille douceurs y ſemblent attachées,
Qui ne ſont qu'un amas d'amertumes cachées;
Qui croit les poſſéder, les ſent s'évanouir,
Et la peur de les perdre empêche d'en jouir.
Surtout qui, comme moi, d'une obſcure naiſſance;
Monte par la révolte à la toute-puiſſance,
Qui de ſimple ſoldat à l'empire élevé,
Ne l'a que par le crime acquis & conſervé.
Autant que ſa fureur s'eſt immolé de têtes:
Autant deſſus la ſienne il croit voir de tempêtes,
Et comme il n'a ſemé qu'épouvante & qu'horreur,
Il n'en recueille enfin que trouble & que terreur;
J'en ai ſemé beaucoup, & depuis quatre luſtres,
Mon trône n'eſt fondé que ſur des morts illuſtres,
Et j'ai mis au tombeau, pour regner ſans effroi,
Tout ce que j'en ai vu de plus digne que moi.

Assurément, quelque mépriſable que fût Phocas, il n'auroit pas écouté patiemment les invectives dont l'accablent Pulchérie & Léontine. Mais, ſans ces développements, que deviendroit la ſcene? il n'y auroit plus de naturel dans les caracteres, plus d'énergie dans les tableaux; le théâtre prendroit la monotonie & la fauſſeté du monde, & il perdroit un de ſes plus ſolides avantages, celui d'être le miroir de la vérité. D'ailleurs, n'eſt-on pas convaincu qu'il eſt une eſpece d'optique? Il doit néceſſairement groſſir les objets pour leur conſerver dans le point de vue leur véritable forme; que de traits on auroit peine à ſaiſir, s'ils n'étoient pas prononcés! qu'on ſe reſſouvienne du Jupiter de Phidias, qui vu de trop près, n'offrit à l'œil qu'une ébauche groſſiere, & poſé à une certaine élévation, l'emporta ſur tous les autres chefs-d'œuvres de ſculpture, pour la juſteſſe des proportions & la régularité de l'enſemble. Le théâtre eſt aſſujetti à peu près aux mêmes regles; les pieces de Marivaux, qui ſont ingénieuſes, manquent leur effet à la repréſentation; quelle en eſt la raiſon? ce ſont des miniatures dont les traits ſe confondent & s'évanouiſſent, & toutes ces fineſſes d'eſprit ſont en pure perte pour le ſpectateur.

J'ai évité avec ſoin de faire paraître *Cécile* trop ſouvent, parce qu'on doit ménager ſur la ſcene

l'introduction des perſonnages odieux; quelqu'un qui nous déplaît & qui fréquente les cercles dans leſquels nous vivons, ne manque pas d'exciter en nous des ſenſations déſagréables, & nous force à quitter cette ſociété: il en eſt de même de ces rôles qu'on ſupporte avec peine: Narciſſe nous cauſe de l'indignation: en général, on n'aime pas la vue des méchants, à moins que ce ne ſoit d'illuſtres ſcélérats, tels que Cléopatre dans Rodogune, Mahomet, Cromwel, &c. Graces à notre fauſſe façon de voir & de peſer la grandeur, ces fameux criminels nous en impoſent: ils nous impriment une ſorte d'étonnement reſpectueux qui nous contraint à les admirer, & l'intérêt qu'ils font naître, a preſque autant d'attrait pour nous que celui qui réſulte de l'attendriſſement ou de la compaſſion. A l'égard de ces caracteres ſubalternes (1) qui affligent la

(1) Voilà pourquoi il ne ſeroit pas poſſible, quelques reſſources que déployât le génie, de faire un drame ſupportable du ſujet atroce de la Marquiſe de G*; la baſſe ſcélérateſſe d'un des principaux acteurs de cette abominable tragédie, inſpireroit une horreur qui paſſeroit la meſure des mouvements dramatiques. Pour exciter des ſenſations douloureuſes qui nous plaiſent & dont on puiſſe dire: *dolor ipſa ejus voluptas*, il faut ébranler nos fibres, & non les déchirer. Un claveſſin,

vertu & l'humanité, je le répete, ils demandent à être moins vus qu'entrevus; on peut les employer pour entretenir l'action; mais il faut qu'ils ſe montrent rarement, & qu'ils ne faſſent, ſi l'on peut le dire, que tranſpirer comme un ſoleil brûlant à travers des nuages.

J'ai déjà obſervé (1) que ſi j'euſſe amené à la Trap-

---

dont les touches délicates ſeroient preſſées par des doigts trop lourds, rendroit des ſons déſagréables. Des monſtres, tels que la Brinvilliers, la Voiſin, ne doivent avoir d'autre théâtre que la place publique. Je doute, malgré l'eſpece d'éclat qu'ils ſemblent avoir, qu'on pût ſupporter le ſpectacle des ſtupides cruautés des Caligula, des Néron, des Domitien: il n'y a pas juſqu'au crime même qui n'ait beſoin d'une certaine nobleſſe pour attacher notre curioſité. Je ſuppoſe que ce ne fut pas une des fables abſurdes qui ſe ſont gliſſées dans l'hiſtoire: quel parti un auteur de théâtre pourroit-il tirer d'un Jean Baſilowitz ou Baſilide, Grand-duc de Moſcovie, qui étoit d'une barbarie aſſez imbécille pour obliger ſes ſujets au plus fort de l'hiver, à lui apporter tous les matins à ſon lever un verre de leur ſueur? Croyons donc que toutes les actions ne ſont pas ſuſceptibles d'être admiſes indifféremment ſur la ſcene, & que leur choix fait avec goût, eſt un des premiers talents de l'écrivain dramatique.

(1) Dans le ſecond diſcours qui ſe trouve à la tête du Drame de *Comminge*.

Trappe le pere du *Comte de Comminge*, cette ſcene, quelques beautés qu'elle eût pu renfermer, auroit été déplacée: ici je n'avois point les mêmes obſtacles à combattre; ce qu'on ſent au premier acte d'*Euphémie* pour *Sinval*, n'eſt point comparable à l'effet que produit l'apparition d'*Euthime* dans le premier acte de *Comminge*. Voilà comment la variété des circonſtances influe ſur les regles. J'ai donc cru que la reconnaiſſance de la mere & de la fille ne ſerviroit qu'à fortifier l'intérêt, & j'ai répandu dans cette ſcene, autant qu'il m'a été poſſible, toute l'énergie du ſentiment. Je peins la *Comteſſe d'Orcé* au comble de l'infortune, & il étoit aſſez difficile de la montrer auſſi malheureuſe ſans l'avilir; je me ſuis rappellé l'exemple d'un de nos maîtres: Racine avoit à nous offrir un perſonnage conſumé d'une paſſion criminelle; il a l'habileté de nous prévenir par Oenone que Phédre eſt atteinte d'un mal qui la conduit au tombeau; la Reine, dit elle,

Touche preſque à ſon terme fatal.
En vain à l'obſerver jour & nuit je m'attache:
Elle meurt dans mes bras d'un mal qu'elle me cache
Un déſordre éternel regne dans ſon eſprit;
Son chagrin inquiet l'arrache de ſon lit;
Elle veut voir le jour, & ſa douleur profonde
M'ordonne toutefois d'écarter tout le monde.

Le ſpectateur, que la préſence de cette femme coupable eut pu révolter, eſt, par ce trait de génie, diſpoſé à ſoutenir ſa vue & même à la plaindre. Phédre en arrivant ſur le théâtre, acheve d'approfondir cette impreſſion, & de déterminer la pitié en ſa faveur :

N'allons point plus avant : demeurons, chere Oenone,
Je ne me ſoutiens plus ; ma force m'abandonne.
Mes yeux ſont éblouis du jour que je revoi,
Et mes genoux tremblants ſe dérobent ſous moi.

La *Comteſſe d'Orcé* eſt une de ces meres barbares, dont le nom ſeul ne peut faire naître que l'indignation : mais ſon abaiſſement & ſes remords ſont une eſpece d'expiation de ſes fautes, & l'on ſe ſent porté à lui pardonner.

Pour *Théotime*, j'ai tâché de le repréſenter tel qu'il devoit être ; c'eſt un honnête homme à qui la perte de tout ce qu'il aimoit, non l'hypocriſie ou la dévotion, a fait prendre le parti de s'arracher au monde, & de s'enſevelir dans le cloître ; il a cru trouver la tranquillité au pied des autels ; il s'en eſt impoſé au point d'imaginer que ſa ſenſibilité bienfaiſante étoit le fruit de ſon zele & de ſa piété ; il ſe croit pénétré de la religion ; il retrouve ſon amante, & reprend toutes les fureurs de l'amour. Je me ſuis gardé de décider ſa converſion ; ces coups ſurnaturels de la grace devant être employés avec ménagement, parce

que le théâtre n'eſt établi que ſur l'ordre des poſſibilités humaines. N'a-t-on pas reproché à Corneille le changement ſubit de Félix ?

J'aurois voulu pouvoir ajouter aux parties qui doivent former les caracteres, cette *décence théâtrale*, que je regarde comme une des délicateſſes (1) de l'art; c'eſt chez les poëtes Grecs qu'on trouve une infinité d'exemples de ces nuances légeres, qui ne ſont perceptibles qu'aux yeux du goût. Homere, ce grand peintre des mœurs, a ſoin de faire couvrir par Achille le cadavre d'Hector, lorſque le malheureux Priam entre dans ſa tente. L'auteur d'Agamemnon, Æſchyle fait obſerver à Caſſandre le ſilence à l'égard de Clytemneſtre. Déjanire, dans les Trachiniennes de Sophocle, reſpecte la douleur d'Iole, qui eſt captive, & elle craint de l'interroger. La même Déjanire ſe retire ſans parler, après avoir appris de ſon fils Hyllus l'horrible cataſtrophe qu'a produit l'envoi de la robe empoiſonnée par le ſang du Centaure. Dans une autre tragédie du même poëte, qui porte le nom d'Hercule

(1) C'eſt encore un des heureux talents de Racine. Je n'en citerai qu'un exemple: Iphigénie ſe repent de s'être trop livrée à ſon premier mouvement de jalouſie contre Eryphyle :

J'ai tantôt ſans reſpect affligé ſa miſere, &c.

furieux, lorſque ſon héros, délivré d'un accès de fureur, vient à reconnaître les excès où il s'eſt abandonné en égorgeant ſa femme & ſes enfants, il ſe voile le viſage pour ne pas voir, dit-il, la lumiere des cieux, & il réſiſte aux ſupplications de Théſée qui le preſſe de ſe découvrir. Phédre, pour ménager ſa pudeur, a ſoin auſſi de ſe voiler quand elle raconte à ſa nourrice la malheureuſe paſſion qu'elle a conçue pour Hippolyte. J'ai tenté de mettre à profit cette étude des convenances. *Mélanie* ſe hâte de renvoyer la ſœur converſe qui a introduit la *Comteſſe*, afin d'épargner à cette infortunée, l'humiliation de répandre ſes malheurs en préſence d'une domeſtique; ſon premier ſoin eſt de la faire aſſeoir : autant d'attentions délicates dont le caractere dur de *Cécile* ne ſeroit point ſuſceptible. *Euphémie*, après avoir retrouvé ſa mere, dont elle va devenir la bienfaitrice, ſe garde bien de l'entretenir de *Sinval*; ce ſeroit lui rappeller tous ſes torts; ſon cœur ne s'ouvre qu'à un ſeul mouvement, (1) qu'il ſemble s'empreſſer de reprendre preſqu'auſſitôt qu'il lui eſt échappé; elle eſt ſurpriſe par ſa mere, quand elle la quitte

(1) Ce vers dans la derniere ſcene du premier acte :

Oui, voilà mon aſyle, &c.

pour aller pleurer librement aux marches de l'autel, & elle ſuccombe ſous la douleur, lorſqu'au milieu des larmes elle ſe laiſſe enfin dominer par ſa paſſion, & qu'elle vient à parler de *Sinval*; dans ſon entretien avec lui, elle a le voile baiſſé, & ſon ſiege eſt à une certaine diſtance du ſien. Le même *Sinval*, au troiſieme acte, au lieu d'éclater en reproches contre la *Comteſſe*, ſe borne à lui dire :

Vous voyez votre ouvrage, &c.

Je vous rends compte, mon ami, de tous ces détails, pour les ſoumettre à votre diſcuſſion & pour vous devoir de nouvelles lumieres. On prétend qu'il y a eu d'habiles peintres qui peignoient leurs figures nues avant que de les draper; par ce moyen, ils ſaiſiſſoient davantage la vérité de la nature; je fais à peu près de même, en vous expoſant le deſſein informe d'*Euphémie*, tel qu'il a précédé le tableau; vous entrerez mieux dans le méchaniſme des reſſorts dont je me ſuis ſervi; il vous ſera plus facile de juger ſi j'ai ſçu tirer un parti avantageux de ces converſations approfondies, où vous m'enflammez & me conduiſez en quelque ſorte par la main dans le labyrinthe de l'art dramatique.

Je deſirerois bien que vos obſervations ſur le ſtyle ne me fuſſent point échappées dans *Euphé-*

*mie*; il devroit être facile & harmonieux ; mes interlocuteurs, à l'exception de *Théotime*, ſont des femmes; ce ſexe a plus de douceur & d'aménité que le nôtre : conſéquemment il faut que l'élocution dans ſa bouche, réuniſſe la flexibilité à l'élégance & qu'elle ait un ton qui lui ſoit propre. Racine, car on ne ſçauroit trop s'arrêter ſur les talents de ce grand homme, eſt de nos poëtes celui qui poſſede davantage cette propriété de ſtyle (1), partie ſi néceſſaire à tous les genres

---

(1) Je ne rapporterai que les vers ſuivants pour modele de cette propriété de ſtyle, de cette fleur d'élégance, de cette pureté, en un mot, de cette perfection qui n'appartient qu'au ſeul Racine. Hippolyte eſt accuſé par Oenone auprès de ſon pere d'avoir voulu attenter à l'honneur de Phedre; on obſervera que ce fils reſpectueux, par un trait admirable de bienſéance & de délicateſſe de la part de l'auteur, cherche à ſe juſtifier ſans appuyer ſur ce qui pourroit faire ſoupçonner ſa belle-mere; il répond ainſi à Théſée:

D'un menſonge ſi noir, juſtement irrité,
Je devrois faire ici parler la vérité,
Seigneur: mais je ſupprime un ſecret qui vous touche;
Approuvez le reſpect qui me ferme la bouche,
Et, ſans vouloir vous-même augmenter vos ennuis,
Examinez ma vie & ſongez qui je ſuis.
Quelques crimes toujours précedent les grands crimes;
Quiconque a pu franchir les bornes légitimes,

d'écrire. Phédre n'a point le langage d'Athalie, & Monime parle autrement qu'Hermione. Brutus,

---

Peut violer enfin les droits les plus ſacrés:
Ainſi que la vertu, le crime a ſes degrés,
Et jamais on n'a vu la timide innocence,
Paſſer ſubitement à l'extrême licence.
Un jour ſeul ne fait point d'un mortel vertueux,
Un perfide aſſaſſin, un lâche inceſtueux.
Elevé dans le ſein d'une chaſte héroïne,
Je n'ai point de ſon ſang démenti l'origine.
Pithée, eſtimé ſage entre tous les humains,
Daigna m'inſtruire encore au ſortir de ſes mains.
Je ne veux point me peindre avec trop d'avantage,
Mais ſi quelque vertu m'eſt tombée en partage,
Seigneur, je crois ſurtout avoir fait éclater
La haine des forfaits qu'on oſe m'imputer;
C'eſt par-là qu'Hippolyte eſt connu dans la Grece:
J'ai pouſſé la vertu juſques à la rudeſſe;
On ſçait de mes chagrins l'inflexible rigueur:
Le jour n'eſt pas plus pur que le fond de mon cœur, &c.

On défie le cenſeur le plus pointilleux de trouver une tache dans ce morceau; c'eſt le ſon continu d'une lyre: mais celui-ci eſt encore ſupérieur & au-deſſus de tous les éloges, parce qu'il réunit le charme du ſentiment, aux graces & à la magie des vers. Joad ſerre Joas dans ſes bras au moment qu'il eſt déclaré roi, & il lui parle avec toute la tendreſſe d'un pere:

O mon fils, de ce nom j'oſe encor vous nommer,

Mahomet, Alzire, Idamé chez M. de Voltaire, s'expriment chacun différemment. Peut-être qu'aujourd'hui l'on ne fait pas assez d'attention à cette bigarrure de style produite par le mauvais goût, par le peu de soin qu'on prend d'étudier la nature, & surtout par le défaut de logique. Si avant que de composer, on commençoit par se rendre compte de ses idées, si l'on analysoit la signi-

---

Souffrez cette tendresse, & pardonnez aux larmes
Que m'arrachent pour vous de trop justes allarmes.
Loin du trône nourri, de ce fatal honneur,
Hélas! vous ignorez le charme empoisonneur;
De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse,
Et des lâches flatteurs la voix enchantereſſe:
Bientôt ils vous diront que les plus saintes loix,
Maîtresses du vil peuple, obéissent aux rois;
Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même;
Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême;
Qu'aux larmes, au travail le peuple est condamné,
Et d'un sceptre de fer veut être gouverné;
Que s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime:
Ainsi de piége en piége, & d'abîme en abîme,
Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,
Ils vous feront enfin haïr la vérité,
Vous peindront la vertu sous une affreuse image:
Hélas! ils ont des rois égaré le plus sage, &c.

Ce passage doit être regardé comme le chef-d'œuvre de la versification française.

ſignification des termes, qu'on ſuivît leur liaiſon & leur correſpondance, qu'on en appréciât la valeur par une ſage diſcuſſion (c'eſt ce travail qui demande des vues métaphyſiques), alors on ne tomberoit point dans ces diſſonances monſtrueuſes; un confident ne s'éleveroit pas au ton d'un roi; une jeune princeſſe, au lieu d'avoir cette ſimplicité d'expreſſion conforme à l'inexpérience de ſon âge & à l'ingénuité de ſes ſentiments, ne ſe pareroit point du faſte pédanteſque de la philoſophie & ne s'amuſeroit pas à débiter des tirades & des maximes raiſonnées (1),

(1) Un des grands défauts du ſtyle & qui y répand une mortelle froideur, eſt cette application mal-adroite de maximes qui ſouvent n'ont qu'un faux éclat. Thomas Corneille en eſt rempli. M. de Voltaire eſt un de nos poëtes dramatiques qui aient connu mieux l'art de tourner la maxime en ſentiment; par ce moyen elle eſt d'autant plus inſtructive, qu'elle eſt touchante & qu'elle devient plus directe. Si dans Alzire, au lieu de ces vers:

Croyez moi, les humains que j'ai trop ſçu connaître,
Méritent peu, mon fils, qu'on veuille être leur maître.

Il y avoit:

Croyez-moi, les humains qu'on apprend à connaître.

Il eſt aiſé de ſentir combien ce trait de morale généraliſé perdroit de ſon énergie.

quand elle ne doit parler que de ſa tendreſſe, on ne trouveroit point dans un drame des vers d'ode (1), d'épopée, d'idylle, d'églogue; &c. ſi Racine eut ſouvent dit:

Et dans un fol amour ma jeuneſſe *embarquée* . . .
Ah! Seigneur! *ſi votre heure eſt une fois marquée.* (2)

---

(1) C'eſt dans ce genre de poéſie que les inverſions & les tranſpoſitions peuvent quelquefois produire des beautés: mais rarement doivent-elles être admiſes dans le drame, qui n'eſt qu'une converſation élevée. Racine eſt encore à ce ſujet un excellent modele à ſuivre.

(2) Comment ne s'eſt-on pas aviſé de reprocher ces deux vers à Racine, ainſi que ceux-ci dans Bajazet; c'eſt Atalide qui parle à Roxane:

Il m'a de vos bontés longtems entretenue;
Il en étoit tout plein, quand je l'ai rencontré;
J'ai cru le voir ſortir, tel qu'il étoit entré.

Et l'on s'eſt élevé contre le même auteur pour ce vers auſſi convenable que naturel:

Madame, j'ai reçu des letttes de l'armée.

C'eſt cependant une des preuves de ſon goût exquis qui refuſoit de ſurcharger d'ornements les petites choſes, & qui ſe contentoit de les montrer dans une noble ſimplicité. Perſonne n'a ſçu mieux que Racine faire parler les confidents & prêter de la grace à leur langage dépourvu de figures. Que de douceur & d'har-

Il n'auroit pas cette réputation de poëte enchanteur qu'il a méritée à ſi juſte titre. Si Deſpréaux eut fait tous ſes vers dans le goût de celui-ci :

Horace a *bu ſon ſaoul*, quand il voit les Ménades,

on vanteroit moins ſa noble élégance. Que réſulte-t-il de ce mêlange de ſtyle dans une tragédie ou une comédie? la vraiſemblance & l'illuſion théâtrale ſe détruiſent ; on eſt fâché de reconnaître l'auteur, quand on ne devroit s'occuper que des perſonnages, & dès ce moment, la langueur & le dégoût s'emparent du ſpectateur, il n'eſt plus trompé agréablement ; il s'attendoit à la repréſentation d'une action intéreſſante, que l'effort de l'art eſt de faire paſſer pour véritable, & on ne lui donne qu'un centon de vers entaſſés ſans choix, diſcordants, ennemis les uns des autres. On ne veut pas ſe perſuader qu'une beauté de ſtyle, lorſqu'elle eſt

---

monie dans ces vers que dit Albine, en ouvrant la ſcene du premier acte de Britannicus :

Quoi? tandis que Neron s'abandonne au ſommeil,
Faut-il que vous veniez attendre ſon réveil?
Qu'errant dans le palais ſans ſuite & ſans eſcorte,
La mere de Céſar veille ſeule à ſa porte?
Madame, retournez dans votre appartement.

Quelle verſification muſicale!

déplacée, ceſſe d'être une beauté & devient une faute impardonnable ; Racine ne l'a commiſe qu'une ſeule fois par le brillant hors de propos de ſon récit de Théramene ; Corneille s'eſt attiré ſouvent ce reproche, ſurtout dans ſa Mort de Pompée. Nos gens de lettres, au commencement du dernier ſiecle, avoient conſervé cette abſurdité, reſte de la barbarie gothique. Scudery fait dire par un de ſes héros à ſa maîtreſſe :

Je ne viens point ici, beau chef-d'œuvre des cieux,
Porté comme autrefois d'un vol audacieux, &c.

Il en eſt du ſtyle comme du coloris (1) ; les diverſes nuances fondues & mêlées avec art doivent former une couleur qui ſoit celle de la

(1) Ne pourroit on pas comparer encore le ſtyle à la muſique, où il faut une réunion d'accords différents, pour compoſer un corps d'harmonie ? C'eſt du plus ou du moins de talent & d'habileté dans le mélange des tons, dans la convenance de leurs rapports, que réſulte cet enſemble de ſons qui flatte l'oreille, & répand ſon charme juſqu'à l'ame. Que de parties à raſſembler pour former un bon ſtyle ! Au reſte, vingt vers de Racine & des morceaux de proſe de Paſcal, de Boſſuet, de Fenelon, répandroient plus de lumiere ſur ce ſujet, que tous les éléments qu'on pourroit imaginer.

nature même; il n'en faut ni de tranchantes, ni de trop faibles; un choix heureux d'expreſſions, de tournures, de cadences; une variété de phraſes & de périodes; de la naïveté ſans baſſeſſe; du noble ſans bouffiſſure; du ſublime ſans giganteſque; partout une élégante ſimplicité: voilà les parties néceſſaires (1) à la compoſition d'un ſtyle qui plaiſe dans tous les tems. Les écrivains qui n'ont qu'un ton & une pompe uniforme, reſſemblent à ce peintre ignorant qui voulant employer des couleurs riches & cheres, ne ſe ſervoit uniquement que d'outremer & de carmin. Les Grecs, que je ne me laſſerai point de citer comme nos modeles, ne font jamais parler leurs perſonnages qu'à propos, & ils leur prêtent le langage qui leur convient. Il faut avouer que leur langue eſt bien ſupérieure à la

(1) Ce ſeroit ici l'occaſion, ſi l'on ne craignoit de paſſer les bornes qu'on s'eſt preſcrites, d'interroger les gens de goût ſur ce qui différencie le ſtyle ampoulé, du ſtyle ſublime; le ſtyle faible, du ſtyle facile; le ſtyle bas, du ſtyle familier; de ſe plaindre de l'extinction de certains mots qui avoient de la nobleſſe, comme *ſon penſer*, *ſes penſers*; de propoſer enfin quelques idées ſur une langue où il n'y auroit ni adverbes, ni même d'adjectifs, & qui, réduite aux noms & aux verbes, en acquerroit plus de vigueur & de préciſion, &c.

nôtre pour la ſimplicité, la rondeur, l'abondance & le pittoreſque. Les Muſes & les Graces avoient chez les anciens le même temple : ne vouloient-ils pas faire entendre par cette aſſociation, que ces divinités ne devoient jamais ſe ſéparer? & où ſont-elles plus réunies que dans la langue grecque ? chaque mot a ſon image & ſon accent muſical ; c'eſt l'harmonie même, alliée à la peinture. Cette nation, ſi favoriſée de la nature, ſçavoit exprimer le bruit des flots, le ſifflement des vents, la rapidité d'une fleche ; les paſſions avoient leur langue particuliere ; les cris de Philoctete formoient des vers ; il y a un chœur dans les Perſes, tragédie d'Æſchile, où les vieillards interrompent par leurs gémiſſements le récit du courier qui annonce la perte de la bataille de Salamine; l'arrangement des mots y produit un effet admirable. Les Anglais, qui ſe piquent d'imiter les Grecs & les Latins, ne négligent point cet art dans leurs pieces de théâtre : rarement ſe ſervent-ils du vers alexandrin: ils varient le mètre dans un même drame ; ils ont des ſcenes en vers de dix ſyllabes, d'autres en petits vers de toutes meſures, & ils réſervent la proſe pour les perſonnages ſubalternes ; le ſtyle, en un mot, eſt aſſorti au ſujet.

Je me ſuis attaché à ſuivre ces exemples,

autant que mes forces me l'ont permis. Le ſtyle, dans le rôle de *Mélanie*, doit être plus doux que dans celui d'*Euphémie*, parce que *Mélanie* n'eſt point agitée par les paſſions; ſon langage doit reſpirer la ſérénité de ſon ame. *L'ineffable* plaiſir, ſcene VI, acte I, eſt une expreſſion *myſtique*, qui convient à ſon caractere & qui ſeroit déplacée dans la bouche d'une autre. Il faut que *Théotime*, avant que de reconnaître *Euphémie*, ait le ſtyle modéré & affectueux. A-t-il retrouvé ſa maîtreſſe: je crois que ſon langage peut s'animer avec ſa ſituation, & alors il eſt plus enflammé & plus pittoreſque. Souvenons-nous toujours du précepte d'Horace:

*Telephus & Peleus cum pauper & exſul uterque*
*Projicit ampullas & ſeſquipedalia verba.*

Ayons ſans ceſſe devant les yeux ce vers ſi ſenſé de Moliere, qu'on peut appeller le philoſophe du théâtre:

Et ce n'eſt pas ainſi que parle la nature.

C'eſt à l'étude conſtante (1) de ce grand prin-

(1) Ce n'eſt qu'à force d'obſervations & de comparaiſons que l'on parvient à poſſéder cette connaiſſance ſi néceſſaire. Il en eſt du poëte dramatique comme du peintre: l'un & l'autre doivent avoir des yeux différents que le reſte de la ſociété, &, ſi l'on peut le dire,

cipe des arts d'imitation, que je rapporte l'objet principal de mes travaux : mais les connaiſſances, fuſſent-elles approfondies, ſont d'un faible ſecours, lorſqu'elles ne ſont point accompagnées du talent ; il y a encore loin du deſſinateur au peintre. Je vais vous indiquer les moyens que j'ai employés pour fouiller, ſi je le puis dire, dans le ſein de l'humanité, & lui arracher la découverte de ſes plus ſecrettes ſenſations. Vous jugerez ſi du moins j'ai ſçu ouvrir la carriere que le génie a ſeul la force de parcourir, & s'il me ſeroit permis d'établir quelques préceptes qui pourroient lui être profitables.

Las de nos abſurdités dramatiques (1), fatigué

---

épier ſans ceſſe la nature ; c'eſt à cet eſprit obſervateur que Moliere dut le talent de creuſer ſes ſujets & de nous tracer des caracteres ſi vrais & ſi approfondis ; il ne dédaigna pas de deſcendre aux expériences les plus minucieuſes pour s'éclairer ſur les moindres impreſſions de l'humanité : auſſi remarque-t-on dans ſes ouvrages que c'eſt d'après la nature même qu'il a compoſé, & non d'après les copies, &c.

(1) Quel autre nom donner en effet à des tyrans mal-adroits, à de jeunes princeſſes qui *raiſonnent* comme de profonds politiques ou de ſublimes philoſophes, à des coups de théâtre ſi mal concertés & conſéquemment dénués d'effet, au défaut continuel de dialogue, à des amplifications de rhétorique exprimées

ſurtout du prétendu héroïſme de ces perſonnages giganteſques & ſi peu vraiſemblables, qui ſe dévouent à la mort, ou qui la reçoivent ſans le moindre trouble, ſans la moindre émotion, je conçus le deſſein de ſaiſir la nature dans ſa véritable attitude. Rempli déja de la lecture des anciens, principalement des Grecs, je n'ignorois pas que l'éducation, en dégroſſiſſant cette nature, lui ôte de ce caractere de férocité que les barbares appellent courage (1); je ſçavois encore que ces mêmes Grecs ſentoient plus le prix de la vie que les Scythes; les dieux d'Homere jettent des cris, lorſqu'ils ſont bleſſés; Sophocle n'a pas

---

en vers qui n'appartiennent point au ſujet, à des caracteres qui ne ſont nullement établis, ou qui ſe contrarient ſans ceſſe, à des *à parte* qui font voir tout le technique de l'art, à des beautés, en un mot, qui ne ſont jamais à leur place? Voilà pourtant ce que nous voyons tous les jours ſur notre ſcene conſacrée par les chefs-d'œuvres des Corneille, des Moliere, des Racine, des Crébillon, des Voltaire, &c.

(1) Les anciens peuples du Nord brûloient de recevoir la mort dans les combats, pour aller jouir de toutes les douceurs du paradis d'Odin, qui conſiſtoient à boire du ſang humain dans le crâne de leurs ennemis, à porter encore les plus belles armes, à ſe battre avec plus de fureur, &c.

héſité à nous montrer le compagnon d'Hercule, Philoctete, rempliſſant ſa caverne de gémiſſements ; nous calculons le degré d'intérêt par le plus ou moins que peut s'évaluer la perte; & cet attachement à l'exiſtence, le partage des peuples inſtruits, n'a fait que prêter plus d'éclat à ces grands hommes qui couroient en foule expoſer leurs jours pour la patrie & chercher leurs tombeaux aux Thermopyles. Je voulus entrer dans le méchaniſme de l'homme, voir en un mot comment on mouroit. Emporté par l'amour de l'art, je domptai mon extrême ſenſibilité ; j'eus la fermeté (1) d'aſſiſter au ſpectacle le plus affreux & le plus déchirant; je choiſis l'exécution d'un célebre criminel, dont l'état avoit approché de

(1) Me permettra-t-on une obſervation? On nous vante la bonté de la nature humaine: je ne conçois pas comment les hommes peuvent courir en foule pour être témoins du ſupplice d'un de leurs ſemblables & ſe raſſaſier de ſes tourments. Je le répete, il n'y a eu qu'un amour prodigieux de l'art qui m'ait pû forcer d'aſſiſter à un pareil ſpectacle ; j'ai éprouvé, lorſque j'ai vu le ſabre levé ſur la tête du criminel, que j'aurois préféré le plaiſir de lui donner la vie, à toutes les richeſſes & toutes les grandeurs qu'on eût pu m'offrir. Il y a donc bien des cœurs de fer! O ſentiment! ſentiment! quelle ame eſt aſſez heureuſe pour ſe pénétrer de toutes tes douceurs?

la ſouveraine puiſſance, & qui ayant été entouré de toutes les illuſions de la grandeur, devoit conſéquemment avoir plus de peine qu'un autre à perdre la vie; je m'impoſai la loi de ne laiſſer échapper aucun de ſes mouvements; il n'y en avoit pas un qui ne me donnât de nouvelles lumieres ſur cette ſituation, la plus importante où puiſſe ſe trouver la nature humaine; mon ame en quelque ſorte alla chercher l'ame de ce malheureux, & ſe pénétra de toute l'horreur qui devoit la bouleverſer; je deſcendis, pour ainſi dire, je marchai, je m'avançai avec lui au pied de l'échaffaud: lorſqu'il y fut arrivé, il fit un geſte qui excita en moi une impreſſion terrible, qui ne s'effacera jamais; il avoit les mains liées, il les ſerra contre ſa poitrine, & enſuite les ſoulevant un peu il tourna un long regard vers le ciel: ah! mon ami, que ce geſte & ce regard diſoient de choſes! quel pathétique! Monté ſur l'échaffaud, il eut la force de ſe mettre à genoux & d'y reſter, ſans être appuyé, juſqu'au moment qu'il reçut le coup mortel; lorſqu'on lui eut attaché le bandeau, que ſa tête chauve parut à découvert, alors j'apperçus la terreur de la mort ſe graver à vue d'œil ſur ſes deux joues; elles ſe couvrirent d'une livide pâleur, & ſe creuſerent vers la bouche: tant ſon ame éprouvoit un effroyable ravage! Il ne témoigna cependant ni faibleſſe,

ni inſenſibilité; il mourut, comme auroit expiré l'innocence même, avec cette décence qui eſt le plus beau caractere de l'humanité; il remplit l'idée attachée à ce trait ſublime de la mort d'un de nos anciens héros: *ſpiritu magno vidit ultima.* Alors, mon ami, j'appris le grand art de mourir; je ſentis combien un vrai philoſophe eſt ſupérieur à des poëtes ignorans, lorſqu'il nous dit: *an tu exiſtimas quemquam ſoluto vultu, & ut iſti delicati loquuntur, hilari oculo mortem contemnere?*

Depuis cette affreuſe expérience, j'ai eu de la peine à ne pas trouver des défauts de vraiſemblance dans nos meilleures tragédies. Racine, lui-même, qui a connu ſi bien la vérité du ſentiment, y a manqué peut-être dans une de ſes plus belles pieces. Iphigénie débite des vers admirables: mais le caractere d'une jeune princeſſe, qui du ſein maternel & du milieu des honneurs & des careſſes de la fortune, paſſe tout à coup à la mort, eſt-il bien exprimé? Iphigénie s'arrête-t-elle aſſez ſur le regret de perdre la vie? Qu'Euripide l'a rendue plus vraie, plus touchante! il nous la repréſente rappellant à ſon pere toutes les marques de tendreſſe qu'elle en a reçues dans ſon enfance & les promeſſes flatteuſes qu'il lui a faites de s'occuper de ſon bonheur, & d'y mettre le comble par un hymen digne de ſa naiſſance; toutes les graces d'une jeune fille qui ſe voit

mourir à la fleur de l'âge, ſont développées dans ce rôle intéreſſant. Croyez-vous, par exemple, qu'on n'aimeroit pas à voir Jephté, habillée de blanc, couronnée de fleurs pour le ſacrifice, rêvant à l'ombre d'un bois ſolitaire, contemplant avec une affection mêlée de douleur les beautés de la nature, & par un retour ſubit ſur elle-même, s'attendriſſant ſur ſa triſte deſtinée? Ne goûteroit-on pas quelque plaiſir à l'entendre s'écrier:

„ O terre! ô cieux! ô ma chere patrie! je vais „ donc vous quitter! je vais diſparaître du „ monde.. pour jamais!.. pour jamais! le ciel „ ordonne un ſacrifice, & c'eſt moi qui ſuis la „ victime! hélas! ſi jeune encore! quand je „ compte à peine ſeize printems, avec des eſpé- „ rances ſi riantes, faut-il renoncer à mes com- „ pagnes, à ma famille, à moi-même, aux jours „ brillants que mon âge & le rang de mon pere „ ſembloient me promettre?.. Mais j'offenſe „ Dieu par mes plaintes! il m'a donné la vie, „ il me la redemande, & l'on m'a dit que je „ devois la lui rendre avec une entiere ſoumis- „ ſion; c'eſt lui qui nous a créés: n'eſt-il pas „ le maître de ſon ouvrage? Eh bien! que je „ lui ſois immolée.. me défendroit-il de laiſſer „ couler mes larmes? ah mon pere! ah mon „ Dieu!.. je vous obéirai, je marcherai à

„ l'autel.. il n'y a donc plus d'eſpérance! il faut „ mourir."

De jeunes filles paraiſſent, elles viennent à Jephté en pleurant, en pouſſant des cris. Jephté tombe dans leurs bras, leur parle avec tendreſſe, les appelle chacune par leur nom, & quoiqu'elle-même fonde en larmes, elle leur dit: „ Ne „ faut-il pas ſe ſoumettre à Dieu? Hélas! je ne „ m'attendois point à vous être ſitôt enlevée! „ vous ſçavez combien je vous chériſſois.. oui.. „ vous m'étiez bien cheres!" Et là ſon attendriſſement augmente & les ſanglots lui coupent la parole; elle reprend: „ Auriez-vous cru que „ les fleurs que nous avons cueillies enſemble „ ce matin, auroient ſervi à me parer pour un „ ſacrifice ; que Jephté devoit tomber ſous le „ couteau ſacré? Mes tendres amies, rappellez-„ vous nos doux amuſements, nos plaiſirs, „ l'amitié qui nous uniſſoit.. Nahami n'eſt „ point ici!.. parlez-lui de moi, dites-lui bien „ à quel point je l'aimois... je ne la verrai „ plus!.. Lorſque vous viendrez dans cette „ prairie, dites : c'eſt ici que nous cueillions „ des fleurs avec Jephté, que nous repoſions „ avec elle à l'ombre de ce palmier, que nous „ nous aſſeyions aux bords de ce ruiſſeau pour „ voir couler ſon onde & entendre ſon flatteur „ murmure. Hélas! embraſſez-moi encore..

„ Adieu, cheres compagnes, il eſt tems de nous „ ſéparer. . puiſſiez-vous avoir un ſort plus heu- „ reux! adieu.. ſouvenez-vous quelquefois de „ la malheureuſe Jephté."

J'imagine qu'une ſemblable ſcene embellie du coloris de Racine, feroit couler ces douces larmes qui ont tant de volupté pour les cœurs ſenſibles. La mort préſentée ſous de telles images, perd de ſon horreur & produit une triſteſſe délicieuſe; c'eſt cette mélancolie touchante qui rend ſi attendriſſants ces vers de Chaulieu:

Beaux arbres qui m'avez vû naître,
Bientôt vous me verrez mourir.

Mais ce n'eſt pas à cette ſeule connaiſſance que doit ſe borner l'étude de la nature: il faut la ſuivre dans les diverſes affections qui lui ſont relatives; on ſe plaît à la voir mêler le charme de la ſenſibilité à la grandeur d'ame du héros; le morceau ſuivant eſt un exemple qui inſtruira mieux que tous les préceptes. Curiace répond au farouche, à l'inflexible Horace, qui ne reſpire que la fureur du patriotiſme & qui ne voit plus que l'intérêt de Rome:

Je n'ai point conſulté pour ſuivre mon devoir;
Notre longue amitié, l'amour ni l'alliance
N'ont pu mettre un moment mon eſprit en balance

Et puiſque par ce choix, Albe montre en effet
Qu'elle m'eſtime autant que Rome vous a fait,
Je crois faire pour elle autant que vous pour Rome;
J'ai le cœur auſſi bon : mais enfin je ſuis homme;
Je vois que votre honneur demande tout mon ſang,
Que tout le mien conſiſte à vous percer le flanc,
Prêt d'épouſer la ſœur, qu'il faut tuer le frere,
Et que pour mon pays j'ai le ſort ſi contraire;
Encor qu'à mon devoir je coure ſans terreur,
Mon cœur s'en effarouche & j'en frémis d'horreur;
J'ai pitié de moi-même, & jette un œil d'envie
Sur ceux dont notre guerre a conſumé la vie.
Sans ſouhait toutefois de pouvoir reculer,
Ce traître & fier honneur m'émeut ſans m'ébranler.
J'aime ce qu'il me donne & je plains ce qu'il m'ôte;
Et ſi Rome demande une vertu plus haute,
Je rends graces aux dieux de n'être pas Romain,
Pour concevoir encor quelque choſe d'humain.

Pourquoi nous intéreſſons-nous ſi fortement à Pauline ? c'eſt que nous aimons ſa vertu encor plus que nous ne l'admirons ; c'eſt que cette vertu eſt ſans faſte & qu'elle n'humilie point la faibleſſe de l'humanité. J'aſſure, dit l'épouſe de Polyeucte, mon repos, en évitant la préſence de Sévere :

La vertu la plus ferme évite les hazards;
Qui s'expoſe au péril peut bien trouver ſa perte;
Et pour vous en parler avec une ame ouverte,
Depuis qu'un vrai mérite a pu nous enflammer,
Sa préſence toujours a droit de nous charmer.

Outre

Outre qu'on doit rougir de s'en laiſſer ſurprendre,
On ſouffre à réſiſter, on ſouffre à s'en défendre,
Et bien que la vertu triomphe de ces feux,
La victoire eſt pénible & le combat honteux.

On eſt flatté, dans le rôle de Félix, de voir s'ouvrir le cœur de l'homme avec ſes imperfections :

De penſers ſur penſers mon ame eſt agitée,
De ſoucis ſur ſoucis elle eſt inquiétée;
Je ſens l'amour, la haine, & la crainte & l'eſpoir,
La joie & la douleur tour à tour l'émouvoir.
J'entre en des ſentiments qui ne ſont pas croyables:
J'en ai de violents, j'en ai de pitoyables,
J'en ai de généreux qui n'oſeroient agir,
J'en ai même de bas & qui me font rougir.

Que le Maréchal de Luxembourg eſt bien plus intéreſſant au lit de mort, que dans l'éclat de ſes victoires! qu'on eſt touché de l'entendre proférer ces paroles, quelques moments avant que d'expirer : *Je préférerois en ce dernier inſtant à tous mes ſuccès militaires, le mérite d'un verre d'eau donné à un pauvre.* Voilà bien la nature dans ſon plus haut point de vérité! & ſous ces traits, elle eſt ſupérieure au plus brillant héroïſme.

Dans la tragédie de Céſar par Shakeſpeare, Brutus & Caſſius ont une querelle très vive. Brutus revient le premier à lui; il avoue à ſon ami qu'il a eu de la vivacité, parce qu'il a l'ame

agitée d'un grand chagrin : la mort vient de lui enlever ſon épouſe, Porcie : auſſitôt Caſſius reprend toute ſa tendreſſe; il ne peut ſe pardonner d'avoir ajouté à la douleur de Brutus : il le ſerre dans ſes bras avec tranſport & s'écrie en pleurant : O *mon ami ! que manquoit-il à l'injure que je t'ai faite, que de t'enfoncer ce poignard dans le ſein* ? Ce ſont-là de ces beautés inimitables que toutes les ames ſont en état de ſentir. Dans une autre tragédie du même Shakeſpeare, un malheureux pere, dont les fils ont été aſſaſſinés, apprend cette affreuſe nouvelle, ſuccombe à ſa douleur, & s'eſſuie les yeux en diſant avec un profond gémiſſement : *Quoi ! mes deux fils ! tous deux ! mes deux fils ne ſont plus ! il ne m'en reſte pas un ſeul !.. tous deux !* N'êtes-vous pas dans le cœur de ce pere affligé ? ne reſſentez-vous pas avec lui la perte de ſes enfants ?

Ce que le froid ſtoïciſme appelle imperfection dans la nature, en eſt ſans contredit une des premieres qualités. Ariſtote connaiſſoit bien les reſſorts du cœur humain, lorſqu'il rejettoit du drame ces perſonnages dont la vertu inaltérable n'eſt mêlangée d'aucune ombre. La raiſon qui nous fait preſque adorer Henri IV, c'eſt que ſon caractere eſt, pour ainſi dire, le chef-d'œuvre de l'humanité ; les faibleſſes de ce grand homme le mettent en quelque ſorte à

notre portée, nous familiariſent avec le héros & adouciſſent l'admiration qu'il nous inſpire. Nous ſommes plus étonnés que touchés de cette perfection qui eſt ſi fort au-deſſus de nous; c'eſt le clair-obſcur qui fait ſortir les beautés d'un tableau. S'il n'y avoit qu'un trait de lumiere répandu ſur la toile, l'œil ne ſaiſiroit plus la dégradation & le *fondu* des couleurs. La nature eſt aſſujettie aux mêmes regles que la peinture: des caracteres parfaits n'auroient que de la roideur, de la monotonie & ne produiroient ſurtout aucun intérêt; l'admiration eſt un ſentiment bientôt épuiſé; il n'y a que l'attendriſſement dont les impreſſions ſoient toujours agréables & nouvelles. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait des circonſtances où la nature en s'élevant au-deſſus de ſa ſphere, ne nous offre un ſpectacle qui nous attache. Les Flamands priſonniers, préſentés à Charles VI, refuſent la vie: „ Le „ roi, diſent-ils, eſt aſſez puiſſant pour aſſujettir „ les corps des plus généreux hommes du mon„ de: mais il n'aura jamais le pouvoir d'aſſu„ jettir nos eſprits; lorſque nous ſerons morts, „ nos os ſe raſſembleront pour combattre, &c." Quoiqu'on ſçache très-bien que les morts ne ſçauroient reſſuſciter ſans un miracle, cette exaltation de courage eſt d'accord avec l'idée que nous nous formons de l'intrépidité. Douze

Mandarins prennent la généreuſe réſolution d'expoſer au méchant empereur Tiſiang l'opprobre de ſa conduite : le premier qui tenta cette démarche ſi hardie, fut ſcié en deux; le ſecond eut la même audace & périt par une mort auſſi cruelle; Tiſiang poignarda le troiſieme; tous ces vrais héros de la vertu en furent les martyrs, excepté le dernier, que la fin terrible de ſes compagnons ne put ébranler; il eut la fermeté de courir au palais, & portant dans ſes mains les inſtruments de ſon ſupplice: „voilà," dit-il à l'empereur, „ le fruit que retirent de leurs ſer„ vices vos fideles ſujets; je viens chercher ma „ récompenſe." Tiſiang frappé de cette magnanimité, embraſſa ce grand homme, le récompenſa & devint le meilleur des princes. On eſt tranſporté à de ſemblables traits; ils nous attendriſſent en nous ſurprenant, parce que l'humanité échauffée par l'amour de la vertu, peut atteindre à ces efforts ſublimes.

Si nous aimons tant (1) ce qui eſt conforme à

(1) Une ame ſenſible a de la peine dans la lecture de l'hiſtoire, à ſe prêter aux faits qui paraiſſent un *démenti* à la nature; le Chancelier de Silleri répond à Marie de Médicis, qui lui annonçoit la triſte fin de Henri IV: „ Votre Majeſté m'excuſera, les rois ne „ meurent point en France." Que l'on eſt malheureux

cette vérité de nature qui rapproche tout de nous-mêmes, nous devons voir avec peine que l'on manque à ce principe fondamental. Croiroit-on qu'Homere, ce peintre si vrai, ait été un des premiers à tomber dans cette faute? Penelope apprend d'Euryclée qu'Ulysse est revenu; on s'attend que le poëte développera tous les transports de la tendresse; que ces deux époux qui ne se sont pas vus depuis vingt ans, vont se précipiter dans les bras l'un de l'autre; que cette reconnaissance nous fera fondre en larmes. Penelope descend de son appartement, délibere en son cœur si elle parlera à son mari sans l'approcher, ou si elle l'abordera pour le saluer & l'embrasser, & elle ne lui parle point: Télemaque même en est si indigné, qu'il reproche à sa mere *d'avoir un cœur plus dur que le marbre;* Ulysse est porté à l'excuser; il s'imagine qu'elle ne l'a point reconnu, parce qu'il est couvert d'habits qui annoncent la pauvreté; il se baigne, se parfume, prend de riches vêtements, reçoit de Minerve la beauté même des immortels, &

---

d'avoir l'esprit si présent, quand on ne doit être rempli que de la douleur d'une pareille catastrophe, quand on perd Henri IV! Les larmes & les sanglots de Sillery l'eussent bien plus honoré aux yeux de l'humanité, que sa réponse froide & magistrale.

va s'asseoir en présence de la reine, à qui il adresse un long discours. Pénelope lui répond par un discours encore plus long, s'obstine à ne point le croire, en disant qu'*elle n'ajoute pas encore foi à ses yeux*; son mari commence à se fâcher, lui parle d'un certain lit qu'il s'étoit fait, lui décrit encore avec une exactitude fatiguante tout ce qui compose ce lit. Enfin, après tous ces détails bien circonstanciés, bien inutiles, Pénelope tombe évanouie & r'ouvre les yeux pour reconnaître son cher Ulysse, & tous deux *s'applaudissent réciproquement de leur prudence.* Vous m'avouerez, mon ami, que tout lecteur sensible est tenté d'avoir un peu d'humeur, quand après vingt-trois livres, on lui présente aussi froidement une reconnaissance si attendue. Je suis assurément un des plus zélés admirateurs d'Homere; je m'en fais gloire: mais je ne dissimulerai pas que cet endroit me cause quelque peine, & je serois curieux de sçavoir comment ses *idolâtres* s'y prendroient pour m'en faire goûter les beautés.

L'Æschile des Anglais, Shakespeare, dans une de ses tragédies, qui renferme de très-belles scenes, fait assassiner une épouse innocente par son mari jaloux; il tient un flambeau d'une main, & une épée de l'autre; il entre au milieu de la nuit dans l'appartement de sa femme, la trouve

endormie, a tout le tems de contempler ſes charmes & d'être partagé entre la fureur & l'amour; elle s'éveille, ils ont un très-long entretien, il le termine par étrangler cette malheureuſe femme; un meurtre ſi préparé, ſi médité, eſt-il dans la nature, & dans la nature d'un homme qui eſt amoureux? M. de Voltaire a traité bien différemment une ſituation à peu près ſemblable. Oroſmane eſt en proie à toute la rage de la jalouſie; à peine a-t-il entendu la voix de Zaïre, qu'il court lui plonger un poignard dans le ſein; auſſitôt il eſt déchiré par la douleur, par les remords, & ſe frappe du même poignard. Je ne ſçais ſi ce célebre auteur a rendu la vérité auſſi fidelement, lorſqu'à l'avant-derniere ſcene du quatrieme acte de cette tragédie, Oroſmane qui croit avoir entre les mains une preuve de la perfidie de Zaïre, la rappelle auprès de lui, demande juſqu'à deux fois s'il eſt aimé, & la renvoie enſuite ſans aucune explication; un amant furieux qui avoit paru conſerver ſon ſang-froid pendant quelques moments, ne devoit-il pas éclatter, accabler ſa maîtreſſe de reproches & lui montrer enfin la lettre? Il eſt vrai que la piece étoit finie. Antiochus dans Racine doit-il choiſir l'inſtant où Bérénice eſt au comble de ſes vœux & croit aller épouſer Titus, pour faire à cette reine une déclaration

d'amour? Théodoſe, à qui j'ai donné le nom de Théotime, a la force dans le Spectateur anglais, de reconnaître Conſtance, de l'écouter & de ne pas lui apprendre qu'elle l'a retrouvé.

Quand je ſouhaite que nous ſoyons plus exacts à ſuivre la marche de la nature, je n'entends point qu'on prenne l'eſprit & la petiteſſe du copiſte ſuperſtitieux, & qu'on imite ces peintres qui ſe piquent d'une froide & ſcrupuleuſe fidélité. Je n'exige pas que dans un drame on deſcende à ces détails minucieux (1) qui appartiennent à la vie domes-

(1) Il faut bien ſe garder de confondre la nature ignoble avec la nature ſimple & naïve. Nous avons vu d'imbécilles comédiens qui s'imaginoient être les égaux de Baron, parce qu'ils oſoient pouſſer comme lui ſur le théâtre la familiarité indécente juſqu'à ſe moucher & prendre du tabac. Un poëte qui, pour établir dans un drame le caractere *petit* de Charles II, roi d'Eſpagne, rappelleroit que ce prince fit tordre le col à deux perroquets de la reine ſon épouſe, parce qu'ils parloient français, un tel poëte tomberoit dans le bas & dans le puéril. Les pieces anglaiſes ſont infectées de ce mauvais goût, qui admet ſans choix toutes ſortes de peintures, pourvu qu'elles ſoient vraies. Il doit y avoir quelque différence entre la nature dans ſa groſſiere vérité, & la nature théâtrale; celle-ci reçoit des embelliſſements, & l'art eſt d'en ſçavoir fixer la meſure.

domeſtique ; je voudrois ſeulement qu'on cherchât à reſſembler à ces fameux artiſtes, qui réuniſſant le *technique* & l'*idéal*, avoient en quelque ſorte créé une nouvelle nature ; des exemples développeront mes idées. Phidias, dans ſes ſtatues de Jupiter & de Minerve, ſembloit s'être pénétré de la divinité. ***Et concepit deos & exhibuit.*** La Vénus d'Appelle étoit le réſultat de toutes les beautés réunies : c'eſt cette nature *idéale* ou *embellie* que nous admirons dans Raphaël, le Correge, & qui répand ſur leurs ouvrages cette grace variée & élégante qu'ils ont été ſeuls capables d'imaginer. Il n'y a point de femmes, à les prendre ſéparément, qui raſſemblent les charmes & les vertus de l'héroïne de Richardſon.

Les Grecs l'ont emporté (1) de beaucoup ſur

(1) Ils comptent des philoſophes, des poëtes, des orateurs, des hiſtoriens, des peintres, des ſculpteurs, des muſiciens, des architectes ; en un mot, ils ont poſſédé tous les arts au plus haut point de ſupériorité, tandis que les Romains ne peuvent ſe flatter que d'avoir eu des poëtes, des orateurs & des hiſtoriens ; encore Virgile eſt-il au-deſſous d'Homere ſon modele ; Cicéron inférieur pour la force du génie, à Demoſthene ; & je ne ſçais, pour les graces du ſtyle & la *maniere large*, ſi l'on doit mettre les Tite-Live, les Salluſte & les Quinte-Curce à côté des Thucidide, des Xéno-

les Romains pour l'intelligence de cette *nature perfectionnée* ; auſſi Pope a-t-il dit avec raiſon que Virgile qui ſe glorifioit d'être l'imitateur d'Homere, avoit trouvé que ce poëte & la nature étoient la même choſe :

*Nature and Homer were he found the same.*

C'eſt donc cette *nature idéale*, cette *belle nature*, que je demanderois qui fût plus cultivée parmi nous ; aujourd'hui tout eſt défiguré, tout meurt ſous les efforts d'un art corrupteur (1) ; notre

---

phon, &c. Je ne parle point du dramatique ; on n'ignore point ce qu'eſt Seneque à le comparer avec les Æſchyle, les Sophocle, les Euripide. Il y a autant de différence entre les Grecs & les Romains, qu'entre une belle ſtatue antique & une moderne, & nous ſommes, en rapport d'éloignement du *vrai* & du *beau*, aux Romains, ce qu'ils étoient aux Grecs.

(1) Il eſt prodigieux combien aujourd'hui nous ſommes livrés à tout genre d'impoſture ; il eſt des bornes dans tous les arts, au-delà deſquelles ſe trouvent le giganteſque, l'extravagant, l'abſurde, en un mot, le faux & l'oppoſé du naturel ; & ces bornes ſi ſages, nous les avons paſſées, dans la confiance peut être que nous ferions oublier nos modeles. Nous reſſemblons préciſément à ces femmes qui, à leur entrée dans le monde, mettent ſi peu de rouge, qu'on peut douter ſi ce ne ſont pas leurs propres couleurs ; enſuite leurs yeux s'accoutument à cet éclat étranger au point qu'elles en abuſent & qu'elles ſe défigurent.

peinture (1), notre architecture (2), notre musique (3), notre déclamation (4), nos pieces de

(1) Ce ſont ſurtout nos peintres à portraits qui ont introduit ce goût *maniéré*, bien différent du bon goût. Ils ne peignent pas une de nos jolies femmes qu'ils ne lui prêtent un air minaudier, un ſourire forcé ; ces têtes penchées, ces regards de côté, ces bouches grimacieres ſont regardés comme autant de fineſſes de l'art, faiſies par le pinceau moderne, & ce vernis de porcelaine s'appelle du coloris. Qu'on ſe ſouvienne, au reſte, que mes obſervations ne tombent que ſur quelques abus du talent.

(2) Il n'y a pas juſqu'à la mort que nous ne cherchions à *dénaturer :* un ſauvage qui verroit nos catafalques, croiroit entrer dans un lieu deſtiné à quelques réjouiſſances publiques. Que diroit-il de nos ſalles de ſpectacles, de nos jardins ſymmétriſés, de nos appartements rétrécis ?

(3) On demande ſi chaque langue n'a pas ſa muſique, comme elle a ſon accent particulier ? Il paraît ridicule qu'on chante des paroles françaiſes ſur des airs italiens, & l'on ſeroit fondé à croire que le récitatif de Lulli, quand il eſt moins traîné, eſt le ſeul qui nous convienne. Ce n'eſt point que la muſique italienne n'ait des graces, du brillant & du pittoreſque : mais encore une fois, lorſque nous parlons, nous n'avons pas l'accent des Italiens, & la muſique vocale doit prendre l'eſprit & le ton de la langue, puiſqu'elle n'eſt autre choſe que l'accent de cette langue plus marqué.

(4) Mlle. Dumeſnil eſt peut-être la ſeule en Europe

théâtre (1), tout eſt infecté de ces prétendues graces de convention; nous devrions être effrayés.

---

que l'on puiſſe donner pour modele de cette déclamation ſimple & ſans faſte, qui eſt la voix même de la nature. Jamais comédien n'a ſçu mieux ſaiſir le ſentiment & l'exprimer. On ſe reſſouvient encore de quelle façon ſublime elle rendit cet hémiſtiche ſi touchant d'Olympie, *le malheur eſt partout.* Lorſque dans Semiramis elle ſort du tombeau, elle ſçait arracher des larmes par ces ſeuls mots qu'elle adreſſe à Ninias: *O mon fils! mon cher fils!* Quelques idées ſur la déclamation ſuivront aſſez naturellement l'éloge de cette grande actrice. Pourquoi veut-on tout déclamer? eſt-il dans la nature qu'un perſonnage ſe détache de ſon rôle pour venir au-devant du parterre & lui débiter des vers empoulés? Cela n'eſt-il pas un groſſier contre ſens? Je ne parle point de ces miſérables *à parte*, où le poëte & l'acteur mettent le public dans leur confidence: un comédien intelligent pourroit quelquefois prêter des beautés à l'auteur, ou adoucir du moins les teintes trop fortes. Je n'en veux qu'un exemple. Brutus, dans la tragédie de ce nom, lorſqu'il apprend la mort de ſon fils, dit avec toute la férocité que Tite-Live lui attribue:

Rome eſt libre .. il ſuffit .. rendons graces aux dieux.

Ce vers, dans la bouche d'un habile acteur, ne produiroit-il pas un plus grand effet, ſi Brutus, à cette nouvelle affreuſe, laiſſoit entrevoir toute la douleur

de la distance qui nous éloigne de la vérité ; le public même (2) qui est notre juge, est tous les

---

de l'amour paternel, & qu'il ne prononçât qu'après un long silence, où auroit éclaté l'attendrissement :

Rome est libre, &c.

Par ce moyen, la dureté de ce rôle seroit corrigée & le caractere Romain ne perdroit point de sa grandeur & de sa fermeté, &c.

(1) On conviendra que l'action & l'emploi du pittoresque ont fait quelques progrès : mais nous avons perdu du côté des développements ; les scenes ne sont plus qu'indiquées ; les entrées & les sorties, une des premieres regles de l'art dramatique, sont totalement négligées ; les coups de théâtre n'ont jamais été amenés avec plus de mal-adresse ; la nature est partout sacrifiée au *bel-esprit*, & l'on craint surtout d'être simple & de ne pas entasser les ornements : on s'imagine avoir composé une tragédie, lorsque l'on a sçu réunir sans nécessité, des prêtres, des soldats, un trône, un autel, un tombeau ; on ne veut point se persuader que la décoration n'ajoute au mérite d'un drame qu'autant qu'elle est bien placée & que le sujet l'exige ; sans cela c'est une parade tragique, qu'il faut renvoyer à la foire avec les farceurs & les danseurs de corde. C'est bien à présent que nos maîtres seroient en droit de nous crier : *Eh ! malheureux jeune homme, tu as fait Helene riche, ne l'ayant pu faire belle !*

(2) Nous aurons le courage de le dire : le public est trompé tous les jours sur le sentiment ; il prend l'art

jours séduit par le mensonge & se trompe jusque sur le sentiment: tant la dépravation de l'esprit s'est étendue jusqu'à l'ame! Une des causes de cette *perversité de nature*, est assez facile à saisir: les Romains étoient déjà les copistes infideles des Grecs, & peut-être sommes-nous à la cinquieme ou sixieme copie des Romains; la nature a passé jusqu'à nous, comme par la voie d'une ancienne tradition, dont tous les jours la fidélité s'altere & se détruit; nous avons entiérement perdu de vue le modele. Ce seroit donc une entreprise digne de notre siecle *philosophe* & éclairé, de remonter jusqu'à cet *original* si précieux, d'après lequel ont composé les premiers hommes. Je l'ai déja remarqué: c'est dans ses desseins primitifs qu'il faut examiner la nature, saisir son véritable esprit, s'emparer, si l'on peut le dire, de sa premiere pensée, de son premier *faire:* mais qui nous y ramenera? Le sentiment, associé au

---

pour la nature; il admire des acteurs qui jamais n'ont connu la vérité & l'attendrissement; il se laisse abuser par des talents factices, & il est la dupe de la fausseté du *bel-esprit*: ressouvenons-nous qu'il a cru reconnaître le style de Racine dans la tragédie des Machabées de la Motte. Peut-être dans ce moment-ci est-il excusable; l'excès l'accable en tout: *ut omnium rerum sic litterarum intemperantia laboramus.*

goût; rarement n'agiſſent-ils pas enſemble; tous deux nous conduiſent au vrai : & c'eſt ce vrai que nous ſemblons aujourd'hui nous efforcer de rejetter ; notre pareſſe s'accommode d'un malheureux eſprit d'imitation (1), qui en s'appropriant ſans choix les idées d'autrui nous prive des nôtres, & nous fait preſque toujours perdre beaucoup plus que nous ne gagnons.

Les gens de lettres, dont l'objet eſt le développement des paſſions, ne ſçauroient donc trop s'attacher à la culture du ſentiment, qu'il faut bien ſe garder de confondre avec le talent & l'eſprit (2). C'eſt peut-être le degré de ſenti-

(1) Rien ne fait plus de tort au véritable eſprit, que l'abus de l'eſprit d'imitation. Pourquoi les Anglais & les Allemands ont-ils des ouvrages qui étincelent de beautés ſublimes & qui leur ſont propres ? C'eſt qu'ils ont la patience de ſuivre plus que nous la ſérie des idées & la progreſſion des ſentiments; ils ſe livrent moins à la ſociété ; ils vivent davantage avec eux-mêmes, & ils ſe donnent le tems de réfléchir & d'enviſager un ſujet dans toutes ſes parties ; de-là un effet ſûr & une heureuſe exécution.

(2) Le talent eſt l'aptitude de l'artiſte à manier l'inſtrument, & l'eſprit le dirige dans la ſage diſtribution des détails. C'eſt l'eſprit qui lie les rapports, qui joint les parties : mais c'eſt le ſentiment qui raſſemble & qui donne la flamme de la création. Sans le ſenti-

ment (1) qui produit le plus ou le moins de génie; car ce génie, sur lequel on a tant raisonné,

---

ment, les le Moyne, les Pigale n'animeroient pas le marbre, & n'auroient pas *ce grand penser* qui sépare par un si long intervalle l'homme de génie de l'ouvrier. Combien de pieces de théâtre, mieux conduites peut-être que quelques-unes de nos célebres dramatiques, n'ont eu aucun succès, parce que le sentiment n'avoit pas échauffé leurs auteurs! Je dirai plus: à force de sentiment, on parviendra à faire disparaître les défauts les plus essentiels d'un ouvrage; c'est le charme qui couvre toutes les fautes, ou qui du moins les fait pardonner. Le Cid est rempli d'imperfections, & les scenes immortelles de Rodrigue & de Chimene lui ont assuré cette célébrité qui nous frappe encore, &c.

(1) Que ne peut-on calculer ces degrés, comme ceux du thermometre! Tel degré de sentiment produit une ame douce & ouverte aux diverses impressions de la sensibilité; ce degré augmente-t-il? elle a la force & la faculté d'exprimer ce qu'elle sent; plus pénétrée, plus enflammée, elle est agitée par les transports du génie; est-elle au plus haut degré? supérieure alors aux autres ames, franchissant les bornes de la nature humaine, elle s'éleve, se livre à cet essor illimité qui décele sa grandeur, plane en quelque sorte sur l'univers & ne conçoit plus que la noble & vaste passion, attachée à ces ames rares & sublimes, celle d'établir l'ordre & de faire le bonheur des hommes; de-là les Lycurgue, les Confucius, les Marc-Aurele, les Antonin, &c. Pour un homme qui sentira avec énergie,

qu'eſt-ce autre choſe qu'une exaltation de l'ame, excitée par une effervescence (1) ſupérieure aux mou-

---

combien de froids beaux-eſprits, d'êtres faux & frivoles, de cadavres vivants dans la ſociété! Il faut qu'il y ait bien peu d'ames ſuſceptibles de ſentiment, puiſque tous les jours on le confond avec les grimaces & le *batelage* de l'art; j'ai vu un public entier prendre l'hiſtrion pour le comédien, porter aux nues telle actrice dont le jeu affecté n'étoit qu'un perpétuel menſonge à la nature, & trouver du ſentiment dans des ouvrages qui n'en étoient que la parodie.

(1) Il y a tel homme de génie ignoré & qui le ſera toujours, tandis qu'une multitude intriguante de beaux-eſprits de profeſſion ont leurs treteaux & leur petite auréole de gloire; ce ſont peut-être les circonſtances ſeules qui ont manqué au premier pour le placer à la tête de la littérature; les circonſtances ſont au génie, ce qu'eſt au bloc informe le ciſeau créateur; la ſtatue ſort de la pierre ſous les doigts de l'artiſte; & un rapport heureux d'événements fait éclater le génie; une ſimple ſecouſſe ſuffit quelquefois pour le développer; un pere qui aura perdu ſes enfants, un époux qui pleure ſa femme expirée dans ſes bras; un homme innocent qu'on aura calomnié; un autre qui du faîte de la proſpérité ſe verra tomber par une chûte effroyable dans l'accablement du malheur; tous ces divers perſonnages dans les accès de la douleur auront des élans de génie. Une mere tendre eſt abſorbée dans le chagrin par la mort de ſon fils unique; elle refuſe toute eſpece de conſolation: un religieux

vements ordinaires de la nature? Et qui peut découvrir en nous ce principe d'exaltation, l'entrete-

---

entreprend de la calmer; il lui rappelle la réſignation d'Abraham aux volontés de Dieu, qui lui ordonnoit d'immoler Iſaac; elle s'écrie: *ah! mon pere! Dieu ne l'auroit pas commandé à une mere.* L'éloquence des Grecs l'a emporté ſur celle des Romains; l'intérêt d'un peuple entier qui avoit à combattre, par la politique comme par les armes, la tyrannie d'un roi puiſſant, étoit un motif bien plus agiſſant ſur l'ame d'un orateur, que les concuſſions & les débauches obſcures de Verrès. Corneille auroit été moins grand, s'il ne ſe fût pas reſſenti de cette fermentation qui nous avoit longtems agités, & Racine peut-être auroit montré plus de force, ſi les beaux arts n'avoient commencé à ſe tourner du côté des graces & de la molleſſe. On a remarqué que le patriotiſme & la religion étoient les reſſorts les plus vigoureux qui puſſent donner de l'action au génie. Au reſte, je ne confonds pas avec l'enthouſiaſme du génie ces chaleurs de tête, d'où ne réſultent que des idées biſarres qui reſſemblent aux écarts d'un délire extravagant. Ces écrivains qui prennent leur imagination factice pour de l'ame, ſont les ſinges du génie, &c.

La ſociété, comme je l'ai déja obſervé, tue le génie, au-lieu qu'elle crée & entretient l'eſprit. D'ailleurs les hommes en ſociété ſont dans une attitude forcée; notre prétendue politeſſe eſt le maſque de la perfidie & de l'impoſture. Ce n'eſt donc pas dans les cercles qu'il faut étudier l'humanité; on ne va point au bal

nir, le fortifier, lui donner l'élaſticité d'une ſource abondante qui s'élance & ſe répand en mille canaux? Une étude opiniâtre de nous-mêmes, une méditation continuelle, une recherche profonde ſur nos ſenſations, ſur nos idées, une longue habitude de nous interroger, &c. C'eſt ainſi que l'ame eſſaye ſes forces, les affermit, & que ſa faculté intuïtive devient plus perçante & plus vaſte; le génie embraſſe d'un coup-d'œil ce que l'eſprit n'apperçoit & ne décompoſe que par ſucceſſion de tems; l'un eſt ce globe de feu qui lance de ſon propre foyer des torrents de lumieres; & l'autre peut ſe comparer à cette planete dont la clarté n'eſt qu'un reflet impuiſſant & ſans chaleur des rayons de l'aſtre du jour. Quand on n'aura point le courage de s'arracher à un monde uniforme & ſuperficiel, quand on

---

pour ſaiſir les traits du viſage; un peintre ne s'aviſeroit pas de vouloir peindre le nud d'après des figures drapées: nous avons tous aujourd'hui la même phyſionomie. Voulons-nous connaître les hommes? examinons-les dans ces révolutions où le méchaniſme de la nature humaine ſe montre à découvert. Combien l'événement du Syſtême a-t-il prouvé qu'il y avoit peu d'ames qui ne fuſſent baſſes & intéreſſées! Ce n'eſt pas là une des époques les plus brillantes pour la gloire de l'homme; elle nous a bien fait voir la fange d'où il tire ſon origine.

ne ſçaura point *s'écouter* & creuſer la nature, on ignorera l'art du dialogue, parce que c'eſt du ſentiment primitif qu'émane la vérité dialectique; ce ſentiment primitif une fois échappé, il ne nous eſt plus gueres poſſible d'y revenir & d'en reſſaiſir le fil & l'expreſſion propre, quelques efforts que tente l'eſprit pour nous dédommager de ſa perte & pour le contrefaire. Le connaiſſeur n'a pas de peine à diſtinguer, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, *les points de future* qui ſe rencontrent dans les ſcenes de nos maîtres; il démêle l'endroit où l'auteur ramené à froid ſur l'ouvrage, n'a eu que les ſecours du talent, & non l'élan & la vigueur de l'ame. Il eſt aiſé de voir que Corneille & Moliere ont travaillé de maſſe (1); voilà pour quelle raiſon leur dialogue eſt ſi plein, ſi vrai, ſi facile. Je riſquerai une opinion qui peut-être ſera celle du petit nombre: j'attribuerois beaucoup plus encore à la faibleſſe de ſentiment, qu'à la faibleſſe de ſtyle, la prodigieuſe différence qui exiſte entre Racine & Pradon. Je n'en veux qu'une preuve: qu'on traduiſe l'un & l'autre (2) dans une langue étran-

(1) Liſez La Chauſſée & tant d'autres, vous verrez que leurs ſcenes ſont des chapitres bien arrangés, bien compaſſés & remplis de coupures.

(2) On n'a qu'à choiſir, par exemple, la déclaration

gere ; il ne s'agira plus du mérite de la verſification ; les beautés de l'élocution de Racine, comme les défauts de celle de Pradon, auront diſparu : on ne jugera que ſur le fonds des choſes ; & qui conſtitue ce fonds ſi précieux, ſi ce n'eſt la richeſſe & l'abondance du ſentiment ? Tous ces acceſſoires ſi intéreſſants dans Racine, n'eſt-ce pas le ſentiment qui les a fait naître ? c'eſt lui qui nous fait retourner ſans ceſſe à La Fontaine, & qui prête même à ſes négligences des graces que n'a point la régularité de l'art. Dans Tiridate, piece du ſecond genre & ſans coloris, c'eſt le ſentiment qu'on y trouve quelquefois, qui nous ferme les yeux ſur la médiocrité des vers ; nous aimons à entendre ceux-ci, qui ſemblent s'échapper d'une ame pleine de ſa paſſion :

Je ne te verrai plus, ô ſœur *fatale* & chere !
Les mers entre nous deux vont ſervir de barriere !
Je ne te verrai plus !

Nous ſommes attendris juſqu'aux larmes dans Eſope à la Cour, de la fable du Fleuve & de la Source (1), & nous avons oublié les autres

---

d'amour d'Hippolyte à Aricie ; les deux auteurs ont manié le même morceau ; qu'on le traduiſe en italien ou en latin, on jugera ſi ce ſentiment eſt fondé.

(1) Rhodope, dans la fortune & dans l'éclat, a méconnu ſa mere qui eſt pauvre ; celle-ci vient ſe

apologues de cette comédie. Ce ne ſont ni les ornements de la fiction, ni le brillant de la poéſie qui nous rappellent ſans ceſſe à la lecture de l'Enéide: quels ſont donc les morceaux qui nous flattent le plus ? c'eſt le quatrieme livre où eſt déployé tout le charme du ſentiment, le trait de Marcellus dans le ſixieme, l'épiſode de Niſus & d'Euryale. Homere lui-même, ce peintre admirable, qui nous tranſporte dans l'horreur des combats, qui nous enflamme de la valeur de ſes héros, nous intéreſſe encore bien davantage par les adieux touchants d'Hector & d'Andromaque, & par les larmes paternelles de Priam aux pieds

---

plaindre à Eſope ; il la fait cacher ; Rhodope paraît ; Eſope, pour lui reprocher ſes torts, ſe contente de lui réciter cette fable :

Un Fleuve enflé d'orgueil de l'abondance d'eau
Qui de pluſieurs endroits avoit groſſi ſa courſe,
Avec indignité déſavoua la ſource
Qui l'avoit en naiſſant fait un ſimple ruiſſeau.
Ingrat, lui dit la Source, à qui ce coup fut rude,
Que tu reconnais mal ma tendreſſe & mes ſoins !
Quelque injuſte raiſon qu'ait ton ingratitude,
Sans moi qui ne ſuis rien, tu ſerois encor moins.

Rhodope répond à cet apologue en fondant en larmes ; elle reconnaît ſa faute & demande à voir ſa mere, qui accourt auſſi en pleurant & tombe dans les bras de ſa fille.

du meurtrier de ſon fils. Ovide auroit une réputation moins conteſtée, ſi tous ſes vers étoient ſemblables à ceux qu'il met dans la bouche de Biblis: elle envoye une lettre à ſon frere, pour qui elle eſt conſumée d'une ardeur inceſtueuſe, & elle n'oſe le nommer à celui qui eſt chargé de rendre cet écrit:

*Dixit, & adjecit longo poſt tempore... fratri.*

Un ſeul trait de ſentiment répandra tout à coup ſur un caractere, un intérêt qu'il ne recevroit pas de la pompe & de la ſtérile profuſion de l'eſprit. Qu'une harangue des Scythes à Alexandre ſoit compoſée en vers magnifiques, il n'y en aura point qui faſſent autant de plaiſir que cette ſaillie de ſentiment: *tu n'es pas un Dieu, puiſque tu fais du mal aux hommes.* Dans un panégyrique d'Antonin, tout le faſte de l'éloquence collégiale s'évanouira devant ces expreſſions du cœur: *il vaut mieux conſerver un citoyen, que de tuer mille ennemis.* Quelles reſſources d'eſprit dans l'éloge de Charles V, duc de Lorraine, ſeroient comparables à ce que diſoit ce prince bienfaiſant: *je quitterois demain ma ſouveraineté, ſi je ne pouvois faire du bien.* Qui a pu aſſurer le ſuccès d'Inès, tandis qu'une infinité de tragédies mieux écrites ſont tombées dans l'oubli? ce ſont les ſituations de ſentiment; je dis les ſituations, parce que

le dialogue, indépendamment de la mauvaiſe verſification, auroit pu être traité avec plus de chaleur & de pathétique. En un mot, le ſentiment eſt l'idiome univerſel; c'eſt la langue-mere; le langage de l'eſprit n'eſt qu'un jargon de convenance, ſoumis aux viciſſitudes de la mode & de la bizarrerie. Nous entendons Virgile bien plus aiſément que Plaute & Térence; le premier, en nous faiſant verſer des larmes avec Didon, a écrit pour tous les âges; & Plaute & Térence ont compoſé pour les Romains & pour leur tems. L'eſprit a mille nuances imperceptibles, que chaque ſiecle, chaque année, chaque jour même ſemblent emporter avec ſoi, & le ſentiment eſt toujours immuable; depuis que l'univers exiſte, il n'a ſouffert aucune altération; c'eſt le feu central qui anime tout; c'eſt le nœud ſecret qui lie tous les hommes; un Chinois, un Sauvage, qui n'auront que des notions imparfaites de notre langue françaiſe, pleureront à ces vers de Merope :

C'eſt un infortuné que le ſort me préſente;
Il ſuffit qu'il ſoit homme & qu'il ſoit malheureux.

Et ils ne ſentiront pas les fineſſes & les beautés répandues dans la comédie du Méchant.

L'expérience nous démontre aſſez que l'intérêt dramatique excité & ſoutenu par la ſeule force du

du ſentiment, eſt préférable à tous les effets combinés des coups de théâtre; il y en a très-peu qui ſoient motivés (1), & preſque tous ſont concertés; l'eſprit y laiſſe voir ſon artifice,

---

(1) Je ne connais que celui de Phedre, acte IV, ſcene IV, qui ſemble être amené par la nature même & qui eſt ſuivi d'un effet prodigieux. Phedre, qui en quelque ſorte a par la bouche d'Oenone accuſé Hippolyte auprès de ſon pere, reſſent bientôt des remords & ſe hâte de rejoindre Théſée pour l'engager à ne point punir ſon fils; ſon époux lui répond:

Tous ſes crimes encor ne vous ſont pas connus:
Sa fureur contre vous ſe répand en injures;
Votre bouche, dit-il, eſt pleine d'impoſtures,
Il ſoutient qu'Aricie a ſon cœur, a ſa foi,
Qu'il l'aime... &c.

Quelle affreuſe lumiere pour une femme qui juſqu'à ce moment n'avoit condamné Hippolyte que pour ſon inſenſibilité. J'aurois deſiré ſeulement qu'anéantie par la ſurpriſe & le déſeſpoir, elle fût reſtée quelque tems ſans parler & qu'elle n'eût repris les ſens que pour s'écrier:

Oenone, qui l'eut cru? j'avois une rivale.

J'imagine que le coup de théâtre par ce moyen eût été encore plus frappant; d'ailleurs, ce qui eſt dans le monologue auroit pu ſe tranſporter facilement dans la ſcene ſuivante.

comme on découvre à l'opéra le jeu d'un groſſier méchaniſme dans les deſcentes des divinités, dans les vols, les décorations, &c. Le ſeul rôle de Phedre eſt ſupérieur à toutes les tragédies qui nous emportent de ſurpriſe en ſurpriſe. On a beau vanter le plan d'Héraclius (1), je crois qu'on ne ſçauroit comparer cette piece à Cinna, Polyeucte, ouvrages du même auteur. Les plaiſirs de l'ame ſont plus doux que ceux de l'imagination; on aime mieux voir ſe développer un cœur, qu'une ſuite d'événements extraordinaires, qui rarement ont pu exiſter tels que le poëte nous les repréſente; on croit aiſément, que Théſée a été infidele, qu'il a trahi Ariane; qu'Oroſmane agité d'un tranſport de jalouſie, s'eſt ſouillé du meurtre de Zaïre: mais on a de la peine à ſe perſuader que dans l'eſpace de vingt-quatre heures, un miniſtre ambitieux (2) ait aſſaſſiné ſon roi, enſuite un des fils de ce roi, qu'il ait formé enfin une conſpiration pour tuer

(1) Corneille lui même avoue dans un de ſes diſcours ſur les trois unités, que ſon Héraclius produit un plaiſir *qui fatigue*.

(2) On veut parler du ſujet de Stilicon, rendu encore plus invraiſemblable & plus romaneſque par Metaſtaſe ſous le titre d'Artaxerce. Thomas Corneille & la Grange ont pluſieurs pieces dans ce genre ſi peu naturel.

l'autre fils qui eſt ſur le trône : il n'eſt pas poſſible que le ſentiment puiſſe ſe répandre dans de ſemblables ſujets, qui appartiennent plus au roman qu'au théâtre. Mais, dira-t-on, ne court-on pas riſque d'être monotone, en n'adoptant que les reſſources du ſentiment ? Qu'on l'anime du feu des paſſions, qu'on y jette ce déſordre heureux qui en réſulte, qu'on y déploye les grands mouvements ; ſurtout au lieu d'une multiplicité d'incidents peu vraiſemblables, qu'on faſſe ſuccéder naturellement des tableaux variés alors l'action prendra ſans ceſſe de nouvelles forces, & l'intérêt croîtra à proportion.

Le pouvoir des images (1) ſur nos ſens a été

(1) Que d'exemples de ce pouvoir étonnant ! Un tableau qui repréſente Palamede condamné à la mort par ſes amis, jette le trouble dans l'ame d'Alexandre ; il rappelle à ce prince le traitement cruel qu'il avoit fait à Ariſtonicus. Une courtiſanne, au milieu d'une joie diſſolue, vient par hazard à fixer les yeux ſur le portrait d'un philoſophe ; elle a honte tout à coup de ſes déſordres & embraſſe la vertu la plus rigide. Un roi Bulgare ſe fit chrétien pour avoir vu un tableau du jugement dernier. Amurat IV voulant réprimer l'inſolence des janiſſaires & des ſpahis, ne leur fait aucun reproche ; il ſort à cheval du ſerrail, va dans l'Hippodrome, y tire de l'arc & lance ſa zagaye ; la dextérité & la force que montre ce prince, étonnent ſes troupes : elles rentrent dans le devoir. On tente de

plus connu par nos philoſophes, que ſenti par nos poëtes; du moins ont-ils négligé ce reſſort, un des plus actifs ſans contredit, que puiſſe employer l'art théâtral. La Grange avance aſſez légerement dans ſa préface d'Amaſis, que „ le „ ſpectacle n'eſt bon que pour les tragédies de „ college" (1). Il ne ſuffit pas ſeulement de

---

conſoler une femme qui a perdu ſon mari; elle fait ſigne, en mettant la main ſur ſon cœur, que c'eſt-là qu'eſt renfermé ſon chagrin & qu'il ne peut ſe guérir; un tel geſte eſt plus expreſſif que tous les diſcours qui ſeroient échappés à ſa douleur. La mort de Germanicus par le célebre Pouſſin, inſpire de l'attendriſſement pour ce prince, & de l'indignation contre Tibere. Le riche tableau des funérailles de Clariſſe n'eſt-il pas plus intéreſſant que tous les regrets qu'on eût prodigués ſur ſa perte? En un mot, ce n'eſt que par le ſecours des images que les idées entrent dans notre ame; les raiſonnements ne viennent qu'à la ſuite des objets qui frappent nos regards, & ce qu'on appelle une abondance de réflexions, n'eſt ſouvent qu'un amas de tableaux; c'eſt au jugement & au goût à leur aſſigner leur place & à diſpoſer de leurs effets.

(1) Oui, lorſque le ſpectacle n'eſt point motivé, lorſqu'il n'eſt point ſoutenu par une verſification mâle, énergique & correcte, lorſque ſans nul propos on fera venir un régiment aux gardes ſur la ſcene, & qu'on prendra la peine, comme je l'ai dit, d'élever un trône, un autel, un tombeau, qui ne ſeront pas néces-

savoir rimer : il faut avoir des connaissances, remonter aux causes, étudier la nature dans ses principes, pour apprendre jusqu'à quel point le spectacle a de l'empire sur l'homme. Æschyle, Sophocle, Euripide, qui, suivant les apparences, avoient un peu plus réfléchi que le versificateur français, nous ont offert une multitude de tableaux. Ce qui m'étonne, c'est que Racine qui étoit instruit, n'ait pas profité davantage de ce moyen employé avec tant de succès par les Grecs : Athalie est la seule piece où il ait introduit du spectacle. Cependant le théâtre ancien, l'histoire, notre propre expérience, tout doit nous faire connaître la nécessité de fortifier le sentiment par des images, si nous voulons mettre en œuvre toute la richesse & l'énergie du pathétique. Qu'est-ce que la poésie & l'éloquence, lorsque la peinture ne les anime point? Dans la Mort de Pompée, on voit Cornélie, on suit tous ses mouvements dans ces vers qui présentent autant d'attitudes pleines de vérité :

La triste Cornélie, à cet affreux spectacle,
Par de longs cris aigüs tâche d'y mettre obstacle,

---

faires à la piece : mais lorsqu'on présentera un spectacle tel que dans Olymple, qui sera lié au sujet, qui animera le récit, alors il faudra le transporter sur le théâtre français & chercher à l'embellir par tous les accessoires de la décoration.

Défend ce cher époux de la voix & des yeux,
Mais n'eſpérant plus rien, leve les mains aux cieux,
Et cédant tout à coup à la douleur plus forte,
Tombe dans ſa galere évanouïe ou morte.

La grandeur d'ame de Pompée eſt exprimée par ce ſeul coup de pinceau :

Sa vertu toute entiere à la mort le conduit.

Ce vers hardi & pittoreſque juſtifie plus Rodrigue, coupable de la mort du pere de Chimene, que tous les raiſonnements qu'on eut pu imaginer :

Les Maures en fuyant ont emporté ſon crime.

Les Mexicains, que l'empereur Montezume avoit envoyés à la découverte des Eſpagnols, reviennent auprès de leur maître; ils ne parlent point : ils ſe contentent de développer des tableaux compoſés de plumes, où étoient repréſentés les Eſpagnols montés ſur leurs chevaux, armés de ces tubes d'où s'élançoit la mort; le prince & toute ſa cour ſont frappés de terreur. Un ſimple réeit auroit-il produit cet effet ? Philippe-Auguſte étoit entouré de mécontents; quelques heures avant la bataille de Bovines, il met ſa couronne ſur l'autel où l'on célébroit la meſſe pour l'armée, & la montrant à ſes troupes il leur dit: *Si vous croyez qu'un autre ſoit plus capable que moi de porter cette couronne, je ſuis*

*prêt de lui obéir : mais ſi vous m'en croyez digne, il vous faut défendre aujourd'hui votre roi, vos familles & votre honneur.* Auſſitôt les ſoldats tombent à ſes pieds & lui demandent ſa bénédiction ; il n'eſt pas ſurprenant qu'ils aient été vainqueurs. Un miſſionnaire veut frapper les eſprits; voici le tableau qu'il expoſe; au premier coup d'œil, il paraîtra ridicule: au ſecond, il ſera ſublime & remplira l'ame d'une image impoſante. *Il y a dans l'enfer une grande pendule, dont le faîte ſe perd dans l'immenſité de l'eſpace, & les extrémités dans un abîme ſans fond; auprès de cette pendule eſt un démon, qui a les yeux toujours attachés ſur le cadran. Les damnés ſe levent tous à la fois du milieu d'un vaſte étang de flammes & ils demandent d'une voix gémiſſante :* quelle heure eſt-il? quelle heure eſt-il?: L'éternité, (leur répond ce démon) l'éternité; *& auſſitôt tous ces malheureux ſe replongent avec des rugiſſements & diſparaiſſent dans ce lac de feu.* Le Pere le Moyne ajoute ainſi à la penſée de Seneque : *quand un grand homme eſt aux priſes avec le malheur, c'eſt alors qu'il mérite que Dieu s'avance pour le regarder.* Quelle image! Young ſe repréſente dans une de ſes *Nuits* creuſant au clair de la lune une foſſe pour ſa fille, y enſevéliſſant de ſes propres mains ſon cadavre & lui donnant le dernier baiſer paternel. Comment Racine dans ſon Iphigénie,

ne s'eſt-il pas approprié la ſcene ſi intéreſſante d'Euripide? On voit Agamemnon dans ſa tente, accablé de chagrin, écrivant à la lueur d'une lampe, pour engager Clytemneſtre à éloigner Iphigénie de l'autel; les ſoucis dévorants ſont gravés ſur le front de ce pere affligé; les devoirs de ſon rang combattent l'amour paternel, en triomphent, ſont ſubjugués, prennent le deſſus: il déchire la lettre, la récrit & la déchire encore; un vieillard étonné le conſidere & l'interroge: „ ah! vieillard," lui répond Agamemnon en pleurs, „ que tu es heureux & que „ j'envie ton ſort!" Achille, dans Homere, s'arrache les cheveux, ſe roule ſur la pouſſiere & veut ſe donner la mort. Les anciens ont tellement regardé les tableaux comme une des parties eſſentielles de l'art dramatique, que quelquefois il ne leur en a fallu qu'un ſeul pour remplir un acte entier. Voici un exemple qui eſt connu; je l'emprunte du cinquieme acte des Trachiniennes, tragédie de Sophocle; j'ai pris la liberté d'y faire quelques changements peu conſidérables; ce n'eſt qu'une copie bien imparfaite de l'original le plus ſublime: mais l'eſquiſſe ſuffira pour vous donner une idée, d'après laquelle vous pourrez décider du mérite de l'invention. On ſaiſit dans les moindres deſſeins la riche compoſition des Raphaël & des Michel-Ange.

Her-

Hercule avoit épouſé Déjanire, fille d'Oenée, roi de Calydon en Etolie; coupable du meurtre d'Iphitus, fils d'Eurythus, qui régnoit ſur l'Oechalie, il ſe condamne lui-même à l'exil ſelon l'uſage de l'antiquité, & paſſe avec ſa famille & ſa ſuite en Theſſalie chez Céix, roi de Trachine. Il traverſe un fleuve; le centaure Neſſus tranſporte d'abord Hercule, enſuite Déjanire; épris de la beauté de cette princeſſe, il veut lui faire violence; ſes cris parviennent à ſon mari, qui lance un trait infecté du venin de l'hydre de Lerne; le centaure bleſſé mortellement donne de ſon ſang à Déjanire, en lui diſant que ſi jamais ſon époux devenoit infidele, elle pourroit oindre de ce ſang ſes habits, & qu'alors il reprendroit ſa premiere tendreſſe. Hercule arrivé à Trachine, y laiſſe ſa femme & ſes enfants, fait pluſieurs expéditions, eſt vendu à Omphale pour expiation du meurtre d'Iphitus, enſuite attaque Eurytus, ruine l'Oechalie, de-là ſe rend au promontoire de Cénée pour offrir un ſacrifice à Jupiter, il envoie à Trachine Lichas, un de ſes ſerviteurs, avec pluſieurs eſclaves, au nombre deſquelles étoit Iole; Déjanire allarmée par des ſoupçons que tout ne ſert qu'à confirmer, fait uſage du ſang du centaure, en frotte un vêtement travaillé de ſes mains, qu'elle charge Lichas de remettre de ſa part à ſon mari; à peine

en eſt-il revêtu, que le venin, comme une flamme rapide, s'attache à toutes les parties de ſon corps & lui cauſe des tourments inouïs. Déjanire apprend par ſon fils Hyllus les effets de ſon fatal préſent, elle ſe donne la mort; Hercule déſeſpérant de la vie, dès qu'il ſçait la nature du mal qui le dévore, ſe fait porter ſur le mont Oeta & expire ſur un bucher. Cette piece porte le titre des Trachiniennes, parce que le chœur eſt compoſé de jeunes filles de Trachine.

# ACTE V, (1)

*Des Trachiniennes, Tragédie de Sophocle.*

## SCENE PREMIERE.

LE CHOEUR. (2)

Il n'eſt plus de malheurs que la Grece redoute:
Nous ſommes condamnés à d'éternels regrets.

*Le Chœur fait quelques pas au fond du théâtre.*

(1) On doit ſe reſſouvenir que les Grecs n'ont jamais connu cette ridicule diſtribution d'actes que nous avons adoptée d'après les Romains: mais comme par cinquieme acte on entend la cataſtrophe ou le dénouement d'un drame, on a cru pouvoir ſe ſervir de ce mot à l'exemple des interprêtes.

(2) Chez Sophocle, c'eſt une troupe de jeunes filles de Trachine, qui ont donné leur nom à la piece, qu'on auroit pu intituler *Hercule mourant.* J'ai cru qu'il étoit plus convenable de ſubſtituer à des étrangeres un chœur formé de la ſuite d'Hercule, ſes ſerviteurs devant bien plus s'intéreſſer à ſon ſort, que les Trachiniennes. On obſervera que le chœur eſt inſtruit de l'affreux événement qu'a produit la robe empoiſonnée.

Un lamentable écho ſe perd ſous cette voute!
Ecoutons.. La douleur du fond de ce palais,
Porte juſqu'en ces lieux une voix gémiſſante!
Nous ſerions-nous trompés? . . ce ſon lugubre augmente!
Dieux! n'êtes-vous pas ſatisfaits,
Et votre haine eſt-elle inſatiable?
De votre bras impitoyable,
Devons-nous craindre encore, ô Dieux, de nouveaux traits?

## SCENE II.

### LA NOURRICE DE DE'JANIRE, LE CHOEUR.

*La Nourrice* (1) *paraît éplorée*

LE CHOEUR.

Mais que veut cette eſclave, & quel ſujet l'amene?
C'eſt elle dont les ſoins ont élevé la reine,
Et qui partage ſes ſecrets.

(1) Notre délicateſſe françaiſe, qui ſouvent dégénere en petiteſſe, m'a fait craindre d'employer le mot de *Nourrice*, quoique Racine s'en ſoit ſervi pluſieurs fois dans ſon Athalie, &c.

Le déſeſpoir eſt peint dans tous ſes traits!
Pâle, tremblante, hors d'haleine,
Que va-t-elle annoncer? & pourquoi ces ſanglots?

LA NOURRICE, *arrivant au milieu du théâtre.*

O trop fatal préſent! ô voile déteſtable!
Sur nos têtes, hélas, qu'il fait tomber de maux!

LE CHOEUR.

Les Dieux ajouteroient au ſort qui nous accable!
Quel plus affreux événement...

LA NOURRICE.

Déjanire n'eſt plus!

LE CHOEUR.

Elle eſt morte! comment?
Quel revers imprévu termine ſa carriere?

LA NOURRICE.

Le fer lui ravit la lumiere.

LE CHOEUR.

Le fer! . nommez-nous l'aſſaſſin.

LA NOURRICE.

Elle-même.

LE CHOEUR.

Elle-même!

LA NOURRICE.

Oui, de ſa propre main,
La reine s'eſt percé le ſein.
Une éternelle nuit a fermé ſa paupiere.

LE CHOEUR.

Que nous apprenez-vous? déplorable deſtin!
Pouvons-nous trop gémir?

LA NOURRICE.

Vous répandez des larmes;
La déſolation s'offre de toutes parts.
Eh! quel ſeroit l'excès de vos allarmes,
Si ce tableau terrible eût frappé vos regards!

UN VIEILLARD.

O fille d'Eurytus, fléau de ma patrie,
Quel aſtre envénimé préſidoit à ton ſort?
Dans la maiſon d'Hercule, ainſi qu'une Furie,
Tu ſemes le crime & la mort.

LA NOURRICE.

A cette image encor tous mes eſprits ſe troublent!
Ecoutez.. écoutez.. que vos douleurs redoublent.
Le front couvert d'une ſombre pâleur,
Morne, comme affaiſſée ſous le poids du malheur,
Déjanire au palais à peine étoit rentrée:
Elle apperçoit ſon fils, s'éloigne avec terreur;
Elle fuit tous les yeux; à ſes ennuis livrée,
Sans voile, mourante, égarée,
Elle court embraſſer les autels protecteurs,
Leur adreſſe ſes cris, les mouille de ſes pleurs;
Elle porte partout ſes mortelles allarmes:
Tout irrite ſes maux & nourrit ſes chagrins;
Sur les ouvrages de ſes mains,
Elle laiſſe tomber des larmes;

Ses plus fideles ſerviteurs
S'empreſſoient-ils ſur ſon paſſage,
Elle les repouſſoit, ſe cachoit le viſage,
Et reprochoit au ciel d'avoir fait ſes malheurs;
Puis obſervant un long ſilence,
Avec fureur elle s'élance,
Monte à l'appartement qu'habitoit ſon époux,
Au chaſte lit d'hymen vole & ſe précipite:
„ O monument chéri d'un feu jadis ſi doux,
„ Pour le lit de la mort, Déjanire te quitte;
„ Tu ne m'entendras plus exhaler mes douleurs;
„ C'eſt la derniere fois que tu reçois mes pleurs."
Elle dit, prend un fer..(1) à ſes pieds je me jette,
Les embraſſe en pleurant, & pouſſe mille cris;
Je lui nomme Hercule, ſon fils:
Dans ce cœur déſolé, la nature eſt muette;
Tous mes efforts ſont vains; je vois lever ſon bras..
Je vois ſon ſang jaillir d'une large bleſſure;
Il forme en s'écoulant un lugubre murmure,

(1) Dans le Grec, c'eſt avec une de ſes agraffes que Déjanire ſe perce le ſein.

Ce récit, dans l'original, eſt un des plus beaux morceaux qui nous ſoient reſtés de l'antiquité; tout y eſt ſimple, touchant & pittoreſque; c'eſt à peu près le même tableau que celui d'Alceſte: Virgile en a emprunté quelques traits dans ſa belle deſcription de la mort de Didon.

Et ſemble de lenteur accuſer le trépas.
Hyllus vient . . . il ſçavoit alors ſon innocence,
Il ſçavoit que Neſſus, du crime ſeul auteur,
De Déjanire avoit trompé la confiance;
Hyllus . . . il s'abandonne à ſa vive douleur,
A mes gémiſſements mêle une voix plaintive,
Implore ſon pardon, preſſe contre ſon cœur
Un corps pâle, déjà ſans vie & ſans chaleur;
De ſa mere vingt fois il déplore l'erreur;
Il voudroit l'arracher à la fatale rive,
Et dans ſon ſein reçoit ſon ame fugitive;
Ses parents les plus chers, en ce jour douloureux,
Sont à la fois ravis à ce fils malheureux. (1)

Déplorable famille! ô race infortunée!
Hélas! quelle eſt ta deſtinée!

---

(1) Selon notre goût français, le récit auroit dû finir à ce vers: mais comme les Grecs aimoient les maximes, & que d'ailleurs leur théâtre étoit une eſpece d'école de mœurs & de philoſophie, ils terminoient toujours leurs grands tableaux par des ſentences. Elles en étoient le réſultat, comme la morale eſt ordinairement à la fin de l'apologue; nous trouverions que ces maximes ſont trop iſolées & ne ſont pas aſſez fondues dans le corps de l'ouvrage. Au reſte, ſi nous avons quelques reproches à faire à cet égard aux anciens, combien ne ſeroient-ils pas en droit de nous condamner pour une infinité d'autres défauts plus importants!

Songes de l'avenir, preſtiges ſi flatteurs,
Nous apprenons à vous connaître.
Qu'eſpérer du jour qui doit naître,
Quand le jour qui nous luit, eſt marqué par nos pleurs ?

LE CHOEUR.

Dieux! vous nous enlevez Hercule & Déjanire!
L'une n'eſt plus, & l'autre expire;
Tous deux nous étoient chers; qui de ces deux objets
Excitera plus nos regrets?
Pour ſes enfants, hélas! Jupiter nous réprouve!
Ce jour cruel nous va tout enlever;
Un malheur qu'on doit éprouver, (1)
Differe peu d'un malheur qu'on éprouve.

Dieu des tyrans de l'air, Eole, entends nos vœux;
Abaiſſe ici ton ſceptre, & qu'un vent favorable
Nous emporte loin de ces lieux! (2)

---

(1) Voilà encore de ces maximes qui étoient autant de préceptes pour le peuple grec, & qui parmi nous ſentiroient la morgue de l'école.

(2) Je ne ſçais ce que veut dire le texte dans cet endroit; chez Sophocle, comme je l'ai obſervé, le chœur eſt compoſé de Trachiniennes; ces filles peuvent-elles demander à être tranſportées loin de leur

On nous menace, on dit qu'une image effroyable
Se prépare à frapper nos yeux:
Le fils du ſouverain qui lance le tonnerre,
Hercule en proie aux Dieux perſécuteurs,
Va ſortir du palais & montrer à la terre
Le ſpectale de ſes douleurs.

De ſourds gémiſſements annoncent ſa préſence.
Ainſi la ſœur de la mere d'Itys,
Par ſes accents plaintifs, à nos bois attendris,
Fait de ſes longs malheurs ſentir la violence.
Les étrangers comme nous gémiront. . .

## SCENE III & *derniere.*

HERCULE, HYLLUS, UN VIEUX OFFICIER, LE CHOEUR, LES E'TRANGERS.

*Le fond du théâtre s'ouvre; on voit Hercule porté par des Etrangers.*

LE CHOEUR *continue.*

Les voici! . . la douleur éclatte ſur leur front!
L'œil morne & d'un pas lent un peuple entier s'avance;

patrie? En mettant ces vers dans la bouche des ſerviteurs d'Hercule, ainſi que je l'ai fait, ce paſſage alors devient plus clair.

Ils portent Hercule en ſilence!
Le ſommeil éternel l'auroit-il accablé?
Ou par un doux repos ſeroit-il conſolé?
Devons-nous écouter la flatteuſe eſpérance?

HYLLUS.

O mon pere!. eſt-ce lui?. dans quel état! ô ciel!
Que vais-je devenir? mon pere . . ſort cruel!

L'OFFICIER.

Ah! prince, retenez vos plaintes;
Craignez de réveiller l'accès
Du mal dont votre pere éprouve les atteintes;
De la douleur Hercule épuiſe tous les traits!
Couché ſur le viſage, on l'entend qui reſpire. .

HYLLUS.

Il vivroit! . quoi! les dieux le rendroient à mes pleurs!

L'OFFICIER.

Comme il eſt accablé d'un ſommeil de douleurs!
Quel charme heureux endort le mal qui le déchire!
Taiſons-nous; n'allons point ranimer ſes fureurs;
Un mot irriteroit les tourments qu'il endure.

HYLLUS.

Eh! comment étouffer la voix de la nature,
Lorſqu'on eſt abattu ſous de pareils malheurs?
Qui pourroit, ſans gémir, ſupporter cette image?

HERCULE, *relevant la tête.*

O Jupiter? où ſuis-je! . où ſuis-je? quel rivage,
Me voit en proie à des maux éternels!

Ah! je ſouffre encor plus! ah! ſupplices mortels!
O cieux!

L'OFFICIER, *à Hyllus.*

Jugez combien il étoit néceſſaire
De ne point le tirer de ſon accablement;
Prince, vous n'avez pu vous taire,
Et vous venez d'augmenter ſon tourment.
Daignez..

HYLLUS.

A ce ſpectacle horrible,
Vous voudriez qu'un fils.. Qui ne ſeroit ſenſible?
Le deſeſpoir l'emporte en cet affreux moment.

HERCULE.

Et voilà donc la fin qui m'étoit deſtinée!
O promontoire de Cénée,
Où d'hécatombes ſolemnels,
Ma main religieuſe a chargé les autels!
O Jupiter, objet d'un hommage fidelle,
C'eſt-là ma récompenſe!.. une honte éternelle,
Eſt le prix de l'encens que j'ai brûlé pour toi;
O Jupiter, reprends ces jours que je te doi;
Loin de me donner l'être & d'ouvrir ma paupiere,
Que ne la fermois-tu plutôt à la lumiere!
Au mal qui vient me conſumer,
Quel remede oppoſer? nul eſpoir ne me reſte!
Il n'eſt que toi qui puiſſes le calmer!
Qu'eſt-ce que l'art humain ſans le ſecours céleſte?

*A ceux qui l'entourent & qui veulent lui procurer du soulagement.*

Ah! laiſſez-moi.. laiſſez mourir un malheureux..
Vous me touchez.. cruels!. retirez-vous.. ô Dieux!
Vous redoublez mes maux.. vous m'arrachez
la vie!
O douleur infernale! . elle étoit aſſoupie...
Vous avez irrité mes poiſons, tous mes feux..
Ah! quelle flamme me dévore?
O jour.. jour que je hais.. tu m'éclaires encore!
Je ſens.. je ſens.. déchirements affreux!.
O Grecs, dont tant de fois j'ai vengé les injures,
Pour qui, dans l'horreur des combats,
Couvert de poudre & de bleſſures,
J'ai tant de fois affronté le trépas,
Je vous implore en vain.. vous me fuyez, ingrats,
J'ai raſſuré vos ports, vos villes inſultées;
J'ai nettoyé vos mers de brigands infeſtées;
Vous devez tout à l'effort de mon bras;
Et de vôtre reconnaiſſance,
Quand je n'exige que la mort,
Nul de vous par pitié ne vient finir mon ſort..
Tranchez le dernier fil d'une affreuſe exiſtence;
Dieux!

L'OFFICIER, *à Hyllus.*

C'eſt à vous que j'ai recours;
Prince, des jeunes ans la force eſt le partage;
Mon bras commence à ſuccomber ſous l'âge;

Vous pourrez mieux que moi prêter quelque
secours.

HYLLUS.

Ah! diſpoſez d'Hyllus, &.. *Il regarde ſon pere.*
Cet aſpect me tue.
Que fera mon zele impuiſſant
Pour calmer un mal ſi preſſant,
Dont la ſource ſe cache à notre faible vue?
On y voit éclater la colere des cieux,
Et l'effort des humains céde au pouvoir des Dieux.

HERCULE, *ne voyant point ſon fils.*

Hyllus fuiroit auſſi les regards de ſon pere!
*Il l'apperçoit.*
Soulevez-moi de ce côté, mon fils.
Prenez garde.. arrêtez.. ô tourments inouis!
O Pallas.. cher Hyllus.. Dieux!..

L'OFFICIER.

Il mord la pouſſiere!

HERCULE, *ſe relevant avec fureur, à ſon fils.*

Repouſſe la nature, il la faut oublier;
Que la ſeule pitié te guide;
Arme-toi d'un fer meurtrier;
Sans craindre de ſouiller tes mains d'un parricide,
Dans mon ſein malheureux plonge-le tout entier..
Tu vois où m'a réduit une mere coupable:
Puiſſe-t-elle ſubir un châtiment ſemblable!
Puiſſé-je voir tout ſon corps dévoré,
Par le même poiſon qu'elle m'a préparé!

Hâte un trépas trop lent, Pluton, qu'Hercule
expire,
Et trouve le repos au ténébreux empire!

LE CHOEUR.

Quel grand tableau d'adverſité!
Que tout mortel regarde & tremble!
C'eſt Hercule qui ſouffre, & qui ſur lui raſſemble
Tous les maux de l'humanité!

HERCULE.

Oui, vous voyez (1) ce vengeur de la terre,

---

(1) Tout ce morceau juſqu'à *& punir les pervers*, &c. a été traduit par Cicéron : liſez le ſecond livre des Tuſculanes : d'autres diſent par un ancien poëte Latin, nommé Attilius; Ovide l'a imité dans ſes Métamorphoſes, & à ſon ordinaire il joue ſur le mot :

. . . *Deſeſſa jubendo eſt*
*Sæva Jovis conjux; ego ſum deſeſſus agendo.*

Je ne ſçais pourquoi le pere Brumoy, à propos de ces miſérables *Concetti*, regrette beaucoup de ce qu'Ovide n'a point travaillé pour le théâtre: nous ne pouvons pas parler de ſa *Médée*, puiſqu'elle ne nous eſt point parvenue: mais il y a tout lieu de croire qu'Ovide, qui eſt preſque toujours hors du ſentiment, eût été un très mauvais auteur dramatique; on a beaucoup vanté ſes Elégies; je ne connais rien qui ſoit plus oppoſé à ce genre; c'eſt le cœur ſeul qui doit s'exprimer dans ces petits poëmes & Ovide y répand tous les brillants déplacés du *bel-eſprit*: ſans ſes Métamorphoſes, où il y a

Qui par mille dangers & par mille travaux,
S'étoit acquis la palme des héros,
Et ſembloit s'élever au ſéjour du tonnerre.
Tous mes jours ont été des triomphes nouveaux;
J'ai pu dompter les cieux & leur haine immortelle,
Laſſer le ſort jaloux à force de ſuccès,
Et la fille d'Oenée eſt pour moi plus cruelle
Qu'Euriſthée & Junon ne le furent jamais.
C'eſt de ma femme, hélas! c'eſt de ſes mains impies,
Que j'ai reçu ce préſent infernal,
Elles m'ont enfermé dans ce voile fatal,
Comme dans un filet tiſſu par les Furies.
Un poiſon dévorant s'attache à tout mon corps,
Des ſources de la vie attaque les reſſorts;
Tout mon ſang bouillonne & s'allume,
Et je m'épuiſe en vains efforts.
Un feu toujours plus vif me brûle & me conſume!
Moi, dont la force étonna l'univers,
Je ne ſuis plus qu'un ſpectre échappé des enfers!
Ce que n'ont pu les fureurs de la guerre,
Les fils orgueilleux de la terre,
Tous les monſtres, la Grece & les climats lointains,
Le monde qui me doit ſes paiſibles deſtins,

Ce

---

tant d'imagination & de richeſſe de poéſie, on pourroit lui conteſter le rang d'un des premiers écrivains de l'antiquité.

Ce que n'ont pu les Dieux, qui m'éprouvoient
ſans ceſſe,
Seule, n'ayant que ſa faibleſſe,
Une femme a pu le tenter!
Qu'ai-je dit? une femme a pu l'exécuter!
D'une femme, en un mot, Hercule eſt la victime!
*A Hyllus.* Ah! montre-toi mon fils; que mon
eſprit t'anime;
Qu'une mere coupable en ton cœur vertueux,
N'aille pas balancer un pere malheureux;
Va, plein de ma fureur extrême,
Va, du palais cours l'arracher toi-même;
Abandonne à mes coups ſes deſtins odieux:
Oui, je veux que témoin du courroux qui m'inſpire,
Et des maux qu'elle doit endurer à ſon tour,
Hyllus faſſe voir en ce jour
Qui d'Hercule ou de Déjanire
Mérita le plus ſon amour.
Point de retardement, cours, vole & ſers ma rage;
Sens combien la douleur a dompté mon courage:
Mon fils . . . Hercule pleure!

LE CHOEUR.

O ciel! quel changement!
Et quel eſt donc l'excès de ſon tourment?
Aux yeux d'Hercule, il échappe des larmes!

HERCULE.

Oui, je ſuccombe à mes allarmes;

Oui, je verſe des pleurs.. vous m'entendez gémir;
Peuple, c'eſt mon premier ſoupir.

*A ſon fils.*

Tu tardes à remplir les vœux de ma vengeance!
Tu crains de m'obéir! c'eſt mon fils qui balance,
Qui n'eſt point attendri ſur mon ſort malheureux!
Eh bien! connais le crime de ta mere:
Vois juſqu'où peut aller la colere des Dieux;
Regarde. *Il ſe découvre.*

Approchez tous.. *Au peuple.*

Contemplez ma miſere;
Me reconnaiſſez-vous en cet état affreux?
O torture! ô douleur! ſupplice inſupportable!
Ah! Dieux cruels, précipitez ma fin.
Tous les monſtres d'enfer me dévorent le ſein.
Ah! ton vautour inſatiable,
Malheureux Prométhée, avec moins de fureur,
S'acharnoit à tes flancs & déchiroit ton cœur!
Dieu des morts, ouvre-moi tes gouffres les plus ſombres;
J'irai de mes tourments épouvanter les ombres;
J'implore, ô Jupiter, tes foudres réunis:
Viens te montrer, mon pere, en tonnant ſur ton fils..
Mon courage étonné cede au feu qui me brule;
Moi-même, hélas! j'ai peine à reconnaître
Hercule!

*Il regarde ſon bras.*

Eſt-ce-là ce bras menaçant
Qui ſçut vaincre, étouffer un lion rugiſſant;
Qui de l'hydre abattit les têtes renaiſſantes;
Qui des centaures monſtrueux
Dompta les forces impuiſſantes;
Qui d'un ſanglier furieux,
Délivra les bois d'Erymanthe;
Qui, bravant les horreurs du gouffre ténébreux,
Tira de ſa nuit effrayante
Cerbere, dont l'aſpect a fait pâlir les cieux;
Qui d'un dragon terrible à tous les yeux,
Diſperſa les débris ſur la terre fumante?
Ce bras fameux par mille exploits,
Et juſqu'à ce jour indomptable,
Qui ſoutenoit le faible & détrônoit les rois,
Languit & tombe enfin ſous le mal qui l'accable.
Quel revers! eſt-ce toi, fils du premier des Dieux,
Et de la plus tendre des meres?
Hercule eſt aſſez malheureux,
Pour exhaler ſa vie en des larmes ameres!
Une épouſe perfide, ô cieux!
Cauſe ce changement honteux.
Qu'elle vienne, qu'elle paraiſſe,
Et que ſon châtiment apprenne à l'univers
Qu'Hercule, malgré ſa faibleſſe,
Sçait encor ſe venger & punir les pervers.

LE CHOEUR.

Quelle ſera ta perte, ô Grece infortunée,
Et quel deuil s'étendra ſur l'univers entier,
Si d'un héros qu'aux Dieux on doit aſſocier,
La Parque oſe trancher l'illuſtre deſtinée?

HYLLUS.

Mon pere, daignez m'écouter..
Un moment..

HERCULE.

Qui peut t'arrêter?

HYLLUS.

Déjanire.

HERCULE.

Ce nom réveille ma colere;
Perfide, oſerois-tu juſtifier ta mere?

HYLLUS.

Peut-être ſon forfait, ou plutôt ſon erreur..

HERCULE.

Son erreur! un tel nom conviendroit à ſon crime!
Que dis-tu, malheureux?

HYLLUS.

Un démon deſtructeur
Vous a choiſi pour ſa victime;
Hélas! de Déjanire il a trompé les vœux;
Vous tenez de lui ſeul ce préſent odieux.
Si ma mere en effet pouvoit être coupable,
Elle auroit expié cet attentat...

HERCULE.

Tu dis...

Explique-toi; parle.

HYLLUS.

Un ſort déplorable
A terminé ſes jours, par les Dieux pourſuivis.

HERCULE.

Elle ne ſeroit plus! une main étrangere
L'auroit dérobée à mes coups!
Qui l'immole?

HYLLUS.

Elle-même a fini ſa miſere,
Et porté le poignard dans ſes flancs.. ah! mon pere!
Si vous ſçaviez.. calmez cet injuſte courroux;
Je vous l'ai dit, elle eſt moins criminelle..

HERCULE.

Fils indigne, ce n'eſt pas elle
Qui me donne aujourd'hui le plus honteux trépas?

HYLLUS.

Accuſez-en l'amour qui l'aveugloit; hélas!
Accuſez-en Iole & ſa beauté fatale;
Ma mere à ſon aſpect a craint une rivale;
Elle a cru préparer un philtre ſéducteur
Qui d'un volage époux captiveroit l'ardeur,
Et fixeroit vos vœux par un charme facile.

HERCULE.

Et dans ces lieux, quel enchanteur habile..

HYLLUS.

Le centaure Neſſus..

HERCULE.

Tu m'en as dit aſſez.
C'en eſt fait; pour jamais la clarté m'eſt ravie;
Vous n'avez plus de pere.. Hyllus, obéiſſez:
Que tous ceux que le ſang me lie,
Et ma mere ſurtout ſi tendrement chérie,
A votre voix ſoient raſſemblés;
Qu'ils ſoient inſtruits du ſort qui termine ma vie,
Les oracles obſcurs me ſont tous dévoilés;
Le ſouverain des dieux, le maître du tonnerre,
Mon pere me prédit, (oui, j'ouvre enfin les yeux)
Que nul habitant de la terre
Ne trancheroit le fil de mes jours glorieux;
Mais que leur fin ſeroit l'ouvrage
D'un habitant du ſéjour ténébreux.
Neſſus n'eſt plus, & c'eſt ce monſtre affreux
Qui d'un deſtin mortel me fait ſubir l'outrage.
Un autre oracle encor m'apporte un jour nouveau;
Tout m'entraîne, mon fils, & me plonge au tombeau.
J'entrois dans la forêt antique
Où les Selles ſont retirés,
Lorſqu'un de ces chênes ſacrés,
Que Dodone nourrit dans ſon ſein prophétique,
M'annonça ce moment comme un tems de repos,

Comme le terme enfin de mes nobles travaux.
Je crus que cette voix de mon bonheur ſuivie.
Me promettoit une paiſible vie:
Ce n'étoit que la mort, la fin de tous les maux.
N'allons point repouſſer ces funebres flambeaux,
Ma deſtinée eſt accomplie;
Mon fils, Hercule doit mourir.
Il ne faut donc que m'obéir;
La plus ſainte des loix, mes droits, l'honneur lui-même,
T'impoſent le devoir ſuprême
De céder au moindre deſir
D'un pere qui commande, & d'un ami qui t'aime:
Dis: m'obéiras-tu?

HYLLUS.

Je ſerai votre fils;
C'eſt dire qu'à vos loix vous me verrez ſoumis.
Mais qu'ordonnerez-vous, mon pere, à ma tendreſſe?
Qu'exigez-vous d'un fils?

HERCULE.

Qu'il n'ait point de faibleſſe;
Donne-moi cette main pour gage de ta foi.

HYLLUS.

Mon pere! ô ciel! que voulez-vous de moi?

HERCULE.

Donne.

HYLLUS, *incertain.*

Eh bien ! la voilà.

HERCULE.

Jure ici par mon pere,
Par Jupiter que tout craint & révere.

HYLLUS.

Quoi !

HERCULE.

De remplir ma volonté.

HYLLUS, *à part.*

Un ſentiment ſecret & m'arrête & me touche.
*Haut. avec peine.*
Jupiter . . ſois garant de ma docilité.

HERCULE.

Prononce ton arrêt, & de ta propre bouche,
Que l'imprécation, ſi tu romps ton ſerment,
Puniſſe . . tu frémis, & mon fils ſe dément !

HYLLUS.

Mon zele obéiſſant fera ceſſer vos doutes !
C'eſt au parjure à craindre un juſte châtiment.
Les imprécations . . je les prononce toutes.

HERCULE.

Le mont Oeta t'eſt-il connu,
Ce mont où Jupiter par un culte aſſidu,
Reçoit des honneurs légitimes ?

HYLLUS.

Je le connais ; le ſang d'innombrables victimes
Y rougit

Y rougit les autels, par mes mains répandu.

HERCULE.

J'attends encor d'Hyllus un plus grand ſacrifice:
J'attends que par ſon bras mon deſtin s'accompliſſe.
Tu connais Oeta, me dis-tu;
C'eſt-là, c'eſt ſur cette montagne,
Sur ſon ſommet qu'il faut me tranſporter.
Ces amis, dont ici la troupe t'accompagne
Dans ce pénible emploi voudront bien t'aſſiſter;
Que le chêne orgueilleux & l'olivier ſauvage,
De la cime d'Oeta prompts à ſe détacher,
Cédant à leurs efforts, me forment un bucher . .

*Hyllus témoigne de la douleur.*

Souviens-toi que mon fils doit montrer du courage:
Point de larmes, de cris, pas même un ſeul ſoupir;
La ſcience de l'homme eſt d'apprendre à mourir.
Si d'un amour ſoumis tu veux que je me loue,
Que pour ſon ſang Hercule enfin t'avoue,
Tu m'enleveras de ce lieu:
Sur le bucher hâte-toi de m'étendre:
Hyllus, il deviendra l'autel d'un demi-dieu.
Le flambeau dans tes mains, viens allumer ce feu
Qui doit dévorer l'homme, & mettre Hercule en cendre;
Ou mon ombre en courroux attachée à tes pas . . .

HYLLUS, *reculant d'horreur.*

Que votre fils. .

HERCULE

Tu ne l'es pas.

HYLLUS.

Quoi ! vous voulez qu'Hyllus commette un parricide !

HERCULE.

Je veux qu'Hyllus ſoit moins timide,
Qu'il ſoit mon bienfaiteur, qu'il preſſe mon trépas.

HYLLUS.

Je prendrois le flambeau !. j'allumerois la flamme !.
Mon pere.. vous avez tout pouvoir ſur mon ame :
Mais.. je ne puis. .

HERCULE.

Eh bien ! ſi tu ne peux
Commander à ton cœur ce tranſport courageux,
Du moins ſenſible à ma priere,
Sur le bucher tu porteras ton pere. (1)

---

(1) Hercule, dans l'original, ne ſe contente pas d'exiger de ſon fils ce ſervice ; il veut abſolument qu'il épouſe Iole : c'eſt alors que j'ai cru devoir manquer de reſpect aux anciens en retranchant ce morceau ; notre délicateſſe, je dirai plus, le goût général aujourd'hui en eut été offenſé. Il paraît en effet ridicule & même indécent qu'un pere veuille forcer ſon fils à épouſer une femme qui a cauſé tous les malheurs arrivés à ſa maiſon, & dont la réputation n'eſt que trop ſuſpecte.

HYLLUS, *en pleurant.*

Ma main en frémiſſant tentera cet effort:
Mais qu'une autre s'apprête à vous donner la mort.
J'ai retrouvé mon fils à mes ordres docile.
Allons, avant que de nouveaux accès
Reviennent irriter une douleur tranquille,
Que l'on s'empreſſe à remplir mes ſouhaits.
Approche, *à ſon fils*; acquitte ta promeſſe;
Tranſporte-moi ſur le bucher.

*Aux étrangers.*

De ſon bras incertain raſſurez la faibleſſe;
De ces lieux il faut m'arracher;
La mort eſt le ſeul terme aux tourments que j'endure.
Hercule, en ce moment montre-toi tout entier:
Etouffe dans ton cœur juſqu'au moindre murmure;
Mets dans ta bouche un frein d'acier;
Subjugue la douleur & dompte la nature.
C'eſt le dernier de tes travaux.

*Après une longue pauſe.*

Allons mourir.

LE CHOEUR.

Hercule, aux marches de la tombe,
Triomphe & ſert encor de modele aux héros.

HYLLUS.

Sans doute, Dieux jaloux, vous êtes ſes rivaux,
Et vous permettez qu'il ſuccombe,

Qu'Hercule mis au rang des vulgaires mortels
Souffre comme eux des maux cruels,
Qu'il ſoit vaincu du ſort, & ſous ſes coups qu'il tombe,
Lui qui devroit partager vos autels !
L'avenir nous oppoſe un voile impénétrable;
Il cache dans la nuit la juſtice des cieux,
Mais qui n'éleveroit ſa voix contre les Dieux,
Quand Hercule ſubit ce deſtin déplorable ?

*Aux Etrangers.*

Amis, ſecondez-moi. *Au chœur.* Vous, ſortez de ces lieux,
Venez; que ce ſpectacle attache tous les yeux !
Pour les humains quel grand exemple !
Que l'univers entier contemple;
Qu'il regarde Hercule ſouffrir;
Qu'il regarde Hercule mourir.
Dans ces tourments affreux, dans cette fin terrible,
Dieux, qui ne reconnaît votre bras inviſible? (1)

---

(1) Si l'on veut connoître le comble de l'abſurdité & ſçavoir ce que c'eſt que l'énorme défaut d'*outrepaſſer* la nature, on n'a qu'à lire l'Hercule de Rotrou, qui eſt une imitation groſſiere de la mauvaiſe piece de Séneque. Déjanire, dans le poëte latin, copié ſervilement par le français, eſt une bavarde inſupportable; elle ſe répand en vaines déclamations dans le moment même où chez Sophocle elle garde un profond ſilence,

Si l'on n'eut consulté que le goût français, on auroit pu retrancher considérablement de cet acte, mais alors ce n'eut plus été l'ouvrage de Sophocle: on s'est attaché à le donner ici dans toute son étendue, pour montrer jusqu'à quel point les Grecs savoient tirer parti d'un seul tableau; ils ne les entassoient point. (1) Plus

---

en apprenant d'Hyllus les funestes effets de son présent à Hercule. De tels exemples rapprochés instruisent mieux sur la vérité des mœurs & sur le naturel que toutes les discussions. Je remarquerai seulement qu'il est très singulier que l'auteur de Venceslas, que le grand Corneille appelloit son pere, ait eu la mal-adresse d'emprunter le plan de Séneque, plutôt que celui de Sophocle; Déjanire dans le premier est une furie & Hercule un capitan; & dans le grec, Déjanire est une épouse malheureuse qui excite l'intérêt, & Hercule un héros digne à la fois de pitié & d'admiration: la différence de ces deux tragédies est précisément celle de la nature & de l'art.

(1) Je croirois qu'il faut éviter au théâtre la confusion des tableaux. Sont-ils trop multipliés? ils se détruisent l'un l'autre & nuisent à l'action, loin d'y ajouter; il y a des objets qui gagnent plus au récit qu'à la représentation: c'est à la sagesse du goût à fixer l'emploi de ces accessoires; qu'on se souvienne seulement que le Brun, dans son fameux tableau de la

à la main; ſon évanouiſſement ſur les marches d'un tombeau; ſa chûte dans ce ſépulchre, dont la pierre ſe briſe & roule avec bruit; toutes ces images ſimples & vraies pourront peut-être tenir lieu de ces coups de théâtre amenés à force d'art & preſque toujours hors de la vraiſemblance.

J'ai ſuivi la même regle de ſimplicité pour mon dénouement; il me paraît ſortir du fond du ſujet. Il eſt dans la vérité de la nature perfectionnée par la religion, qu'EUPHÉMIE après bien des agitations, de combats, ſe rende enfin maîtreſſe de ſes penchants & qu'elle s'expoſe à ſuccomber ſous l'excès de ſa douleur, plutôt que de quitter ſon état; ſi elle eût cédé aux ſollicitations de THÉOTIME, alors plus d'intérêt, plus de mœurs, & l'objet de la piéce étoit totalement anéanti. Quelques perſonnes pouront me reprocher cette tombe ouverte tout à coup ſous les pas d'EUPHÉMIE, & regarder cet incident comme *le Dieu de la machine:* mais qu'elles daignent apporter un peu plus d'attention, elles verront que ce n'eſt point un miracle (1); c'eſt le ſeul effet

(1) C'eſt un miracle, par exemple, quand Pauline & Félix ſe convertiſſent au moment qu'on s'y attend le moins. Que dire du dénouement admirable de Ro-

du haſard & il ſert à augmenter le ténébreux qui regne dans le Drame ; cet événement n'a point décidé Euphémie à reſter attachée à ſes devoirs ; il ne fait que l'affermir dans le deſſein qu'elle a déja conçu d'immoler l'amour à la religion ; j'aurois pu aiſément me paſſer de cet acceſſoire : conſéquemment il n'entre pour rien dans les moyens qui fondent mon dénouement ; l'accuſation tomberoit à faux ; il eſt vrai que j'ai voulu enrichir mon tableau, le rendre plus ſombre, donner en un mot plus de vigueur au coloris & je me flatte que cette invention ne m'aura pas été inutile dans le but que je m'étois propoſé. Quant à ce qui doit former un dénouement heureux, j'imagine que les plus ſimples ſont toujours les meilleurs ; on aime celui de Cinna, parce qu'il eſt naturel qu'Auguſte qui ſe pique de grandeur, mette ſa gloire à pardonner ; on ne doute point que Polyeucte ne coure au martyre & cependant

---

dogune ? ſur quel fondement eſt-il établi ? Sur la réticence d'un homme qui meurt à propos. Si Seleucus en expirant ne fut pas reſté préciſément à ce mot, *C'eſt* . . tout étoit éclairci & le cinquieme acte n'exiſtoit plus. Si Nereſtan avoit employé le nom de ſœur dans le billet adreſſé à Zaïre, que devenoit la cataſtrophe ?

on eſt touché de ſa mort. A ce ſeul vers d'Oroſmane :

Je ne ſuis point jaloux . . ſi je l'étois jamais !

on entrevoit qu'il ſeroit capable d'ôter la vie à ſa maîtreſſe, s'il pouvoit un inſtant la ſoupçonner d'infidélité; on n'eſt donc point ſurpris de la triſte fin de Zaïre, quoique cette cataſtrophe ſoit une des plus touchantes que nous connaiſſions. On m'oppoſera celle d'Alzire, elle n'eſt pas plus inopinée que tous les dénouements dont je viens de parler; on doit s'attendre qu'un chrétien en mourant, n'a pas la même façon de penſer que dans le cours de ſa vie; à ce moment il change en quelque ſorte de caractere; les objets ſe montrent à ſes yeux ſous un autre point de vue. Enfin pour qu'un dénouement, ſelon moi, ſoit exact dans toutes ſes parties, (1) il faut que l'on puiſſe dire après avoir lu ou vu une piece: cela ne pouvoit ſe terminer autrement.

Ceux qui veulent que la morale ſoit abſolument la baſe (2) d'une piece de théâtre, trou-

---

(1) L'Oedipe de Sophocle offre ſans contredit le chef-d'œuvre des dénouements; c'eſt bien de ce drame que l'on peut dire: *ſemper ad eventum feſtinat.*

(2) Le but de la tragédie ſeroit-il néceſſairement

veront dans EUPHÉMIE le fonds de pluſieurs grandes vérités relatives au bonheur & aux devoirs de tous les hommes. Ces principes ſi eſſentiels pour la religion & pour la ſociété: que Dieu doit être l'objet principal de nos attachements; que hors lui tout eſt ſujet à changer, à nous tromper; que des parents ne doivent jamais contraindre les inclinations de leurs enfans & immoler les droits du ſang à la prédilection, à l'orgueil, à l'intérêt, qui trop ſouvent eſt plus fort que la nature: tous ces préceptes ſi néceſſaires ſont, pour ainſi dire, l'ame de mon ouvrage. Puiſſe ſa lecture attendrir des meres barbares qui s'apprêtent à faire le ſupplice éternel de leurs filles, pour aſſurer plus de fortune à un fils chéri! & que les jeunes gens apprennent à quels malheurs entraînent les paſſions, lorſqu'on ne s'efforce pas de les combattre & de les étouf-

---

de nous inſtruire? & ne ſuffiroit-il pas quelquefois qu'elle excitât de grands mouvements & qu'elle peignît le ravage des paſſions? Ces moyens indirects n'en ſeroient peut-être pas moins propres à nous *purger des vices*; toute action vivement repréſentée, nous conduit à nous replier ſur nous-mêmes; & lorſque nous réfléchiſſons, il n'eſt pas poſſible que nous ne cherchions à devenir meilleurs.

fer dans leur naiſſance! Quelle douceur ſuivroit la culture des lettres, ſi elles pouvoient contribuer à l'inſtruction publique & au bien général de l'humanité! que je ſouhaiterois que ces vers fuſſent écrits dans tous les cœurs :

Voilà les fruits des rigueurs d'une mere ;
O vous, qui trahiſſez ce ſacré caractere,
Que n'êtes-vous témoins du châtiment cruel,
Qui punit les erreurs de l'amour maternel !

M. de Voltaire dit dans une de ſes préfaces: „ Les meilleures fins de tragédies ſont celles qui „ laiſſent dans l'ame du ſpectateur quelque idée „ ſublime, quelque maxime vertueuſe (1) & „ importante, &c." Je voudrois bien que la faibleſſe de mes talents m'eût permis de prétendre à cet avantage : mais il n'appartient qu'au génie de conſacrer ſes leçons; ce n'eſt pas aſſez de la vérité des ſentiments, il faut qu'ils ſoient exprimés avec énergie pour être portés dans les ames & s'y graver en caracteres ineffaçables.

---

(1) La plupart des pieces de théâtre des anciens finiſſent par des traits de morale, qui ſemblent être le réſultat du drame ; auſſi pouvoit-on appeller leurs poëtes les précepteurs de la nation & de l'univers entier.

C'eſt à vous, mon ami, à décider ſi j'ai ſçu employer heureuſement quelques faibles connaiſſances dans un art dont je ſens toutes les difficultés. Quoiqu'Ariſtote penſe qu'un drame, pour réuſſir, peut ſe paſſer du ſecours de l'acteur, je ne me cache pas que mes ouvrages ont beſoin de réunir en leur faveur tous les genres d'illuſion & un des plus brillants preſtiges qui faſſent diſparaître, ou qui du moins colorent & affaibliſſent les défauts; c'eſt le jeu & l'intelligence des comédiens. Il faut l'avouer: combien font-ils valoir de tragédies (1) qui perdent tout leur mérite à l'examen du cabinet! La repréſentation eſt à une piece de théâtre qui ſeroit même le fruit du génie, ce qu'eſt le talent de la parole à un homme

(1) A la faveur du jeu d'un habile comédien, on a vu réuſſir des pieces d'un ſtyle barbare & remplies de défauts les plus groſſiers; on étoit honteux à la lecture, des applaudiſſements qu'on avoit prodigués à la repréſentation; on ne pouvoit croire que ce fût le même drame qu'on avoit entendu; voilà ce que produit l'illuſion du théâtre. Les mémoires du tems nous apprennent que Racine a eu un nombre de compétiteurs, dont les ſuccès ignorés aujourd'hui ont ſemblé balancer ſa gloire, & on lira éternellement Britannicus, Athalie, &c.

dont la physionomie nous auroit prévenus : s'il ne parloit pas, il plairoit beaucoup moins. Je dois rechercher plus que personne tout ce qui peut imposer sur mes fautes : mais voici ma réponse aux reproches qu'on me fait tous les jours de n'oser m'essayer sur la scene. Mon extrême passion pour l'art dramatique, m'a fermé les yeux sur le peu de gloire que je pourrois espérer de recueillir comme tant d'autres écrivains. J'ai mieux aimé me borner à la simple lecture dénuée du spectacle & cultiver un genre neuf & intéressant, que d'aller me traîner sur les pas de nos maîtres (1) au théâtre français & de multiplier des copies froides & monotones. En suivant la premiere route, je serai plus utile, quoique moins connu; & pour un homme qui se donne la peine de réfléchir, il n'y a pas à balancer un instant entre l'utilité & cet éclat de réputation qui souvent n'est qu'une lueur éphémere. D'ailleurs, il faudroit renoncer à la littérature, si l'on n'avoit pas le courage de l'aimer pour elle-

(1) Peut-on se flatter de faire mieux que Corneille, Racine, Crébillon, M. de Voltaire? Ne sentira-t-on jamais que cette abondance de pieces composées dans le même esprit, n'est qu'une preuve de stérilité? *Nos inopes copia facit.*

même ; c'eſt une maîtreſſe à laquelle on doit ſacrifier ſon repos, ſa liberté, ſans eſpérance même de retour. Je m'efforcerai donc d'avancer dans la carriere que je me ſuis ouverte ; j'ai encore pluſieurs Drames à publier dans le même genre ; les critiques m'éclaireront, (1) & les ſuccès, ſi je ſuis aſſez heureux pour en obtenir, ne ſerviront qu'à m'encourager ; j'aurai toujours devant les yeux ce portrait du véritable homme de lettres, que nous traçoit un de nos amis : „ Les Bardes, nous diſoit-il, ont été nos pre-„ miers légiſlateurs, & aujourd'hui la plupart de „ nos poëtes ſont des eſpeces de jongleurs, qui „ amuſent la populace aux dépens les uns des „ autres. L'homme de lettres, qui mérite ce „ titre, ne confond pas le bruit avec la réputa-

(1) Je parle de ces critiques dictées par le goût & l'honnêteté & non de ces ſatyres indécentes, de ces railleries ameres qui prennent leur ſource dans un mauvais cœur. Qu'on apprenne, au reſte, à ſe conſoler de ces traits de la méchanceté humaine par des exemples ſans nombre. De mauvais poëtes firent dévorer Euripide par des chiens : c'eſt bien pis que de l'avoir accablé de libelles diffamatoires. Nous ſommes encore révoltés du ton de mépris avec lequel Madame de Sévigné parle dans ſes lettres de Racine, de la Fontaine, &c.

„ tion (1) ; il ſçait ſupporter juſqu'à l'obſcu-
„ rité (2) & l'indigence ; il eſt prêt à immoler
„ la richeſſe, les emplois à ſon talent ; il fuit

---

(1) Parle-t-on aujourd'hui d'un certain peintre nommé de Ruet ? Cependant il avait ſçu par ſes manœuvres & ſes baſſes intrigues, ſe procurer un accès auprès de Louis XIII, qui lui fit l'honneur de le crayonner de ſa propre main : on lit au bas de ce deſſein ces vers :

On ſçait à quelle gloire Appelle oſa prétendre
Par ce fameux portrait que laiſſa d'Alexandre
Son pinceau dans la Grece autrefois adoré :
Quoiqu'on en ait écrit, je priſe davantage
Cet illuſtre crayon, où par un rare ouvrage
Des mains d'un Alexandre un Appelle eſt tiré.

Qu'eſt-ce donc que la réputation ?

(2) Philippe de Comines, un de nos anciens hiſtoriens les plus eſtimés, fut oublié par un ſouverain qui cependant eſt au nombre de nos bons rois ; Comines avoit pris ſes intérêts auprès de Charles VIII avec tant de chaleur, qu'il déplut à ce monarque & ſouffrit beaucoup ſous ſon regne, & la récompenſe de cet honnête homme fut de mourir dans une extrême pauvreté. Pope dit en parlant du poëte Gay qui avoit de la réputation : *Gay dies unpenſioned with a hundred friends.* Gay meurt ſans penſion, avec une centaine d'amis.

„ le monde pour courir s'enfoncer dans le ſilence
„ de la ſolitude; il ſe redit ſans ceſſe que l'éclat
„ littéraire n'eſt rien ſans l'amour de la vertu;
„ que le plus honnête homme eſt toujours celui
„ qu'on doit le plus eſtimer, & il n'oublie jamais
„ ces paroles de Montaigne:" *La vertu eſt plus jalouſe des loyers d'honneur, que des récompenſes où il y a du gain & profit; ce n'eſt pas merveille ſi la vertu reçoit & deſire moins volontiers cette ſorte de monnoie commune, que celle qui lui eſt propre & particuliere.*

ME-

# MÉRINVAL.

## *DRAME.*

# PRÉFACE.

DEPUIS les ſujets vraiment *tragiques* puiſés par les poëtes Grecs dans les infortunes & les crimes célebres des maiſons de Pélops & de Tantale, l'antiquité n'a rien à nous oppoſer qui ſoit comparable à celui-ci: il nous préſente dans toute leur force les deux moteurs principaux du drame, la *terreur* & le *pathétique*. C'eſt bien à cette occaſion que j'ai regretté de n'avoir point quelques étincelles de cette flamme puiſſante qui animoit nos maîtres.

Je venois de faire paraître le COMTE DE COMMINGE: un homme de lettres connu voulut bien, ſur le faible ſuccès qu'avoit eu cet ouvrage, prendre quelque intérêt à mes eſſais dramatiques; il crut qu'amateur du *genre ſombre*, je pourrois haſarder de toucher au ſujet dont il s'agit & qu'il eut la bonté de m'indiquer: il eſt emprunté d'un roman intitulé le *Monde moral*, & attribué à l'abbé Prévoſt (1); je dis attribué,

(1) On a cru devoir mettre ſous les yeux cette hiſtoire: on la trouvera à la fin du drame: on lui a conſervé le titre d'*Effets de la Vengeance*, qu'elle a dans le recueil des contes de Mlle. *Uncy*, où elle eſt inſérée. A propos de cette hiſtoire, il eſt bon d'obſerver que quelques gens de lettres ont la diſcrétion

parce qu'on a de la peine à reconnaître dans cet ouvrage l'éloquent & profond auteur de Cleveland, du Marquis de ** &c. J'avoue cependant qu'il s'y trouve un morceau d'une beauté frappante, qui nous offre avec une énergie que peu d'écrivains poſſedent, ce trouble, ce déſordre des ſens qui ſuit les grands chagrins ou les grands crimes : je le copie exactement :

„ Tout devint pour moi non-ſeulement en-
„ nuyeux & fatiguant, mais redoutable & terri-
„ ble ; une ombre me faiſoit friſſonner : le
„ moindre bruit pénétroit mes ſens, me conſter-
„ noit l'ame. La ſolitude, qui n'avoit fait que
„ m'épouvanter après la mort de ma femme,
„ étoit un ſupplice auquel je ne trouvois plus la
„ force de réſiſter. On veilloit autour de moi
„ la nuit & le jour ; ſi je demeurois ſeul un
„ moment, je ne remarquois pas plutôt ma
„ ſituation, que je pâliſſois, mon front ſe cou-

---

très circonſpecte de ſe taire ſur les ſources où ils puiſent, & ce ſilence indécent eſt aſſez généralement répandu. Cette eſpece de ruſe eſt-elle bien louable ? Ne dénote-t-elle pas de la baſſeſſe dans le cœur & de la petiteſſe dans l'eſprit ? Il y a de l'ingratitude à ne pas nommer ſes bienfaiteurs, & un écrivain, qui nous fournit un ſujet, aide beaucoup notre talent & mérite ſeulement notre tribut de reconnaiſſance.

„ vroit d'une ſueur froide; j'étendois les bras en „ frémiſſant & j'appellois du ſecours: dans mes „ compagnies familieres, je m'abandonnois à de „ longues & ſombres diſtractions, qui ne finiſ- „ ſoient que par un treſſaillement & dont il ne „ me reſtoit rien dans la mémoire. Quelquefois „ il m'échappoit des cris qu'il m'étoit impoſſible „ de retenir; quelquefois des larmes moins „ ameres & cuiſantes, qui laiſſoient leur trace „ ſur mes joues & qui ne ſervoient pas à me „ ſoulager &c."

Les perſonnes qui demandent que la *morale* ſoit l'ame & la fin de toute action dramatique, ne ſe plaindront point qu'on ait négligé cette partie eſſentielle du théâtre: on connaît peu de pieces où elle ſoit plus inſtructive & plus dominante que dans celle-ci. Quelle leçon plus terrible des malheurs & des crimes qui ſuivent le fol aveuglement de la jalouſie! Se défier des apparences les plus impoſantes, trembler de ſe livrer aux moindres ſoupçons, être toujours en garde contre ſoi-même, pour ne pas s'abandonner aux transports effrénés de la vengeance, craindre, en un mot, avec un amour décidé pour la vertu, de ſe plonger dans des égarements criminels, & de devenir le plus malheureux & le plus coupable des hommes: voilà les grandes vérités qui réſultent de ce drame. Dira-t-on encore que les

amuſements de la ſcene ne pourroient être une ſource d'inſtruction pour l'humanité ? C'eſt notre faute & non celle de l'art, ſi nous ne tirons pas un meilleur parti des ouvrages dramatiques. Il nous ſeroit facile d'établir cette *purgation* prétendue des paſſions, ſi recommandée par Ariſtote : mais, tous les jours, nous nous éloignons davantage de nos modeles; le ſentiment & la raiſon, ces deux traits caractériſtiques, qui ſemblent nous diſtinguer des autres êtres, s'effacent, au lieu d'être approfondis; nous perdons totalement de vue l'eſprit du théâtre, celui ſurtout que les Grecs nous ont laiſſé dans leurs tragédies ſimples & ſublimes, & qui, accommodé au goût national, produiroit parmi nous des chef-d'œuvres dont l'agrément ſeroit peut-être encore au-deſſous de l'utilité.

On ne ſe laſſera point de le répéter : nous avons acheté peut-être trop cherement ces avantages ſi eſtimés dont nous ſommes redevables à la ſociété. En étendant les progrès de l'eſprit, elle a affaibli & tué, ſi on peut le dire, le génie; c'eſt une des principales raiſons pour leſquelles il nous ſera bien difficile d'avoir aujourd'hui un drame d'un mérite ſupérieur. Nos gens de lettres trop répandus, ne ſe donnent pas la peine de creuſer leurs idées; ils en reſtent au premier trait. De-là ces copies éternelles, ces expres-

ſions paraſites, ces réminiſcences fatiguantes, cette diſette de penſées qui nous appartiennent; nul coup de pinceau qui nous ſoit propre; nous nous traînons ſans ceſſe ſur les pas d'autrui : ce n'eſt jamais d'après notre cœur que nous écrivons; nous faiſons, qu'on me pardonne ces façons de parler, du ſentiment avec de l'eſprit, & quelquefois nous parvenons à faire accroire à la multitude que nous avons rendu fidélement la nature : mais l'œil du connaiſſeur, de l'homme ſenſible, ne ſe laiſſera point abuſer; il ſaiſira le défaut de vérité. Notre grand malheur eſt de vouloir faire des vers (1), au lieu de chercher à

(1) Il n'y a pas un de nos poëtes qui n'ait mérité ce reproche: peut-être eſt-il occaſionné par notre peu de connaiſſance d'une nature vraie & ſimple. Qu'on liſe le Philoctete Grec: c'eſt-là qu'on puiſera des leçons de cette vérité ſi altérée aujourd'hui. Philoctete ne s'amuſe pas à débiter des vers, des *tirades*; ce ſont de profonds gémiſſements qui échappent à ſa douleur. Encore une fois, remontons aux ſources, étudions la nature partout où elle peut ſe ſaiſir. Saint Louis apprend que ſa mere eſt morte; l'honnête Joinville vole à lui pour le conſoler: le ſouverain, à peine l'a-t-il apperçu, ne fait que lui dire: „ ah! „ Sénéchal! j'ai perdu ma mere." Un auteur moderne auroit mis dans la bouche du monarque une amplification ou des ſentences philoſophiques.

exprimer le caractere des paſſions. Que de tragédies admirées, ſi on les examinoit ſous cet aſpect, nous offriroient des tiſſus perpétuels de contreſens, d'invraiſemblances! & alors il n'eſt plus poſſible à un être penſant de goûter le moindre plaiſir. Soit qu'on ait deſſein de s'amuſer, ou ſoit qu'on veuille être touché & verſer des larmes, il faut néceſſairement que la raiſon ſe cache ſous la plaiſanterie, ou qu'elle entre dans les moyens que l'on employe pour nous attendrir. Il eſt vrai que cette raiſon exigeroit ſouvent des ſacrifices qui coûteroient beaucoup à l'amour-propre de l'écrivain; & qu'il en eſt peu auxquels on puiſſe donner la louange délicate que Milton a reçue d'un de ſes compatriotes :

„ *Thou haſt not miſs'd one thought that could be fit,*
„ *And all that was improper doſt omit.* (1)"

Ces réflexions, au reſte, me ſemblent aſſez inutiles : la plupart de nos Français, pour connaître la nature, la vérité, l'énergie des paſſions, n'iront point renoncer à l'*Opéra Comique*, aux *Comédiens de bois*, à *Nicolet*. Aujourd'hui on ne veut plus que s'amuſer (2); tout ſe traveſtit en plai-

(1) „ Tu as recueilli tout ce qui étoit propre, & „ tout ce qui ne l'étoit pas, tu l'as rejetté."

(2) Un bel-eſprit très méchant, très frivole, très

plaiſanterie (1); tout joue le perſonnage de Ta-

médiocre, débite dans un cercle un tiſſu de calomnies ſur un de ſes amis qui étoit abſent; l'honnête compagnie ſe pâme de rire: on ſe récrie ſur la fineſſe des ſarcaſmes. Quelqu'un de moins *plaiſant* jette une réflexion à travers ces brillantes ſaillies; il prend la liberté de faire obſerver qu'il n'y a pas un mot de vrai dans cette hiſtoire ſcandaleuſe. „ Qu'importe," lui répond comme de concert l'eſtimable ſociété, „ que „ les faits ſoient vrais ou faux? il y auroit de l'imbécillité „ à ne les pas répandre; cela eſt très divertiſſant."

Qu'attendre de pareils individus, qui calculent avec plaiſir les coups d'épingle que recevra un honnête homme outragé, qui, s'il m'eſt permis de le dire, jouiſſent des bleſſures que fait le poignard de la calomnie! Il faut que de tels êtres ſoient bien faibles ou bien méchants. O Athéniens! vous n'êtes pas détruits. Mes amis, liſez parfois le vieux Boileau; il eſt vrai qu'il n'eſt plus de mode, vous y trouverez ces vers que je vous prie de retenir:

„ Envain par ſa grimace un bouffon odieux
„ A table nous fait rire & divertit nos yeux;
„ Ses bons mots ont beſoin de farine & de plâtre;
„ Prenez-le tête à tête; ôtez-lui ſon théâtre;
„ Ce n'eſt plus qu'un cœur bas, un coquin ténébreux,
„ Son viſage eſſuyé n'a rien que d'affreux."

(1) Je me rappelle un certain ſouper, où j'eus l'honneur d'être invité; rien n'y manquoit: délicateſſe, ſomptuoſité, choix des convives. On vouloit abſolument que la gaieté fût de la partie. Il s'étoit gliſſé

barin; & assurément Gille, avec son béguin, ses plattes bouffonneries & son visage enfariné, attirera plus de monde que le Kain dans toute la majesté dramatique: ce n'est plus le siecle des Corneille, des Bossuet, des Fénelon, des Racine, des Moliere: ce dernier n'avoit point le rire grimacier; son comique émanoit surtout de la situation, & non de l'expression. Qu'on nous donne des *Tartuffe*, des *Misantrope*, des *Avare*, & quelque penchant qu'on me suppose pour le drame, je m'écrierai: „ voilà l'excellente comédie! & l'on n'y peut trop applaudir." Mais je crains bien que Moliere n'ait point de succes-

---

par hazard dans cette brillante société un homme sensible, qui s'avisa de vouloir déplorer le malheur de Lisbonne, qui venoit d'être presque engloutie par le tremblement de terre de 1755; un des héros du souper lui ferma la bouche, & crut avoir enfanté une saillie d'esprit en lui disant: „ qu'y a-t-il de plaisant là-dedans?" Toute la compagnie applaudit à ce trait admirable, & la créature compatissante fut sur le point de rougir de sa sensibilité & de s'en excuser. J'ajouterai encore que si cette prétendue gaieté étoit naturelle, elle ne seroit point révoltante: mais c'est une de ces impostures grossieres qu'entraîne l'abus de la société, & la fausse gaieté est le plus insipide & le plus dégoûtant de tous les mensonges. Il n'appartient qu'à la candeur & à la vertu de rire: le vice & la corruption grimacent.

ſeurs, au lieu que nous ſerons encore longtems accablés d'une foule de médiocres tragédies & de drames groſſierement ébauchés, qui nous replongeront dans l'enfance du théâtre.

Ceux qui, avec raiſon, regardent l'unité de lieu (1) comme un des principes fondamentaux

---

(1) Ecoutons la Mothe: „ loin que *l'unité de lieu* „ ſoit eſſentielle, elle prend ordinairement beaucoup „ ſur la vraiſemblance. Il n'eſt pas naturel que toutes „ les parties d'une action ſe paſſent dans un même ap- „ partement ou dans une même place. Ce n'eſt qu'à „ la faveur de haſards multipliés, ou rendus vrai- „ ſemblables à force de préparation, qu'on raſſemble „ dans le même lieu différents perſonnages, pour y „ faire ou dire à point nommé, ſelon le beſoin de l'in- „ trigue, des choſes qui devoient être faites ou dites „ ailleurs. Si l'on y prend garde, on veut que les „ plus grands poëtes, malgré toutes les reſſources de „ l'art, violent bien des convenances pour ſatisfaire à „ cette regle prétendue. En vain allegue-t-on, pour „ en établir la néceſſité, que les ſpectateurs qui ne „ changent point de place, ne ſçauroient ſuppoſer que „ les acteurs en changent. Mais quoi, ces ſpectateurs „ pour ſçavoir qu'ils ſont au théâtre, s'en tranſportent- „ ils moins aiſément dans Athenes ou dans Rome, où „ agiſſent les héros qu'on leur repréſente? croit-on „ que leur imagination réſiſtât beaucoup davantage au „ changement de lieu d'acte en acte? L'expérience „ répond parfaitement à la queſtion: on change ſou-

de notre poétique théâtrale, s'éleveront contre la licence que j'ai prise dans la piece que je mets

---

„ vent de scene dans les opéra, & c'est même une „ regle de cette sorte d'ouvrage. L'action en paraît- „ elle moins vraie, & l'imagination s'avise-t-elle „ d'en être blessée ? Au contraire, l'illusion, loin d'y „ perdre, n'en devient que plus forte; & cela prouve „ bien que nous prenons les plis qu'il nous plaît, & „ que nous nous faisons des principes de fantaisie, „ puisque nous condamnons à un théâtre ce que „ nous approuvons à un autre dans le même genre. „ Je dispenserois donc en bien des rencontres les „ auteurs dramatiques de cette unité, qui coûte sou- „ vent au spectateur des parties de l'action qu'il „ voudroit voir, auxquelles on ne peut suppléer que „ par des récits toujours moins frappants que l'acteur „ même". Ensuite la Mothe nous trace un plan d'une tragédie en cinq actes de Coriolan, à laquelle il adapte ces principes. Il faut convenir aussi qu'il reconnaît que les regles forment un art, & que „ leur premiere „ utilité, c'est que la contrainte qu'elles imposent, „ détourne de la carriere des esprits médiocres qui ne „ craindroient pas d'y entrer, si elle étoit plus libre." Je ne cite ces jugements de la Mothe, que pour démontrer qu'un homme de beaucoup d'esprit a pu penser sur *l'unité de lieu* différemment que la multitude des écrivains. D'ailleurs, je ferai le premier à recommander qu'on se tienne en garde contre ces idées spécieuses; il est des regles qui ont été, en quelque sorte, créées par la nature même, & celle-ci en est une des plus invariables. La violation *de l'unité de lieu* rameneroit

au jour. La ſcene aux trois premiers actes eſt dans un château; enſuite elle eſt tranſportée au milieu d'une ville, qui, pour ainſi dire, touche à ce même château. J'avouerai que j'ai étendu un peu loin la ſorte de permiſſion qu'on nous accorde depuis quelques années; je ne voudrois point cependant en abuſer, & je ſerois très fâché de donner un exemple qui pût contribuer à la décadence de notre théâtre. Mais qu'il me ſoit permis de tâcher d'adoucir la rigueur de la loi aſſujettiſſante que nos maîtres ſemblent nous avoir impoſée à ce ſujet & qui ſouvent produit des ſituations ridiculement amenées. La premiere regle, ſans contredit, eſt la vraiſemblance: or, ce qui ne ſçauroit choquer le bon ſens, peut être toléré, s'il n'eſt approuvé. Il y a ſi peu de diſtance du château de Mérinval à la ville, qu'il eſt aiſé de s'y rendre en moins d'une demi-heure; je n'ai donc pas cru qu'un ſcrupule ſuperſtitieux dût m'arrêter. En fixant ma ſcene dans le même lieu, il m'étoit abſolument impoſſible de ne pas faire connaître Mérinval fils, & ce dernier perſonnage connu dès le commencement de mon quatrieme acte, ne pouvoit exciter l'intérêt qui

---

le théâtre à ce point de barbarie dont les Corneille & les Racine l'ont tiré. Défions-nous de l'imagination: ſouvent elle nous montre de nouvelles routes & elle nous égare.

réſulte du refus qu'il fait à ſon juge de lui déclarer ſon nom. Il y auroit bien des choſes à dire ſur cette *unité de lieu*; cet objet demanderoit une diſcuſſion approfondie ; le grand art ſeroit de poſſéder l'eſprit des regles ſans trop s'y aſſervir, & de ſçavoir quand il eſt à propos de ſecouer les chaînes dont l'uſage, ſouvent plus que le raiſonnement, nous a chargés. Mais nous avons de la peine à nous ſouvenir de ce qu'Ovide fait recommander à Phaëton par ſon pere : *inter utrumque tene.* Nous reſtons ſous le joug, ou bien nous courons nous égarer & nous perdre ; nous ne ſçavons point nous arrêter dans ce juſte milieu qui eſt le véritable ſecret des arts & du goût. C'eſt en cela que l'eſprit philoſophique nous peut être utile: il nous inſpire ce diſcernement judicieux, ſans lequel il eſt bien difficile au génie de ne pas tomber dans des écarts qui nuiſent toujours au but qu'on s'eſt propoſé.

Je ſerois trop heureux, ſi, en parlant de mes fautes, je pouvois donner lieu à quelques obſervations favorables aux progrès d'un art que je voudrois cultiver avec plus de fruit. C'eſt ici l'occaſion de répondre aux perſonnes qui daignent aſſez s'intéreſſer à moi pour ſe plaindre de mon peu d'empreſſement à ſolliciter les honneurs de la ſcene Françaiſe. La faibleſſe de mes talents, mon averſion inſurmontable pour tout ce qui

exige la moindre ſoupleſſe, une ame aiſée à décourager, parce qu'elle eſt frappée d'une cruelle vérité, que ſans l'intrigue on ne fait point un pas dans aucun chemin; ma connaiſſance des hommes & peut-être mon dégoût de la ſociété, que je crois fondé; l'incertitude où je ſerois de réuſſir ſur le théâtre de la nation, enfin les délais éternels (1) auxquels il faut ſe ſoumettre pour parvenir à être repréſenté: voilà ce qui juſqu'à préſent a pu m'arrêter. Ce qu'on appelle réputation littéraire, vaut-il bien la peine qu'on ſe fatigue, qu'on ſe

(1) Un homme de lettres, preſſé de jouir, eſt quelquefois obligé d'attendre cinq ou ſix ans pour obtenir les honneurs de la repréſentation. Ces difficultés inſurmontables ne peuvent que jetter le talent dans un découragement nuiſible à l'avancement de l'art dramatique & aux plaiſirs de la ſociété. Si nous avions deux théâtres, ces inconvénients ne ſubſiſteroient plus; on auroit encore l'avantage de voir jouer ſur ces deux théâtres le même ſujet traité différemment. N'a-t-on pas vu paraître à la fois la Bérénice de Corneille, & celle de Racine? Alors le public qui eſt notre juge, ſeroit en état de prononcer: ce qui échaufferoit l'eſprit d'émulation ſi néceſſaire aux progrès des arts. La plupart des poëtes Grecs ſe ſont exercés ſur la même fable, & encore aujourd'hui un opéra de Métaſtaſe ſe reproduit, en quelque ſorte, ſous les mains de vingt muſiciens différents.

dénature, qu'on ſe plie à mille complaiſances qui, à les regarder de près, ſont des baſſeſſes & des dégradations de l'homme ? Comment écrire avec dignité, quand on paſſe ſa vie à deſcendre au rôle de protégé, qui coûte tant de travail, tant de mortifications ? quand notre conſcience ſe révolte contre notre plume ? Le moyen d'exprimer la nobleſſe du ſentiment, la fierté du cœur, la ſage indépendance de la vertu, dès le moment qu'on a pris le collier d'eſclave, & qu'on a fait une eſpece de vœu tacite de n'être jamais ſoi ? Gens du monde, ames impuiſſantes ou puſillanimes, inſipides plaiſants, ce n'eſt point votre ſuffrage que je ſollicite ; j'écris pour ce petit nombre de lecteurs qui croient encore à la vérité de la nature ; j'écris pour la claſſe ſi bornée des cœurs ſenſibles : voilà mes juges, mes amis ; ſi je parviens à mériter leur indulgence, que puis-je deſirer davantage ? Tâchons de ne pas perdre de vue cette maxime ſi importante qui aſſure le repos, les plaiſirs du cœur, l'heureux emploi de la faculté de penſer, la jouiſſance de ſoi-même : *qui bene latuit, bene vixit.* Un ſouverain des Indes, ſuivi de toute ſa cour, voyageoit dans ſes états ; il demande à un Brachmane qu'il trouve aſſis ſous un palmier, quels étoient ſes plaiſirs ? „ Vous ne pouvez les connaître," répond le ſage, „ l'égalité & la retraite."

# MÉRINVAL.

## DRAME.

# *PERSONNAGES.*

MÉRINVAL pere, gentilhomme retiré du ſervice.

MÉRINVAL fils.

EUGÉNIE, épouſe de MÉRINVAL fils.

LE LIEUTENANT CRIMINEL du Bailliage de***.

SIX CONSEILLERS,
LE GREFFIER,
UN HUISSIER,
} du même Bailliage.

HENRI, laquais de confiance de MÉRINVAL pere.

ROSE, ſuivante d'EUGÉNIE.

UN GEOLIER.

PLUSIEURS VASSAUX ET DOMESTIQUES.

*La Scene eſt dans les environs d'une ville & enſuite dans la ville.*

# MÉRINVAL.

## *DRAME.*

## ACTE PREMIER.

*Le théâtre repréſente l'appartement d'un château voiſin d'une ville; dans ce ſallon ſe trouve une table, ſur laquelle ſont quelques livres. Il fait nuit.*

### SCENE PREMIERE.

MÉRINVAL *pere, ſeul, en robe de chambre, les cheveux épars, ouvrant la porte du ſallon avec précipitation, s'avançant ſur le théâtre, égaré de frayeur, comme s'il étoit pourſuivi.*

LAISSE-moi, laiſſe-moi.. Fuis, ſpectre épouvantable!..

## SCENE II.

MÉRINVAL *pere*, HENRI *accourant avec de la lumiere.*

HENRI.

Qu'avez-vous, Monſieur? tremblant, pâle, agité! . .

*Il poſe la lumiere ſur la table.*

MÉRINVAL.

*à part.*

Je n'ai rien, mon ami. . . Tâchons de nous contraindre.

HENRI.

Mais, Monſieur. . .

MÉRINVAL, *à part.*

Des mortels je ſuis le plus à plaindre.
Quand le cours de mes maux ſera-t-il terminé?..
Henri, quelle heure eſt-il?

HENRI.

Quatre heures ont ſonné.

MÉRINVAL.

Tu dormois?

HENRI.

Oui, Monſieur.

MÉRINVAL, *à part & d'un ton pénétré.*

L'innocence repoſe.

Henri, j'eus une épouſe, &... je la pleure envain.

HENRI.

Une mort imprévue a fini ſon deſtin,
Nous la regrettons tous : elle avoit tant de charmes,
Tant de vertus!.. qui peut lui refuſer des larmes?
Tout par ſa bienfaiſance étoit heureux ici;
Sa tendreſſe...

MÉRINVAL *allant au devant de Henri, & avec une eſpece de fureur.*

Cruel... *Il change de ton.*
Laiſſe-moi, mon ami.
J'attendrai que le jour en ces lieux reparaiſſe;
Il calme quelquefois le chagrin qui nous preſſe.

HENRI.

Oh! vos ordres, Monſieur, ne ſeront point ſuivis,
Je vole de ce pas chez Monſieur votre fils...
Je l'éveille...

MÉRINVAL.

Henri! modere un zele extrême.
Epancher ſes douleurs dans un cœur que l'on aime,
Loin de les adoucir, c'eſt les multiplier.
Le fardeau qui m'accable, eſt pour moi tout entier.
Depuis deux jours, mon fils venu dans cet aſyle,
Avec ſa jeune épouſe y goûte un ſort tranquile:
N'allons point leur ravir les douceurs du repos;
C'eſt à moi de veiller, de ſouffrir tous les maux...
Henri ... ce fils ſi cher ... il reſſemble à ſa mere!
Ce ſont ſes traits, ſa voix... va, te dis-je, j'eſpere

Que ces livres pourront m'attacher un moment;
J'essairai d'y puiser quelque soulagement;
Ils suspendront du moins mes cruelles allarmes;
Hélas! plus d'une fois ils ont reçu mes larmes.

## SCENE III.

MÉRINVAL *seul prend un livre, & après s'être efforcé de lire quelques instans, il le remet sur la table.*

NON, rien ne rend le calme à mes sens agités;
Des fantômes toujours errent à mes côtés;
Du malheureux Evard l'ombre pâle & sanglante,
A mes yeux effrayés toujours se représente;
Je vois... je vois ma femme à ses derniers moments
Demandant à mourir dans mes embrassements.
Qu'ai-je fait? .. enflammé d'un courroux légitime,
J'ai vengé mon honneur ... la vengeance est un crime:
Je l'éprouve à mon trouble, à mes tourments secrets!
Quels seroient donc les maux attachés aux forfaits?
O Dieu, dont la colere en cet instant m'accable,
Dieu! le remords suffit pour punir le coupable!..
*Il apperçoit son fils & se levant avec vivacité.*
Mon fils!

SCENE

## SCENE IV.

MÉRINVAL *pere*, MÉRINVAL *fils*, *dans un habit de matin & annonçant le déſordre & l'agitation.*

MÉRINVAL *fils.*

Qu'ai-je entendu, mon pere ?..

MÉRINVAL *pere.*

Quoi ! Henri

MÉRINVAL *fils.*

Ne devoit rien cacher à mon cœur attendri:
J'apprends ... vous reſſentez une peine ſecrete!
Ah ! ne ménagez point ma tendreſſe inquiete,
Auriez-vous des chagrins qu'on ne peut ſoulager,
Mon pere ? je pourrai du moins les partager.
J'accourois dans vos bras, après dix ans d'abſence...

MÉRINVAL *pere.*

D'un ſerviteur zélé j'excuſe l'imprudence.
Je n'ai point de chagrins, mon fils ... il eſt des coups...
N'en ſois jamais frappé... Mérinval, gardez-vous
D'écouter les tranſports d'une fureur jalouſe...
Retournez, retournez auprès de votre épouſe;
Jouiſſez d'un bonheur, hélas! que j'ai perdu.
Mon fils, le doux repos eſt fait pour la vertu...
Allez, retirez-vous.

MÉRINVAL *fils.*

D'un ſilence cruel votre douleur s'irrite!
Vos ſoupirs étouffés brûlent de s'exhaler!
Dans vos yeux, je ſurprends des pleurs prêts à couler!..
Ah! dans le ſein d'un fils, laiſſez-les ſe répandre;
Il n'eſt point, croyez-moi, de cœur qui ſoit plus tendre;
L'amour.. vous me verrez embraſſer vos genoux.

*Il ſe jette aux pieds de ſon pere.*

Au nom de cet amour, parlez, expliquez-vous.

MÉRINVAL *pere, avec des larmes & embraſſant ſon fils.*

Leve-toi, mon cher fils... ainſi j'ai vu ta mere...
Que veux-tu?

MÉRINVAL *fils.*

S'il ſe peut, vous conſoler, mon pere,
Ou pleurer avec vous ... Vous ne m'écoutez pas!
Votre trouble s'augmente ... où portez-vous vos pas?

*Le pere veut ſortir, le fils s'oppoſe à ſon paſſage.*

Vous céderez, mon pere, à mes cris, à mes larmes;
Vous daignerez m'ouvrir un cœur chargé d'allarmes...
Je n'en puis plus douter.

MÉRINVAL *pere.*

Tu ne ſçaurois guérir
Le chagrin ... dont bientôt tu vas me voir mourir.

MÉRINVAL *fils.*

Seriez-vous offenſé d'un nœud que la tendreſſe,
Que même votre aveu ſollicitoit ſans ceſſe ?
Au moment où l'hymen formoit nos doux liens,
Il eſt vrai qu'Eugénie a perdu tous ſes biens,
Diſſipés ſans retour par un revers funeſte :
Mais tous les agréments, mais la vertu lui reſte,
Et c'eſt-là le tréſor qui fixe tous mes vœux...
N'auriez-vous pas mon cœur ?

MÉRINVAL *pere.*

J'applaudis à tes feux.
Malheur à ces parents dont le pouvoir barbare
Veut aſſervir l'amour à la fortune avare,
Et qui de leurs enfants ſombres perſécuteurs,
Leur font un joug de fer des nœuds les plus flatteurs!
Le trouble ſuit toujours ces chaînes qu'on déteſte.

MÉRINVAL *fils.*

Et d'où peut naître enfin ce chagrin ſi funeſte ?
Un triſte événement qu'on a pu me cacher,
Mon pere, de vos mains viendroit-il arracher
Ce bien, prix glorieux du ſang de nos ancêtres ;
Qu'ont encore groſſi les faveurs de nos maîtres ?
Ma fortune eſt à vous, trop heureux...

MÉRINVAL *pere.*

Non, mon fils,
Ce n'eſt point l'intérêt qui cauſe mes ennuis ;
L'indigence n'eſt pas le coup le plus terrible :
Il eſt des maux plus grands pour une ame ſenſible...

Va retrouver ta femme, & ... laiſſe-moi mourir...
C'eſt en vain...

MÉRINVAL *fils.*

Je ſçaurai... Je veux vous ſecourir.

MÉRINVAL *pere.*

Tu prétends pénétrer un horrible myſtere ?

*Il court à ſon fils, & le ſerrant dans ſes bras avec un frémiſſement,*

Ah! malheureux enfant, digne d'un autre pere,
Que me demandes-tu?.. Connais donc mon deſtin :
D'un mot, je vais porter la terreur dans ton ſein :
Dans ce vieillard mourant, objet de ta tendreſſe,
Qui n'a d'ami que toi, qui dans ſes bras te preſſe,
Frémis, tu vas ouir le comble de l'horreur,
Tu vois... un meurtrier...

MÉRINVAL *fils.*

Ciel !

MÉRINVAL *pere.*

Un empoiſonneur.

MÉRINVAL *fils.*

O ciel !

MÉRINVAL *pere.*

C'eſt encor peu, Mérinval, de ces crimes :
Quand tu ſeras inſtruit du nom de mes victimes,
Tu frémiras bien plus. Sans doute, un Dieu vengeur
Veut aux regards d'un fils développer mon cœur,
Des effets ſurprenants d'un courroux implacable,
Lui montrer dans ſon pere un exemple effroyable !

Nous ſerions malgré nous entraînés aux forfaits!
O Sageſſe éternelle! adorons tes décrets.
Mon malheur réunit tous les malheurs enſemble,
Tous les coups. Aſſieds-toi, mon fils; écoute & tremble.
Au ſortir de l'enfance, un inſtinct belliqueux
M'emporta ſur les pas qu'ont tracés nos ayeux.
Pour modele & pour chef je choiſis ce grand homme,
Ce célebre Condé que la France renomme;
Mes mains eurent l'honneur de porter ſes drapeaux:
L'amour vint m'enlever à ces nobles travaux;
Alors mes vœux en lui trouvoient le bien ſuprême!
Les parents de Sophie, & Sophie elle-même,
Obtinrent d'un amant, pénétré de ſes feux,
Qu'il ne fût plus ſoldat pour être époux heureux.
D'un hymen déſiré les flambeaux s'allumerent;
Sous quel auſpice, ô Dieu! ces liens ſe formerent!
Ce château m'attendoit; il nous reçut tous deux
Pour y goûter en paix un amour vertueux,
Augmenté par le tems, nourri par la conſtance.
Ces beaux jours ſont enfin marqués par ta naiſſance:
Je ſuis pere; mon cœur s'ouvre aux plus doux plaiſirs:
Il ſembloit que le ciel eût comblé mes deſirs;
Malheureux! je croyois à de fauſſes careſſes!
Qu'il me devoit, hélas! vendre cher ſes largeſſes!
Séligni, que le ſang à ma femme allioit,

D'une douce retraite avec moi jouiſſoit;
Il entroit dans cet âge où la fougueuſe ivreſſe,
Surprend nos ſens trompés & corrompt leur faibleſſe :
Une de ces beautés, l'opprobre de l'amour,
Enflamme Séligni, l'arrache à ce ſéjour,
L'entraîne ſur ſes pas dans la ville prochaine:
Ils alloient s'épouſer: je m'oppoſe à leur chaîne;
Contre un cœur trop épris j'arme tous ſes parents;
On écarte l'objet de ces vœux imprudents;
Le ſort nous favoriſe: il termine ſa vie.
L'ardeur de Séligni n'en eſt point refroidie;
Sa haine contre moi s'empreſſe d'éclater:
Peut-être aurois-je dû, moins prompt à l'irriter,
Pour vaincre ſon penchant, employer plus d'adreſſe.
L'indulgence a ſouvent ramené la jeuneſſe.
De ſon parent, ma femme affaibliſſant l'erreur
Du ſoin de la combattre accuſoit la chaleur;
Des nuages légers entre nous s'éleverent;
La raiſon & l'amour bientôt les diſſiperent;
J'en devins plus heureux, ainſi que plus épris.

MÉRINVAL *fils.*

Vous pleurez !

MÉRINVAL *pere.*

Ah! je dois verſer des pleurs, mon fils!
De mes maux, c'eſt ici que la carriere s'ouvre;
Toute mon infortune à mes yeux ſe découvre;

Eh! quel enchaînement de revers pleins d'horreurs!
Dans le ſein de l'amour, comblé de ſes douceurs,
Un autre ſentiment preſſoit encor mon ame:
J'éprouvois le beſoin d'une nouvelle flamme,
J'implorois l'amitié, chere & funeſte erreur,
Qui non moins que l'amour, a fait tout mon malheur.
Le retour de la paix dans ces cantons amene,
Un officier connu, que diſtinguoit Turenne;
Par ſon propre mérite, il s'étoit élevé;
On le nommoit Evard: un eſprit cultivé,
Des dehors prévenants, une heureuſe figure,
Paraiſſoient annoncer une ame honnête & pure...
Il devient mon ami; ſon commerce attachant
Pour mon ſenſible cœur, tous les jours, plus
touchant,
D'un pere abſent de toi ſoulageoit la triſteſſe.
Ta famille, à Paris appellant ta jeuneſſe
Te formoit à ces arts que l'on néglige ailleurs.
Ne goûtant de l'amour que ſes plaiſirs flatteurs,
J'ignorois ces tourments nés de la jalouſie,
Du cœur humain, hélas! la plus ſombre furie!..
Ses ſerpents enflammés paſſent tous dans mon ſein.
Un billet, dont mes yeux méconnaiſſent le ſeing,
M'apprend que cet ami, ce monſtre que j'embraſſe,
Apporta dans ces murs tout l'enfer ſur ſa trace,
Qu'il trahit l'amitié, la nature, le ciel,
Qu'il reſpire les feux d'un amour criminel,
Qu'il eſt mon aſſaſſin ... un infâme adultere.

MÉRINVAL *fils.*

Votre ami le plus cher!

MÉRINVAL *pere.*

Ce n'eſt pas tout: ta mere...
Quel aveu! quels forfaits! ta mere l'écoutoit,
Ta mere étoit coupable & me déshonoroit.

MÉRINVAL *fils.*

Ma mere, ô Dieu! ma mere!

MÉRINVAL *pere.*

Elle combloit l'outrage:
Dans ſon perfide ſein, elle portoit un gage
De cet indigne amour ſi fatal à tous trois.

MÉRINVAL *fils.*

Ah! mon pere, arrêtez... Tous les coups à la fois!..

MÉRINVAL *pere.*

La foudre va les ſuivre. Une ſeconde lettre
Qu'une main étrangere en mes mains fait remettre,
Me confirme mon ſort par cent détails affreux
Qui me percent toujours de traits plus douloureux.
Mon fils, quels noirs excès ma bouche te raconte!
Il ne m'eſt plus permis de douter de ma honte;
La vengeance me reſte, & je cours l'embraſſer;
Je vole au ſcélérat qui ſçut trop m'offenſer;
Il cherche la raiſon du courroux que j'annonce:
Le fer étincelant eſt ma ſeule réponſe;
Je le force à parer les coups d'un bras vengeur:
Il me ſemble à regret repouſſer ma fureur;
Il tombe, il oſe encor d'une voix défaillante,

M'appeller

M'appeller ſon ami; lui! ma rage s'augmente;
Malgré moi cependant je détourne les yeux,
Et je porte la mort dans ſon flanc odieux.

MÉRINVAL *fils.*

Quel horrible poiſon verſé ſur votre vie!
Je ſens tous vos revers; mon ame en eſt remplie.
Séroit-il des humains créés pour le malheur?

MÉRINVAL *pere.*

Nous étions ſans témoins: mais j'emportois mon cœur,
Mon cœur, qui contre moi ſe ſoulevoit ſans ceſſe,
Qui de meurtre accuſoit ma fureur vengereſſe,
Qui me peignoit Evard ſous les traits d'un ami,
Egorgé de mes mains ... ah! je l'ai trop chéri!
Tout couvert de ſon ſang, accouru vers ta mere,
Je lui crie: il eſt mort l'ingrat qui t'a ſçu plaire.
— Que dites-vous? — Evard, le traître eſt au tombeau,
Et c'eſt moi qui l'y plonge & qui ſuis ſon bourreau:
Voilà, femme perfide, où m'a conduit ton crime!
Tremble & ſois en ce jour ma ſeconde victime...
Je frappois: l'infidelle embraſſant mes genoux,
Découvrant mille attraits à mes regards jaloux,
Tremblante, échevelée, expirant dans les larmes,
L'emporte, & de ma main, je ſens tomber mes armes;
Elle ſoutient qu'Evard, qu'Evard eſt innocent...
Elle ſe juſtifie. Ah! qu'il étoit puiſſant

L'empire que l'ingrate avoit pris ſur mon ame!
Que j'avois peine à vaincre une ſi vive flamme,
A croire que Sophie avoit pu me trahir!
J'allois plus que jamais ſous ſon joug m'aſſervir,
L'adorer. De ce cœur où rentroit la parjure,
Un troiſieme billet vient r'ouvrir la bleſſure,
Inſulte à ma faibleſſe, apporte un nouveau jour
A des yeux qui vouloient ne voir que mon amour.
Il faut donc m'y réſoudre & la trouver coupable!..
Son ſort eſt décidé. Ma main impitoyable,
Malgré des ſentiments dont je dompte l'effort,
S'empreſſe à préparer le breuvage de mort.

*Après un long ſilence.*

Je le porte à ta mere.

MÉRINVAL *fils.*

O ciel!

MÉRINVAL *pere.*

—— Reçois, perfide,
Le prix que te devoit ma vengeance timide;
Ton juge te punit & tu n'as plus d'époux;
Prends & meurs. Elle croit déſarmer mon courroux:
— Je n'entends plus tes cris; je ne vois plus tes larmes;
Ces yeux trop deſſillés ſont fermés ſur tes charmes;
Tu mourras. Auſſitôt d'un front calme & ſerein,
C'eſt un préſent, dit-elle, offert par votre main;
Je l'accepte avec joie: il finira mes peines.
Donnez. *Après un repos.*

L'affreux poiſon a coulé dans ſes veines.
Ma victime expirante, alors ſe ranimant,
Accuſe ainſi l'excès de mon reſſentiment :
— Et c'eſt vous qui cauſez le trépas de Sophie !
Vous qu'elle a tant aimé !.. La noire jalouſie
Vous empêche aujourd'hui d'écouter la pitié ;
Vous avez immolé l'amour & l'amitié.
Evard ne brûla point d'une ardeur criminelle,
Et vous eûtes toujours une épouſe fidelle.
Trop tard vous gémirez ſur mon fatal deſtin.
Mais que vous avait fait ce gage qu'en mon ſein...
— Je m'écrie à ce mot : ce qu'il m'a fait, cruelle !..
— Mérinval, il étoit votre enfant, pourſuit-elle.
— Mon enfant ! — Oui, c'eſt vous, c'eſt ſon pere inhumain,
C'eſt vous qui devenez ſon horrible aſſaſſin.
Mon enfant ! Cette image en mon ame jettée,
Des troubles de la mort une femme agitée,
Que ſçais-je ? la pitié qu'on ne peut étouffer,
Tous ces traits de mes ſens reviennent triompher.
Je volois au ſecours d'une épouſe mourante.
— Ces inutiles ſoins tromperoient votre attente ;
C'en eſt fait, & la vie a pour moi diſparu,
Tout eſt fini. Le ciel connaît ſeul la vertu.
Un fils nous reſte encore, adoré de ſa mere...
Que celui-là du moins trouve dans vous ſon pere !

MÉRINVAL *fils, en pleurant.*

O ma mere !

MÉRINVAL *pere.*

Elle dit, & me tendant les bras...
Je m'y jette... Je veux l'arracher au trépas,
Sous mes larmes r'ouvrir ſa paupiere égarée;
Mon cœur preſſe ſon cœur... *Après un long ſilence.*
Elle étoit expirée.

MÉRINVAL *fils.*

Quel deſtin! je ſuccombe à mon accablement.

MÉRINVAL *pere.*

Mon ſort t'eſt dévoilé; juge de mon tourment:
J'ai ſatisfait l'honneur; j'ai vengé mon injure;
Et ſans ceſſe en mon ame un ſombre accent murmure!
Le remords me conſume! Un ténébreux effroi,
Et la nuit & le jour s'éleve autour de moi!
De ma femme, d'Evard les ombres menaçantes
Me pourſuivent partout, partout me ſont préſentes,
Juſques à cet enfant qui vient m'épouvanter!..
Ils étoient criminels, je n'en ſçaurois douter....
Et je ne goûte point la paix de l'innocence!
Le ciel ſe ſeroit-il réſervé la vengeance?
Sans uſurper ſes droits, n'oſerions-nous punir?
Notre partage, hélas! n'eſt-il que de ſouffrir?
*Il ſe leve.*
Après un tel aveu qu'un pere a fait entendre,
Vous concevez, mon fils, le parti qu'il doit prendre.
Si la religion n'eût arrêté mon bras,
J'aurois depuis longtems avancé mon trépas.

Vivre eſt un châtiment que ſon ordre m'impoſe;
Du reſte de mes jours qu'elle ſeule diſpoſe:
Je cours m'enſevelir dans ces aſyles ſaints,
Ouverts par ſa clémence aux malheureux humains;
J'y donnerai des pleurs à ces triſtes victimes.
J'aurois dû pardonner: j'ai partagé leurs crimes;
Oui, coupable comme eux. . . S'ils étoient innocents!

## SCENE V.

MÉRINVAL *pere*, MÉRINVAL *fils*, UN DES DOMESTIQUES DE MÉRINVAL *pere*.

LE DOMESTIQUE *à Mérinval pere.*

Cette lettre, Monſieur. . .

MÉRINVAL *fils ſur le devant du théâtre, & dans l'accablement.*

Quel trouble en tous mes ſens!

MÉRINVAL *pere, au domeſtique.*

De qui?

LE DOMESTIQUE.

D'un inconnu.

MÉRINVAL *pere.*

Donne. Point de réponſe?

LE DOMESTIQUE.

Non, Monſieur.

MÉRINVAL *pere.*

Cet écrit... Voyons ce qu'il m'annonce...
Eh! n'ai-je pas atteint au comble des malheurs?
Qu'aurois-je à craindre encor? *Au domeſtique.*
Laiſſe-nous.

*Le domeſtique ſort.*

## SCENE VI.

MÉRINVAL *pere*, MÉRINVAL *fils.*

MÉRINVAL *pere, après avoir lu la lettre & l'avoir miſe dans ſa poche, tâche un moment de ſe contraindre, & tombe tout à coup dans le fauteuil qui eſt près de la table, en s'écriant :*

JE me meurs.

MÉRINVAL *fils, courant à ſon pere.*

Quel mal ſoudain vous preſſe? Ecoutez-moi, mon pere.
Daignez... Il toucheroit à ſon heure derniere!,
*Il va au fond du théâtre, & à haute voix :*
Holà, quelqu'un! Henri! venez tous... du ſecours!

## SCENE VII.

MÉRINVAL *pere*, MÉRINVAL *fils*, HENRI *& pluſieurs autres* DOMESTIQUES *accourant.*

MÉRINVAL *fils.*

*à Henri, & enſuite aux autres domeſtiques.*

Mon pere eſt expirant.. Prenons ſoin de ſes jours ;
Dans ſon appartement qu'on m'aide à le conduire.

*On emmene Mérinval pere, qui eſt toujours ſans mouvement; il a la tête penchée dans le ſein de ſon fils.*

O ciel ! à tant de coups mon cœur peut-il ſuffire ?

*Fin du premier Acte.*

# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

MÉRINVAL *pere*, MÉRINVAL *fils*, EUGÉNIE, HENRI, DEUX AUTRES DOMESTIQUES.

*MÉRINVAL pere, toujours en robe de chambre, a dans les mains une épée dont il veut ſe percer : il eſt entouré des acteurs qu'on vient de nommer ; ſon fils ſurtout tente de lui arracher cette épée. Eugénie, après s'être unie aux efforts de ſon mari, pouſſe un cri au moment où elle voit ſon beau-pere prêt à s'ôter la vie ; elle tombe évanouie dans les bras de Roſe, tandis que Mérinval fils s'obſtine à vouloir s'oppoſer à la fureur de ſon pere.*

MÉRINVAL *fils à ſon pere & s'efforçant de lui ôter l'épée.*

Vous n'accomplirez pas cet horrible deſſein,
Mon pere... non...

HENRI *ſe joignant au fils.*

Monſieur...

MÉRINVAL *fils à ſon pere.*

Percez plutôt mon ſein.

Attenter à vos jours! quelle aveugle furie?..
Daignez enviſager ma femme évanouie...
Ah! vous nous frappez tous...

*Il lui arrache l'épée qu'il jette loin de lui, & que Henri ramaſſe & donne à un autre domeſtique.*

*à Henri.* De ſes mains écarté,
Que ce fer pour jamais, Henri, lui ſoit ôté;
Aſſeyons-le. *Aidé de Henri & des autres domeſtiques, il aſſied Mérinval pere, à qui il échappe des mouvements convulſifs, qui enſuite leve les yeux au ciel, gémit & tombe dans un profond accablement de douleur; ſon fils l'embraſſe.*

Mon pere... Il ne veut point m'entendre!
Hélas! c'eſt votre fils, votre ami le plus tendre...

*à Henri, qui eſt près de Mérinval pere.*

Obſerve bien... *Il va à ſa femme.*
Reprends tes eſprits égarés,
Calme-toi: tes regards vont être raſſurés.

*Eugénie revient de ſon évanouiſſement, regarde Mérinval pere & reſte toujours dans les bras de Roſe.*

Nous ſçaurons adoucir ce déſeſpoir farouche...

*Il retourne à ſon pere.*

Ne vous ſuis-je plus cher?

*Son pere lui ſerre tendrement la main.*

Eh bien! ſi je vous touche,
Si la nature encor vous parle en ma faveur,
Ma voix déſarmera cette ſombre fureur;
J'en apprendrai du moins la cauſe inconcevable;
Jettez ſur nous les yeux: votre état nous accable.

*Mérinval pere lève la tête; après avoir pouſſé un long gémiſſement, il fait ſigne de la main à Henri & aux autres domeſtiques de ſe retirer.*

Cédez à ſes deſirs. *Aux domeſtiques.* Allez, éloignez-vous.

*Mérinval pere fait de nouveaux ſignes de la main pour qu'Eugénie & Roſe ſe retirent auſſi.*

*A Eugénie.*

Suis leurs pas. A l'inſtant tu revois ton époux.

## SCENE II.

MÉRINVAL *pere*, MÉRINVAL *fils.*

*Mérinval pere, toujours dans le même accablement; a la tête appuyée ſur ſa main.*

MÉRINVAL *fils.*

Vous êtes obéi: nous ſommes ſeuls; peut-être,
Mon pere m'inſtruira d'où ce tranſport peut naître?
Faut-il en accuſer ce malheur effrayant
Dont le tems vous rendra le fardeau moins peſant?..
Chaſſez de votre eſprit ces terreurs formidables...

MÉRINVAL *pere ſe levant avec emportement, pouſſant un cri lugubre & tendant ſes mains vers le ciel.*

Ils n'étoient point coupables.

*Il retombe dans le fauteuil, accablé de ſa ſituation.*

MÉRINVAL *fils.*

Qu'ai-je entendu! ma mere! .. ô douleur! ô regrets!

MÉRINVAL *pere, tirant précipitamment une lettre de ſa poche & la donnant à ſon fils.*

Tiens: lis, lis; dans mon ſein enfonce tous les traits.

MÉRINVAL *fils prend la lettre; pendant ce tems, ſon pere eſt agité de divers tranſports de douleur & de déſeſpoir; il ſe couvre le viſage de ſes mains. Mérinval fils lit à haute voix.*

„ Je puis enfin jouir d'une juſte vengeance!
Je commencerai par t'offrir
L'image des tourments dont tu me fais mourir;
Ils ont paſſé ton eſpérance.
Pour moi dans l'univers il n'eſt plus de plaiſir,
Qu'un ſeul, qu'un ſeul que je goûte d'avance!
Plus que moi tu pourras ſouffrir.
Rappelle tes excès: armé contre la flamme,
Qu'un amour violent allumoit dans mon ame,
Ton caprice à ſes loix prétendit m'aſſervir.
L'objet que j'adorois, victime de ta rage,
Eprouva par tes coups le ſort le plus affreux;
D'un hymen attendu nous préparions les nœuds;
Ta fureur les rompit; elle oſa davantage:
Loin de moi, mon amante enlevée à mes vœux,
Vit flétrir ſes beaux jours dans un dur eſclavage;
Le chagrin dans la tombe eſt venu la plonger;
Elle eſt morte, en un mot, cette femme chérie!
Je l'aime encore avec idolâtrie!

Et j'ai vécu pour la venger.
Mon ame ici ſe répand toute entiere.
Tels furent tes bienfaits: en voici le ſalaire:
Habile à me jouer de ta crédulité,
(Que l'amour qui ſe venge, eſt un puiſſant génie!)
J'ai ſçu, dans ton ſein agité,
Jetter tous les ſerpents, toute l'atrocité
D'une ſtupide & noire jalouſie.
J'ai faſciné tes yeux, dénaturé ton cœur,
Perverti ta raiſon. En eſclave docile,
Tu ſervois à mon gré mon avide fureur;
Sur tous tes mouvements j'avois un œil tranquile;
Chaque jour, j'ajoutois à ton aveugle erreur.
Oui, c'eſt moi qui ſans ceſſe irritant ta colere,
Par le ſecours heureux d'une main étrangere
T'écrivois, nourriſſois, échauffois tes tranſports,
Subjuguois ton amour, étouffois tes remords.
C'eſt moi qui dirigeant un de tes domeſtiques,
Par l'intérêt, à mes projets ſoumis,
Ai de ſes faux rapports appuyé mes écrits,
Et t'ai fait embraſſer mille objets fantaſtiques;
Je comptois tous tes pas dans le piege affermis;
Juſqu'au bout ma vengeance a dévoré ſa proie.
Vois donc tous tes forfaits, & ſens toute ma joie:
Evard étoit l'exemple des amis;
Ta femme, celui des épouſes;
Cet enfant, il étoit le tien;
Tous les trois, je ſçais tout, on ne m'a caché rien,

Ont ſuccombé ſous tes fureurs jalouſes...

*Mérinval fils jette la lettre ſur la table & court avec précipitation vers le fond du théâtre.*

MÉRINVAL *pere.*

Où vas-tu, Mérinval?

MÉRINVAL *fils.*

De cent coups réunis
Percer le monſtre affreux...

MÉRINVAL *pere.*

Il n'eſt plus tems, mon fils!
L'impunité... reprends cette lettre fatale.

MÉRINVAL *fils, revient ſur ſes pas, reprend la lettre & continue de lire:*

Et c'eſt où t'attendoit un amant outragé!
En vains éclats ton déſeſpoir s'exhale.
Ne meurs pas, ne meurs pas; j'en ſerai plus vengé:
Souffre après ces revers tout le malheur de vivre.
C'eſt à ton propre cœur que Séligni te livre...
Ne vas point concevoir le projet inſenſé
De vouloir m'égaler dans l'art de la vengeance;
Mon ſort, quand juſqu'à toi ma lettre aura paſſé,
Ne ſera plus en ta puiſſance;
Sous un ciel étranger, j'aurai fixé mes pas.
Puiſſe ma haine encor ſurvivre à mon trépas!
D'un aſyle ignoré, j'inſulte à ta ſouffrance."

Et ma main ne ſauroit lui déchirer le flanc,
S'enfoncer à plaiſir dans ſon cœur tout ſanglant!

J'irai... Je ſurprendrai ſa trace fugitive...
Ma mere...

MÉRINVAL *pere.*

Eh bien, mon fils, tu voudras que je vive?

*Il ſe leve avec fureur & court à ſon fils avec le même emportement.*

Mérinval, de ton bras, j'attends les premiers coups.
Du ciel qui m'a proſcrit, aſſouvis le courroux;

*Il lui découvre ſon eſtomac.*

Perce un cœur fatigué du poids de l'infortune.
Tout, tout m'eſt odieux, me bleſſe, m'importune;
Toi-même... Hâte-toi d'anéantir ce cœur,
Eternel aliment d'un éternel malheur;
Et montre-toi mon fils, en m'arrachant la vie.

MÉRINVAL *fils, embraſſant ſon pere.*

Que la mienne plutôt cent fois me ſoit ravie!
Eh! mon pere, quittez, quittez ce noir deſſein;
Vous nous plongez à tous un poignard dans le ſein.

*Pendant ce tems, Mérinval pere va ſe rejetter dans le fauteuil & laiſſe échapper divers mouvements d'agitation; il pleure, il a la tête penchée ſur ſon ſein.*

Au nom de la tendreſſe, au nom de la nature,
Qui par ma bouche, hélas! vous preſſe, vous conjure,
Mon pere, accordez-moi... daignez-vous rendre aux pleurs

*Il ſe jette à ſes pieds.*

Dont j'arroſe vos pieds en ce moment d'horreurs;
Si vous reſtez toujours à ces pleurs inſenſible,

Si vous gardez toujours un eſprit inflexible,
Que le ſang près de vous réclame en vain ſes droits,
De la religion braverez-vous les loix?
C'eſt elle...

MÉRINVAL *pere.*

Mérinval, ils n'étoient point coupables!

MÉRINVAL *fils.*

Ecartez, écartez des tableaux effroyables.
Sans être criminel, l'erreur vous a perdu;
Mais domptez votre ſort à force de vertu.
Promettez donc au ciel dont aujourd'hui vous-même
Reconnaiſſiez l'empire & la bonté ſuprême,
Promettez de porter le fardeau de vos jours,
Et ſenſible à nos ſoins, d'en reſpecter le cours.
Triomphez des aſſauts qu'un noir chagrin vous livre.

MÉRINVAL *pere relevant ſon fils, ſe levant lui-même & s'avançant avec Mérinval au-devant du théâtre.*

Tu ſeras ſatisfait: oui, je promets de vivre,
Ou plutôt de traîner une éternelle mort.
Mon ame pour jamais eſt ouverte au remord!..
Mais à ces pleurs, mon fils, ſi tu veux que je cede,
Pour ſoulager mes maux, il n'eſt qu'un ſeul remede;
Tu me l'as rappellé; tantôt je te parlois
De cet aſyle ſaint où déjà je volois;
Eh! que n'ai-je ſuivi cette heureuſe penſée!

Cet écrit, le tourment de mon ame oppreſſée,
Aux mains d'un malheureux ne ſeroit point tombé ;
A ſes derniers revers il ſe fût dérobé.
Cet aſyle m'attend ; ne vas point me combattre ;
Là, du moins, je vaincrai le ſort opiniâtre ;
Je défierai la vie & ſes ennuis cruels ;
Le malheur pourſuit-il juſqu'au pied des autels ?

MÉRINVAL *fils.*

Vous ſéparer de nous !

MÉRINVAL *pere.*

...Tu veux que ma conſtance
Supporte le fardeau d'une horrible exiſtence.
Le deſſein en eſt pris. Tu rempliras mes vœux.
Je parts, dès ce moment. Qu'on l'ignore en ces lieux ;
Que ta femme ſurtout n'en ſoit point informée ;
J'aurois à redouter ſa tendreſſe allarmée.
Arrivé par degrés à tant d'adverſité ;
Dans l'abîme profond où le ſort m'a jetté,
Il n'eſt qu'un Dieu, mon fils, dont le bras me ſoutienne,
Et je vole à ce Dieu. Cours préparer... *Il l'embraſſe.*
J'ai peine
A te laiſſer ſortir de ce ſein paternel.
Je ne ſçais... Mérinval !... mon fils... Va.

MÉRINVAL *fils, fait quelques pas & revient.*

Le cruel !
Il échappera donc à ma main vengereſſe !

Le

Le monſtre jouira de ſa ſcélérateſſe!..
Quoi! l'on ne ſçaura point...

MÉRINVAL *pere.*

Vains efforts! l'inconnu
Qui donna cette lettre, a ſoudain diſparu.
Séligni.. laiſſe à Dieu le ſoin de ſon ſupplice:
Il ne peut ſe ſauver, mon fils, de ſa juſtice;
Le bras qui le menace & qui s'appéſantit,
Atteint partout le crime & partout le punit;
Eh! n'a-t-il pas ſon cœur qui me venge, ſans doute?
Dérobe-moi les pleurs que mon départ te coûte.
J'emporte, en te quittant, l'eſpoir conſolateur
Que mes revers pourront affermir ton bonheur:
Mérinval, je te laiſſe une image terrible
Des excès où s'égare une ame trop ſenſible.
Va, te dis-je, & reviens promptement...

## SCENE III.

MÉRINVAL *pere, ſeul, regardant ſon fils juſqu'au moment qu'il l'ait perdu de vue.*

De ſes bras
A regret détaché... quels ſont mes vœux, hélas?
Anéanti, briſé ſous cent coups de tonnerre,
Je voudrois m'enfoncer au centre de la terre,
M'y cacher à moi-même; & je ne puis quitter

Ces lieux que j'ai ſouillés, que je dois déteſter.
Mon fils, après dix ans d'une abſence cruelle,
M'eſt rendu : ma tendreſſe en ces murs le rappelle;
Et ce jour, ce moment... à peine je le vois!
J'embraſſerai mon fils pour la derniere fois!..
Malheureux! eſt-ce à toi de ſentir la nature?
Elle t'accuſoit trop! ſon lugubre murmure
T'avertiſſoit aſſez de tous tes attentats;
Non, la voix du remords ne ſe repouſſe pas.
Mon ami... mon épouſe... ah! ma chere Sophie,
Je poſſédois ton cœur & j'ai tranché ta vie!
Cet enfant, cet enfant, c'étoit le mien! ô cieux!..

*Après un repos.*

Je ne ſçaurois trop tôt m'exiler de ces lieux.
Partons... allons mourir. Dans ma douleur
profonde,
Dois-je tourner encor mes regards vers le monde?
C'eſt un ſonge qui fuit de mes ſens éperdus!
Les nœuds qui m'attachoient, je les ai tous rompus!
Fatigué de la vie, au bout de ma carriere,
Je n'enviſage plus, dans la nature entiere,
Qu'un cercueil... je l'embraſſe & j'y porte avec moi
D'inutiles regrets, les remords & l'effroi!
Maître de nos deſtins, mon unique réſuge,
O mon Dieu, ſois mon pere & ne ſois pas mon juge...
Mon fils ne paraît point! rébelle à mes ſouhaits,
Voudroit-il me fermer ce ſéjour de la paix?
Eh! ce n'eſt qu'aux autels qu'une ame déſolée

Peut dépoſer les maux dont elle eſt accablée;
Et quel autre en effet que la religion
Daigneroit m'accorder de la compaſſion?
Hélas! l'humanité que j'ai trop outragée,
Par mes tourments n'eſt point encore aſſez vengée...
Qu'il tarde à ſe montrer!.. d'où vient que plus troublé...
J'entends... c'eſt Mérinval... *Il apperçoit Eugénie.*
Il a tout révélé!..
Eugénie!..

## SCENE IV.

MÉRINVAL *pere*, EUGÉNIE, ROSE.

EUGÉNIE, *accourant précipitamment vers ſon beau-pere, & dans un déſordre qui décele ſon agitation.*

Ah! Monſieur! ah! mon pere!

MÉRINVAL.

Des larmes!..
Expliquez-vous: pourquoi ces ſoudaines allarmes?

EUGÉNIE.

Mon pere! Mérinval...

MÉRINVAL.

Mon fils... eh bien! mon fils...

EUGÉNIE.

Vient de quitter ces lieux.

MÉRINVAL.

Raſſurez vos eſprits :
Bientôt nous le verrons.

EUGÉNIE.

D'une trop juſte crainte,
Loin de la diſſiper, tout redouble l'atteinte ;
Il eſt ſorti, mon pere, enflammé de fureur.

MÉRINVAL.

Qui ?

EUGÉNIE.

Mon époux.

MÉRINVAL.

*à part.*

Mon fils!.. ô nouvelle terreur!

EUGÉNIE.

Un inconnu l'aborde ; il lui parle à voix baſſe ;
Auſſitôt Mérinval jette un cri qui me glace,
S'élance à ſon épée, & fuyant de mes bras,
S'échappe... il diſparaît!

MÉRINVAL.

*à Roſe.* Qu'on vole ſur ſes pas.
Amenez-moi Henri : que tout ici le ſuive. *Roſe ſort.*

## SCENE V.

MÉRINVAL *pere*, EUGÉNIE.

MÉRINVAL *troublé.*

O Dieu! Dieu! retenez mon ame fugitive!
Quel avenir m'attend?.. qu'eſt devenu mon fils?
Si c'étoit ce cruel... mes ſens d'effroi ſaiſis...
Laiſſa-t-il dans ces murs ſon infernal génie?
Faut-il encor trembler?.. *à Eugénie.*
Vous dites, Eugénie...
Un étranger... comment!.. par quel deſtin fatal...

## SCENE VI.

MÉRINVAL *pere*, EUGÉNIE, HENRI, ROSE, *pluſieurs autres* DOMESTIQUES.

MÉRINVAL *pere*, *à Henri.*

Henri, j'ai tout perdu... qu'on cherche Mérinval;
Un inconnu... ſçachez... allez... *à part.* Où doit-il être?
*A tous les domeſtiques.*
Aux portes de la ville on l'atteindra peut-être;
Remontez vers le bois... du côté des torrents...

Chacun de vous prendra des chemins différents,
De tous les voyageurs aura ſoin de s'inſtruire...

*Les domeſtiques ſe retirent chacun par des côtés différents; Mérinval court vers eux & les ramene.*

Revenez, mes amis... Je n'ai pas pu vous dire...
Examinez... portez des regards curieux;
Obſervez... Ah! d'un pere aurez-vous bien les yeux?
C'eſt le fils le plus cher que je vous redemande...
Ramenez-moi mon fils; courez... *Il les rapelle encore.*
Non, qu'on m'attende...
J'irai... je veux... mes pas ſont par l'âge affaiblis...
Ranimé par l'amour, je trouverai mon fils...

*à Eugénie.*

Je ſçaurai diſſiper cette nuit de triſteſſe...
Je remets dans tes bras l'objet de ta tendreſſe.

*Il ſort accompagné de Henri & de ſes autres domeſtiques.*

## SCENE VII.

### EUGÉNIE, ROSE.

EUGÉNIE *en pleurant.*

Il veut me raſſurer, quand lui-même éperdu...
A mes pleurs Mérinval ne ſera point rendu!
Tous mes ſens ſont remplis du ſombre effroi d'un ſonge;

J'entends des cris plaintifs.. dans le ſang je me
plonge..
Je marche ſur des morts.. j'accours à mon époux..
Je le vois expirant... percé de mille coups!..

ROSE.

Eh! pourquoi vous former ces funebres images,
Madame?

EUGÉNIE.

Je me livre aux plus triſtes préſages..
Tout m'afflige & m'effraye. *à Roſe.*
Ah! tu n'as point aimé!
Le véritable amour eſt ſans ceſſe allarmé...
Quel ſeroit l'inhumain dont nous parloit ſon pere?
Il le connait... tous deux... pénétrons ce myſtere.
Sçachons où Mérinval peut être en ce moment;
Allons nous oppoſer à leur emportement;
Les cruels... ils ſeront attendris par mes larmes;
Je m'expoſe à leurs coups; je vole entre leurs armes;
Je ſauve Mérinval; ou le fer aſſaſſin
Terminera mes maux, en me perçant le ſein.

*Fin du ſecond Acte.*

# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

EUGÉNIE, ROSE.

EUGÉNIE *égarée de douleur.*

Quoi, toujours incertaine, aux allarmes livrée,
Portant de toutes parts ma douleur égarée,
Et ne pouvant saisir la plus faible clarté!
Quel destin accablant! quelle perplexité!
Rose, de Mérinval on n'a point de nouvelles?
Son pere... il m'abandonne à ces terreurs mortelles!
Personne n'a paru?

ROSE.

Personne! Il faut penser,
Madame, que bientôt vos craintes vont cesser.
Dans leur zele empressé parcourant cet asyle,
Ils auront étendu leur recherche à la ville,
Observé les chemins & les lieux d'alentour.
A vos vœux satisfaits, tout promet leur retour;
J'embrasse avec transport cette flatteuse attente:
Eloignez des objets que la tristesse enfante;

EUGÉNIE.

Ils semblent malgré moi s'attacher à mes pas.

ROSE.

ROSE.

Vous verrez votre époux...

EUGÉNIE *d'un ton de douleur.*

Je ne le verrai pas...
Je ne le verrai plus! le tourment le plus rude
Reviendra ſuccéder à tant d'inquiétude.
Si le ciel daigne enfin m'éclairer ſur ſon ſort,
Roſe, n'en doute point, on m'apprendra ſa mort.
Voilà ſur quel objet mon ame eſt arrêtée!
Voilà dans quel malheur je ſuis précipitée!
Etoit-ce mon eſpoir?

ROSE.

Quel étrange penchant
Vous preſſe d'écouter un noir preſſentiment?
Madame, eſpérez mieux de votre deſtinée.

EUGÉNIE.

A peine j'ai formé les nœuds d'un hyménée
Où j'attachois, hélas! un bonheur qui n'eſt plus;
Eh! je laiſſe échapper des regrets ſuperflus.
Ma raiſon ne ſçauroit, de ce trouble maîtreſſe,
Etouffer une voix qui s'éleve ſans ceſſe;
Le ciel qui nous pourſuit, devoit ſervir nos vœux:
Pleins d'un doux ſentiment, nous venons en ces lieux
Pour embraſſer un pere, & conſoler ſon âge;
L'avenir nous offroit une riante image,
Je touche, (de ce ciel eſt-ce haine ou faveur?)
Au moment où je dois conſacrer mon ardeur,
Sceller cette union à mon amour ſi chere,

Au nom d'épouſe enfin joindre le nom de mere,
Et ſoudain Mérinval, par un évenement
Qu'à mes yeux inquiets on cache vainement,
Court, ſans doute empreſſé de venger quelque outrage,
Avec un ennemi meſurer ſon courage:..
Tu la déments envain: j'en croirai ma douleur,
Ce ſentiment profond dont j'éprouve l'horreur...
Il paira de ſon ſang le tranſport qui l'anime;
Des haſards du combat il ſera la victime;
Je ne m'aveugle point: je perdrai mon époux...
Et je n'ai pu ſçavoir...

## SCENE II.

MÉRINVAL *pere*, EUGÉNIE, ROSE, UN DOMESTIQUE *qui ſoutient Mérinval & qui l'aide à marcher. On obſervera qu'il eſt habillé.*

EUGÉNIE *courant au-devant de lui.*

Il n'eſt point avec vous!
Ah! parlez... il ſeroit inutile de feindre:
Mérinval m'eſt ravi? *à Roſe.*
Je n'avois rien à craindre?..
Tu le vois. Mon malheur n'eſt donc plus incertain!

MÉRINVAL, *que l'on aſſied dans le fauteuil qui eſt près de la table.*

Nous ignorons encor, ma fille, ſon deſtin!

EUGÉNIE.

Et revenu ſans lui!

MÉRINVAL.

La vieilleſſe peſante
A ſecondé du ſort la haine trop conſtante.
Mes pas précipités... Je volois vers mon fils...
Et d'un flatteur eſpoir mes ſens étoient remplis;
De tes larmes enfin j'allois tarir la ſource,
Quand ma force trahie a ſuſpendu ma courſe.

EUGÉNIE.

Ciel!

MÉRINVAL.

Et ſans Mérinval on me ramene ici!
Eſpérons cependant. Le fidele Henri
Emploie à le chercher tout l'effort de ſon zele;
Mes autres ſerviteurs, pleins d'une ardeur nouvelle,
Ont redoublé leurs ſoins, courant de toutes parts
Dans les hameaux voiſins, ſur les routes épars...
On trouvera mon fils... Trop cruelle vieilleſſe!
Un pere devoit-il éprouver ta faibleſſe?
Et les cœurs échauffés des plus vifs ſentiments
Sont-ils faits pour céder à l'outrage des ans?
Ah! ma chere Eugénie, appaiſe tes allarmes;
Hélas! c'eſt dans mon ſein que vont couler tes larmes.

*à part.*

Un inconnu... Je crains quelque nouveau forfait.

EUGÉNIE *examinant Mérinval.*

Vous vous troublez, mon pere!.. on me cache un secret.

MÉRINVAL *à part.*

O Dieu! ſi de mes maux la cauſe eſt découverte...

*A Eugénie.*

Que dites-vous?.. Mon ame à des ſoupçons ouverte...

## SCENE III.

MÉRINVAL *pere*, EUGÉNIE, ROSE, UN DOMESTIQUE, *un ſecond* DOMESTIQUE.

MÉRINVAL *ſe levant avec précipitation & faiſant quelques pas vers le nouveau Domeſtique.*

Eh bien! l'a-t-on revu? dans quels lieux?

LE SECOND DOMESTIQUE.

C'eſt en vain
Que nous avons, Monſieur, parcouru le chemin
Qui borde la forêt & conduit à la ville.
Juſqu'ici la recherche eſt encore inutile;
Nous avons redoublé nos ſoins impatients,
Rien ne s'eſt découvert à nos yeux vigilants...
Monſieur, vous connaiſſez le zele qui m'inſpire.

MÉRINVAL.

Mais a-t-on demandé?

LE SECOND DOMESTIQUE.

Nul n'a pu nous inſtruire.

MÉRINVAL *à part.*

Tout trahit mon eſpoir, ſe refuſe à mes vœux!

EUGÉNIE *avec vivacité à Mérinval.*

Ils n'auront point cherché!.. ſe repoſer ſur eux!
Mon pere... les cruels! ſçavent-ils comme on aime?
Ils ne l'ont point trouvé! j'irai, j'irai moi-même...

MÉRINVAL.

Qu'eſpérez-vous?

EUGÉNIE.

L'amour affermira mes pas,
Eclairera mes yeux... Je ne reviendrai pas,
Sans ramener ce fils, cet époux que j'adore,
Mon pere, & vous voulez que je balance encore!

MÉRINVAL.

*Au domeſtique.*

Répondez: avec vous ils ſe ſont tranſportés
Dans ces hameaux lointains, de la route écartés?

LE SECOND DOMESTIQUE.

Oui, Monſieur, ſans ſuccès.

MÉRINVAL.

Pas la moindre lumiere?

LE SECOND DOMESTIQUE.

Rien qu'un zele inutile.

MÉRINVAL.

O trop malheureux pere!

LE SECOND DOMESTIQUE.

Mais vous n'ignorez pas que Monſieur votre fils
Eſt à peine connu, même dans ce logis:
Venu depuis deux jours...

MÉRINVAL *avec tranſport.*

Des recherches nouvelles...
Mon ami, retournez... courez... ayez des aîles...
Je ſçaurai le payer, ce ſervice important;
Allez, attendez tout d'un cœur reconnaiſſant.

*Le ſecond domeſtique ſort.*

*à part.* O ciel! je donnerois ma fortune, ma vie...
Conſerve-moi mon fils...

## SCENE IV.

MÉRINVAL *pere*, EUGÉNIE, ROSE, LE PREMIER DOMESTIQUE.

MÉRINVAL *à Eugénie éplorée dans le ſein de Roſe.*

O ma chere Eugénie!
Ne t'abandonne point au ſombre déſeſpoir.
Nous ſerons informés... Nous allons le revoir;
Non, ce n'eſt point, ma fille, une attente frivole.

*A part, & s'avançant aux bords du théâtre.*

Que dis-je, malheureux! & c'eſt moi qui conſole!

Accablé ſous le poids de revers inouis,
Faut-il que j'aye encore à trembler pour un fils ?..
Séligni dans mon ame a rapporté la crainte !
Cette effrayante image y doit reſter empreinte.
Tous les traits dont je meurs, ſont partis de ſa main.

## SCENE V.

MÉRINVAL *pere*, EUGÉNIE, ROSE, LE PREMIER DOMESTIQUE, UN TROISIEME DOMESTIQUE.

MÉRINVAL *pere*, *avec vivacité au troiſieme domeſtique.*

Il m'eſt, il m'eſt rendu ?

LE TROISIEME DOMESTIQUE.

Nous le cherchons envain.

EUGÉNIE *à Merinval.*

Inceſſamment mon cœur ſe releve & retombe ;
Je n'ai plus d'eſpérance, & ma force ſuccombe ;
Sentir les coups affreux qu'aujourd'hui je reçois,
Ce n'eſt point vivre, hélas ! c'eſt mourir mille fois,
Pourrois-je m'abuſer ? ſa perte eſt aſſurée,
Et la mienne...

MÉRINVAL.

Mon ame au déſeſpoir livrée...

*Au troiſieme domeſtique.*

Point de nouvelles! Dieu! nul rayon ne me luit!

LE TROISIEME DOMESTIQUE.

On n'a rien découvert. Seulement on m'a dit...

MÉRINVAL.

On t'a dit?.. Parle, parle...

EUGÉNIE *au domeſtique.*

Acheve.

MÉRINVAL.

O Providence!

Mérinval...

LE TROISIEME DOMESTIQUE.

Sur la route où le vallon commence...

MÉRINVAL.

Eh bien!

LE TROISIEME DOMESTIQUE.

On a trouvé, Monſieur, un corps ſanglant.

EUGÉNIE.

C'eſt lui!

MÉRINVAL.

Mon fils!

EUGÉNIE.

Courons, mon pere, & qu'à l'inſtant...

MÉRINVAL.

Je ne puis ſoutenir ... mes forces m'abandonnent!
Les ombres de la mort, ma fille, m'environnent.
Tu n'aurois plus d'époux! je n'aurois plus de fils!

*Il va s'appuyer, la tête ſur un fauteuil.*

LE TROISIEME DOMESTIQUE.

On répand que c'étoit un voyageur...

MÉRINVAL.

Tu dis...
Un voyageur ... mes ſens ... je reviens à la vie.
Ce n'eſt point Mérinval; tu l'entends, Eugénie;
Nous nous précipitons au-devant du malheur;
Que l'eſpoir a de peine à ſortir de mon cœur!

*Au troiſieme domeſtique.*

A-t-on pu diſtinguer ſon rang, ſes traits, ſon âge?

LE TROISIEME DOMESTIQUE.

Je n'ai ſçu rien de plus.

EUGÉNIE.

Que faut-il davantage?

MÉRINVAL *à Eugénie.*

Eh! laiſſez-moi douter. Mon eſprit incertain
Se plaît à repouſſer un horrible deſtin;
Pourquoi ſur des ſoupçons...

EUGÉNIE.

Sur des ſoupçons, mon pere?
Qu'exigez-vous encor? La vérité m'éclaire!

LE TROISIEME DOMESTIQUE *à Mérinval.*

On prétend qu'il ſortoit de ces lieux...

MÉRINVAL.

C'en eſt fait!
Je vois tout mon malheur. Voilà le dernier trait,
Ciel! *Mérinval eſt dans l'accablement.*

## SCENE VI.

MÉRINVAL *pere*, EUGÉNIE, ROSE, *pluſieurs* VASSAUX, *les deux* DOMESTIQUES.

UN DES VASSAUX *accourt avec joie à Mérinval pere.*

IL eſt retrouvé!

MÉRINVAL.

Mon fils!

LE VASSAL.

Pour vous l'apprendre,
A l'envi dans ces lieux nous brûlions de nous rendre,
Monſieur : nous l'avons ſçu du fidele Henri ;
Il eſt inſtruit du ſort de ce fils ſi chéri.
Il marche ſur nos pas, & vous allez l'entendre.

MÉRINVAL *courant ſucceſſivement à ſes vaſſaux, les ſerrant dans ſes bras.*

Que j'ai, dignes amis, de graces à vous rendre!
Comment d'un tel bienfait envers vous m'acquitter?
*A Eugénie.*
Par de plus doux tranſports laiſſons nous agiter...
Mon fils... eſt-il bien vrai qu'un pere te revoie?
Tout mon cœur... j'oſe encor reſſentir de la joie!

EUGÉNIE *faiſant quelques pas vers le fond du théâtre, & regardant de tous côtés.*

Mais ... il ne paraît point!

MÉRINVAL.

Va! tu peux eſpérer;
A de vaines frayeurs ceſſe de te livrer.
Mes amis ... pardonnez au trouble qui m'inſpire;
De l'amour paternel vous connaiſſez l'empire:
La nature ſe plaît à regner dans vos cœurs,
A vous faire éprouver ſon charme & ſes douceurs;
C'eſt vous qui chériſſez ce ſacré caractere,
Ce lien ſi puiſſant, ce tendre nom de pere;
Vous ſentez ce qu'un fils...

## SCENE VII.

MÉRINVAL *pere*, EUGÉNIE, ROSE, HENRI, PLUSIEURS VASSAUX ET DOMESTIQUES.

MÉRINVAL *courant au-devant de Henri, qui a la douleur peinte ſur le viſage.*

EH bien! mon cher Henri,
Il nous eſt donc rendu! Que ne vient-il ici?
Pourquoi ... ſeroit-ce, ô cieux! un rapport infidele?
Tu ne partages point cette heureuſe nouvelle!..

Je lis dans tes regards une ſombre douleur...
Mon fils... il n'accourt point dans nos bras...

HENRI, *d'un ton touchant.*

Oui, Monſieur...
Il eſt retrouvé.

MÉRINVAL.

Dieu! tu me ſaiſis de crainte!
Tu ne peux t'exprimer que d'une voix éteinte!
Henri?

EUGÉNIE.

De quel effroi je me ſens accabler!

HENRI, *à Mérinval.*

Un moment, ſans témoins, ne puis-je vous parler?

MÉRINVAL, *aux vaſſaux & aux domeſtiques.*

Laiſſez-moi, mes amis, allez... Je vis à peine.
Que va-t-il m'annoncer?

EUGÉNIE.

Ah! ſa mort eſt certaine.

HENRI, *d'un ton touchant, à Eugénie qui veut ſortir.*

Reſtez, reſtez, Madame.

*Les vaſſaux & les domeſtiques ſe retirent.*

## SCENE VIII.

MÉRINVAL *pere*, EUGÉNIE, HENRI; *ce dernier a les yeux attachés ſur le fond du théâtre; il attend que les vaſſaux & les domeſtiques ſoient retirés; enſuite il s'avance d'un air ſombre ſur la ſcene au milieu de Mérinval & d'Eugénie : ces trois perſonnages obſervent quelque tems un ſilence ténébreux & ſe regardent avec une eſpece d'effroi.*

HENRI *tournant la vue ſur Mérinval, & d'un ton lugubre, s'adreſſant à lui.*

OUI, ſon ſort eſt connu.

MÉRINVAL.

Tu pleures! tu gémis!

HENRI.

O déſaſtre imprévu!

MÉRINVAL, *tombant dans le fauteuil près de la table, la tête appuyée ſur ſes mains.*

Je tombe... *Après quelques inſtants, il releve la tête.*

Eh bien! Henri, frappe, ôte-moi la vie:
J'attends les derniers coups.

*A Eugénie qui eſt dans la plus profonde douleur.*

Trop ſenſible Eugénie!..
Vous redoublez mes maux! *à Henri.*

Eſt-il bleſſé, mourant?
M'eſt-il ravi?

HENRI.

J'annonce un malheur bien plus grand!

MÉRINVAL.

Un malheur bien plus grand! cieux! il ſeroit poſſible!
Et... comment m'accabler d'un revers plus terrible?
Il n'eſt point de ſupplice à mes tourments égal.

HENRI.

Un homme aſſaſſiné...

MÉRINVAL.

Ce ſeroit Mérinval?

HENRI.

Nous ſerions trop heureux!

MÉRINVAL.

Et que va-t-il me dire?

HENRI.

Dans les flots de ſon ſang, cet étranger expire.
La main qui l'a frappé ... je n'acheverai pas...
Vous devez trop m'entendre.

MÉRINVAL.

*A Henri.*

O Dieu! tu m'apprendras...
Tous mes ſens égarés ſe ſoulevent d'avance...

HENRI.

Eh bien!.. l'auteur du meurtre ... eſt...

MÉRINVAL.

Mon fils?.. ton ſilence..
Cruel! tu m'as tout dit. . .

HENRI.

Oui, pere infortuné,
C'eſt lui, c'eſt votre fils... vers la priſon mené...

MÉRINVAL *égaré de douleur.*

Mon fils! dans la priſon! ah! c'eſt moi.. qu'on
m'y traîne!
Qu'on m'y traîne!.. je dois ſubir l'affreuſe peine..
Oui, je ſuis le coupable; oui, je ſuis l'aſſaſſin;
Oui, j'ai mis à mon fils le poignard dans la main.
*A Eugénie & Henri.*
Vous ſçaurez tout... ma force... ah! qu'elle ſe
ranime!
J'en eus... j'en eus aſſez pour commettre le crime,
Et je n'en aurois point, ô comble de douleur!
Pour voler à ce fils dont je perce le cœur.

*La toile ſe baiſſe.*

*Fin du troiſieme Acte.*

# ACTE IV.

*La toile ſe leve. Le théâtre repréſente une ſalle, où l'on rend la juſtice.*

## SCENE PREMIERE.

LE LIEUTENANT CRIMINEL, SIX CONSEILLERS, UN GREFFIER, UN HUISSIER.

*Le Lieutenant Criminel eſt ſur le ſiege, entouré des Conſeillers. Aux pieds du Lieutenant Criminel eſt, de côté, le Greffier, ayant une table vis-à-vis de lui. L'Huiſſier eſt dans un coin de la ſalle. On obſervera que c'eſt une ſéance de rapport, & alors les jugements ſe rendent à* HUIS CLOS.

LE LIEUTENANT CRIMINEL *ſe levant, ainſi que les Conſeillers.*

Le rapport eſt fini. *à un des Conſeillers.*
Je reſte & vais entendre
Un jeune homme...

LE CONSEILLER *au Lieutenant Criminel; les autres Conſeillers parlent entre eux.*

A ce crime auroit-on dû s'attendre?
Je

Je l'ai vu ... ſous des traits où ſe peint la bonté,
Cacher tant de fureur & tant d'atrocité!
Dans l'âge où la douceur ſe répand ſur la vie,
Avoir une ame au meurtre à ce point endurcie!
Ce contraſte odieux, dans l'homme préſenté,
Qu'on ne peut concevoir, m'a toujours révolté:
La touchante pitié forme ſon caractere,
Et nul monſtre ne porte un cœur plus ſanguinaire!
Seroit-il un deſtin, qui, maître de nos ſens,
Nous pouſſât vers le crime & forçât nos penchants?
D'une puiſſance enfin pour le mal agiſſante,
Notre faible nature eſt-elle dépendante?
Non, un Etre ſuprême ordonne & parle en nous;
Nous repouſſons ſa voix. ..

LE LIEUTENANT CRIMINEL *au Conſeiller.*

Etonné comme vous
Des mouvements divers dont nous ſentons l'empire,
Mon eſprit combattu cherche envain à s'inſtruire.
*A l'Huiſſier.*
Allez, que l'accuſé vienne. *L'Huiſſier ſort.*
En ce même inſtant
De ce mêlange obſcur j'ai l'exemple frappant:
Vous parliez du jeune homme offert à votre vue?
Ma raiſon n'a jamais été plus confondue.
Oui, ſon aſpect fait naître un intérêt puiſſant,
Même juſqu'à ſa voix dont on aime l'accent;
Il annonce l'honneur, la vertu, la naiſſance;

Il a tous les dehors de l'heureuſe innocence;
Son front...

L'HUISSIER *revenant.*

*Au Lieutenant Criminel.*

Le priſonnier...

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Qu'il entre. *Au Conſeiller.*

Plaignez-moi!
Je ſens tout le fardeau de mon pénible emploi.

*Les Conſeillers ſe retirent par une porte oppoſée.*

## SCENE II.

LE LIEUTENANT CRIMINEL, MÉRINVAL *fils*, LE GREFFIER, L'HUISSIER.

*Le Geolier amene à la porte Mérinval & le remet entre les mains de l'Huiſſier, qui le conduit vers le Lieutenant Criminel; il eſt ſans chapeau, ſans épée, ſans boucles à ſes ſouliers, tel que ſe préſentent des accuſés. Il eſt inutile de dire qu'on a cherché à rendre cette action dans toute la vérité reçue; on a ſuivi exactement tout ce qui ſe pratique dans un interrogatoire: il y a une chaiſe de paille ou un tabouret, à peu de diſtance du Greffier.*

LE LIEUTENANT CRIMINEL *à part.*

O Juſtice ſuprême!
Viens diriger la mienne, & prononce toi-même.

L'ombre s'enfuit devant tes céleſtes clartés...
Qu'il approche. *Mérinval fait quelques pas au-devant du Lieutenant Criminel : l'Huiſſier ſort ; il ne reſte que le Greffier qui ſe prépare à écrire.*

*A Mérinval.* *Il leve la main.*

Levez la main. Vous promettez
A Dieu qui vous entend, qui confond l'impoſture,
Qui lit au fond des cœurs, qui punit le parjure,
De dépoſer ici la ſimple vérité?

MÉRINVAL.

Oui, Monſieur.

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Raſſurez votre eſprit agité.

MÉRINVAL, *à part.*

Moi! comme un criminel! eſt-ce l'erreur d'un ſonge!

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Votre nom?

MÉRINVAL.

J'ai promis d'écarter le menſonge.
Mon nom... ſouffrez, Monſieur, qu'il demeure caché.

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Je ne puis...

MÉRINVAL.

Ce ſecret... Daignez être touché...

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Vous manquez à la loi: ce ſilence la bleſſe...
*Au Greffier.* *A Mérinval.*
Ecrivez ſon refus. Votre rang ?

MÉRINVAL.

La nobleſſe
Fut un don du hazard à mes ayeux tranſmis;
Je voulois par moi-même en relever le prix:
Illuſion flatteuſe & bientôt terminée!

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Votre âge ?

MÉRINVAL.

J'atteignois ma vingt-deuxieme année.

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Votre pays ?

MÉRINVAL.

Paris, Monſieur, fut mon berceau:
Sort cruel! que plutôt ne fut-il mon tombeau!

LE LIEUTENANT CRIMINEL *à parte*

De ma compaſſion, moi-même je m'étonne!
Je plains... *à Mérinval.*
Aſſeyez-vous. *Il s'aſſied.*
D'un meurtre on vous ſoupçonne;
On vous accuſe même, & de plus d'un témoin,
Qui contre vous dépoſe...

MÉRINVAL.

Il n'en eſt pas beſoin,
Monſieur; j'en fais l'aveu: je ſuis ...je ſuis coupable,

Puiſqu'on ne peut ſans crime immoler ſon ſemblable.

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Mais qui vous a conduit? l'attrait de l'or...

MÉRINVAL *ſe levant avec une eſpece d'indignation, & mettant par un geſte involontaire la main du côté de l'épée.*

Monſieur...

*Il retombe ſur ſon ſiege, & prend ſon mouchoir pour eſſuyer ſes larmes.*

Ah! c'eſt à cet affront que je ſens mon malheur!..

*Au Lieutenant Criminel.*

Mon ame révoltée au ſeul mot de baſſeſſe...
Monſieur, je fus toujours digne de ma nobleſſe,
Et nul autre que vous ... pardonnez ... pardonnez...
A la vive douleur mes ſens abandonnés...
Non, je n'étois pas fait pour ſouffrir cet outrage.

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Qui vous animoit donc?

MÉRINVAL.

La vengeance, la rage,
Toute la ſoif d'un ſang qui, ſans doute, auroit du
Par les plus viles mains être ici répandu;
Le ciel lent à frapper, à lancer ſon tonnerre,
De ce monſtre odieux ne purgeoit point la terre:
J'ai prévenu ſes coups; j'ai déchiré ce flanc...
Oui, je me ſuis baigné dans les flots de ſon ſang.

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Calmez-vous: d'où peut naître une telle furie?

MÉRINVAL.

Si vous ſçaviez ... le monſtre! il n'avoit qu'une vie...
Et pour tant de forfaits il n'a pu que mourir!
De mes coups cependant je n'ai point à rougir!
Soumis en tout aux loix par l'honneur impoſées,
Mon juſte emportement ne les a point bleſſées;
Gentilhomme & Français, c'eſt tout vous dire enfin:
Je ſuis ſon meurtrier, & non ſon aſſaſſin.

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Mais encor, quel motif arma votre vengeance?

MÉRINVAL.

Il reſtera caché dans la nuit du ſilence.
A des prétextes vains je pourrois recourir;
Je ne ſçais point tromper ... & je ſçaurai mourir.

*Il eſt inutile d'obſerver que le Greffier écrit les demandes & les réponſes.*

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Vous perſiſtez?

MÉRINVAL.

Toujours. Cette cauſe ſecrete
Jamais ne ſortira de ma bouche indiſcrete...

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Vos complices?

MÉRINVAL *avec fierté.*

Moi ſeul, ferme dans mon projet,
L'ai conçu, l'ai ſuivi, l'ai rempli; j'ai tout fait.
Que je ſois ſeul puni; cet aveu doit ſuffire...
Tout vous eſt révélé; je n'ai plus rien à dire.

LE LIEUTENANE CRIMINEL.

Quoi! vous vous obſtinez?..

MÉRINVAL.

Je vous l'ai dit, Monſieur.
On n'arrachera point ce ſecret de mon cœur;
Je prétends avec moi l'emporter dans la tombe;
Non, ne vous flattez pas que j'héſite, ou ſuccombe.
Les ſupplices, la mort... & quelle mort! ô ciel!
Rien ne me fera rompre un ſilence éternel...
Je pourrois excuſer un tranſport légitime
Que l'intérêt commun doit appeller un crime,
Lorſque je fuis peut-être à mes yeux innocent;
J'ai fait... ce que j'ai dû... je ſçais ce qui m'attend,
Que la loi me condamne & qu'elle eſt inſenſible!...
Tout mon courage cede à cette image horrible!

*Avec un gémiſſement.*

Ah! mon pere. *Sa tête tombe dans ſon ſein.*

LE LIEUTENANT CRIMINEL *à part.*

Il m'émeut! que je ſens ſon malheur.

*A Mérinval.*

Vous avez donc un pere?

MÉRINVAL *en pleurant.*

Et voilà ma douleur!
Oui, Monſieur, j'ai mon pere, objet de ma tendreſſe,
Dont j'eſpérois, hélas! conſoler la vieilleſſe;
Une épouſe... elle alloit donner à mon amour
Un gage... que ſes yeux ne s'ouvrent point au jour!
Il auroit à pleurer, à méconnaître un pere...

Je plonge dans la tombe une famille entiere,
Un vieillard, une femme, un enfant... tous les trois
Embraſſent vos genoux, vous parlent par ma voix.
Je ne demande point que le juge inflexible,
Vaincu par la pitié, cede à l'homme ſenſible:
Je connais la rigueur qu'ordonne votre état;
Rempliſſez ſes devoirs & ſoyez magiſtrat...,
Qu'on prononce, en un mot, la ſentence mortelle:
Mais, Monſieur, la juſtice eſt-elle aſſez cruelle
Pour fermer ſon oreille à l'unique faveur
Que l'humanité même attend de votre cœur?
Oui, c'eſt l'humanité qui pour moi vous ſupplie:
Qu'un prompt trépas m'arrache au tourment de la vie!
Non, je n'aſpire point à prolonger des jours
Dont bientôt la douleur termineroit le cours;
Je rejette un fardeau qui m'indigne & me laſſe;
Je n'attends qu'un bienfait, je ne veux qu'une grace,
Monſieur: qu'à ce ſéjour dérobant mon deſtin,
J'aille ſubir la mort dans un ſéjour lointain...
Au bout de l'univers!.. mon épouſe, mon pere,
Qui n'ont point de ce ciel mérité la colere,
Du moins ne ſçauront pas ma déplorable fin;
C'eſt un fils, un époux, un malheureux enfin,
Dont chaque inſtant, Monſieur, irrite les allarmes,
*Il ſe jette aux pieds du juge.*
Qui dépoſe à vos pieds ſa priere & ſes larmes.
Laiſſez-vous attendrir...

SCENE

## SCENE III.

LE LIEUTENANT CRIMINEL, MERINVAL *fils*, LE GREFFIER, UN HUISSIER.

L'HUISSIER *au Lieutenant Criminel.*

Un vieillard tout en pleurs...

MÉRINVAL *ſe relevant avec impétuoſité.*

Un vieillard! ce ſera mon pere! je me meurs...
*Allant à l'Huiſſier.*
Un moment...

L'HUISSIER *au Lieutenant Criminel.*

De ces lieux ſollicite l'entrée.

LE LIEUTENANT CRIMINEL.
*A l'Huiſſier.*
Qu'il paraiſſe.
*Au Greffier.*
Arrêtons. *Le Greffier ferme ſon porte-feuille.*

MÉRINVAL *au Lieutenant Criminel.*

Mon ame eſt déchirée...
Epargnez... *à part.* Il ſçaura...
*Mérinval court ſur la ſcene, tantôt vers l'Huiſſier, tantôt vers le Lieutenant Criminel.*

## SCENE IV.

LE LIEUTENANT CRIMINEL, MÉRINVAL *fils*, MÉRINVAL *pere*, LE GREFFIER, L'HUISSIER.

*Mérinval pere eſt conduit par l'Huiſſier qui ſe retire; le vieillard va tomber dans les bras de ſon fils.*

LE LIEUTENANT CRIMINEL *à part, & reconnaiſſant Mérinval pere.*

DIEU! qu'eſt-ce que je voi!
Son pere! Mérinval!

MÉRINVAL *pere, toujours dans les bras de ſon fils, après un long ſilence.*

Mon fils! c'eſt toi! c'eſt toi!
Dans quel état! ô ciel!..

*Il va au Lieutenant Criminel & avec emportement:*

Puniſſez le coupable;
Non, jamais d'un forfait mon fils ne fut capable...
C'eſt moi qui l'ai commis.

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Vous dites?

MÉRINVAL *fils au Lieutenant Criminel.*

Eh! Monſieur!
N'écoutez point un pere égaré de douleur...

Qui voudroit me ſauver... *A ſon pere, bas.*
Vous me perdez, mon pere:
Cet horrible ſecret, daignez encor le taire...

MÉRINVAL *pere, au Lieutenant Criminel.*

Oui, c'eſt moi...

MÉRINVAL *fils, vivement.*

Non, mon pere, on ne vous croira pas.
*A ſon pere, à part.*
S'il vous échappe un mot, vous hâtez mon trépas.

MÉRINVAL *à ſon fils, bas.*

Eh bien!.. je me tairai. *Au Lieutenant Criminel.*
Contemplez ma miſere;
Ne pourra-t-on fléchir cette équité ſévere?
Faudra-t-il que mon fils ... ô pere infortuné!
A cette mort affreuſe étoit-il deſtiné?
Monſieur ... vous m'entendez? *En pleurant.*

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Je reſſens vos allarmes;
C'eſt un cœur paternel qui recueille vos larmes.
Engagez votre fils à dire ingénuement
La cauſe & les effets d'un tel emportement,
D'où vient qu'au meurtre enfin ſa vengeance enhardie
A pu...

MÉRINVAL *pere, vivement.*

Promettez-moi de lui ſauver la vie,
Et... je dis tout, Monſieur; tout vous eſt révélé.

MÉRINVAL *fils, bas à ſon pere.*

Mon pere...

*Au Lieutenant Criminel.*

Il ne ſçait rien. Par la douleur troublé...
Je vous l'ai déjà dit, c'eſt un pere qui m'aime,
Qu'égare un fol eſpoir ... une tendreſſe extrême...

*Pendant ce tems, Mérinval pere livré à ſa douleur eſt au-devant du théâtre.*

J'oſois vous demander une grace. Le ciel
Veut me faire ſubir le ſort le plus cruel,
Aux yeux mêmes d'un pere expoſer ce ſupplice...
J'attendrai mon arrêt, ſoumis à la juſtice:
Mais du moins permettez qu'un fils, qui va mourir,
Avec ſon pere ici puiſſe s'entretenir.

LE LIEUTENANT CRIMINEL,
*d'un ton pénétré.*

Parlez-lui; j'y conſens. Ce qu'un devoir auſtere
Voudra bien m'accorder, je ſuis prêt à le faire.
Croyez-moi, l'équité n'endurcit point le cœur;
Et nous devons toujours ſoulager le malheur.

*En ſortant, au Greffier.*

Vous veillerez ſur lui.

## SCENE V.

MÉRINVAL *pere*, MÉRINVAL *fils*, LE GREFFIER.

*Le Greffier eſt à l'extrémité de la ſalle, occupé à examiner des papiers, à les arranger. Les deux autres perſonnages ſont avancés preſque ſur le bord du théâtre, de ſorte qu'en parlant d'une voix peu élevée, ils ne ſçauroient être entendus des perſonnes qui ſeroient au fond. Le pere & le fils ſe regardent quelque tems ſans laiſſer échapper un mot.*

MÉRINVAL *pere à ſon fils.*

VOILÀ donc mon ouvrage!
Mérinval! ô mon fils!

MÉRINVAL *fils.*

Armez-vous de courage;
Je vous réponds du mien.

MÉRINVAL *pere.*

Et tu veux, quand tu meurs,
Que je garde un ſecret qui cauſa tes malheurs!
Non, cruel, n'attends pas cet effort de ton pere;
Par quel charme invincible ai-je encor pu me taire?
Je vais tout déclarer ... aux juges aſſemblés
Expoſer des forfaits que l'ombre a trop voilés.
A la rigueur des loix, il faut une victime:

Je la livre en leurs mains; moi ſeul ai fait le crime:
Moi ſeul ſuis déchiré par d'impuiſſants remords;
Que ſeul du châtiment...

MÉRINVAL *fils s'approchant de ſon pere.*

Contraignez ces tranſports:
On pourroit nous entendre.

MÉRINVAL *pere.*

Ah! que ces lieux, le monde,
Tout l'univers ſoit plein de ma douleur profonde!
Que mes pleurs, que mes cris ſoient partout entendus!
Qu'on ſache que c'eſt moi... tous mes ſens éperdus...

MÉRINVAL *fils.*

Un mot, mon pere, un mot.

MÉRINVAL *pere.*

Eh! que vas-tu me dire?
J'ai de tes volontés trop reconnu l'empire!

MÉRINVAL *fils.*

Ecoutez... *Il s'approche de ſon pere & d'une voix un peu moins élevée:*

Je reſſens tout le prix de l'amour
Qui pour moi vous anime en cet horrible jour,
Et j'ai pu mériter un ſentiment ſi tendre;
Combien vous m'êtes cher, mon ſort doit vous l'apprendre?
Mais, mon pere!.. écoutez. Quel eſt votre deſſein?
Que prétendez-vous faire en découvrant enfin
De nos malheurs communs la ſource épouvantable?

Mon pere criminel, en ſuis-je moins coupable?
Nous mourrons tous les deux; & pourquoi me ravir
L'eſpoir qui ſuit ma perte & ſemble l'adoucir?
Eſt-ce à vous d'augmenter la douleur qui me preſſe?..
Il vous reſte un enfant: un fruit de ma tendreſſe,
Peut-être, en ce moment, eſt prêt à voir le jour?
Mon pere, oubliez-moi; donnez-lui votre amour;
Etendez vos bontés ſur l'enfant & la mere,
La mere... Conſolez une épouſe ſi chere;
Son malheureux époux lui coûte bien des pleurs!

MÉRINVAL *pere.*

Ah! de ton ſort affreux tout reſſent les rigueurs!
Elle m'accompagnoit, & changeant de penſée,
Tout-à coup de mes bras elle s'eſt élancée,
Et mes yeux preſque éteints ont ceſſé de la voir;
Tu peux te figurer quel eſt ſon déſeſpoir!

MÉRINVAL *fils.*

O ma chere Eugénie! elle aura craint ma vue;
La ſienne irriteroit la douleur qui me tue.
Je n'ai fait cependant que remplir tous mes vœux,
En rougiſſant mes mains d'un ſang trop odieux.

MÉRINVAL *pere.*

La victime eſt ce monſtre!

MÉRINVAL *fils.*

Oui, Séligni lui-même..
Sans doute, j'ai ſervi la vengeance ſuprême;
Eh! mon bras pouvoit-il demeurer ſuſpendu?
Rempli de vos malheurs, furieux, éperdu,

Je voyois, je voyois ma mere infortunée,
Par un complot affreux dans la tombe entraînée;
Du ſéjour de la mort elle pouſſoit des cris,
Appelloit la vengeance & l'attendoit d'un fils.
Sollicitant partout des lumieres certaines,
J'interroge, j'apprends que l'auteur de nos peines
Guidé par un motif, que j'ai peu recherché,
De retour en ces lieux, y demeuroit caché,
Qu'il les quittoit. Soudain je vole à ſon paſſage;
Je ſens à ſon aſpect s'accroître encor ma rage;
Impatient, je crie à ce monſtre inhumain,
En m'élançant ſur lui, les armes à la main:
Arrête, ſcélérat, homme indigne de vivre:
Arrête, à ma vengeance enfin le ciel te livre!
Connais ton ennemi, le fils de Mérinval.
A ce nom, d'un tranſport à mon tranſport égal,
Séligni me répond, agitant ſon épée:
C'eſt moi dont la fureur ne ſera point trompée;
Du ſang de Mérinval mon cœur eſt altéré,
Qu'à longs traits de ce ſang mon cœur ſoit enivré!
Mon deſtin m'a pouſſé d'abîmes en abîmes;
Viens, viens: je vais te joindre à mes autres victimes.
A ces mots, l'un vers l'autre à la fois emportés,
Tous deux nous attaquons à coups précipités.
Mon glaive chancelant d'entre mes mains
s'échappe;
Le lâche s'applaudit; déjà ſon bras me frappe;
Dans mon ſein malheureux le fer s'alloit plonger.

Dirai-je que le ciel m'ait voulu protéger?
Mon glaive eſt reſſaiſi par une main avide,
Et vainqueur à mon tour, je fonds ſur le perfide;
Je le preſſe, l'atteins; ſon ſang jaillit. Je meurs,
Dit-il, le trépas ſeul éteindra mes fureurs.
Tu triomphes ... ma mort ne ſçauroit à ton pere
Rendre ni ſon ami, ſon enfant ... ni ta mere;
Ma mere! ſon image, à ces mots inſultants,
Revient, m'enflamme encor de tranſports plus ardents.
Vainement la pitié vouloit ſe faire entendre:
Je ne vois que ma mere & ſa plaintive cendre,
Alors tout ſentiment de mon cœur eſt banni:
De cent coups ma vengeance a frappé Séligni;
Je goûtois le plaiſir d'immoler le barbare;
Et c'eſt dans cet état que de moi l'on s'empare.

MÉRINVAL *pere en l'embraſſant.*

O malheureux enfant! devois-tu l'écouter,
Ce tranſport furieux, qui va tant me coûter?
Non, je n'en croirai point l'excès de ta tendreſſe;
D'un cœur ingénieux je découvre l'adreſſe:
Tu voudrois retarder ma fin de quelques jours.
Ta femme ... elle ſçait tout, Henri même, & je cours...

MÉRINVAL *fils l'arrêtant.*

Eh! mon pere, étouffez l'ardeur qui vous emporte:
Que la nature cede à la raiſon plus forte;
Je vous l'ai déjà dit: en révélant ici

Un ſecret, qui jamais ne doit être éclairci,
Vous courez à la mort, ſans empêcher la mienne;
Avec moi condamné, vous ſubiſſez ma peine,
Mon pere, & quelle peine? on peut ſçavoir ſouffrir
Les plus cruels tourments; on peut ſçavoir mourir.
Mais ſupporter la honte!.. à cette image horrible,
Mon courage effrayé!.. l'effort m'eſt impoſſible...
Que ſur un échaffaud ... mon pere.

MÉRINVAL *pere, en le preſſant contre ſon ſein.*

Ah! malheureux!
C'eſt donc moi...

MÉRINVAL *fils ſe retirant précipitamment des bras de ſon pere.*

N'allons point nous attendrir tous deux.
Mon trépas eſt certain; ne voyons plus ma vie;
Enviſageons l'horreur qui ſuit l'ignominie;
Ah! mon pere! voilà la véritable mort,
Celle... non, je ne puis me réſoudre à mon ſort.
*Il l'amene plus au-devant du théâtre & d'une voix plus baſſe:*
Dans l'eſpoir de trouver un cœur qui fut capable
D'être ému de pitié ſur ma fin déplorable,
J'ai tracé ce billet:

*Il porte les yeux ſur le fond du théâtre, tire un billet de ſa poche, & le donne avec précaution à ſon pere.*

Je le mets dans vos mains;
Songez bien que de vous dépendent mes deſtins.

*Le pere veut lire le billet*

Arrêtez; hors d'ici vous daignerez le lire.

Je ne dirai qu'un mot: ce mot doit vous ſuffire...
Mon pere eſt mon ami.

MÉRINVAL *pere.*

Je ſuis ton aſſaſſin!

MÉRINVAL *fils.*

Je voulois vous venger; j'ai rempli mon deſſein.

## SCENE VI.

MÉRINVAL *pere*, MÉRINVAL *fils*, LE GREFFIER, LE GEOLIER.

*Ce dernier entr'ouvre la porte; il vient chercher le priſonnier.*

MÉRINVAL *fils*, *appercevant le geolier.*

On vient me rendre aux fers; que je vous voye encore!
Ne me refuſez pas le bienfait que j'implore...
Je l'attends de mon pere.

MÉRINVAL *pere.*

Eh! comment le revoir?

MÉRINVAL *fils.*

L'intérêt (peu d'humains combattent ſon pouvoir)
D'une affreuſe priſon vous ouvrira la porte.
Que la néceſſité ſur votre amour l'emporte.
La honte eſt tout, mon pere, & l'on brave la mort.

*Il s'en va.*

*Mérinval pere, au moment que ſon fils ſe retire, jette les yeux ſur le billet & s'écrie :*

Ah! barbare! d'un pere exiger cet effort!

*Il ſort accablé de douleur, après avoir remis le billet dans ſa poche. La toile s'abaiſſe.*

*Fin du quatrieme Acte.*

# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

*Le rideau ſe leve. Le théâtre repréſente une priſon.*

MÉRINVAL *fils, ſeul, les fers aux pieds & aux mains, aſſis ſur une pierre au bas d'un poteau & plongé dans le plus profond accablement. La priſon n'eſt preſque point éclairée.*

VOILÀ donc mon deſtin! le partage du crime,
Des fers! le deshonneur qu'un vil trépas imprime!
Hier, hier encor, je goûtois dans mon cœur
Cette paix des vertus, qui fait le vrai bonheur;
Je m'enivrois, au ſein d'une épouſe adorée,
D'une innocente ardeur par le ciel conſacrée;
Le plus flatteur eſpoir m'avoit enfin ſéduit;
J'allois de mon amour recueillir l'heureux fruit:
Un enfant... miſérable! ah! fuis, fuis la lumiere;
A ce jour déteſté, n'ouvre point ta paupiere;
Que verrois-tu? ton pere au ſupplice entraîné...
Laiſſe-moi ſouffrir ſeul le malheur d'être né...
Mais, touché de ſes maux, j'ai dû venger ma mere,
Mon pere trop crédule, une famille entiere,

Moi-même qui d'un monſtre ai reçu des mépris...

*En regardant ſes fers.*

Et d'un noble tranſport voilà quel eſt le prix!
Si j'ai ſervi l'honneur, l'amour & la nature,
Dans un ſang odieux, ſi j'ai lavé l'injure,
Sans doute j'offenſai ce ciel, qui m'en punit!
De la terre à jamais ſon courroux m'a proſcrit.
Je ſçaurai me ſoumettre au bras qui me châtie.
Mais, ſubir une fin que ſuivra l'infamie,
Laiſſer ce ſouvenir aux forfaits deſtiné,
A l'opprobre éternel voir mon nom condamné,
Quand j'eſpérois m'ouvrir une carriere illuſtre,
Sur ma famille enfin répandre un nouveau luſtre:
Quand j'aimois la vertu, le véritable honneur:
Quand l'eſtime publique aſſuroit mon bonheur!..
Et n'ai-je pas toujours mon cœur, ma propre eſtime?
Vengeur de mes parents, ai-je commis un crime?
Que l'univers me croie un lâche meurtrier:
A mes yeux il ſuffit de me juſtifier.
Au jugement d'autrui peut-on être ſenſible?
La vérité; voilà le juge incorruptible,
Le témoignage ſeul qu'on doive rechercher,
Et qui n'aura jamais rien à me reprocher...
Malheureux! où m'égare une infortune extrême?
Pour conſerver l'honneur, à l'aveu de ſoi-même,
Je ſens qu'il faut encor joindre l'aveu d'autrui;
Et c'eſt-là ſans retour ce qu'on m'ôte aujourd'hui!..
Mon pere ne vient point adoucir ma ſouffrance!

Juſqu'à ma femme, hélas! qui fuit de ma préſence!
Sans témoins, ſans appuis, on laiſſe ma douleur!
C'eſt à ces premiers traits que s'offre le malheur!
Cherchons donc en nous-même un ſoutien ſecourable.
Dans les maux inouis dont le fardeau m'accable,
Il n'eſt plus qu'un eſpoir pour un infortuné:
De vous auſſi, grand Dieu! ſerois-je abandonné?

*On ouvre la porte de la priſon.*

Que va-t-on m'annoncer! finit-on ma miſere?

## SCENE II.

MÉRINVAL *fils*, LE GEOLIER.

LE GEOLIER.

*Il attache à la porte de la priſon en dedans une eſpece de lampe.*

Vous allez à l'inſtant voir Monſieur votre pere.

MÉRINVAL.

Mon pere! eſt-il poſſible! oh! combien je vous doi,
Mon ami! *à part.* Quelque eſpoir luiroit encor pour moi!

LE GEOLIER.

Que ne puis-je, Monſieur, vous être plus utile!
Ce n'eſt point l'intérêt qui m'a rendu facile:
De ce qui me conduit j'ignore la raiſon:

A votre pere, enfin, j'ouvrirai la priſon.
Je manque à mon devoir, mais mon cœur... Il
m'entraine;
Oui, vous m'attendriſſez... je reſſens votre peine;
Il ſemble que c'eſt moi qu'on ait chargé de fers,
Qui ſouffre!..

MÉRINVAL.

A ma douleur ces ſentiments ſont chers!
Que ma reconnaiſſance, hélas! eſt imparfaite!
Mon pere, de ſon fils acquittera la dette;
Je n'ai rien que des pleurs... qui bientôt vont tarir!

LE GEOLIER.

Croyez... je voudrois bien, Monſieur, vous ſecourir;
Si votre liberté dépendoit de mon zele!..
Aux miniſtres des loix je dois reſter fidele,
Vous êtes à ma garde.

MÉRINVAL.

Eh! je ne prétends pas
M'affranchir.. je ne veux.. que le plus prompt
trépas..
Mon pere... il tarde bien à s'offrir à ma vue!
Sous l'excès de ſes maux mon ame eſt abattue!

LE GEOLIER.

Il eſt ſi pénétré de votre ſort cruel!
Il gémit, il s'écrie, il implore le ciel,
Aux pieds des magiſtrats court & ſe précipite,
Succombe au déſeſpoir, ſe ranime, s'irrite;
Sa vieilleſſe, des pleurs, des ſanglots redoublés,

Voilà

Voilà ce qu'il préſente à nos juges troublés.
On le plaint ; cependant...

MÉRINVAL.

Vous craignez de pourſuivre ?
Voudroit-on m'allarmer ? qu'on me parle de vivre.
Achevez, mon ami, la mort... vous vous taiſez !
Parlez !

LE GEOLIER.

Eh ! quel chagrin, Monſieur, vous me cauſez !

MÉRINVAL.

Je vous entends ; je ſçais que ma fin eſt prochaine.
Je vous l'ai dit : ce coup, je le reçois ſans peine ;
C'eſt le terme d'un ſort... que je ne ſoutiens plus.
Je ſens s'anéantir mes eſprits confondus.
Sans doute, on peut mourir ; la raiſon, le courage
Nous aident à franchir ce terrible paſſage :
Mais la honte... la honte... eh ! quel cœur affermi !..
Le mien... eſt-il bien vrai ?.. vous ſeriez mon ami ?..

*On entend un bruit de clefs.*

LE GEOLIER.

J'entends du bruit, Monſieur ; je vous quitte ; peut-être
Votre pere en ces lieux...

*Il ſort.*

## SCENE III.

MÉRINVAL *ſeul, après un repos.*

Il a craint de paraître!
Non, il ne viendra point! j'ai perdu tout eſpoir!
Il faudra donc ſubir mon arrêt, ſans le voir,
Sans inonder ſon ſein de mes dernieres larmes!
Sa préſence eût d'un fils adouci les allarmes;
Il me refuſe tout, dans ces affreux moments,
Juſques à la douceur de ſes embraſſements!
Sa tendreſſe du moins auroit...

## SCENE IV.

MÉRINVAL *fils*, MÉRINVAL *pere.*

*Le geolier amene celui-ci à la porte & la ferme ſur lui.*

MÉRINVAL *fils.*

C'est vous, mon pere!
Eh bien! m'apportez-vous le ſecours que j'eſpere?..
M'aimerez-vous aſſez pour vaincre un ſentiment
Qui me feroit ſubir un arrêt diffamant?
Hélas! c'eſt aujourd'hui que l'aveugle tendreſſe

Deviendroit, ô mon pere! une vaine faibleſſe,
Et le dernier effort de l'amour paternel
Eſt de ſauver un fils de l'opprobre éternel.
Mon honneur... vous gardez, mon pere, le ſilence!..
Vous toucheroit-il moins qu'une triſte exiſtence
Dont par votre pitié je ſerai délivré?
Hé quoi! je vous aurois vainement imploré!
Vous ne répondez point!

MÉRINVAL *pere*, *avec emportement.*

Et tu pouvois l'attendre,
Cet horrible bienfait, du pere le plus tendre?
Qui! moi! que dans ton ſein je porte le trépas,
Que la mort de mon fils... Ah! tu ne conçois pas...
Malheureux!.. tu n'as point les entrailles d'un pere;
C'eſt à nous, c'eſt à nous que la nature eſt chere,
Qu'elle inſpire un amour trop peu connu de toi!
Non, il n'eſt point de pere aſſez maître de ſoi,
Pour exiger d'un fils cet affreux miniſtere...
Et quand je forcerois la nature à ſe taire,
Quand ſur moi la raiſon prendroit quelque aſcendant,
Qu'elle balanceroit cet amour ſi puiſſant;
Que la néceſſité, dans cette conjoncture,
M'impoſeroit ſa loi ſi cruelle & ſi dure;
Lorſque, ſûr de mon cœur, je voudrois l'aſſervir
Juſqu'à déterminer ma main à t'obéir:
Crois-tu que cette main incertaine & tremblante
Ne refuſeroit pas de ſervir ton attente?

Un pere... préſenter du poiſon à ſon fils!

MÉRINVAL *fils*, *avec vivacité.*

Et vous avez bien pu...

MÉRINVAL *pere.*

Pourſuis, cruel, pourſuis:
Je t'entends: *En pleurant.*
C'eſt mon fils qui me fait ce reproche!

MÉRINVAL *fils.*

Mon pere, pardonnez... l'inſtant fatal approche;
Contemplez l'échaffaud... quel mot j'ai prononcé!
Sous vos yeux il s'éleve, il eſt déjà dreſſé;
D'un peuple impatient la foule répandue,
De mon trépas bientôt raſſaſiera ſa vue...
Mon pere.. eh! quelles mains contre moi s'armeront?..
Ma femme, mon enfant... ciel! ils partageront
La vile flétriſſure à ma fin imprimée!
Ma honte avec le tems ſera plus confirmée!
Vous-même, dévoré de regrets impuiſſants,
Voyez mon deshonneur ſouiller vos cheveux blancs,
Le préjugé cruel pourſuivre votre vie,
Charger votre tombeau de mon ignominie,
A l'éternelle horreur notre nom réſervé,
Dans les faſtes du crime être à jamais gravé,
Mon deſtin accabler une famille entiere,
Ma poſtérité même... & vous m'aimez, mon pere!

MÉRINVAL *pere.*

Tu voudrois...

MÉRINVAL *fils.*

Sur mon ſort ouvrir enfin vos yeux,
Dompter une pitié trop funeſte à tous deux,
Triſte effet de la crainte, & non de la tendreſſe!
Pour quelques jours de plus, hélas! qu'elle me laiſſe,
Du ſombre déſeſpoir, d'horreurs environné,
Je ſubis un trépas, qu'elle m'eût épargné.
Ah! ſans doute à mes vœux l'amitié moins rebelle
M'auroit oſé donner cette preuve de zele;
Son courage eût été plus ſûr, plus affermi:
Mais, j'implorois un pere, & non pas un ami.

*Pendant ce tems Mérinval pere parcourt le théâtre; il lui échappe des ſignes d'une violente agitation; quelquefois il s'appuie, regarde ſon fils, leve les yeux au ciel, les abaiſſe vers la terre, gémit, paraît en un mot ſouffrir des douleurs qu'il veut cacher.*

MÉRINVAL *pere, en pleurant.*

Que dis-tu, malheureux?

MÉRINVAL *fils, avec tranſport.*

Que moins faible & plus tendre,
Mon ami généreux ne m'eût point fait attendre
Un don qui me ſauvoit, m'aſſuroit pour toujours
Cet honneur, mille fois préférable à mes jours;
Qu'il m'auroit apporté d'une main aſſurée...
De violents tranſports votre ame eſt déchirée!
Vous gémiſſez!.. vos yeux de larmes ſont couverts!..

Ce ne ſont point des pleurs qui briſeront mes fers,
Qui me préſerveront du plus honteux ſupplice...
Si l'amour vous anime, il eſt tems qu'il agiſſe,
Que la raiſon l'emporte en ce combat douteux.
Donnez... ce que j'attends; & détournez les yeux.

MÉRINVAL *pere, faiſant quelques pas ſur le théâtre & en s'écriant:*

Mon fils! mon fils!

MÉRINVAL *fils.*

Cédez. Le tems fuit; il nous preſſe.
Oui, que cette raiſon guide votre tendreſſe:
Mon pere, elle n'aura jamais plus éclaté;
Fléchiſſons ſous le joug de la néceſſité.
Le ciel ſçait qu'à regret diſpoſant de ma vie,
Je briſe malgré moi la chaîne qui me lie;
Mais quel autre remede oppoſer à mes maux?..
Serions-nous réſervés à des tourments nouveaux?..
Loin de nous, écartons de timides allarmes;
Ma femme, mon enfant pourront ſécher vos larmes,
Adoucir le chagrin qui vous eſt deſtiné...
Parlez-leur quelquefois de cet infortuné,
Qui cher à votre amour, vous adora, mon pere,
Qui demande à vos mains de fermer ſa paupiere...
Nous nous attendriſſons... mon courage incertain...
Pour la derniere fois, ouvrez-moi votre ſein...

Et... *Il ſe jette dans les bras de ſon pere, où il demeure quelque tems; enſuite il s'en retire avec vivacité & prenant un ton ferme:*

Ce préſent, enfin, daignez me le remettre.

MÉRINVAL *pere, toujours plus agité & d'une voix ténébreuſe.*

A mon ſort plein d'horreur il faut donc me ſoumettre,
Et ſuivre, vers le crime emporté malgré moi,
De la fatalité l'impérieuſe loi!
Ce n'étoit pas aſſez, pour combler ma miſere:
Dieu! quel deſtin!.. d'avoir empoiſonné la mere!
Il me falloit encore empoiſonner le fils!..
Eh bien!.. ſois ſatisfait: à tes vœux j'obéis;
J'ai ſubjugué mon cœur; vainement ma main tremble;
Tiens; prends; reçois la mort... nous périrons enſemble.

*Il tire de ſa poche une petite boîte, qu'il préſente à ſon fils.*

MÉRINVAL *fils.*

Que dites-vous?.. *Le pere laiſſe tomber cette boîte de ſes mains. Il ſe trouve mal & va s'appuyer près d'une colonne.*

Mon pere!.. *Il accourt à ſon pere.*

MÉRINVAL *pere.*

Embraſſe-moi... je ſens...
Mérinval... ô mon fils... mes regards expirants...

MÉRINVAL *fils.*

Quel ſecours lui donner?..

## SCENE V & *derniere.*

MÉRINVAL *fils*, MÉRINVAL *pere*, EUGÉNIE, HENRI, LE GEOLIER.

EUGÉNIE *accourant avec un papier à la main, & suivie du geolier.*

GRACE, grace.

MÉRINVAL *fils.*

Eugénie...

*Il lui montre son pere.*

Accourons tous...

*Le geolier ôte les fers à Mérinval ; tous les acteurs entourent le pere.*

MÉRINVAL *pere, comme revenant du sein de la mort, s'écrie :*

Mon fils ne perdra point la vie?

EUGÉNIE.

Oui, mon pere, il vivra cet époux adoré :
Croyez-en ma tendresse & ce gage assuré.

*Elle présente à Mérinval pere le papier qu'elle a entre les mains : il veut le prendre & ses mains défaillantes le laissent échapper. Henri le ramasse, & y jette les yeux avec des transports de joie. Mérinval pere est agité de mouvements convulsifs.*

Le Roi, le Roi touché de mon récit sincere,

*Avec rapidité.*

A pris

A pris en ma faveur les ſentiments d'un pere;
En mourant, Séligni vaincu par le remord,
A confirmé l'aveu d'un trop malheureux ſort;
Du ciel prêt à punir, redoutant la menace,
Pour Mérinval lui-même il a demandé grace.
Par ſa clémence enfin le Monarque entraîné
Rompt les fers d'un époux & tout eſt pardonné.

MÉRINVAL *fils à ſon pere.*

Mon pere... ſur ſon front la pâleur répandue...
Il retombe!. Grand Dieu!. quelle atteinte im-
prévue?.
Otons-le de ces lieux. *ils veulent le tranſporter.*

MÉRINVAL *pere.*

Je puis mourir ici.
Mes enfants, de ce ciel le courroux adouci
Vous épargne, & ne prend que moi ſeul pour
victime:
Il eſt juſte. *A ſon fils.*
Ton pere a ſeul commis le crime.
Sur la foi d'une erreur ſaiſie avec tranſport,
A deux infortunés j'ai pu donner la mort,
Outrager la nature, immoler l'innocence,
Et j'éprouve d'un Dieu la ſuprême vengeance.

MÉRINVAL *fils.*

Permettez que nos ſoins...

MÉRINVAL *pere.*

Inutiles ſecours!
Ce moment a fixé le terme de mes jours;

Il eſt temps de finir un deſtin miſérable.

*En ſe relevant, & d'une voix plus forte, à ſon fils.*

Avois-tu pu penſer qu'un pere fut capable
De t'apporter la mort... ſans t'avoir prévenu?

MÉRINVAL *fils.*

Vous auriez... le poiſon...

MÉRINVAL *pere.*

A mon cœur parvenu...
Un froid... je ſens... le jour... a ceſſé de me luire...
Mes enfants.. mon cher fils, que dans tes bras..
j'expire.

*Mérinval pere, tombe aux pieds de la colonne.*

MÉRINVAL *fils ſe jettant ſur le corps de ſon pere.*

Mon pere... *à Eugénie qui veut le relever.*
Ah! laiſſez-moi: tout m'accable aujourd'hui!
Non... ne m'empêchez point de mourir avec lui.

*La toile tombe.*

# EFFETS

## DE LA VENGEANCE,

# EFFETS
# DE LA VENGEANCE.

## RELATION D'UN RELIGIEUX.

Ma naiſſance eſt noble; & mon nom, qui n'eſt ici connu que du ſupérieur, jouit de quelque conſidération dans ma province. Je ne releverois pas un avantage ſi frivole aux yeux de la religion, s'il n'avoit été la ſource de tous les malheurs de ma famille & des miens. Ma jeuneſſe s'étoit paſſée au ſervice; & m'étant retiré dans mes terres, j'y vivois tranquillement dans un heureux mariage. Sans être d'une humeur difficile, il m'arriva de traiter avec quelque hauteur un de mes vaſſaux, qui voyoit trop familiérement la femme-de-chambre de ma femme, & que mes avis, plus d'une fois répétés, n'avoient pas eu le pouvoir d'arrêter. Je lui défendis l'entrée de ma maiſon, avec d'autant plus de force, qu'ayant conſulté les diſpoſitions de cette fille, j'avois cru lui trouver de l'éloignement pour le mariage & le deſir de garder ſa condition. J'appris néanmoins qu'il continuoit de la voir. Cette réſiſtance m'irrita. Je paſſai chez lui, où le trouvant ſeul, mes reproches furent vifs. Il répondit avec inſolence; & dans un mouvement de colere, je

le maltraitai de quelques coups : il les ſouffrit ſans révolte; mais au moment que je me tournois pour le quitter, il ſe jetta furieuſement ſur moi, il me terraſſa; & m'ayant fort maltraité à mon tour, ſa crainte pour l'avenir le fit parler de m'ôter la vie. J'étois ſans épée; & quand j'aurois été mieux armé, la défenſe m'étoit impoſſible, ſous le poids d'un vigoureux payſan, qui me preſſant l'eſtomac de ſes deux genoux, me ſerroit le goſier d'une main, & de l'autre paroiſſoit chercher ſon couteau pour m'égorger. Je demandai grace : on me l'accorda; mais ce fut après m'avoir fait jurer, par tout ce qu'il y a de ſacré au ciel & ſur la terre, que je ne me reſſentirois pas de mon aventure & que jamais je ne penſerois à la vengeance. A cette condition, que j'acceptai ſans réſerve, on me laiſſa la liberté de me retirer.

Pendant quelques jours, la honte d'un ſi cruel incident, & la force du lien que je m'étois impoſé, faillirent de me faire perdre la raiſon. Je n'avois aucun témoin de mon opprobre, & le payſan ſe garda bien de le publier; mais c'étoit mon cœur dont je ne pouvois étouffer les cris. Enfin, ne ſoutenant point une ſituation ſi violente, je pris le parti d'aſſembler chez moi toute la nobleſſe de mon voiſinage; & dans un conſeil ſecret, expoſant le cas à mes plus chers amis &

mes plus proches parens, intéreſſés, autant que moi-même, au maintien de nos droits & de notre honneur communs, je leur demandai quelle conduite je devois tenir, ou celle qu'ils tiendroient à ma place? Après une longue délibération, ils me condamnerent, d'une ſeule voix, à l'exécution de ma parole; avec cet avis, dont mon malheur m'apprit la ſageſſe, qu'indépendamment de la modération convenable à la ſupériorité du rang, un gentilhomme ne doit pas maltraiter ſes vaſſaux, s'il n'eſt le plus fort. Une ſi grave déciſion calma mes tranſports; car tel eſt l'honneur du monde, que ſouvent on le fait plus conſiſter dans l'opinion d'autrui, que dans la nature des choſes, ou que dans l'idée qu'on s'en fait ſoi-même. Cependant je déclarai à mon ennemi, que je ne le ſouffrirois pas ſous mes yeux, & que pour jouir du pardon que je lui avois accordé, il devoit abandonner mes terres. Cet homme étoit riche. Il ſentit qu'avec la fidélité même, qu'il me connaiſſoit pour mes promeſſes, j'avois cent moyens de le chagriner, dont il ne pourroit être à couvert. Il prit le parti de vendre tout ſon bien & de s'établir dans une paroiſſe voiſine. Je fus informé qu'en quittant la mienne, il emportoit contre moi une haine qui ne me ſurprit point, quoique j'euſſe pu la croire épuiſée par mon aventure, ou

calmée par ma patience. Il perdoit quelque choſe à changer de domicile : d'ailleurs ſa malignité m'étoit connue; au fond, je la crus trop impuiſſante, pour me laiſſer le moindre ſujet d'alarme. Quelques mois, qui ſe paſſerent tranquillement, me la firent oublier.

L'hiver ſuivant, il nous vint quelques troupes de cavalerie pour la conſommation des fourrages, dont l'abondance eſt extrême dans notre canton. J'eus ma part de ces hôtes militaires. Les chefs trouverent chez moi une maiſon ouverte & commode. Il m'étoit reſté du goût pour une profeſſion que j'avois exercée ſi longtems; & la politeſſe des officiers qui m'étoient échus, répondit parfaitement à la mienne. Tout l'hiver fut une chaîne de plaiſirs.

J'étois dans cette heureuſe diſpoſition, lorſqu'un mot d'écrit, dont le caractere m'étoit inconnu, fut jetté dans mon cabinet. Il contenoit, ſans prélude & ſans explication, une ſimple exhortation à veiller ſur la conduite de ma femme. La jalouſie étoit une faibleſſe que je ne connaiſſois pas: cependant l'avis me venoit avec ſi peu d'affectation, qu'il me fit jetter les yeux ſur mille choſes que je n'avois jamais obſervées: je ne vis rien de ſuſpect. Le major du régiment & quelques autres officiers, qui ne s'éloignoient pas du château, avoient pour ma femme toute la

politeſſe qui diſtingue la nobleſſe militaire ; la décence & l'honneur y regnoient. Je repris ma confiance pour une femme reſpectable, qui m'avoit donné deux fils & dont je n'avois jamais reçu le moindre chagrin.

Quinze jours après, un autre billet ſe retrouve au même lieu; c'étoit un reproche d'aveuglement ſur les lumieres qu'on m'avoit données: il ne fit pas plus d'impreſſion ſur moi. Enfin, un troiſieme écrit, mais plus étendu, quoiqu'auſſi froid dans les termes, m'apprenoit ouvertement que, par un excès d'indulgence, j'avois laiſſé parvenir le mal au comble, & que ma femme ne ſe bornant plus aux plaiſirs du jour, recevoit chaque nuit ſon amant. Il n'étoit plus queſtion de défiance, de quelque main que ce billet fût venu: on me déclaroit un crime avéré: l'accuſation portoit ſa preuve. Hélas! j'avoue que la rage ſuccéda trop tôt à l'inſenſibilité; c'eſt le premier de mes crimes, ou de mes malheurs. Il en a produit tant d'autres, que dans ce lieu même où je me ſuis condamné à les pleurer nuit & jour, je ne puis diſtinguer le plus funeſte.

Mon tranſport m'auroit porté ſur le champ à des exécutions ſanglantes, ſi j'avois mieux connu mes victimes. Mais la nuit n'étant pas éloignée, j'obtins de moi-même ce retardement pour ma vengeance; enſuite, faiſant réflexion que j'aurois

peine à m'introduire ſans bruit dans l'appartement de ma femme, je pris une autre réſolution: ce fut de faire appeller ſa femme-de-chambre, qui ne pouvoit ignorer ma honte, & de la mettre dans mes intérêts par la douceur ou l'effroi. Cette fille vint & me demanda ingénument mes ordres. Je m'efforçai de prendre un front tranquille, & j'exigeai d'elle une ſincérité qu'elle me promit. „ Que ſe paſſe-t-il, lui dis-je, dans „ l'appartement de votre maîtreſſe ?" Elle affecta de l'étonnement. „ Oui, repris-je, que „ s'y eſt-il paſſé depuis quelques nuits ?" Après m'avoir regardé d'un œil incertain : „ mais „ n'eſt-ce pas vous, Monſieur, que j'entends „ paſſer par la garde-robe; & qui ne vous reti„ rez que vers le jour ? Non," répondis-je, d'un ton qui trahiſſoit ma fureur. „ Je l'ai cru „ juſqu'à préſent, reprit-elle; mais en exigeant „ de moi la vérité, vous me faites ouvrir les „ yeux ſur ce que j'ai toujours craint de vérifier „ moi-même." Et ſans attendre de nouvelles inſtances, elle me parla de pluſieurs familiarités qu'elle avoit remarquées depuis longtems entre ſa maîtreſſe & Meſſieurs les officiers. Je l'interrompis, pour me ſoulager: „ c'eſt aſſez, lui „ dis-je. Je vous propoſe la mort ou des ré„ compenſes: ſi vous m'aidez cette nuit à recon„ naître l'amant de ma femme, je ne mets pas

„ de bornes à mes bienfaits. Si vous manquez „ de diſcrétion, je vous tue de ma propre main." Elle me promit une obéiſſance à toute épreuve.

La nuit arriva. Je me rendis, par divers détours, à la garde-robe de ma femme; & j'y étois attendu par ma confidente. J'étois armé d'un poignard, dans la réſolution de ne pas revenir ſans l'avoir enſanglanté: j'entendis du bruit. „ Eſt-ce lui," dis-je à la femme-de-chambre? Elle me pria de me contraindre un moment, tandis qu'elle jetteroit les yeux dans la chambre de Madame. „ C'eſt lui," me dit-elle à ſon retour: „ il étoit entré par ici; mais peut-être „ a-t-il conçu quelque défiance: il vient de „ ſortir par la porte de l'appartement." J'étois furieux. —— „ Mais n'avez-vous pas pris ſoin „ de l'obſerver au paſſage? Qui eſt-il?" Je lui vis de l'embarras, que je n'attribuai qu'à de vains égards pour ſa maîtreſſe. „ Qui eſt-il," repris-je d'un ton plus terrible? Elle m'aſſura timidement que c'étoit le Major. „ Il périra," ne pus-je me défendre d'ajouter entre mes levres; & courant vers la route qu'il avoit priſe, j'entendis effectivement quelqu'un qui traverſoit l'antichambre, & qui ſortit par la cour, à la faveur des ténebres.

Ma délibération, pendant quelques inſtants, fut entre l'idée de retourner à l'appartement de

ma femme & de la poignarder dans ſon lit, ou d'attendre une plus heureuſe occaſion, pour ſurprendre les coupables & les immoler tous deux à la fois. Mais comme il ne me reſtoit aucune ombre d'incertitude, je me déterminai pour un troiſieme parti, qui me ſembloit entraîner moins de lenteur, & qui, d'un autre côté, s'accordoit mieux avec mes idées d'honneur. Je réſolus, dès le jour ſuivant, de faire tirer l'épée au Major. La juſtice de ma cauſe me répondoit du ſuccès, autant que mon courage & mon expérience dans les armes; & je remettois à tirer une autre vengeance de ma femme.

Le lendemain, à peine le jour vint m'éclairer, que m'étant rendu chez mon ennemi, je l'engageai à faire un tour de promenade avec moi; & ſans la moindre explication, je lui déclarai qu'il falloit ſe battre: il parut ſurpris; mais la fermeté ne lui manqua point. „ Après l'affaire," me dit-il fiérement, „ vous m'apprendrez ce qui vous of-„ fenſe;" & ſe défendant de bonne grace il me fit une profonde bleſſure au côté. Elle ne m'affaiblit point; & je lui portai, dans la poitrine, un coup qui le fit tomber ſans vie. Ciel! que vos conſeils ſont impénétrables & vos jugements terribles!

Le ſoin que j'eus auſſitôt de faire enlever le corps, & la faveur des autres officiers à qui je confiai ma querelle, mais j'en déguiſai la cauſe,

aiderent à faire paſſer cette mort pour l'effet d'une maladie ſubite. Les ſoupçons publics, s'il y en eut quelques-uns, furent enſevelis avec le malheureux objet de ma haine. Mais il m'étoit impoſſible de cacher ma bleſſure dans l'intérieur de ma maiſon. L'empreſſement de ma femme fut ardent autour de moi. Sa douleur parut extrême: elle ne me perdoit pas un moment de vue. Autant de noirceurs dans mon imagination ulcérée, autant d'inſultes pour mon honneur & d'attentats contre mon repos. Je reçus ſes ſoins comme de nouvelles perfidies; je n'attribuai ſes larmes qu'à la douleur de ſa perte; & cette cruelle idée qui m'aigriſſoit le ſang, retarda longtems ma guériſon. Le quartier des troupes fut changé dans l'intervalle. Enfin je me rétablis aſſez pour exécuter mes projets de vengeance, & toutes mes ſuppoſitions ne pouvoient les avoir affaiblis.

Cependant, je me dois ce témoignage, qu'il s'éleva plus d'un combat dans mon cœur. La voix de l'humanité ſe fit entendre & plaida fortement contre l'honneur outragé. Mon aventure étoit ignorée; ma honte ſecrette. J'avois eu la force d'étouffer juſqu'à mes plaintes: je me demandai pourquoi je n'aurois pas celle d'oublier l'injure même? M'aviliſſoit-elle plus à mes propres yeux, que celle du payſan dont j'avois

ſacrifié le reſſentiment à l'autorité de mes amis? D'ailleurs, n'étoit-elle pas plus qu'à demi-vengée, par le ſang du plus odieux des deux coupables? Et ce qui manquoit à ma ſatisfaction, la mort d'une femme, étoit-il donc ſi flatteur pour un homme de courage? Je pouvois abandonner la mienne à ſa propre honte, à ſes éternels remords, & la croire aſſez punie par un ſilence froid & mépriſant, dont elle n'auroit pas plus de peine à deviner la cauſe, que celle de ma bleſſure & de la mort ſubite de ſon amant.

Le tems auroit pu fortifier ces réflexions & les rendre plus puiſſantes; mais un autre abîme s'ouvrit ſous mes pieds. Ma femme ſe trouva groſſe de pluſieurs mois. Elle avoit attendu ma guériſon, pour m'en avertir: ce fut ſon excuſe; & l'agitation continuelle où j'avois été pendant le cours des remedes, joint au ſilence que j'avois gardé ſur mon accident, lui donnoit aſſez de vraiſemblance: cependant je n'y vis qu'une horrible confirmation de ſa perfidie. Ma bleſſure, qu'on avoit d'abord jugée fort dangereuſe, lui avoit fait eſpérer ma mort, qui l'auroit miſe à couvert, elle & le fruit de ſon déſordre. Elle me voyoit guéri: l'aveu devenoit forcé. Toujours l'impoſture à côté du crime. Je me ſouvenois auſſi que, pendant l'hiver, j'avois eu peu de familiarité avec elle; & je croyois trouver

des rapports de tems, entre ſon état & les avis que j'avois reçus. Jugez quelle révolution dans un cœur qui commençoit à mollir! Sa mort fut jurée. Avec l'infamie dont j'étois couvert, je ne pouvois ſoutenir l'idée de voir entrer dans ma famille un enfant qui ne m'appartenoit pas, qui prendroit mon nom, qui partageroit la ſucceſſion de mes fils. Nommez cette furieuſe réſolution, oubli du ciel, égarement de raiſon, tranſport de fureur; je ne déſavoue rien. Ce n'eſt pas de l'innocence que je vous ai promis.

Mon emportement diminua ſi peu, qu'ayant employé le reſte du jour & le lendemain à me procurer un puiſſant ſoporatif, je le lui fis avaler, le troiſieme jour, dans ſes aliments. Elle n'y réſiſta point. On la trouva morte, le jour d'après, dans ſon lit. A la vérité, il me vint à l'eſprit de la faire ouvrir, ſous prétexte de reconnaître la cauſe d'une mort ſi prompte; mais au fond, pour faire donner le ſceau du Chriſtianiſme au malheureux fruit qu'elle portoit dans ſon ſein & qui ne pouvoit longtems lui ſurvivre. Il étoit trop tard. La mere & le fils furent enterrés avec une pompe qui ſatisfit mon orgueil, en achevant de raſſaſier ma vengeance.

Si je ſuis capable, Monſieur, de vous faire ce récit d'une voix ferme & de m'en retracer toutes les circonſtances, ſans pouſſer les plus

douloureux gémiſſements, ne l'attribuez qu'à la même faveur du ciel, qui m'a conduit dans cette retraite, pour les expier par une pénitence, dont vous conviendrez bientôt que je ne puis redoubler trop les rigueurs. Alors même je ne fus pas exempt du trouble & de la terreur qui marchent toujours à la ſuite des grands crimes. Inſenſiblement je tombai dans une mélancolie qui me donna du dégoût pour mes plus cheres occupations. Je renonçai par degrés, à la chaſſe, à l'agriculture, au commerce de mes amis & de mes voiſins. Je ne pouvois être ſeul, ni ſouffrir la compagnie. La vue des hommes m'étoit à charge, & la ſolitude m'épouvantoit. La lecture, ce remede ſi vanté pour les maux de l'ame, ne ſuſpendoit pas les miens: elle n'avoit plus la force de m'attacher. Après des jours d'un mortel ennui & d'une langueur inſupportable, j'attendois l'aſſoupiſſement du ſoir, comme la derniere reſſource des malheureux; mais ſi le ſommeil s'arrêtoit quelquefois dans mes yeux, c'étoit pour m'offrir d'affreux phantômes & d'autres objets d'effroi, qui rendoient la nuit auſſi redoutable pour moi que le jour.

Je rappellai de la capitale l'aîné de mes fils, qui venoit d'y achever le cours de ſes exercices. Il méritoit mon affection. Sa préſence calma quelque tems mes eſprits. Enſuite les ſoins que je donnai

donnai à perfectionner ſon éducation, me firent un peu ſortir de la langueur & de l'oubli de moi-même, où j'étois depuis deux mois. J'eſpérai du tems & du remede que j'éprouvois, cette paix du cœur qui s'étoit refuſée à tous mes efforts.

Dans cette nouvelle ſituation, on me remet une lettre. Je l'ouvre. Jugez des infernales vapeurs qui me ſaiſiſſent, par la force immédiate de leurs effets : à peine l'ai-je parcourue des yeux, qu'un froid mortel me gagne le cœur. Ma vue ſe trouble; la terre ſe dérobe ſous moi. „ Je meurs!" m'écriai-je douloureuſement, &, ſans prononcer un mot de plus, je tombe entre les bras de mon fils, qui s'efforçoit inutilement de me ſoutenir. Il m'auroit cru mort, en effet, ſi la furieuſe agitation, plutôt que l'épuiſement de mes eſprits, ne m'eût cauſé des mouvements convulſifs, qui rendoient témoignage de ma vie. La connaiſſance me fut rappellée par de prompts ſecours. Je m'aſſis : je revins entierement à moi, mais avec un reſte de convulſions, dont les douleurs étoient fort aiguës : elles ne m'empêcherent pas de faire une attention plus preſſante que tous mes tourments. La funeſte lettre étoit à terre. Mon fils & mes domeſtiques ne ſoupçonnoient pas qu'elle eût la moindre part à mon accident; & je reconnus que le payſan même qui me l'avoit apportée, n'étoit pas mieux

inſtruit. Cependant j'ordonnai d'abord à tous mes gens de ſe retirer ; & recommandant, en deux mots, à ceux que je connaiſſois les plus fideles, de veiller ſur le porteur, je lui dis, ſans affectation, de ſortir avec eux & d'attendre ma réponſe.

Mon fils demeura ſeul avec moi. Cette préparation & ma contenance, moins faible que pâle, ſombre & conſternée, lui cauſoient une ſurpriſe qui le rendoit immobile. Je lui fis ſigne de prendre la lettre. Approchez, lui dis-je, & liſez vous-même. Pendant ſa lecture, j'eus les yeux fermés, j'eus la tête penchée ſur mon ſein, & les mains collées ſur mon viſage, pour arrêter les cris, ou cacher les larmes qui pouvoient m'échapper malgré moi.

Ce fatal écrit, dont il eſt impoſſible que vous deviniez l'auteur & que vous vous figuriez jamais toute la noire malignité, étoit du vaſſal que j'avois forcé de quitter mes terres; & que m'offroit-il ? D'épouvantables éclairciſſements ſur l'hiſtoire de ma femme & ſur mon malheur. On s'applaudiſſoit d'abord d'une complette vengeance, qu'on appelloit un triomphe; enſuite j'étois traité d'imbécille & de miſérable dupe, qui donnoit d'un coup dans le piege & qu'on n'avoit pas aſſez de plaiſir à tromper. Ma femme & les officiers ne m'avoient pas offenſé. Tous les billets

d'avis étoient faux : j'en devois reconnaître le caractere dans la lettre que j'avois devant les yeux. Ils étoient venus de la même main qui m'avoit appris à vivre dans une autre occaſion, mais moins qu'elle n'auroit dû; puiſqu'après en avoir obtenu la vie, j'avois eu l'indignité de chaſſer honteuſement celui de qui je l'avois reçue. C'étoit la femme-de-chambre, qui, de concert avec lui, m'avoit gliſſé les billets & s'étoit fait un jeu, comme lui, de me rendre malheureux & mépriſable, pour ſe venger de l'obſtacle que j'avois mis à ſon établiſſement. C'étoit lui qui venant paſſer ſouvent la nuit avec elle, s'étoit caché fort adroitement dans la chambre de ma femme, en étoit ſorti de même, & que j'avois pris pour le Major. Graces à mes folles viſions, tout leur avoit réuſſi. Ils étoient vengés tous deux. Ils m'en informoient dans le raviſſement de leur cœur. Ils alloient jouir de leur ſatisfaction & rire de mes fureurs dans des lieux où ils me défioient de les découvrir. A la vérité ils regrettoient la malheureuſe fin du Major & de ma femme, dont ils n'avoient à faire aucune plainte; & je devois bien juger que s'ils avoient eu ſur ce double meurtre, des preuves auſſi claires qu'elles leur ſembloient certaines, ils m'en auroient fait porter la peine ſur un échaffaud. Mais leur chagrin d'un côté, tournoit de l'autre à leur joie: ils

me laiſſoient la honte de ma ſottiſe & le remords de mes crimes.

Le premier rayon de cette affreuſe clarté avoit failli de m'ôter la vie. Chaque mot d'une telle complication d'horreurs, répété dans une lecture lente & diſtincte, me fit éprouver comme autant de nouvelles morts. Mais je me roidis contre leur cruelle atteinte avec toute la force que j'avois tâché de recueillir. Mon fils, quoique plein de ſa lecture & ſoupçonnant ſans doute une partie de la vérité, ne pouvoit aller plus loin que le ſens des termes, ni percer juſqu'au fond de l'abîme qui ſe découvroit pour moi. J'avois de fortes raiſons pour ne lui laiſſer rien ignorer. Il étoit fort vraiſemblable que mes ennemis avoient publié de mes triſtes aventures, tout ce qu'ils avoient cru pouvoir divulguer, ſans ſe perdre eux-mêmes & qu'ils y avoient ajouté les couleurs de la calomnie à laquelle ils étoient ſi bien exercés. Dans ma conſternation même, je ne voulois pas que d'infideles rapports me fiſſent jamais plus coupable aux yeux de mon fils, que je ne l'étois, ou qu'en apprenant les malheurs de ſa famille, il eût à compter, parmi les déſaſtres ou les crimes de ſon pere, des lâchetés & des barbaries volontaires.

„ Ecoutez," lui dis-je, ſans lui laiſſer le tems de ſe reconnaître: „ ſi vous avez quelque ten-
„ dreſſe pour un pere qui vous aime, prêtez-moi

„ toute votre attention. Cette injurieuſe lettre a „ dû non-ſeulement vous cauſer beaucoup de „ ſurpriſe & d'indignation, mais vous laiſſer „ d'étranges idées ſur ce qui s'eſt paſſé entre „ votre mere & moi. Je veux que vous n'igno- „ riez rien; votre âge vous rend capable de tout „ entendre.

„ Apprends, mon cher fils, que dans ton „ abſence les plus noires vapeurs de l'enfer ſont „ tombées ſur la ſource de ton ſang. Plaiſe au „ ciel que leur malheureuſe infection n'aille „ jamais juſqu'à toi!" Là-deſſus je commençai le même récit que je vous ai fait, & je le conduiſis juſqu'à la mort de ſa mere. Dans l'aventure du payſan, je n'exagérai point l'outrage. Dans celle des officiers, je ne groſſis point la cauſe de mes noirs tranſports. Mon diſcours fut dicté par l'honneur. Je ne donnai rien à ma juſtification, rien à ma douleur: je ne ſupprimai, je n'excuſai, je n'aggravai rien; en finiſſant: „ telles ſont, „ mon fils, les horribles vérités que je veux „ dépoſer dans ton ſein; les cruels m'appren- „ nent des plus funeſtes; tu les ſçais, tu viens de „ les lire; je ne réponds pas de ſurvivre à cet „ affreux dénouement. Mais je veux être juſtifié „ dans ton cœur, comme je l'ai toujours été dans „ le mien."

Ce cher fils, qui n'avoit pas plus de dix-huit

ans, mais qui joignoit un ſang mûr à beaucoup d'eſprit & de qualités aimables, m'avoit écouté ſans ouvrir la bouche & ſans lever une fois les yeux. Il étoit debout & la tête nue devant moi; ſon ſilence & ſa poſture continuerent, après m'avoir entendu, comme ſi l'étonnement & la douleur euſſent lié ſa langue & ſes jambes. Mais je voyois couler ſur ſes joues une abondance de larmes; elles exciterent les miennes, que la violence de mes ſentiments avoit ſéchées dans leur ſource. Je baiſſai ma tête ſur ſon cou, pour en verſer avec lui; & pendant quelques moments nous nous y abandonnâmes enſemble, dans cette tendre & triſte attitude.

J'avois néanmoins quelque impatience de faire parler le payſan, & je le fis appeller; mais ſes informations ne m'apporterent pas beaucoup de lumieres. Il me dit qu'étant chargé de la lettre depuis trois jours, une affaire qui lui étoit ſurvenue dans mon voiſinage, lui donnoit l'occaſion de me la remettre plutôt qu'il n'en avoit l'ordre; que celui dont il l'avoit reçue, quittant le pays, lui avoit fait ſeulement promettre qu'elle me ſeroit rendue huit jours après ſon départ; qu'il ne me demandoit pas de port, parce qu'il avoit été payé d'avance, ni de réponſe, puiſqu'il ne ſçavoit où l'adreſſer. L'ingénuité de cette explication m'ôta l'eſpérance d'en obtenir d'autres.

Eh! quel fruit en pouvois-je desirer, après la fuite de mon ennemi? D'ailleurs, en me supposant le pouvoir de l'arrêter & de le faire périr par le plus honteux supplice, n'étoit-ce pas révéler tous mes malheurs & les donner en spectacle au monde entier? L'honneur de mes fils, mon propre intérêt, quoique le moins consulté, me condamnoient au silence. J'évitai même d'interroger trop curieusement le porteur & je le congédiai.

Mon fils me quitta presqu'aussitôt. Je jugeai qu'après de si rudes émotions il avoit besoin de quelque soulagement, ou de prendre l'air. Je demeurai dans la même idée, une demi-heure après, lorsqu'ayant demandé pourquoi je ne le revoyois pas, on me dit qu'il avoit fait seller ses chevaux & qu'il étoit sorti avec son laquais. La nuit arriva: il ne parut point. Je m'imaginai que dans l'amertume de son cœur, il étoit allé chercher de la dissipation chez quelqu'un de nos voisins.

Le jour suivant se passa de même. Du matin au soir je ne revis pas mon fils, & je fus réduit à le croire encore dans quelque partie d'amusement, que les instances de ses amis avoient prolongée. Je murmurai seulement de lui voir si peu d'attention pour moi: dans l'état où tout devoit lui rappeller qu'il m'avoit laissé, pouvoit-il douter que sa présence & ses consolations ne me fussent

néceſſaires? & ſes propres ſentiments lui permettoient-ils de ſe livrer ſitôt au plaiſir ? Le troiſieme jour me cauſa des inquiétudes beaucoup plus vives ; enſuite elles devinrent cruelles. Après l'avoir fait chercher inutilement, je m'abandonnai à toutes les craintes qui pouvoient m'allarmer pour une tête ſi chere. Mon fils ne reparaiſſoit pas! qu'étoit devenu mon fils ? quel nouveau déſaſtre menaçoit ſon malheureux pere ? Cette ſeule idée me glaçoit le ſang ; & parmi tous les malheurs poſſibles, je cherchois celui que mon mauvais ſort me réſervoit. Il ne ſe préſenta pas dans le nombre. Hélas! pouvoit-il s'y préſenter ? Au contraire, j'éloignois de ces funeſtes images ce qui me ſembloit indigne de mon ſang & de la noble deſtinée de mon fils. Je ne peſois pas même ſur celles que j'enviſageois volontairement & qui me faiſoient trop frémir. Dans mes plus favorables réflexions, je revenois à conſidérer que ne m'ayant pas averti de ſon départ, il ne pouvoit être que dans quelque lieu voiſin, où les recherches ne s'étoient pas adreſſées; & je me flattois, juſqu'à regarder mes inquiétudes comme une faveur du ciel qui faiſoit cette diverſion dans mon cœur, à des douleurs plus certaines. Cependant s'il étoit arrivé quelqu'accident ſiniſtre à mon fils! ſi quelque perfide..., l'ayant ſurpris avec avantage ... le même peut-être ... car

c'étoit

c'étoit au fond la plus mortelle de mes frayeurs ! Je ne voyois plus d'autre reſſource pour moi que la mort, en perdant l'unique bien qui m'attachoit encore à la vie.

Quinze jours entiers de ce tourment firent arriver l'heure infortunée où je reçus par la poſte deux lettres d'une ville frontiere de Flandres. Mon avide empreſſement pour tout ce qui pouvoit me faire eſpérer quelque lumiere, me les fit ouvrir toutes deux à la fois & jetter les yeux ſur les ſeings ; je ne connaiſſois aucun des deux noms; & quoique j'euſſe fait la guerre en Flandres, je ne me rappellai pas d'y avoir laiſſé la moindre habitude. J'en fus plus ardent à lire.

La premiere des deux lettres qui me fut préſentée par le hazard, étoit la plus courte. Elle portoit en termes aſſez civils, que ſans me connaître perſonnellement, on croyoit devoir à ma naiſſance un prompt éclairciſſement ſur la ſituation de mon fils. Il exiſte donc ! interrompis-je ; mille graces à la bonté du ciel ! — Qu'il étoit entre les mains de la Juſtice, à la veille de recevoir une ſentence capitale pour deux meurtres qu'il ne déſavouoit pas. — O Dieu ! m'écriai-je ici, avec le plus amer ſentiment qui ſe ſoit jamais élevé dans le cœur d'un pere, mon malheur paſſe donc toutes mes craintes ! — Que d'abord il avoit refuſé, avec obſtination, de déclarer ſon

nom & le lieu de ſa naiſſance; mais que pluſieurs lettres trouvées dans ſes poches, avoient fait connaître l'un & l'autre, & que l'inſtruction du procès étant fort avancée, il n'y avoit pas un moment à perdre, ſi je voyois quelque jour à pouvoir le ſauver du ſupplice. — O Dieu! Dieu! répétois-je à chaque mot. — C'étoit toute la ſubſtance de ce cruel, quoique généreux avis; & celui de qui je le recevois, joignoit à ſon nom le titre de premier préſident.

La ſeconde lettre ne pouvant rien contenir de plus terrible, je la lus avec une attention moins interrompue; elle étoit du commandant militaire de la même ville. Il ſe ſouvenoit, m'écrivoit-il, de m'avoir vu à l'armée, dans nos anciennes campagnes, & mon infortune le touchoit ſenſiblement. Quoiqu'il ſçût que Monſieur le premier préſident m'en donnoit avis par la même poſte, il y vouloit joindre les informations qu'il avoit tirées de mon fils même, dans l'horreur de ſa priſon, où l'ardeur de me ſervir lui avoit fait demander la liberté de le voir, auſſitôt qu'il l'avoit ſçu né de moi. Ce cher & malheureux fils, dont il admiroit l'eſprit, ajoutoit-il, la politeſſe & les graces, autant qu'il plaignoit ſon ſort, ne l'avoit inſtruit que généralement, des mortels outrages que j'avois reçus d'un payſan de mes terres, & de l'inſolence avec laquelle ce miſérable avoit

mis le comble à ſes inſultes, en ſe diſpoſant à paſſer dans les pays étrangers; mais ne diſſimulant point qu'il n'avoit pu ſupporter tant de noirceur & d'audace, il lui avoit raconté qu'il étoit parti, ſans m'en avertir, auſſi plein de ſes propres reſſentiments que de ſa compaſſion pour mes peines, & que, pendant quatre jours qu'il avoit employés à découvrir les traces de mon ennemi, il ne s'étoit pas accordé le moindre repos, dans les plus preſſants beſoins de la nature. Enſuite il avoit marché ſur ſes pas, avec la derniere diligence; réſolu, s'il ne pouvoir le joindre dans le royaume, de le ſuivre juſqu'au bout de l'univers. Mais, vers la frontiere, il s'étoit trouvé ſi près de lui, que dans la crainte de le manquer hors de France, où les coupables de cette eſpece, dont le crime eſt difficile à prouver, peuvent acheter de la protection, il avoit pris la réſolution de l'arrêter. Son premier deſſein n'étoit pas de lui ôter la vie. Il ſçavoit, par les informations qu'il s'étoit procurées dans ſa marche, qu'il étoit à cheval, bien monté, avec une femme en croupe derriere lui, & dans un équipage ſi ſimple, qu'en ſuivant le grand chemin, il pouvoit paſſer pour un payſan de tous les cantons qu'il traverſoit. Sur cette deſcription, il s'étoit flatté, non-ſeulement de le joindre & de l'arrêter ſans peine, avec le ſecours de ſon laquais, qui n'étoit

pas moins réſolu que lui, mais de le ramener à ma terre, en le faiſant marcher la nuit, & demeurer le jour dans un bois, & le conduiſant à la vue continuelle du piſtolet. Il vouloit me rendre maître de ma vengeance & m'abandonner la diſpoſition du bourreau de ſa mere & du mien; projets d'un fils paſſionné pour ſon pere, mais trop inconſidérés, ſans doute, & dont le dernier m'auroit mis moi-même à de furieuſes épreuves!

Ils ne furent pas avoués du ciel. Mon fils arrêta l'ennemi qu'il cherchoit. Il reconnut aiſément la femme-de-chambre de ſa mere; & cette vue acheva de le mettre hors de lui. Cependant, comme le ſcélérat qui la conduiſoit & qui l'avoit épouſée depuis la mort de ma femme, n'entreprit pas tout d'un coup de réſiſter, leur vie ne ſembloit pas menacée. Ces deux viles créatures, remettant auſſi le fils de leurs anciens maîtres, avoient cru voir les furies à leur ſuite, & demanderent grace d'abord, avec les plus lâches ſupplications. Mais, lorſqu'ils entendirent l'ordre qu'il donnoit à ſon laquais, de les lier l'un à l'autre, pour les conduire, ſuivant ſon projet, vers le bois le plus voiſin; la femme, qui jugea ſa mort certaine, ſe mit à pouſſer des cris aigüs; & l'homme ſautant à terre, ſe détermina brutalement à ſe défendre. Il voulut prendre ſes piſto-

lets, qu'il n'avoit pas pris en deſcendant; & mon fils, qui voyoit déja quantité de laboureurs en mouvement pour accourir au chemin, craignant que ſa proie ne lui fût enlevée, ou qu'un déſeſpéré, que la vue des armes n'arrêtoit pas, ne fit un uſage trop heureux des ſiennes, n'écouta dans ce moment que la vengeance. Il caſſa la tête au ſcélérat, d'un de ſes deux piſtolets; & de l'autre, il fit le même traitement à ſa femme.

La fuite, ajoutoit le Commandant, ne lui devoit pas être difficile; mais après s'être éloigné des laboureurs au galop, il s'étoit trop repoſé ſur la nobleſſe de ſes ſentiments, ou ſur la juſtice de ſa cauſe. Il avoit continué plus lentement ſon chemin; & commençant à ſentir la fatigue d'une longue courſe & d'une veille de pluſieurs nuits, il n'avoit pas fait difficulté de s'arrêter dans un bourg, à trois lieues de la ſcene. Il ne ſe défioit pas qu'un des laboureurs étoit monté ſur le cheval des deux morts, l'avoit ſuivi conſtamment, & jugeant de lui par les apparences, l'avoit dénoncé comme un aſſaſſin, un voleur public, que la préſence de pluſieurs témoins avoit empêché de recueillir le fruit de ſon crime.

On s'étoit ſaiſi de lui & de ſon laquais, pendant leur ſommeil. On les avoit tranſportés à la ville, dès le jour ſuivant. Le refus que mon fils avoit fait, & ſon laquais, par ſon ordre, de déclarer

ſon pays, ſon nom & ſes vues, n'auroit pu ſervir qu'à faire précipiter ſa condamnation, à titre de voleur & de meurtrier. En apprenant ſa naiſſance, on étoit un peu revenu du premier emportement : & quelque avéré que fût le meurtre par la confeſſion même du coupable, on ne pouvoit ſe perſuader que le vol dont il rejettoit l'imputation avec dédain, eût été l'objet d'un jeune gentilhomme, à qui l'eſprit & les ſentiments ne paraiſſoient pas manquer. C'étoit un myſtere pour le public ; & l'obſcurité croiſſoit par la qualité des morts, qui paraiſſoient des gens du commun & ſans un papier qui les fit connaître, quoiqu'on eût trouvé dans leur bagage une groſſe ſomme d'argent. Cependant les procédures étoient avancées, & vraiſemblablement elles finiroient par les affreuſes méthodes qui ſont en uſage, dans les cours de juſtice, pour arracher la vérité aux coupables.

Cette partie de la lettre m'auroit fait perdre abſolument la raiſon, ſi le dernier article n'eût été plus conſolant. Malgré la ſévérité du tribunal, le généreux commandant me promettoit qu'elle ne ſeroit pas pouſſée plus loin, avant qu'il eût reçu ma réponſe, c'eſt-à-dire, avant que je l'euſſe informé de ce que je pouvois eſpérer de la cour & des ſervices de mes amis. Il avoit obtenu ce délai de la plus grande partie des juges, en

leur découvrant les confidences de mon fils. C'étoit à ſa ſollicitation, que le premier préſident m'avoit écrit. Mais, dans une affaire de cette nature, où l'éclat, autant que la gravité du crime, rendoit le public attentif à leur conduite, je devois ſentir le prix de la diligence & ne pas commettre d'honnêtes gens qu'il avoit diſpoſés à favoriſer mes ſoins.

Me preſſer, moi! me recommander la diligence pour ſauver mon fils! Ah! j'aurois voulu pouvoir traverſer les airs. Sans délibérer ſur mes meſures, ſans me permettre la moindre réflexion ſur mes affaires & ſur ma ſanté, je me jettai dans ma chaiſe avec mes propres chevaux, pour en aller prendre à la premiere poſte, qu'il m'auroit trop coûté d'attendre chez moi. Je partis pour Douay où, juſqu'au dernier moment, j'étois réſolu de rendre les ſoins paternels à mon fils. Le deſeſpoir & la mort furent mon cortege dans cette route.

A mon arrivée, je vis ce généreux commandant, dont le zele s'étoit ſoutenu avec une fidélité qui ne ſe trouve que dans l'état militaire. Il m'avoua triſtement qu'il ne falloit plus rien attendre de ſes ſervices, & que, par des voies ſecrettes, il ſçavoit qu'après un reſte de formalités qui prendroient au plus trois jours, la ſentence & l'exécution ſe ſuivroient de près. Je vis

les principaux juges, dont l'air taciturne & les ſombres politeſſes ne furent pas un langage plus obſcur. Je me réduiſis à demander la liberté de voir mon fils, pour fortifier ſon courage contre l'horreur du ſupplice; & cette triſte faveur me fut accordée.

Quoique je lui connuſſe une fermeté ſupérieure à ſon âge, je m'attendois à le trouver pâle, conſterné, inquiet, ſurtout pour la cataſtrophe qu'il avoit à redouter; car il n'avoit pu ſe faire illuſion ſur ſon infortune, & un parent à qui je n'avois rien diſſimulé dans mes lettres de Paris, n'avoit jamais eu que de cruelles incertitudes à lui communiquer. D'ailleurs, s'il s'étoit flatté du ſuccès de mes ſollicitations, il ne pouvoit ignorer que cette voie d'eſpérance étoit fermée; le public même ne l'ignoroit pas. Ces fatales informations qui ne tardent gueres à ſe répandre, n'avoient pu manquer de pénétrer juſqu'à lui, & le ſeul délai de ma viſite, depuis quelques heures qu'il ſçavoit mon arrivée, ne lui annonçoit que de funeſtes explications. En un mot, je le croyois dans l'accablement de ſon ſort; & mon embarras, en entrant dans ſa priſon, étoit de contraindre ma douleur, pour ne rien ajouter à la ſienne. Cependant je vis ſur ſon viſage, non-ſeulement ſa ſanté ordinaire, mais toutes les marques d'une profonde tranquil-

lité. Je l'embraſſai, les larmes aux yeux, avec une peine extrême à retenir mes ſanglots; & je le tins longtemps dans mes bras, autant pour ſoulager l'oppreſſion de mon cœur, que pour ſatisfaire ma tendreſſe. Il me rendit affectueuſement mes careſſes; mais l'œil ſec, la voix libre & le front ſerein.

Je ne pus comprendre cette inſenſibilité pour un malheur ſi préſent. Il n'étoit plus temps de le flatter par de vaines conſolations. Je le fis aſſeoir. „ Ah! mon fils," lui dis-je, en laiſſant un libre cours à mes larmes, „ d'où vous „ vient la tranquillité que je vous vois affecter? „ Seriez-vous encore dans la fauſſe eſpérance „ d'une pitié que je n'ai trouvée dans aucun de „ vos juges?"

Il me répondit paiſiblement qu'il n'ignoroit rien; que la mort l'effrayoit peu & que ſes adieux étoient faits à la vie: que ſi, quelque jour, comme il ſe le promettoit de ma tendreſſe, je prenois ſoin de publier ſes intentions, il croyoit ſa mémoire à couvert dans l'opinion des honnêtes gens; que la vengeance d'une mere & d'un pere, ſur de monſtrueux coupables qui ſe déroboient au châtiment, étoit un devoir forcé, un cas où non-ſeulement un fils, mais tout citoyen étoit redevable à la juſtice; que ſi ſes juges en décidoient autrement, ces principes qu'il

trouvoit dans ſon cœur, ne ſuffiſoient pas moins pour le conſoler.

„ Mais vous périſſez!" m'écriai-je douloureuſement; „ l'échaffaud ſe dreſſe: votre ſentence „ ne peut être différée trois jours. — Pendant „ votre éloignement," repliqua-t-il avec la même ſérénité, „ je vous avoue qu'elle a fait ma „ crainte. Aujourd'hui je ſuis tranquille." Et me regardant d'un air attendri: „ Vous con- „ naiſſez des ſecours que vous ne me refuſerez „ pas & je vois que le beſoin eſt preſſant. — Des „ ſecours! interrompis-je: moi! j'en connais qui „ puiſſent!..."

Un profond ſoupir, le ſeul qu'il ne put arrêter, ſe fit un paſſage malgré lui. „ Dans toute „ autre circonſtance, reprit-il, je ne me ſerois „ jamais permis de vous rappeller des ſouvenirs „ affligeans pour vous. Mais pardonnez à ma „ ſituation ... à la loi de notre honneur commun. „ Qu'ai-je à redouter avec le ſecours qu'une „ malheureuſe erreur vous a fait employer pour „ ma mere?"

Il ſe tut pour attendre ma réponſe. J'atteſte le ciel que je n'avois rien compris à ſa premiere ouverture; mais l'affreuſe idée que cette explication m'offrit tout d'un coup, fut accompagnée d'un ſentiment que tous mes malheurs ſucceſſifs ne m'avoient pas encore fait éprouver.

Anciens & préſens, ils ſe réunirent tous pour me déchirer le cœur. Une impreſſion de cette violence étoit néceſſaire pour ſoutenir mes forces. „ O mon fils!" lui dis-je d'une voix baſſe, en tremblant d'horreur & de pitié, „ à „ qui le demandez-vous ce fatal ſecours? & „ pouvez-vous l'attendre de la main d'un pere? „ Oui, répondit-il d'un ton ferme; c'eſt la „ ſeule à qui je puiſſe me fier de votre honneur „ & du mien. L'échaffaud, la ſentence même, „ votre diligence peut tout prévenir."

Je demeurai ſans réponſe. Mes réflexions, ſi ce nom convient aux douloureux mouvements qui continuoient de me déchirer, étoient moins contraires à cette terrible propoſition, que les mortelles répugnances de ma tendreſſe. Dans les préjugés d'honneur qui me tyranniſoient comme lui, tout ce qui pouvoit nous ſauver l'ignominie du ſupplice, & celle-même de la ſentence, me paraiſſoit préférable à quèlques heures de vie, paſſées dans les horreurs d'une ſi cruelle attente. Je ſentois auſſi tout le danger du délai, car j'étois arrivé la nuit précédente; j'avois paſſé le matin à ſolliciter les juges; & n'ayant pu me faire ouvrir la priſon que l'après-midi, les trois jours que le commandant m'avoit fait eſpérer, étoient déjà raccourcis. Qui me répondoit du reſte, dont je n'avois eu l'obligation qu'au ha-

zard? Le moindre incident pouvoit avancer la ſentence & l'exécution. Mais prêter mes mains à la mort d'un fils! préparer moi-même & lui préſenter le breuvage empoiſonné! craindre de ne pas me hâter aſſez pour l'horrible office! mon cœur, mon imagination ſe ſoulevoient; toutes mes entrailles étoient émues.

Ce combat ne pouvoit être terminé que par un expédient plus tragique encore; celui qui me tomba dans l'eſprit de préparer du poiſon pour deux & d'en avaler ma part, de la même main dont j'aurois préſenté la ſienne à mon fils; cette idée, dont je m'applaudis beaucoup, calma ſur le champ mes agitations. Je ſentis plus que jamais l'importance du temps; & ne doutant pas que le reſte du jour ne ſuffit pour mon deſſein, je me levai bruſquement; j'embraſſai mon fils avec une fermeté qui ſe reſſentoit déjà de ma réſolution: „ vous ſerez content, lui dis-je; „ mais vous ne mourrez pas ſeul. Je ſuis à vous „ dans une heure."

Il ne me falloit pas plus de temps pour la compoſition du breuvage; & dans une grande ville il me fut aiſé de me procurer les mortels ingrédiens par le miniſtere d'un valet fidele. Je retournai auſſitôt à la priſon, quelques papiers à la main, pour éloigner les défiances par des prétextes d'affaires domeſtiques. Un retardement

de quelques minutes cauſoit déjà de l'impatience & peut-être de l'inquiétude à mon fils. Mais lorſqu'il me vit paraître avec la liqueur & tenir le vaſe qui la contenoit, la joie ſe peignit ſur ſon viſage. „ Voyons la couleur," me dit-il, en tendant la main avec un regard avide. „ Les „ apparences," répondis-je d'un ton grave, qui lui reprochoit une curioſité ſuperflue, „ ne „ changent rien à l'effet ;" & ſans le moindre ſoupçon, je lâchai le vaſe pour un moment. Mais, au lieu d'obſerver la liqueur, il l'avala d'un ſeul trait.

Concevez, s'il eſt poſſible, tout l'excès de ma ſurpriſe & de ma confuſion. J'en devins comme immobile. Mon fils ſourioit d'un trouble & d'une conſternation dont il pénétroit la cauſe. Il avoit compris mes vues par quelques mots échappés. Je conçus qu'il s'applaudiſſoit de ſon adreſſe, & je ne pus me défendre d'une ſorte de reſſentiment. „ Qu'avez-vous gagné, lui dis-je, à „ retarder ma réſolution de quelques moments? „ Croyez-vous emporter avec vous un ſecret „ dont je n'ai que trop appris la vertu par mes „ funeſtes épreuves?" Alors il me confeſſa qu'ayant compris mon deſſein, il avoit voulu m'ôter d'abord l'occaſion de l'exécuter, dans l'eſpérance de me le faire perdre entiérement par

de puiſſantes raiſons qu'il me conjuroit d'entendre. Il me força de m'aſſeoir pour l'écouter.

Son diſcours fut auſſi réfléchi, auſſi calme que ſi le mortel breuvage n'eût pas commencé à fermenter dans ſon ſein, & peut-être à circuler déjà dans ſes veines. Je ne doutai pas qu'il ne l'eût médité pendant mon abſence. Mais il remarqua bientôt qu'il en tiroit peu de fruit. Mes intérêts perſonnels qu'il jugeoit capables de me faire aimer la vie, celui-même de ſon frere pour lequel il s'efforça de réveiller ma tendreſſe, ne firent pas la moindre impreſſion ſur mon cœur. Tout ſembloit gliſſer ſur une ſurface endurcie; & branlant la tête à chaque article, je ſouriois à mon tour de la faibleſſe de ſes arguments. La raiſon toute-puiſſante, irréſiſtible, étoit réſervée pour la derniere. Lorſqu'il me vit inſenſible à toutes les autres: „ ſi l'honneur, „ ajouta-t-il, vous eſt aſſez cher pour vous „ avoir fait précipiter la derniere heure de ma „ mere & pour vous faire avancer aujourd'hui „ la mienne, pouvez-vous fermer les yeux ſur „ les ſuites de votre réſolution? Deux morts „ qui s'entre-ſuivront de ſi près, paſſeront-elles „ jamais pour des événements naturels? Et ſi la „ juſtice en prend connaiſſance avec un peu de „ rigueur, de quel opprobre notre mémoire

„ n'eſt-elle pas menacée?" Il s'arrêta un moment pour chercher ma penſée dans mes yeux.... „ Au lieu, reprit-il, qu'en me laiſſant mourir „ ſeul & me ſurvivant avec une douleur modé„ rée, vous ne faites trouver dans ma mort „ qu'un accident ordinaire & de toutes parts je „ vois notre honneur en ſûreté."

Ce triſte raiſonnement eut toute la force qu'il déſiroit. J'en fus ſi frappé que, ſans y faire la moindre objection, j'abandonnai mon deſſein, en remettant la diſpoſition de ma vie à d'autres temps. Mon ſilence néanmoins fut le ſeul conſentement qu'il put obtenir. Je me laiſſai tomber ſur ſon cou, que j'arroſai de mes larmes; & paſſant les bras autour de lui, je le tins étroitement embraſſé; pendant qu'il me recommandoit le ſoin d'une vie que l'effort même que je me faiſois pour conſentir à cette prolongation, devoit être capable de m'arracher; j'étois dans cette poſture, lorſque le geolier vint m'avertir qu'il étoit temps de me retirer. Mes deux bras ſerrerent mon cher fils, & mon viſage preſſa le ſien avec un redoublement de tendreſſe & de douleur, mais dans le même ſilence. Au moment que je ſortois, la tête penchée & les yeux fermés, il me demanda s'il pouvoit compter ſur ma promeſſe? „ Oui," lui dis-je; & ce mot fut le ſeul que j'eus la force de prononcer. „ Eh

„ bien!" l'entendis-je répondre, „ j'attendrai „ tranquillement mon ſort."

La forme de cet adieu, & nos dernieres expreſſions qui n'échapperent pas au geolier, ſervirent beaucoup, le jour ſuivant, à détourner les ſoupçons d'une cataſtrophe méditée. Je me rendis le lendemain matin à la priſon; le geolier m'apprit lui-même qu'étant entré dans la chambre de mon fils à l'heure ordinaire, il l'avoit trouvé mort dans ſes draps, & que les chirurgiens par leſquels il avoit été viſité ſur le champ, n'avoient découvert aucune marque de violence. Tout préparé que j'étois à la premiere de ces deux nouvelles, mes forces n'y réſiſterent pas, & je tombai dans un profond évanouiſſement; mais en revenant à moi, la ſeconde excita mon courage & m'inſpira la penſée de demander le corps, qu'un ordre du premier préſident me fit accorder. Cependant, après m'avoir fait cette faveur, il ajouta que c'étoit prendre beaucoup ſur lui dans une affaire de cette importance, & que la même raiſon l'obligeant d'en rendre compte, il me conſeilloit de retourner promptement à Paris, pour obtenir de la cour que le procès fût entierement abandonné. Ce diſcours me fit comprendre qu'il reſtoit de fâcheuſes ſuites à redouter. Je confiai le corps de mon fils à notre parent, qui ſe chargea de le tranſporter

au

au tombeau de nos ancêtres ; & traînant mon déſeſpoir avec moi, je repris le chemin de la capitale.

Le miniſtre ne me fit pas acheter trop cher la grace que je venois demander. Il y joignit même des conſolations flatteuſes pour l'honneur de ma maiſon ; mais il me fit entrevoir qu'il devinoit une partie de ma tragique aventure & que la viſite des experts ne lui en impoſoit pas. Un ſilence auquel ma douleur eut plus de part que la conſidération de ma ſûreté, ne dut pas le faire changer d'opinion. Il ajouta d'une voix plus baſſe, en penchant la tête vers moi, qu'il plaindroit toujours un pere à ma place.

Mais, hélas ! que me valut ce reſpect pour l'opinion des hommes, auquel j'avois fait tant d'horribles ſacrifices ? & quel fruit tirai-je de cette manie d'honneur par laquelle toute ma vie avoit été gouvernée ? Un fruit que je nommerois le plus grand des maux, s'il ne m'avoit conduit au premier de tous les biens ; un fruit ſi terrible, qu'avant la lumiere à laquelle il m'a fait parvenir, j'ai quelquefois mis en doute s'il n'étoit pas plus inſupportable pour le cœur humain, que l'opprobre dont il m'avoit garanti. J'entends cette eſpece de trouble ou de tourment infernal que le terme de remords exprime trop faiblement.

Je n'en connus pas tout d'un coup la nature,

parce que je le confondis d'abord avec la douleur, & qu'un ſentiment ſi juſte ne pouvoit me cauſer de ſurpriſe ni d'effroi. Mais lorſque le temps l'eut affaibli, je n'en demeurai que plus en proie à des agitations & des terreurs dont je ne pouvois ſoutenir la violence, ni me demander ſa cauſe à moi-même. Tout devint pour moi non-ſeulement ennuyeux & fatiguant, mais redoutable & terrible. Une ombre me faiſoit friſſonner; le moindre bruit pénétroit mes ſens & me conſternoit l'ame. La ſolitude qui n'avoit fait que m'épouvanter après la mort de ma femme, étoit un ſupplice auquel je ne trouvois plus la force de réſiſter. On veilloit autour de moi la nuit & le jour. Si je demeurois ſeul un moment, je ne remarquois pas plutôt ma ſituation que je pâliſſois; mon front ſe couvroit d'une ſueur froide: j'étendois les bras en frémiſſant & j'appellois du ſecours. Dans mes compagnies familieres, je m'abandonnois à de longues & de ſombres diſtractions, qui ne finiſſoient que par un treſſaillement & dont il ne me reſtoit rien dans la mémoire. La vue même & les ſoins de mon ſecond fils, le ſeul qui me reſtoit, n'adouciſſoient pas mes noirs & douloureux ſentiments. Quelquefois il m'échappoit des cris qu'il m'étoit impoſſible de retenir; quelquefois des larmes, mais ameres & cuiſantes, qui laiſſoient leurs

traces ſur mes joues & qui ne ſervoient pas à me ſoulager.

Vous ſerez ſurpris que j'aie méconnu ſi long-temps la cauſe du mal, ou plutôt que fermant l'oreille à cette voix du ciel qui m'en inſtruiſoit avec tant d'énergie, j'aie pu m'obſtiner dans une erreur que je nomme aujourd'hui volontaire. Mais vous avez dû juger par tout ce que vous venez d'entendre, que je n'avois jamais eu des principes de religion bien approfondis. Mon éducation avoit été celle de ma naiſſance. J'étois paſſé de bonne heure au métier des armes. Les plaiſirs de l'abondance avoient ſuccédé. Ma religion étoit l'honneur, & je la pouſſois à l'idolâtrie. Dans cette aveugle diſpoſition, non-ſeulement je croyois toutes les actions de ma vie bien juſtifiées; mais les jugeant indiſpenſables, j'aurois regardé le doute ou le repentir comme une faibleſſe. Loin de reconnaître que la main du ciel s'appéſantiſſoit ſur moi, je me roidiſſois contre ſes avis & ſes châtiments. Je cherchois ſa juſtice dans l'excès de ſa rigueur. J'allois juſqu'à réclamer mon innocence. Ainſi mes yeux ſe fermant ſur la cauſe du mal, au lieu de m'aider à la découvrir, les mêmes préventions qui me déroboient cette connoiſſance, m'éloignoient à jamais du remede.

J'étois dans ce déplorable état & ſans eſpoir

d'en ſortir, lorſqu'après une longue inſomnie cauſée par mes agitations ordinaires, qui m'avoient conduit à me rappeller toutes les circonſtances de mes malheurs, un léger aſſoupiſſement me fit eſpérer quelques inſtants de repos. Je m'endormis en effet, ſi l'état où je paſſai peut vous paraître un ſommeil. Songe ou viſion terrible! dont je ne ferai jamais le récit tranquillement, quoique je ſois condamné par la juſtice du ciel à porter juſqu'au tombeau cette affreuſe image. Je vous épargne un détail qui vous glaceroit le ſang; je me l'épargne à moi-même, qui ne ſuis pas toujours ſûr que mes forces y ſuffiſent.

Que vis-je? Toutes les victimes de mon aveugle fureur & de ma cruelle tendreſſe, dans le plus horrible lieu dont la foi nous apprenne l'exiſtence. Je les vis; je les reconnus; j'entendis leurs cris! Elles m'appelloient par mon nom: elles me reprochoient leurs tourments; elles m'annonçoient le même ſort. Ajouterai-je que l'ardeur du cruel élément qui les dévoroit, ſe fit ſentir juſqu'à moi? Songe ou vérité, dois-je répéter; mais l'impreſſion en fut ſi vive & ſi pénétrante, que m'arrachant au ſommeil comme l'application d'un fer embraſé, elle me fit pouſſer un cri fort aigü.

Je demeurai dans un trouble que je vous laiſſe

à vous figurer. Mes gens accourus au bruit, me trouverent baigné de ſueur, tremblant, les yeux égarés, tenant un de mes rideaux des deux mains, comme le premier ſecours qui s'étoit offert. Mais ce qui vous ſurprendra beaucoup, j'arrêtai leurs ſoins, je leur ordonnai même le ſilence; pour m'attacher, dans l'attitude où j'étois, au ſpectacle que j'avois encore devant les yeux & contre l'horreur duquel leur préſence ſembloit me fortifier. Je prêtai l'oreille; j'obſervai ce qui me conſternoit & me déchiroit le cœur, avec une attention obſtinée, que je regarde aujourd'hui comme l'ouvrage du ciel, qui vouloit faire ſervir cette ſcene d'horreur au ſoutien comme à la naiſſance de mes réſolutions, en la gravant pour jamais dans ma mémoire : elle diſparut enfin. Mes domeſtiques prirent le déſordre de mes ſens & de mon imagination, pour un de mes accès ordinaires.

En ſortant de cette étrange extaſe, je conſidérai mon ſonge ou ma viſion avec un peu plus de liberté d'eſprit; & le fruit de mes réflexions ne fut pas longtems incertain. Il falloit, ou renoncer à tout ſentiment de religion, ou ſe rendre à des éclairciſſements forcés, qui faiſoient évanouir toutes mes fauſſes idées d'honneur. Non qu'un ſonge dût avoir cette force en lui-même; mais, quoique les inſtructions de ma jeu-

neſſe euſſent été négligées, elles n'étoient pas effacées de ma mémoire; & s'y réveillant, à la faveur de ce nouveau jour, elles porterent ma condamnation, ſans autre lumiere. La vérité, lorſqu'elle eſt reconnue de bonne foi, ne laiſſe aucun nuage après elle. Voici quel fut le progrès de ma converſion.

Le ciel, me dis-je à moi-même, ne me doit pas de miracle; & rien ne m'oblige de reconnaître ici l'opération de ſa puiſſance: ainſi je ſuis libre de traiter mon ſonge, ou ma viſion, de vapeur montée au cerveau, de toutes les parties d'un corps languiſſant, & condenſée en noires images qui ne m'ont repréſenté que de vains fantômes. Je ne dois pas même y chercher d'autre explication; car pourquoi ma femme, cette victime innocente d'une barbare impoſture, ſeroit-elle au nombre des coupables? Et les autres, ſans excepter mon malheureux fils, dont le déſeſpoir n'a que trop été volontaire, n'ont-ils pas eu, juſqu'au dernier inſtant de leur vie, une reſſource dans la clémence du ciel, qui ne permet pas de prononcer ſur leur ſort? Mais, quand tout ce que j'ai vu ne ſeroit qu'un ſonge, une pure illuſion de mes ſens troublés, la réalité du lieu terrible, dont ils m'auroient offert une fauſſe image, n'en eſt pas moins certaine. Il n'en eſt pas moins conſtant que les crimes y ſeront punis,

& par des rigueurs plus affreuſes que ma faible imagination n'a pu me les repréſenter. Il eſt de la même vérité, qu'entre mes victimes, les coupables ont mérité cet épouvantable châtiment, & que, ſans égard pour de frivoles excuſes, telles qu'ont été les miennes, ils le ſubiſſent avec toutes ſes horreurs, ſi la juſtice n'a pas été déſarmée par le repentir. Sera-t-il moins vrai que moi, le triſte objet des crimes d'autrui, mais chargé des miens & complice d'une ſi grande partie des autres, je dois m'attendre aux mêmes ſupplices? Qu'importe ce que j'ai vu? C'eſt un ſonge; mais il me ramene à la connaiſſance des plus importantes vérités. Il devient pour moi, ce qu'il y a de plus reſpectable & de plus intéreſſant après elles. Je dois le regarder à jamais, comme une des plus précieuſes faveurs que le ciel ait jamais accordées aux ames rebelles.

Ces raiſonnements fortifiés par la redoutable impreſſion qui m'étoit toujours préſente, me conduiſirent bientôt à des réſolutions qu'ils m'ont donné le courage d'embraſſer. Leur premier effet, avant le rétabliſſement même de ma ſanté, fut d'adoucir l'amertume & le trouble de mes ſentiments. La bonté du ciel permit, pour ſoulager mon imagination, que je crus ſentir diminuer le poids de mes crimes, à meſure que je faiſois quelques pas vers le repentir; & m'ai-

dant auſſi par les douceurs de l'eſpérance, il m'inſpira celle d'expier par ma pénitence & par mes larmes, non-ſeulement mes propres forfaits, mais ceux dont je me reconnais la cauſe ou l'occaſion. Conſolation inexprimable! ſi le cœur d'un pénitent, tremblant pour lui-même, oſoit s'y livrer. Chere épouſe! mon fils! malheureux major! où êtes-vous? A quel horrible ſort vous ai-je expoſés?

Telles ſont, Monſieur, les raiſons qui m'ont conduit, & qui me ſoutiennent dans cette carriere ſi pénible, ſi révoltante pour la nature. Vous conviendrez à préſent, que ma pénitence, loin d'être exceſſive, ne peut jamais approcher des réparations que je dois à la juſtice du ciel, & qu'avec des motifs tels que les miens, on peut trouver ſon martyre affreux & ſouhaiter qu'il redouble.

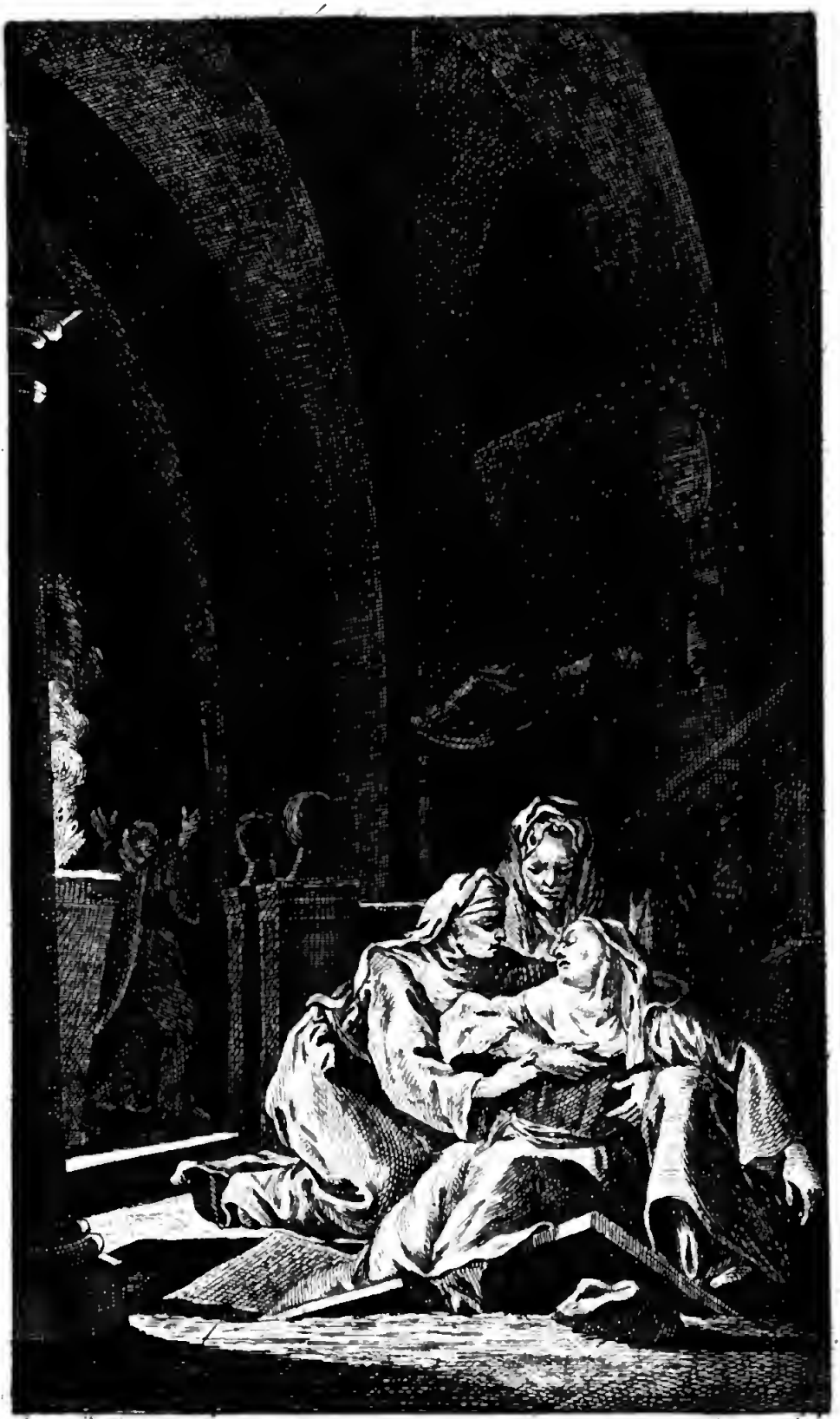
*Fin du ſecond Volume.*

*Grace ! Grace !*

**MERINVAL**. *Acte V Scene dernière.*

*Soutenons ce Spectacle, il apprend à mourir.*

COMMINGE *Acte dernier. Sc. dernier.*



*Restout pinx. in v.* *N. Ponce sculp.*

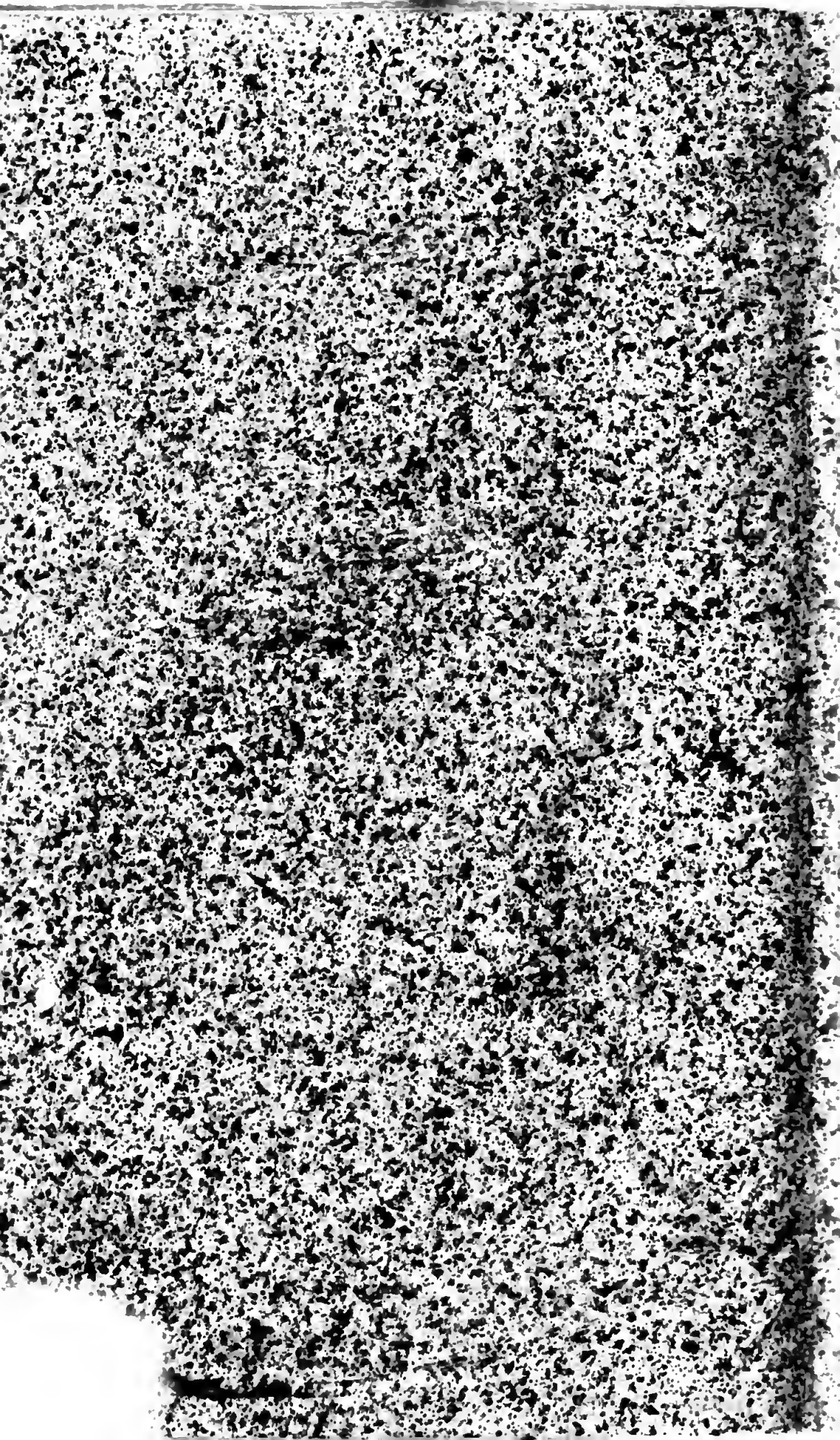
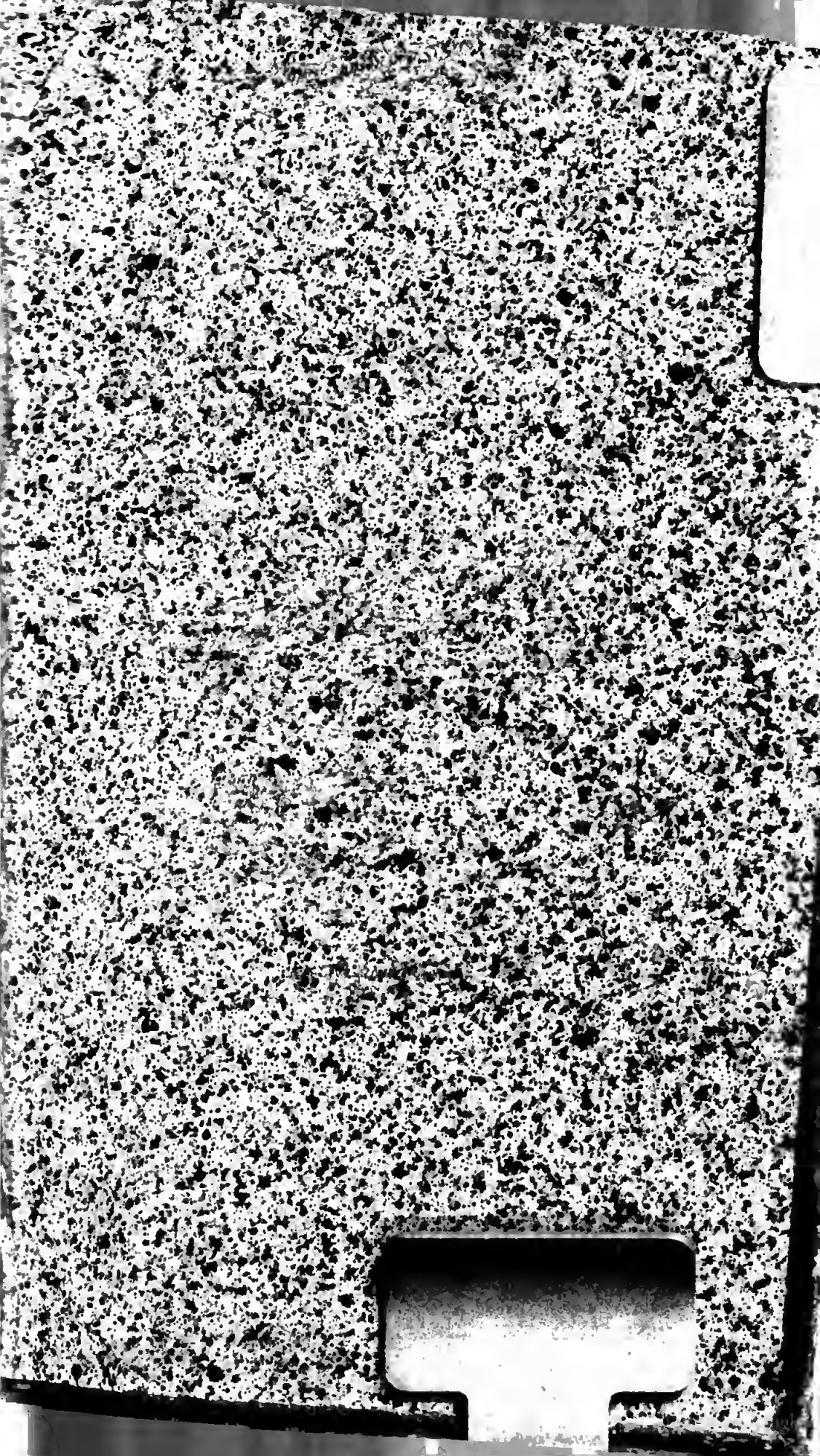
*..... Je n'ai plus qu'a mourir.*

EUPHEMIE. *Acte dernier. Se derniere*

*Mourons.*

FAYEL. *Acte V Scene derniere.*

*Mon Fils ! Mon Dieu... je meurs !*

COLIGNY. *Acte V. Scene derniere.*

574406